

12-3-4-21

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

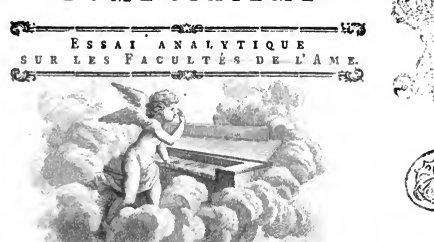
TOME SIXIEME.

ŒUVRES
D'HISTOIRE NATURELLE
ET DE
PHILOSOPHIE
DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon ; de Gottingue, de Stockolm, de Copenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même ville ; des Académies de l'Institut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, des Curieux de la Nature de Berlin : Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

TOME SIXIEME.

ESSAI ANALYTIQUE
SUR LES FACULTÉS DE L'AME.



A NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DE SAMUEL FAUCHE, LIBRAIRE DU ROI.

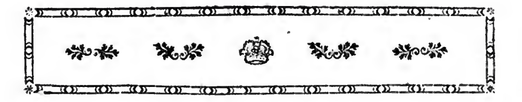
M. DCC. LXXXII.

PHILOSOPHIE.

ESSAI ANALYTIQUE

SUR LES

FACULTÉS DE L'AME.



AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

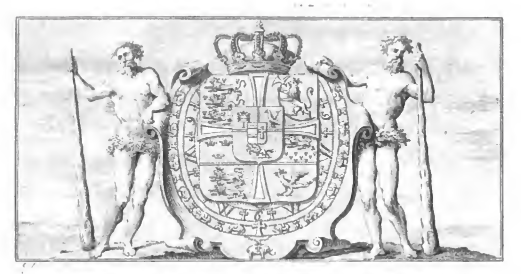
J'AI *peu de choses à dire sur cette nouvelle Edition de l*'Essai analytique. *Je n'ai fait dans le Texte que de légers changemens, qui ne valent pas la peine que je les indique. J'ai corrigé surtout la ponctuation & retranché un très-grand nombre d*'Italiques *&* *de* Majuscules initiales. *Je les avois fort multipliées dans la vue de faire mieux saillir les idées principales; mais à force de les multiplier j'avois affoibli & presque détruit leur effet.*

Ce que j'ai fait de plus essentiel se réduit donc à quelques Notes additionnelles, la plupart explicatives, & qui m'ont paru nécessaires pour remédier aux fausses interprétations qu'on pourroit donner & qu'on avoit donné en effet à certains paragraphes du Livre.

Si ma Santé & d'autres occupations me l'avoient permis, j'aurois perfectionné davantage mon travail en essayant d'appliquer mes principes psychologiques à d'autres Parties de l'Economie de notre Etre. J'avois déja tenté de l'exécuter, mais très en rac-

courci, dans cet Essai d'application des Principes de l'Ouvrage *que j'avois placé au devant de la* Palingénésie. *Cet Ecrit, quoique très-court, suffit néanmoins pour faire juger de ce que j'aurois souhaité de pouvoir exécuter plus en grand. L'*Analyse abrégée *qui le précede est encore une autre sorte de Supplément à l'*Essai analytique.

le 16. d'Août 1760.



A SA MAJESTÉ

FRÉDÉRIC V,

ROI DE DANNEMARC, DE NORVEGE, DES VANDALES ET DES GOTHS; DUC DE SLESVIC, HOLSTEIN, STORMARIE ET DES DITHMARSES; COMTE D'OLDENBOURG ET DELMENHORST, &c. &c. &c.

SIRE!

En plaçant le Nom Auguste de VOTRE MAJESTÉ *à la tête de ce Livre, je n'ai point dessein de le parer aux yeux du Public d'une protection également respectable & glorieuse. Les vérités philosophiques ne veulent point d'autre protection qu'elles-mêmes, & si cet Ouvrage*

en renferme qui n'aient pas encore été apperçues ou assez développées, c'est d'elles seules que je puis espérer d'obtenir l'approbation des Sages. Mais des motifs plus nobles & plus pressans me sollicitent à rendre à VOTRE MAJESTÉ un hommage aussi libre que sincere ; ce sont les sentimens profonds de vénération & de reconnoissance que m'inspirent SES vertus, & les marques réitérées de bonté & d'estime dont ELLE a daigné m'honorer. Je LA prie de me permettre de compter entre ces précieux témoignages de SA bienveillance royale l'intérêt qu'ELLE a bien voulu prendre à la publication de cet Essai & qui l'a porté à déployer en sa faveur cette libéralité qui LUI est naturelle.

Protecteur éclairé des Lettres VOUS ne VOUS bornez point, SIRE, à les faire fleurir dans ce Royaume fortuné dont VOUS êtes les délices; VOUS VOUS plaisez encore à les encourager dans des Climats éloignés, &

VOUS voulez que tous ceux qui travaillent à l'instruction du Genre-humain, en concourant à VOS vues, participent à VOS bienfaits. J'ose mêler ma foible voix à la multitude de celles qui applaudissent à un Regne caractérisé par les traits les plus touchans. Les louanges d'un bon Roi sont bienséantes dans la bouche d'un Républicain qui sait admirer dans le Souverain absolu d'une Monarchie un Pere tendre toujours occupé du bonheur de ses Peuples, & qui met sa gloire à bien mériter de son Siecle & des Siecles futurs. Ce Républicain envieroit le sort de l'heureux Danois, si un Citoyen de Geneve pouvoit envier quelque chose; mais il a un cœur fait pour sentir, & il contemple avec joie la prospérité constante dont le Dannemarc jouit sous le Gouvernement paternel de son nouveau TITUS. Il voit les Sciences & les Arts, Enfans de la paix, naître, croître & fleurir à l'ombre du Trône sur lequel FRÉDÉRIC LE BIENFAISANT est assis; & plein des sentimens que tout Ami des

Hommes nourrit dans son cœur, il joint ses vœux ardens à ceux des Peuples & de l'Europe Protestante pour la conservation d'un ROI dont les jours sont consacrés à la paix, à l'Humanité, à la Religion, & QUI a pour maxime que regner c'est faire des heureux.

Je suis avec une profonde vénération,

SIRE!

DE VOTRE MAJESTÉ

A Geneve le 3. de Juin 1782.

Le très-humble, très-obéissant & très-obligé Serviteur

BONNET.



PRÉFACE.

J'AI confacré à l'étude de l'Hiftoire naturelle les premieres années de ma raifon ; je confacre celles de fa maturité à une étude plus importante , à celle de notre Etre. J'ai entrepris d'étudier l'Homme, comme j'ai étudié les Infectes & les Plantes. L'Efprit d'obfervation n'eft point borné à un feul Genre : Il eft l'Efprit univerfel des Sciences & des Arts. C'eft toujours des idées fenfibles que nous déduifons les notions les plus abftraites, & les idées fenfibles repréfentent des objets fenfibles. C'eft donc en obfervant que nous parvenons à généralifer. La vue étendue & diftincte des rapports conftitue le Génie. Et comme les rapports dérivent des déterminations propres aux différens Etres , le Génie confidere ces déterminations & voit ce qui réfulte de leur enfemble. Le Génie n'eft donc que l'attention appliquée aux idées générales, & l'attention n'eft elle-même que l'efprit d'obfervation. Ainfi, la Phyfique eft, en quelque forte, la Mere de la Métaphyfique, & l'Art d'obferver eft l'Art du Métaphyficien, comme il eft celui du Phyficien.

JE fuis plein de refpect pour les grands Hommes qui m'ont précédé dans cette Carriere difficile. J'admire leurs Ecrits immortels, mais, en les admirant, je ne puis que regretter qu'ils ne fe foient pas occupés davantage de la méchanique de nos idées. Ils femblent s'être plus attachés à les confidérer dans

l'Ame elle-même ; que dans l'Inſtrument qui ſert à leur formation, à leur rappel & à leur enchainement. J'ai cru devoir choiſir une autre route & qui fût plus analogue à la marche de l'Obſervateur de la Nature. Tous les Philoſophes conviennent aujourd'hui que nos idées tirent leur origine des Sens : j'ai donc dirigé mon attention de ce côté-là. J'ai étudié ce qui ſe paſſe dans l'organe, lorſqu'il tranſmet à l'Ame l'impreſſion des Objets. J'ai tâché de découvrir les rapports qui lient les fibres ſenſibles, & les réſultats de ces rapports. La Pſychologie a, comme la Phyſique, deux Parties principales, ſubordonnées l'une à l'autre ; la Partie hiſtorique, & la Partie ſyſtématique. La premiere renferme l'expoſition des faits ; la ſeconde, leur explication. Quand l'explication nait des faits mêmes ; quand elle eſt le réſultat naturel de leur examen & des comparaiſons que nous établiſſons entr'eux, elle a toute la probabilité que nous pouvons raiſonnablement deſirer dans une matiere où nous ne ſaurions atteindre à la certitude.

Telle eſt donc la marche que j'ai ſuivie dans cet Ouvrage : j'ai cherché des faits ; j'ai approfondi ces faits : je les ai rapprochés, combinés, comparés, & je me ſuis rendu attentif aux conſéquences qui m'ont paru en découler le plus immédiatement. Ce ſont ces conſéquences qui ont donné naiſſance aux principes à la lueur deſquels j'ai tenté de pénétrer dans le labyrinthe ténébreux de notre Etre.

Mais, pour arriver à des principes qui puiſſent étendre un peu nos connoiſſances ſur les opérations de notre Ame, je ne connois qu'une méthode, & cette méthode eſt l'analyſe. J'ai donc eſſayé de l'appliquer à mon ſujet ; & ſi je n'ai pas été auſſi

auſſi heureux dans cette application que je le deſirerois, j'aurai au moins l'avantage d'en avoir bien compris toute l'utilité & d'avoir indiqué quelques moyens de l'étendre & de la perfectionner.

Je ne le dis point pour relever le prix de mon Analyſe; pourrois-je m'en diſſimuler les imperfections? cette route eſt pénible, laborieuſe, hériſſée d'épines. Il faut ſe roidir ſans ceſſe contre les obſtacles qu'on y rencontre à chaque pas. A peine a-t-on entrepris de réſoudre une difficulté, qu'il s'en préſente une nouvelle. Il faut anatomiſer chaque fait, le décompoſer juſques dans ſes plus petites parties, & examiner ſéparément toutes ces parties. Il faut chercher les rapports qui lient ces choſes entr'elles & aux choſes analogues, & trouver des réſultats qui puiſſent devenir des principes. En un mot; il faut ici analyſer tout; car dans ce Pays peu connu, l'on ne ſait où les ſentiers qu'on rencontre vont aboutir: on eſt donc obligé, pour ne pas s'égarer, de les étudier tous. Si j'avois entrevu dès l'entrée toutes les difficultés, je penſe que la plume me feroit tombée des mains. Heureuſement elles ne ſe ſont montrées à moi que ſucceſſivement; & je tenois déja la plupart de mes principes, lorſque celles que j'avois le plus à redouter ſe ſont offertes à ma méditation. J'en ai été ainſi moins effrayé, & il m'eſt reſté aſſez de courage pour oſer, à l'aide de ces principes, entreprendre de les ſurmonter. Ce ſont, ſans doute, ces difficultés qui ont détourné de cette route épineuſe tant d'Auteurs d'ailleurs très-eſtimables. Ils ont préféré la méthode d'inſtruction à celle d'invention; mais dans une matiere où l'on connoît ſi peu de vérités, il eſt raiſonnable de chercher à en groſſir le nombre,

s'il eſt poſſible ; & l'on ne peut eſpérer d'y réuſſir que par la méthode d'invention. Quelques Auteurs cependant ont ſenti le beſoin d'analyſer, & ont entrepris de le faire. Je dois m'abſtenir de comparer mon travail au leur & de prononcer ſur la maniere dont ils ont rempli leur objet. C'eſt au Public éclairé & impartial qu'il appartient de faire cette comparaiſon & de juger.

Je l'ai dit en pluſieurs endroits de cette Analyſe; je ne le répéterai jamais aſſez à mon gré : je n'ai point la ſotte préſomption de penſer que j'aie atteint le vrai. L'Oeuvre du Tout Puissant m'eſt inconnue : mais je n'ai pas ſoupçonné que ce fût être téméraire, que d'oſer l'obſerver. J'ai expoſé avec candeur ce que j'ai crû appercevoir; & je ne me flatte pas même d'avoir toujours ſaiſi le vraiſemblable. Je n'ai eu d'autre Guide dans mes méditations que les principes que je m'étois faits à moi-même. J'ai eſſayé de les développer, d'en ſuivre l'enchaînement, & de les appliquer à la ſolution des diverſes queſtions que m'offroit l'Economie de notre Etre. Plus d'une fois, je l'avoue, j'ai été étonné de la ſimplicité & de la fécondité de ces principes. Ils me paroiſſoient acquérir un nouveau degré de probabilité à meſure que je les appliquois à de nouveaux cas. Mais, cette ſorte de probabilité ne m'a pas ſéduit, & n'a point diminué la juſte défiance que m'inſpiroit la nature de mon travail & le ſentiment profond de la foibleſſe de mes lumieres & de mes talens. Cet aveu eſt ſincere; quelques efforts que j'aie faits pour approfondir la méchanique de nos Facultés, je n'aurai pas pouſſé encore l'analyſe aſſez loin : j'aurai été peu exact ſur pluſieurs points, peut-être très-eſſentiels: j'aurai commis bien des erreurs,

& ces erreurs je n'aurai pù les reconnoître. Des Génies plus éclairés & plus profonds que je ne le fuis les découvriront, & la difficulté du fujet me fera trouver grace auprès d'eux. J'ai lieu de penfer qu'elles auront plus affecté les principes que les réfultats. Pour peu qu'on ait de juftefle dans l'Efprit, on tire affez bien des conféquences; mais, pour ne pofer dans un fujet hypothétique que les principes les plus probables, il faut une grande fagacité & un difcernement très-fûr. Je ne connois aucun Auteur qui ait fuivi la même marche que moi : cependant fi des idées que je crois m'être propres, ne l'étoient point, je renoncerois fans peine à l'honneur de l'invention; fi néanmoins c'étoit inventer que d'appercevoir des chofes affez fimples & à la portée de prefque tous les Hommes qui penfent. En Pfychologie, les fentiers qui menent au vrai ou au vraifemblable ne font pas nombreux; il eft facile que deux Auteurs s'y rencontrent comme par hafard, & fans que l'un ait fuivi les traces de l'autre.

L'OBJET de la Pfychologie eft nous-mêmes; c'eft donc en nous-mêmes qu'il faut l'étudier. Tout Homme capable de méditer un peu profondément fur ce qui fe paffe au dedans de lui, peut découvrir des chofes qu'il chercheroit vainement dans les Livres. S'il eft ici peu d'Auteurs vraiment originaux, c'eft qu'il eft bien plus aifé d'étudier les Productions du Cerveau d'autrui, que fon propre Cerveau. L'Efprit femble plus fait pour regarder hors de lui qu'au dedans de lui. Comme il eft naturellement très-actif, il eft naturellement très-impatient. Il ne peut fe concentrer long-tems dans le même Objet. Il veut voir beaucoup, promptement & fans peine. Une diffection lui répugne; une analyfe l'épouvante. Faut-il s'étonner après cela que les Ouvrages

de méditation ſoient aſſez rares & que les Compilations ſoient en ſi grand nombre ? Combien de Compilateurs de Platon & d'Aristote avant qu'on ait vû paroître un Locke & un Malebranche! & combien de Compilateurs de Locke pour un s'Gravesande! Les Ouvrages de méditation ont un caractere particulier, & auquel il eſt facile de les reconnoître: ils brillent de leur propre lumiere. Comme ils ne reſſemblent qu'à eux ſeuls, ils intéreſſent déja par leur originalité même. L'air d'invention, de liberté & de vie qui les caractériſe, fixe ſur eux tous les regards. On eſt ſurpris de n'y pas retrouver ce que l'on a vu preſque par-tout, d'y découvrir de nouvelles ſources de vérités; & plus encore de ſentir qu'on y apprend à penſer. C'eſt un nouveau ſens qui ſe développe chez le Lecteur, & qu'il eſt tout étonné d'acquérir. Mais les Ouvrages de ce genre ont auſſi leurs défauts : les Auteurs qui travaillent uniquement de méditation ſont trop dépendans de leurs propres idées ; ils en ſont quelquefois maîtriſés. Quand ils errent, ils errent profondément parce que c'eſt toujours en conſéquence des principes qu'ils ont cru découvrir ; ils ne peuvent guere ſe redreſſer eux-mêmes, parce qu'on eſt ordinairement fort attaché aux idées qu'on juge à ſoi. D'un autre côté, quand ces Auteurs ont le bonheur de partir de principes certains ou du moins très-probables, ils ſavent en tirer une multitude de conſéquences juſtes, qui devenant à leur tour de nouveaux principes étendent les bornes de nos connoiſſances. Tout cela forme une chaîne dont les chainons ſont ſi étroitement unis, que pour parvenir à détruire la chaîne il faudroit prouver la fauſſeté des premiers principes.

On voit par ce que je viens de dire ſur les Ouvrages de méditation, que j'en connois les avantages & les inconvéniens. A préſent que cet Eſſai eſt ſur le point de paroître, les inconvéniens me frappent plus que les avantages. Ce genre n'a pourtant pas été abſolument de mon choix. La ſolitude porte naturellement à la méditation : celle où j'ai, en quelque ſorte, vécu juſqu'ici, jointe aux triſtes circonſtances qui l'ont accompagnée depuis quelques années & qui l'accompagnent encore, m'ont fait chercher dans les reſſources de l'Eſprit une diſtraction que l'état de mon Ame me rendoit néceſſaire. Mon Cerveau eſt devenu pour moi une retraite, où j'ai goûté des plaiſirs qui ont charmé mes afflictions.

Mon Livre a un défaut que je n'ai pu éviter ; je ſouhaiterois qu'il n'en eût pas de plus eſſentiels ; il demande à être étudié. On ſait en général ce qu'eſt une analyſe : on imagine aſſez ce que doit être une analyſe de l'Ame. Je ne dirai pas que j'ai tâché d'enchaîner les unes aux autres toutes les propoſitions : je ſerai plus exact en diſant qu'elles ſe ſont enchaînées d'elles-mêmes les unes aux autres. Je n'ai donc fait que ſuivre le fil analytique que j'avois ſous les yeux. Si j'avois connu un Auteur qui s'en fût déja ſaiſi, je l'aurois conſulté & je me ferois fait un devoir de lui rendre juſtice : les commodités du plagiat me ſont inconnues ; mais j'ai ſouvent goûté le plaiſir attaché à la reconnoiſſance. J'ai regretté mille fois que des Génies heureux, nés pour tout approfondir & pour éclairer leur Siecle, n'euſſent pas été conduits à ſuivre le même fil : ils auroient parcouru en entier une carriere où je n'ai fait que quelques pas en me traînant d'une vérité à une autre. J'ai diviſé mon Livre en paragraphes ; je les ai numérotés & j'y ai pratiqué de fréquens renvois. Si l'on veut tenir fortement

la chaîne, l'on consultera ces renvois. J'ai une raison particuliere de souhaiter qu'on en use ainsi; ce n'en est pas une d'espérer qu'on m'accordera cette grace. Trop souvent il arrive que l'on juge de tout un Livre par quelques propositions prises au hasard; encore est-ce beaucoup quand le hasard seul se mêle de ce choix; & l'on se hâte ainsi de condamner des principes dont on ne s'est pas donné la peine de saisir les rapports aux faits. Je suis plus qu'aucun Auteur dans le cas de craindre les malheureux effets de cette précipitation. J'ai traité des matieres délicates qui touchent à une infinité de choses dont plusieurs sont respectables. A l'égard de celles ci, j'ose assurer qu'on ne trouvera rien dans tout cet Ouvrage qui puisse leur donner la moindre atteinte. A l'égard des autres, l'analyse m'a quelquefois conduit à m'éloigner des opinions reçues, & s'il m'est arrivé de les choquer, ç'a été assurément sans intention de choquer ceux qui les adoptent. J'ai desiré sincérement de m'éclairer; mais j'avoue que j'ai voulu voir par moi-même. J'ai donc consulté la Nature: elle ne demande qu'à être interrogée; je l'ai interrogée à la maniere du Physicien. Je n'ai pas été chercher mes principes; ils me sont venus chercher; & l'observation seule m'a montré les conséquences. Je l'ai dit; je puis m'être trompé: en étudiant mes principes, on découvrira la source de mes erreurs, & cela même en préviendra de nouvelles & tournera au profit du vrai. Démontrer une erreur, c'est plus que découvrir une vérité; car on peut ignorer beaucoup, mais le peu que l'on sait il faut au moins le savoir bien. Si l'on tire de mes principes des conséquences odieuses, elles ne m'appartiendront pas: il est trop aisé d'extraire des poisons; il ne l'est pas assez de trouver les antidotes. Je ne crains point qu'on veuille intéresser la RELIGION dans une recherche purement philosophique. Ceux qui aiment la RELI-

GION la respectent; & seroit-ce la respecter que de la mêler à des choses qui ne sont point ELLE ? Quels que soient nos systêmes sur l'Ame, la Morale Chrétienne sera toujours la route du bonheur; il restera toujours à l'Homme un Entendement pour connoître cette route & une Volonté pour la suivre; les Dogmes qui appuient cette Morale n'en reposeront pas moins sur des faits dont la certitude est au dessus des efforts de l'Incrédulité. Au reste, je puis répondre de la pureté de mes intentions; les Esprits bien faits qui ne peuvent lire mon cœur, liront au moins mon Livre.

JE prie qu'on ne juge pas de la difficulté d'entendre mon Analyse par celle que j'ai eue à l'exécuter. Je me flatte qu'un Lecteur un peu attentif la saisira facilement d'un bout à l'autre. Peut-être ne suis-je pas moi-même juge de ceci, parce que je suis trop familiarisé avec les abstractions, & qu'un Auteur doit savoir son Livre, & plus que son Livre. Je dirai bien cependant, que je n'ai rien négligé pour donner à mes idées le plus grand degré de clarté. Je n'ai supprimé aucun milieu nécessaire: j'ai tâché d'être aussi clair & aussi précis que la nature de chaque sujet pouvoit le comporter. Je n'ai pas cherché à soulager l'attention par des ornemens: le véritable ornement d'une Analyse consiste dans la vérité, la netteté & l'enchaînement des idées. Un dessin d'Anatomie n'est pas un tableau. Je ne suis pas tout à fait dépourvu d'Imagination: j'ai cru que les Amateurs du vrai me sauroient bon gré de l'avoir tenue captive dans une recherche où l'Entendement seul devoit agir.

J'AI mis dans mon Livre beaucoup de Physique & assez peu

de Métaphyſique : mais, en vérité, que pouvois-je dire de l'Ame conſidérée en elle-même ? nous la connoiſſons ſi peu ! L'Homme eſt un Etre *mixte*; il n'a des idées que par l'intervention des Sens, & ſes notions les plus abſtraites dérivent encore des Sens. C'eſt ſur ſon Corps & par ſon Corps que l'Ame agit. Il faut donc toujours en revenir au phyſique comme à la premiere origine de tout ce que l'Ame éprouve. Nous ne ſavons pas plus ce qu'eſt une idée dans l'Ame, que nous ne ſavons ce qu'eſt l'Ame elle-même: mais, nous ſavons que les idées ſont attachées au jeu de certaines fibres: nous pouvons donc raiſonner ſur ces fibres, parce que nous voyons des fibres : nous pouvons étudier un peu leurs mouvemens, les réſultats de leurs mouvemens & les liaiſons qu'elles ont entr'elles. C'eſt ce que j'ai eſſayé de faire dans cet Ouvrage. Je ne l'ai pas intitulé *Analyſe* : il n'en eſt point une, & ce n'étoit point à moi qu'il appartenoit d'en donner une. Je l'ai intitulé *Eſſai analytique*, & ſi j'avois connu un titre qui annonçât moins encore, je l'aurois préféré.

Ceci me conduit à une réflexion que l'on oppoſe ſans ceſſe à toutes les recherches qui ont pour objet l'Économie de notre Etre. Nous ne connoiſſons point, dit-on, les deux Subſtances de l'union deſquelles l'Homme eſt formé; nous ignorons, & nous ignorerons toujours le ſecret de cette union; nous ne ſaurons jamais comment le mouvement d'une fibre produit une idée, & comment à l'occaſion d'une idée il s'excite un mouvement dans une fibre: de-là, l'on conclut auſſi-tôt, qu'il eſt bien inutile de chercher à pénétrer la méchanique des opérations de notre Ame. Je doute que ceux qui inſiſtent le plus ſur cette réflexion ſe ſoient donné la peine de l'approfondir. Nous ne connoiſſons point, il

il eſt vrai, l'eſſence réelle des Subſtances : nous ſavons tout auſſi peu ce qui fait que la matiere eſt étendue & ſolide, que nous ſavons ce qui fait que l'Ame penſe & agit. Mais, parce que nous ne connoiſſons point l'eſſence réelle des Subſtances, s'enſuit-il que nous ne connoiſſons rien du tout des Subſtances ? parce que nous ignorons ce qui produit en nous l'idée de l'étendue ſolide, s'enſuit-il que nous ne puiſſions rien affirmer du tout de la Matiere ? Les Subſtances ne nous ſont connues que dans leurs rapports à nos Facultés : des Etres doués de Facultés différentes, les voient ſous d'autres rapports. Mais tous les rapports ſous leſquels les Subſtances ſe montrent aux différens Etres, ſont très-réels, parce qu'ils découlent de l'eſſence même des Subſtances, combinée avec celle des Etres qui les apperçoivent. Il m'eſt très-indifférent qu'il y ait quelque part dans l'Univers un Etre qui voie la Matiere tout autrement que je ne la vois : il me ſuffit que ce que j'en vois ſoit clair, immuable & très-diſtinct de l'idée ſous la quelle la Subſtance penſante s'offre à moi. Je n'affirmerai pas que les attributs par leſquels la Matiere m'eſt connue ſoient en effet ce qu'ils me paroiſſent être. C'eſt mon Ame qui les apperçoit : ils ont donc du rapport avec la maniere dont mon Ame apperçoit : ils peuvent donc n'être pas préciſément ce qu'ils me paroiſſent être. Mais, aſſurément ce qu'ils me paroiſſent être réſulte néceſſairement de ce qu'ils ſont en eux-mêmes & de ce que je ſuis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ſes rayons, je puis affirmer de la Matiere qu'elle eſt étendue & ſolide, ou pour parler plus exactement, qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui me donne l'idée de l'étendue ſolide. Les attributs à moi connus de la Matiere ſont donc des effets ; j'obſerve ces effets, & j'en ignore les cauſes. Il peut y avoir bien d'autres effets dont je ne ſoupçonne pas le moins du

monde l'exiſtence; un Aveugle ſoupçonne-t-il l'uſage d'un priſme? mais je ſuis au moins très-aſſuré que ces effets qui me ſont inconnus ne ſont point oppoſés à ceux que je connois. Si donc j'apperçois au dedans de moi des choſes qui renferment une oppoſition évidente avec les attributs que je connois à la Matiere, je puis affirmer ſans riſquer de me tromper, que ces choſes ne découlent point de quelqu'autre attribut ſecret & qu'elles ſont des effets d'une Cauſe très-diſtincte de la Matiere. Ainſi, ces Facultés que je reconnois m'appartenir, parce que je les exerce à chaque inſtant & que j'ai une conſcience claire de mes propres perceptions; ces Facultés, dis-je, l'Entendement, la Volonté, la Liberté, ſont des attributs d'un Sujet qui ne m'eſt pas mieux connu que la Matiere. Ce ſont donc encore des effets dont j'ignore la Cauſe. L'ignorance de la Cauſe me porteroit-elle à révoquer en doute l'exiſtence des effets? mettrois-je en queſtion ſi j'ai un Entendement, une Volonté, une Liberté, uniquement par la raiſon que je ne connois pas le Sujet où ces Facultés réſident? Ce ſeroit douter de ma propre exiſtence. Je puis donc raiſonner très-juſte ſur les Facultés de mon Ame, & ignorer profondément l'eſſence de mon Ame. Je puis diſtinguer auſſi clairement ces Facultés les unes des autres, que je diſtingue les unes des autres les propriétés de la Matiere. Je ne confondrai pas plus la Volonté avec la Liberté, que je ne confonds la mobilité avec la force d'inertie. Je puis encore définir les Facultés de mon Ame, étudier leurs liaiſons, leur développement, leurs opérations, la maniere de les diriger; & tirer de tout cela des conſéquences d'autant plus ſûres, que j'aurai mieux obſervé les faits & que je m'en ferai moins écarté. En un mot, la Science de l'Ame comme celle

des Corps, repose également sur l'observation & l'expérience.

Mais, l'observation & l'expérience ont pour objet la Nature: nos abstractions ne sont pas la Nature: elles n'ont de réalité que dans notre Entendement. Il n'existe point de Matiere en général; mais, il existe une infinité de Corps particuliers, dans lesquels nous remarquons des déterminations communes & des déterminations propres. Nous déduisons de celles-là, par la réflexion, la notion des attributs essentiels des Corps, & nous donnons à la collection de ces attributs le nom de *Matiere*. Les Corps particuliers sont ainsi des modifications infiniment variées de la Matiere. Entre ces modifications l'organisation tient le premier rang. Nous n'y considérons plus simplement les attributs essentiels de la Substance matérielle; nous y considérons surtout les déterminations particulieres qu'y reçoivent ces attributs, d'où résultent des rapports plus ou moins sensibles à une fin commune. Plus nous découvrons d'unité & de variété dans ces rapports, & d'utilité dans la fin, plus l'organisation nous paroît parfaite. Nous trouvons ces conditions réunies au plus haut degré dans celle de cette Portion de Matiere qui est nous-mêmes. Nous tenons par cinq de ces Points à la Nature entiere. Plus nous étudions ces Points, & plus nous y appercevons de rapports, & dans ces rapports de convergence vers une fin commune. Cette fin est de nous transmettre les Impressions de tout ce qui nous environne. La Raison méconnoitroit-elle les rapports qui lient les humeurs de l'Oeil aux propriétés de la lumiere, la lame spirale de l'Oreille, à celles du son? La lumiere & le son se meuvent avec rapidité: les odeurs & les saveurs sont aussi douées d'un certain mouvement: l'air s'applique à la surface de notre peau; nous ap-

pliquons nos doigts à celle des Corps : les Objets ou les corpuscules qui en émanent agissent donc sur les Sens par impulsion ; car ils leur communiquent de ce même mouvement dont ils sont doués. Ce mouvement ne se termine pas à la partie de l'organe qui le reçoit immédiatement : sa structure est telle, qu'il se propage jusqu'au Cerveau. C'est là que tous les Sens vont rayonner. Mais tout le Cerveau ne participe pas à ces mouvemens : l'Anatomie tente de nous découvrir quelle est la partie de ce Viscere qui les reçoit & où ils paroissent se terminer. Cette partie seroit donc le Siege immédiat du Sentiment, le Centre de toutes les impressions sensibles. Ce Centre n'est pas un point où ces impressions aillent se confondre : nous avons le sentiment distinct de plusieurs impressions simultanées, & ce sentiment est toujours un & simple. Comment concilier la simplicité & la clarté de ce sentiment avec l'étendue & avec la mobilité ? Ces deux Objets que je vois distinctement agissent sur deux points différens de mon *Sensorium* ; le point qui reçoit l'action de l'un, n'est pas le point qui reçoit l'action de l'autre ; car les parties de l'étendue sont distinctes les unes des autres : l'étendue ne peut donc avoir le sentiment un & simple de deux choses distinctes. Je compare ces deux Objets, & de cette comparaison il naît en moi une troisieme perception encore distincte des deux autres : c'est donc un troisieme point de mon *Sensorium* qui est affecté ; & j'ai de même le sentiment un & simple de ces trois impressions simultanées. L'étendue matérielle ne compare donc pas ; car le point où tomberoit la comparaison seroit toujours très-distinct de ceux que les Objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en résulter un sentiment unique, un *Moi*. Mais, les Objets n'agissent sur l'organe que par impulsion : deux Objets qui l'affectent à la fois, y excitent donc

à la fois deux impulſions diſtinctes. Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens ſe prête à l'impreſſion de tous deux, & prend un mouvement composé, qui eſt ainſi le produit des deux impulſions, ſans être ni l'une ni l'autre de ces impulſions en particulier. Le ſentiment clair de ces deux impreſſions ne peut donc réſulter de ce mouvement. Le ſentiment du *Moi* ne réſide donc pas dans la Subſtance matérielle.

C'EST ainſi que nous ſommes conduits à admettre qu'il eſt en nous quelque choſe qui n'eſt pas Matiere, & à qui appartiennent le Sentiment & la Penſée. Nous nommons cette choſe une *Ame*, & nous diſons que l'Ame eſt une Subſtance immatérielle, pour déſigner l'oppoſition que nous remarquons entre ſes Facultés & les propriétés de la ſubſtance matérielle. Ces deux Subſtances ne nous offrent rien de commun; & pourtant elles ſont unies, & l'*Homme* réſulte de leur union. Nous devons renoncer à pénétrer ce myſtere : l'Ame ne peut ſe connoître elle-même ; elle ne connoît que par le miniſtere des Sens ; & comment des Sens matériels lui donneroient-ils la perception d'elle-même ? Elle ne connoît pas plus la Matiere, qu'elle ne ſe connoît elle-même : elle ne la voit qu'à travers un milieu; elle n'en juge que dans le rapport à ſes Sens. Nous n'appercevons donc des deux côtés que des effets, des réſultats; & les principes, le comment, reſtent enveloppés dans une nuit profonde. Mais, parce que nous ignorons ce ſecret du CRÉATEUR faudra-t-il que nous renoncions abſolument à toute recherche ſur l'Économie de notre Etre? Seroit-on bien fondé à dire à un Phyſicien que c'eſt inutilement qu'il s'occupe de la végétation des Plantes; parce qu'il ne connoît pas les premiers

élémens dont les Plantes font compofées? J'ai montré qu'il eft dans l'Économie de notre Être bien des chofes que nous connoiffons avec certitude. Ces chofes elles-mêmes & leurs réfultats immédiats peuvent nous fournir des principes propres à nous diriger dans nos recherches. Si donc j'ignore comment le mouvement de certaines fibres de mon Cerveau produit dans mon Ame des idées, je fais au moins très-bien que je n'ai des idées qu'en conféquence des mouvemens qui s'excitent dans certaines fibres de mon Cerveau. Je raifonne donc fur ces fibres & fur leurs mouvemens : je les regarde comme des fignes naturels des idées; j'étudie ces fignes & les réfultats de leurs combinaifons poffibles. Si j'ai bien analyfé cela, j'en pourrai légitimement déduire l'ordre de la génération des idées dans mon Ame : car dès qu'il eft prouvé que les idées font attachées aux mouvemens des fibres fenfibles, l'efpece de ces fibres, l'ordre dans lequel elles font ébranlées, les rapports, les liaifons que nous pouvons concevoir entr'elles, les effets phyfiques que l'action plus ou moins répétée des Objets peut y opérer, me donneront l'origine de tout ce que mon Ame éprouve. D'un autre côté, mon Ame agit ; elle a des defirs, & les defirs font des actes de l'Ame. Je puis donc la regarder comme une *Force* qui s'applique à un fujet. Ce fujet ne peut être autre chofe que les fibres fenfibles; puifque d'une certaine volonté, d'un certain defir réfulte une augmentation de mouvement dans certaines fibres. Je ne cherche donc pas à pénétrer comment mon Ame agit; mes efforts feroient vains; mais, j'obferve ce qui doit réfulter de fon action fur les fibres fenfibles. Ainfi, quelque hypothefe qu'on embraffe fur l'Union de l'Ame & du Corps, les principes que j'aurai déduits immédiatement des faits fubfifteront ; l'*influence phyfique*, les *Caufes*

occasionnelles, l'*Harmonie préétablie* les supposeront également. Cela est bien évident de l'Influence physique. A l'égard des causes occasionnelles, les Loix de la Nature sont, dans cette hypothese, celles que la SAGESSE s'est prescrites : les mouvemens des fibres sensibles rentrent donc dans le Systême de ces Loix. Il en est encore de même de l'Harmonie préétablie, puisque dans cette hypothese les mouvemens du Corps sont exactement correspondans aux idées de l'Ame, sans qu'il y ait pourtant aucun commerce entre les deux Substances. Le Cerveau est donc, suivant cette hypothese, une petite Machine dont le jeu représente avec précision l'espece, la suite & les combinaisons des idées de l'Ame. Mais ces deux hypotheses sont simplement possibles : j'ai donc pris le parti de m'en tenir au fait ou à ce qui paroît l'être, je veux dire, à l'*Influence physique*. Quoique je n'entrevoie aucun rapport entre les deux Substances, je n'ai pas cru devoir décider qu'il n'y en ait point du tout : Il faudroit pour cela que je connusse les Sujets où résident les propriétés dont j'ai les idées. On ne regardera donc, si l'on veut, ce que j'ai exposé dans les cinq premiers Chapitres de mon Ouvrage que comme les *data* des Géometres : l'analyse ne commence proprement qu'au Chapitre VI.

IL n'est pas indifférent de tâcher de connoître comment nous sommes faits. Les principes de l'éducation reposent tous sur cette connoissance; & le systême de ces principes constitue le grand Art d'éclairer, de diriger & de perfectionner l'Homme. Il s'agit de mettre en valeur toutes ses Facultés spirituelles & corporelles; il faut donc les connoître; pour les connoître, il faut étudier leur nature, leur dépendance réciproque; savoir comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres.

On ne peut ſe flatter d'acquérir cette connoiſſance que par une analyſe très-approfondie de l'Homme. Ainſi, ce ne ſont pas des principes de pure ſpéculation que ceux que j'ai entrepris d'expoſer dans cet Ouvrage. Ils ont des applications pratiques qu'un Lecteur tant ſoit peu attentif découvrira facilement. J'en ai indiqué quelques-unes; j'aurois pu m'étendre davantage en ce genre; mais il ne faut pas épuiſer tout. En montrant qu'il n'eſt aucune des Facultés de notre Ame qui ne ſoit *mixte*, je n'ai point dégradé l'Homme, je l'ai laiſſé tel qu'il a plû au CRÉATEUR de le faire. Je ne ſais par quelle idée de perfection l'on a tranſporté à l'Ame ſeule le plus de nos Facultés qu'on a pu. L'Homme, formé de deux Subſtances, n'étoit point appellé à la ſpiritualité pure; & nous ſavons qu'il ſera éternellement un Etre-mixte. Il importe donc fort peu à ſa perfection que toutes ſes Facultés ſoient mixtes : il n'en poſſède pas moins un Entendement & une Volonté; il n'en eſt pas moins en ſon pouvoir de les cultiver & de parvenir par-là au bonheur. La vertu perdroit-elle de ſon prix aux yeux du Philoſophe, dès qu'il ſeroit prouvé qu'elle tient en partie à certaines fibres du Cerveau? Je dis plus; & cet aveu ne me rendra pas ſuſpect de Matérialiſme; quand l'Homme tout entier ne ſeroit que Matiere, il n'en ſeroit pas moins parfait ni moins appellé à l'immortalité. La VOLONTÉ qui a créé l'Univers matériel, cette Machine ſi compoſée, ne pourroit-ELLE le conſerver? Ce n'eſt point parce que je crois l'Ame un Etre plus excellent que la Matiere, que j'attribue une Ame à l'Homme: c'eſt uniquement parce que je ne puis attribuer à la Matiere tous les phénomenes de l'Homme.

A Geneve, le 15 d'Août 1759.

ESSAI



ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULTÉS DE L'AME.

INTRODUCTION.

QUELLE eſt la nature de nos Facultés? quels en ſont les progrès, les bornes reſpectives, la dépendance réciproque? Comment l'Homme paſſe-t-il de l'état d'Etre capable de ſentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'Etre qui ſent, penſe, veut, agit? Que ſont le Sentiment, la Penſée, la Volonté, l'Action? En un mot, qu'eſt-ce que l'Homme? Ce ſujet intéreſſant eſt couvert de ténebres ſi épaiſſes qu'il feroit téméraire d'oſer ſe promettre de les diſſiper. Je ne veux donc qu'eſſayer ce que peut ici

INTROD.

INTROD.

l'analyſe ; j'irai du connu à l'inconnu, du compoſé au ſimple. Je méditerai chaque ſujet avec toute l'application dont je ſuis capable ; je le décompoſerai le plus qu'il me ſera poſſible, je l'anatomiſerai. Je tâcherai de réduire mes idées à leurs plus petits termes, & de les enchaîner tellement les unes aux autres que la chaîne ſoit par-tout continue. Je formerai des hypotheſes, & ces hypotheſes je ferai enſorte qu'elles repoſent ſur des faits, & qu'elles en ſoient comme les conſéquences naturelles. Je ne ſais point encore où ma marche me conduira : je la décrirai exactement. Je m'attends à rencontrer des précipices ; je m'arrêterai ſur leurs bords, & j'y placerai des ſignaux. Peut-être m'enfoncerai-je dans un Labyrinthe plus tortueux que celui de DEDALE ; mais je ne craindrai pas de m'y égarer ; parce que le fil dont j'aurai fait uſage, me ramenera facilement au point d'où je ſerai parti. Peut-être ne découvrirai-je point les vérités que je cherche : peut-être découvrirai-je des vérités que je ne cherche point : peut-être enfin ne ferai-je que rappeller dans un nouvel ordre des vérités que je ſais, & qui ont été traitées par divers Auteurs. Quoi qu'il en ſoit, je me rendrai attentif à tout ce qui s'offrira ſur ma route ; rien n'eſt ici à négliger ; les plus petits faits peuvent devenir féconds en conſéquences. Je vais voyager dans les Terres auſtrales du Monde métaphyſique ; mais plus fidele dans mes récits que la plupart des Voyageurs, je ne parlerai que de ce que j'aurai vu, & je dirai comment j'aurai vu : je veux qu'on puiſſe revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redreſſer par-tout où je me ſerai trompé.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions générales & préliminaires sur la nature de l'Homme.

Chap. I.

1. Je ſuppoſe que l'Homme eſt un compoſé de deux ſubſtances, l'une immatérielle, l'autre corporelle: on exprime cela en deux mots quand on dit que l'Homme eſt un *Etre mixte.*

2. En général, on eſt très-convaincu de l'exiſtence du Corps; on ne l'eſt pas ſi généralement de celle de l'Âme. La ſuppoſition que l'Ame exiſte n'eſt cependant pas gratuite: elle eſt fondée ſur l'oppoſition qui eſt entre la ſimplicité du ſentiment & la compoſition de la Matiere.

Ce *Moi* qui apperçoit, compare, raiſonne, &c. ce *Moi* qui a des notions d'étendue, de diviſion, de mouvement, &c. ce *Moi* qui ſe modifie de tant de manieres différentes, eſt toujours un, ſimple, indiviſible.

Je ne fais qu'effleurer cette preuve de la ſimplicité de l'Ame; on la trouvera plus approfondie dans un Ouvrage qui a paru depuis quelques années. (*)

3. Comme je ſens que j'exiſte, parce que j'ai la conſcience de ma modification actuelle, je ſens pareillement que j'ai la volonté de mouvoir certaines parties de mon Corps, & que cette volonté s'exécute.

4. J'admets donc que mon Ame eſt douée d'une *Activité*

(*) *Eſſai de Pſychologie, ou Conſidérations ſur les Opérations de l'Ame, &c.* Chap. XXXV. *Princip. phil.* Part. VII, Chap. XV.

qui se modifie diversement : j'entends par cette Activité la capacité qu'a mon Ame de produire en elle & hors d'elle ou sur son Corps certains effets.

Je dis *en elle*, parce que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne puis placer dans le mouvement la cause immédiate ou efficiente de la sensation.

Je dis *hors d'elle* ou sur son Corps pour me conformer à cette décision du sentiment intérieur qui me persuade que je suis l'auteur immédiat de mes actions. Je n'examine point ici si cette décision du sentiment est illusoire : je me renferme dans cette vérité incontestable, c'est qu'à un certain acte de ma volonté répond constamment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties de mon Corps (*). Je me regarde comme l'Auteur de ce mouvement, parce que j'ai la volonté de le produire, & qu'il n'est produit qu'en conséquence de cette volonté.

5. Je suppose que le Corps agit sur l'Ame, ou, si l'on aime mieux, qu'à l'occasion des mouvemens que les Objets excitent dans les Sens, l'activité de l'Ame se déploie d'une certaine maniere, d'où naissent les sensations & les volitions.

6. J'admets donc l'*Union* de l'Ame & du Corps & leur influence réciproque comme un *phénomene* dont j'étudie les Loix & dont je fais profession d'ignorer profondément le comment. Je confesse ne connoître pas plus comment un mouvement est cause d'une idée, que je ne connois comment une idée est cause d'un mouvement. J'ignore aussi parfaitement la nature de l'activité de mon Ame, que j'ignore la nature du mouvement. Je sais tout aussi peu ce qui fait que la Cogitabilité est Cogitabilité, que je sais ce qui fait que l'Étendue solide est Étendue solide.

(*) †† Je montrerai ailleurs que cette décision du sentiment intérieur n'est pas une pure illusion.

7. Toutes les Subftances me font inconnues : j'obferve des propriétés, des rapports ; je vois certains changemens fuivre conftamment de certaines chofes, & je regarde ces chofes comme les *caufes* de ces changemens. Je fuis fait pour voir ainfi & non autrement. CHAP. I.

8. Je parle des Corps comme exiftans, parce que j'ai l'idée des Corps. Il m'importe fort peu que je me trompe, ou que je ne me trompe pas fur cette exiftence. Ce que je reconnois ici pour évident, c'eft que l'idée que j'ai du Corps differe effentiellement de l'idée que j'ai de l'Ame. (*)

CHAPITRE II.

Deffein de cet Ouvrage. L'Homme confidéré fous l'idée d'une Statue, *dont les Sens agiroient féparément ou fucceffivement.*

9. L'Homme envifagé comme Etre *mixte* ou comme un compofé de deux Subftances, (1, 2,) offre donc des phénomenes qui appartiennent à deux Subftances. Pour démêler la part qu'a chaque Subftance à la production des phénomenes il faut étudier les phénomenes : ils font des faits ; eft-il quelque fcience qui ne dépende point de l'étude des faits? CHAP. II.

10. Ne confidérons point un Homme fait, placé au milieu d'une Campagne & environné de mille Objets divers : l'examen

(*) †† Je faifois ici allufion à l'ingénieux fyftême de l'*idéalifme* du profond & pieux Berkeley, que je n'entreprenois pas de combattre. Je n'avois pas entrepris non plus de combattre dans ma Préface les opinions de Malebranche & de Leibnitz fur l'union de l'Ame & du Corps. De pareilles difcuffions n'entroient point dans le plan de mon travail, parce que ces différentes opinions lui étoient très-indifférentes, comme je l'ai affez fait fentir dans cette Préface & ailleurs. Je ne voulois & ne devois raifonner ici que fur les faits.

des opérations du Cerveau d'un tel Homme deviendroit pour nous infiniment trop compliqué. Allons par degrés ; ſimplifions ; pouvons-nous trop ſimplifier dans un ſujet ſi compoſé & ſi ſinguliérement compoſé ?

11. N'entreprenons pas même d'étudier les Enfans : ils ſont encore trop difficiles à obſerver. A peine les Enfans ſont-ils nés, que leurs Sens s'ouvrent à la fois à un grand nombre d'impreſſions différentes. De-là, un enchaînement de mouvemens, une combinaiſon d'idées qu'il eſt impoſſible de ſuivre & de démêler.

12. Recourons donc à une fiction : elle ne ſera pas la Nature ; mais elle aura ſon fondement dans la Nature. Nous ſéparerons des choſes qui, dans l'état naturel, ſont réunies ; mais ce ſera pour tâcher de parvenir à les mieux connoître : nous les réunirons enſuite par degrés, & nous nous rapprocherons davantage de la Nature.

13. Imaginons un Homme dont tous les Sens ſont en bon état, mais qui n'a point encore commencé à en faire uſage. Suppoſons que nous avons le pouvoir de tenir les Sens de cet Homme enchaînés, ou de les mettre en liberté dans l'ordre, dans le tems & de la maniere qu'il nous plaira. Offrons ſucceſſivement à chaque Sens, & enſuite à différens Sens à la fois, les Objets propres à les affecter : voyons ce qui doit réſulter de ces impreſſions : ſuivons, pour ainſi dire, à l'œil le développement de l'Ame de cet Homme, ou plutôt faiſons-la développer à notre gré : cet Homme ſera une eſpece de *Statue*, & nous lui en donnerons le nom. La Philoſophie ſera la Divinité qui animera cette Statue, & qui nous aidera à l'élever par degrés au rang d'*Etre penſant.*

Je conſens qu'on ne regarde cet Ouvrage que comme un Roman philoſophique : peut-on eſpérer que le tems viendra où l'on pourra ſubſtituer l'Hiſtoire à ce Roman ?

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet. Réflexions sur le Traité des Senſations *de M. l'Abbé de* CONDILLAC.

14. J'EN étois ici de cet Eſſai, & j'avois communiqué mes vues à quelques Amis, lorſqu'on m'a annoncé le *Traité des Senſations* de M. l'Abbé de CONDILLAC, & qu'on m'en a indiqué le plan. J'ai été agréablement ſurpris de la conformité de ce plan avec le mien, & je n'ai pu que m'applaudir beaucoup d'une ſemblable conformité. J'ai héſité cependant ſi je lirois le Livre avant que d'avoir achevé d'exécuter un projet ſur lequel j'avois eu bien des occaſions de méditer depuis quelque tems. Je voulois d'ailleurs me donner le plaiſir de comparer ma marche avec celle de M. de CONDILLAC. Le rapport ou l'oppoſition qui ſe ſeroient trouvés dans nos idées, ſans nous être rien communiqué, euſſent, ſans doute, intéreſſé le Lecteur & contribué à l'éclairciſſement de la matiere. CHAP. III.

CONSIDÉRANT enſuite que M. de CONDILLAC m'avoit prévenu & qu'il étoit beaucoup plus capable que moi de porter la lumiere dans ces ténebres; j'ai laiſſé là mon Ouvrage, & je me ſuis mis à parcourir le *Traité des Senſations.*

15. CE Livre m'a paru plein de bonne Métaphyſique. L'Auteur y montre beaucoup de ſagacité, de netteté & de modeſtie; mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir que nous différions beaucoup dans les idées & dans l'analyſe. En général, il m'a paru que l'Auteur n'analyſe pas aſſez: il va quelquefois par ſauts. Ses idées ne ſont pas ſi étroitement liées les unes aux autres qu'il n'y ait entr'elles bien des vuides & de grands vuides. Souvent il paſſe à côté de queſtions très-importantes ſans y toucher: il

ne femble pas même fe douter de leur importance ou de l'influence qu'elles peuvent avoir fur toute la marche de fa Statue. Enfin, j'ai cru remarquer dans fon Ouvrage diverfes inexactitudes que je pourrois qualifier d'erreurs. J'ai pris la liberté de les relever dans les obfervations qui font la matiere de quelques-uns des Chapitres de mon Livre. Je les ai écrites à mefure que je lifois M. de Condillac; & ce font ces obfervations mêmes qui m'ont excité à reprendre le fil de mon Ouvrage que j'avois comme entiérement abandonné. J'ai penfé que je le ferois meilleur en remontant plus haut que cet Auteur, & en fuivant une route plus analytique que la fienne.

16. On préfumera, fans doute, que j'ai dû être en général plus précis & plus exact que M. de Condillac dans les fujets où il m'a précédé: j'ai pu, en effet, ne prendre, à cet égard, que la fubftance des bonnes chofes que fon Livre renferme, & éviter les méprifes qui me paroiffent lui être échappées. Malgré cet avantage, je fuis bien éloigné de penfer qu'il ne me foit échappé aucune inexactitude fur les mêmes fujets: je n'aurai pas même évité abfolument l'erreur: on me relevera donc comme j'ai relevé M. de Condillac; peut-être avec plus de fondement encore, & la vérité gagnera à tout cela. Elle eft le but de mon travail, comme elle a été celui du travail de M. de Condillac. Quand on fe propofe un femblable but, on a de la reconnoiffance pour ceux qui nous font appercevoir nos erreurs, ou qui nous montrent ce qui nous avoit échappé.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Quelle idée on peut se former de la Statue avant qu'elle ait commencé à sentir.

Notions générales sur l'origine des idées.

17. L'EXPÉRIENCE démontre que la privation d'un Sens emporte avec elle la privation de toutes les idées attachées à l'exercice de ce Sens: la privation de tous les sens, ou, ce qui revient au même, leur inaction absolue emporteroit donc avec elle une privation totale d'idées. CHAP. IV.

18. JE ne m'arrêterai point ici à combattre l'opinion des idées *innées*: elle a été trop souvent & trop solidement réfutée.

JE ne m'arrêterai pas non plus à prouver que nos idées les plus abstraites ont une origine corporelle: il suffira de dire que nous n'avons ces idées qu'à l'aide des signes qui les représentent; & ces signes sont figures, sons, mouvemens, corps.

19. TOUTES nos idées dérivent donc originairement des Sens; & notre Statue qui n'a point fait usage de ses Sens, n'a point d'idées. Je prends ici le mot d'*idées* dans le sens le plus étendu, pour toute maniere d'être de l'Ame dont elle a la *conscience* ou le sentiment.

20. MAIS, direz-vous, quelle notion se former d'une Ame sans idées? Je ne veux pas que vous cherchiez à vous en former aucune; parce que je ne veux pas que vous méconnoissiez les bornes qui ont été prescrites à l'Esprit humain. Vous définissez l'Ame une *Substance qui pense*: définissez-la plutôt une

Subſtance *qui a la capacité de penſer*. C'eſt cette capacité qui conſtitue en partie l'*eſſence* de l'Ame, & cette eſſence, vous n'étes point faits pour la connoître. N'oubliez point que ce que nous appellons *eſſence* des choſes, n'eſt que leur eſſence *nominale*: entendez par ces mots cet aſſemblage de propriétés, de qualités, que les Sens ou la Réflexion nous font découvrir dans les choſes, & qui compoſent l'idée que nous nous formons des choſes. Le principe ou la raiſon de ces propriétés conſtitue l'eſſence *réelle* du ſujet, dont l'eſſence *nominale* n'eſt ainſi qu'un réſultat.

21. PUIS donc que nous n'avons des idées que par les Sens, il s'enſuit que l'Ame n'agit que par l'intervention du Corps. Il eſt la premiere ſource de toutes les modifications de l'Ame: elle eſt tout ce que le Corps la fait être. Les conſéquences de ceci ſont innombrables.

22. AINSI, nous n'avons aucune idée des opérations de l'Ame ſéparée du Corps; parce que toutes les opérations de l'Ame que nous connoiſſons s'exécutent par le moyen du Corps ou en dérivent originairement comme de leur principe.

L'HOMME n'eſt pas une certaine Ame; il n'eſt pas un certain Corps; il eſt le réſultat de l'union d'une certaine Ame à un certain Corps.

23. L'HOMME que nous imaginons & qui n'a point ſenti eſt donc une véritable *Statue;* mais une Statue organiſée, & dont la compoſition paſſe de beaucoup la portée de l'Intelligence humaine. Cette Machine incompréhenſible eſt appellée à ſentir, à penſer, & à exécuter un nombre preſqu'infini de mouvemens qui la mettront en commerce avec le Monde entier, & qui en feront une Partie plus ou moins conſidérable de ce grand Tout.

REPRÉSENTEZ-vous cette Machine fous l'image d'un Claveffin, d'une Orgue ou de quelqu'autre Inftrument femblable. Imaginez que la fuite des airs qu'on peut exécuter fur ces Inftrumens exprime la fuite des idées, des volontés, des déterminations, &c. Mais, au lieu que l'Orgue exécute indifféremment toutes fortes d'airs, & qu'après l'exécution de chaque air, fon état eft le même qu'auparavant; concevez que la Machine qui eft nous-mêmes, conferve une certaine tendance aux mouvemens qu'elle a une fois exécutés, précifément parce qu'elle les a exécutés. Telle eft l'énergie finguliere de cette Machine admirable: tel eft le grand principe qui décide fouverainement de la perfection humaine.

LA valeur phyfique & morale de notre Automate dépendra donc de fa conftitution originelle, & de la maniere dont nous aurons fu jouer de cette Machine.

24. DÉJA les mouvemens vitaux s'operent dans la Statue; les liqueurs y circulent & portent à toutes les Parties la nourriture qui leur eft néceffaire. Les Sens font prêts à jouer; mais ils ne jouent point encore: le Sentiment n'eft pas né.

DANS cet état, quoique la Statue l'emporte fur tous les Animaux par fon organifation, elle eft au-deffous de l'Animal le moins parfait, parce qu'elle ne fent point. Si les Plantes font infenfibles, ce qui n'eft point démontré, la Statue eft immédiatement au-deffus de la Plante: elle eft entre la Plante & l'Animal.

CHAPITRE V.

Réflexions sur le physique de notre Etre.

Considérations sur les nerfs, sur les esprits & sur le siege de l'Ame.

CHAP. V.

25. RÉFLÉCHISSONS sur le physique de notre Etre, puisqu'il a tant d'influence sur toutes les opérations de l'Ame. (17, 19, 21.)

LES sensations qui nous affectent à chaque instant, nous instruisent de la liaison intime que les Sens ont avec l'Ame. Nous éprouvons de même à chaque instant que l'Ame exerce un empire très-étendu sur les Organes & sur les Membres: elle y excite un nombre presqu'infini de mouvemens divers.

JE le répete: (3.) en vain essayeroit-on d'infirmer ici la décision du Sentiment: en vain entreprendroit-on de faire voir qu'il seroit possible qu'il y eût ici de l'illusion, & que cette illusion prit sa source dans l'organisation du Cerveau, ou dans l'action du PREMIER MOTEUR sur le Cerveau ou sur l'Ame. Nous sommes constitués de maniere que nous nous croyons Auteurs de nos actions; & quand cela ne seroit point, quand cette Force motrice que le sentiment intérieur nous porte à attribuer à notre Ame ne lui appartiendroit point, il suffiroit que l'action suivît constamment la décision de la Volonté, comme la Volonté suit constamment la décision de l'Entendement, pour que rien ne changeât dans le Systême humain. Attribuer l'action uniquement à la Machine, c'est toujours l'attribuer à nous-mêmes, parce que cette Machine est nous-mêmes: l'Ame n'est pas tout l'Homme. (22.)

26. L'ANATOMIE nous découvre dans les nerfs un des prin-

cipaux instrumens de l'*Union*. Cette Science, aujourd'hui si perfectionnée, nous démontre que l'Ame ne sent & ne meut qu'à l'aide des nerfs. Elle prouve que les nerfs tirent leur origine du Cerveau, & que de là ils se répandent dans toutes les régions du Corps. CHAP. V.

27. La découverte de l'origine des nerfs a conduit à placer l'Ame dans le Cerveau. Mais comme il n'y a que les Corps qui aient une relation proprement dite avec le lieu, nous ne dirons pas que l'Ame occupe un lieu dans le Cerveau; nous dirons que l'Ame est présente au Cerveau, & par le Cerveau à son Corps d'une maniere que nous ne pouvons définir.

28. L'Anatomie ose aller plus loin: elle va jusqu'à déterminer la Partie du Cerveau qui doit être regardée comme l'*Organe immédiat* du Sentiment. Elle prétend établir sur un grand nombre d'expériences, que cette Partie est constamment la seule qui ne peut être altérée ou simplement dérangée que l'Ame n'en soit troublée dans ses fonctions. Cette Partie si importante est le *Corps calleux* ou ce petit Corps blanc, oblong & un peu ferme, qui est comme détaché de la masse du Cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémispheres l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs (*).

29. Quoi qu'il en soit de cette décision de l'Anatomie, que l'on ne prendra, si l'on veut, que pour la décision d'un Anatomiste (**), j'admets qu'il est quelque part dans le Cerveau

(*) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1741.

(**) †† Je ne voulois dire ici que la *décision d'un Anatomiste*, & non la *décision de l'Anatomie*; c'est que je me défiois un peu de la démonstration du célebre la Peyronnie, qui ne me paroissoit pas reposer sur un assez grand nombre d'expériences & d'expériences diverses. Je soupçonnois qu'on pourroit en faire un jour, qui infirmeroient plus

une Partie que je nomme le *Siege de l'Ame*, & que je regarde comme l'Inſtrument immédiat du Sentiment, de la Penſée & de l'Action.

Il eſt indifférent à mon but que cette Partie ſoit le Corps calleux ou tout autre Corps. Le Cerveau nous eſt preſqu'inconnu : ſes Parties les plus eſſentielles ſont ſi molles, ſi fines, ſi repliées; nos inſtrumens ſont ſi imparfaits, nos facultés ſi bornées, qu'il eſt à préſumer que nous ne découvrirons de longtems le ſecret d'une Méchanique qui eſt le Chef-d'œuvre de la Création terreſtre. Nous ſommes donc réduits ici à conjecturer, parce qu'il ne nous eſt pas même permis encore d'entrevoir.

S'il étoit poſſible qu'on révoquât en doute les belles expériences de M. de la Peyronnie; ſi l'on s'obſtinoit à ne regarder la conſéquence que ce grand Anatomiſte en a tirée en faveur du Corps calleux, que comme une légere induction; on feroit toujours conduit par les faits à admettre quelque choſe d'analogue à ce qu'il a admis : tout le Cerveau n'eſt pas le Siege de la Penſée, comme tout l'Oeil n'eſt pas le ſiege de la viſion.

30. Un Organe qui communique avec tous les Sens & par lequel l'Ame agit ſur toutes les Parties de ſon Corps ſoumiſes à ſon empire, eſt, ſans doute, un Organe prodigieuſement compoſé. Il eſt, en quelque ſorte, l'abrégé de tous les Organes,

ou moins le réſultat général de celles que je citois; & c'eſt, en effet, ce qui eſt arrivé. Un autre habile Anatomiſte François a publié depuis des expériences qui contrediſent celles de la Peyronnie, & qui paroiſſent tranſporter à la *moëlle alongée* les nobles fonctions qui avoient été attribuées au *corps calleux*. Et feu mon illuſtre Ami M. de Haller m'écrivoit à moi-même d'après ſes propres recherches, *que l'Anatomie étoit muette ſur le Siege de l'Ame*. L'organiſation du Cerveau eſt trop compliquée & trop voilée; la naiſſance des nerfs, leur marche, leurs convergences ou leurs divergences ſont trop difficiles à ſaiſir, même à l'aide des meilleurs inſtrumens & des procédés les plus ingénieux, pour qu'on puiſſe ſe flatter de parvenir par des obſervations directes à quelque choſe de certain ſur le principal inſtrument des opérations de l'Ame.

un *Syſtême nerveux* en raccourci. Les ramifications de tous les nerfs doivent aller aboutir à cet Organe ou avoir avec lui la communication la plus étroite. Le Siege de l'Ame feroit ainſi un Centre où tous les nerfs iroient rayonner.

31. MAIS, les nerfs ſont mols, ils ne ſont point tendus comme les cordes d'un inſtrument : les Objets y exciteroient-ils donc des vibrations analogues à celles d'une corde pincée? ces vibrations ſe communiqueroient-elles à l'inſtant au Siege de l'Ame? La choſe paroît difficile à concevoir. Mais, ſi l'on admet dans les nerfs un fluide dont la ſubtilité & l'élaſticité approchent de celles de la lumiere ou de l'éther, on expliquera facilement par le ſecours de ce fluide, & la célérité avec laquelle les impreſſions ſe communiquent à l'Ame & celle avec laquelle l'Ame exécute tant d'opérations différentes (*).

LE Cerveau ſépare apparemment du ſang ou de quelque liqueur plus élaborée, cette eſpece de feu élémentaire. Il eſt peut-être contenu dans les nerfs à-peu-près comme le fluide électrique eſt contenu dans les Corps qui en ſont imprégnés. L'action des Objets ou celle de l'Ame peut produire ſur le fluide nerveux des effets analogues à ceux que la chaleur ou les frictions produiſent ſur le fluide électrique (**).

(*) †† ON peut voir dans mes Notes additionnelles ſur le Chapitre I de la Part. VII de la *Contemplation de la Nature*, quelques conſidérations ſur le Cerveau, ſur les nerfs & ſur le fluide nerveux. Divers phénomenes prouvent l'exiſtence d'un fluide très-ſubtil & très-actif, toujours préſent aux nerfs. Il y abonde plus ou moins & s'y meut avec plus ou moins de célérité en différentes circonſtances. Des Phyſiologiſtes célebres conjecturent qu'il a deux mouvemens principaux; l'un de translation, par lequel il coule du Cerveau dans les muſcles & y opere le mouvement; l'autre, de preſſion ou d'oſcillation, par lequel il tranſmet à l'Ame l'impreſſion des Objets. Mais nous ſommes encore bien ignorans ſur la maniere dont les nerfs agiſſent : c'eſt ſur-tout ici que la Nature ſe couvre de ténebres au milieu deſquelles nous n'appercevons çà & là que de foibles lueurs.

(**) †† JE ne décidois point, comme l'on voit, ſur l'analogie du fluide ner-

Chap. V.

Et comme le Siege de l'Ame dans les idées que l'on s'en forme eſt proprement le Siege de la Vie ; on peut concevoir que cet Organe n'eſt preſque qu'un compoſé de ce feu vital. Suivant cette hypotheſe, le Corps calleux ne feroit que l'étui ou l'enveloppe groſſiere du Siege de l'Ame, comme l'a conjecturé l'Auteur de la *Pſychologie* (*).

Je me fers ici d'expreſſions que l'on ſent bien qui ne doivent pas être priſes à la lettre. Nous ignorons la nature des eſprits animaux: ils ſont encore plus hors de la portée de nos Sens & de nos inſtrumens que les vaiſſeaux qui les filtrent ou les préparent. Ce n'eſt que par la voie du raiſonnement que nous ſommes conduits à admettre leur exiſtence & à ſoupçonner quelqu'analogie entre ces eſprits & le fluide électrique. Cette analogie repoſe principalement ſur certaines propriétés très-ſingulieres de ce fluide ; en particulier, ſur la rapidité & la liberté avec leſquelles il ſe meut le long d'une ou de pluſieurs cordes mouillées, ou au travers d'une maſſe d'eau, même en mouvement. C'eſt, ſans doute, ce que l'Auteur de l'*Eſſai de Pſychologie* que j'ai déjà cité, a voulu exprimer par ces queſtions : « Les » eſprits animaux feroient-ils d'une nature analogue à celle de » la lumiere ou de la matiere électrique ? L'action des viſceres

veux avec le fluide électrique. De grands Phyſiologiſtes combattent cette analogie par des conſidérations d'une grande force : mais l'électricité ſi puiſſante & ſi bien conſtatée de la Torpille & de l'Anguille de Surinam ne paroit-elle pas infirmer ces conſidérations ? Elle prouve au moins qu'il eſt des Animaux dont le fluide nerveux produit des effets préciſément ſemblables à ceux du fluide électrique. L'éther ou le feu élémentaire peut ſe combiner de bien des manieres avec différentes ſubſtances qui ne nous ſont pas plus connues que ces combinaiſons, & donner ainſi naiſſance à des fluides très-ſubtils & très-actifs. Le feu eſt certainement combiné dans le fluide électrique, & ſous cette combinaiſon ſecrete il affecte quatre de nos Sens & produit une multitude d'effets divers. Il eſt différemment combiné dans le fluide nerveux, & ce fluide, le plus ſubtil, le plus élaboré & le plus actif de tous les fluides de l'Animal, n'eſt pas moins fécond que le fluide électrique en effets merveilleux.

(*) Chap. LXXXV.

» n'auroit-

„ n'auroit-elle pour but que de féparer ce feu élémentaire des „ alimens dans lefquels on fait qu'il eft renfermé ? Les nerfs ne „ feroient-ils que les cordons deftinés à la tranfmiffion de cette „ matiere dont la rapidité eft fi merveilleufe ? " (*) La maniere dont cet Auteur propofe fes foupçons eft très-affortie à l'imperfection de nos connoiffances fur cette matiere. Nous n'appercevons ici que de foibles lueurs qui ne peuvent nous guider dans des routes fi ténébreufes.

32. Nous avons cinq Sens, dont procédent cinq claffes de fenfations qui ont fous elles un nombre indéfini de genres & d'efpeces.

Il eft donc dans les nerfs & dans les efprits qui tiennent aux nerfs, une diverfité relative à celle que nous obfervons entre nos fenfations.

Nous manquons de moyens pour atteindre au comment de cette diverfité phyfique. Tout ce que nous pouvons faire eft de former là-deffus quelques conjectures : par exemple, nous pouvons imaginer dans les efprits qui fervent à la vifion une compofition analogue à celle que Newton a découverte dans la lumiere : nous pouvons fuppofer qu'il eft des efprits ou des fibres à l'uniffon des fept couleurs ; comme nous pouvons fuppofer qu'il en eft à l'uniffon des fept tons. Mais on eft bien peu avancé après qu'on a imaginé cela : tout nous ramene à cette vérité, que nous fommes plus faits pour voir les réfultats des chofes, que les principes des chofes.

33. Puisque le genre nerveux eft l'organe médiat des fenfations, (26.) il s'enfuit que du plus ou du moins de mobilité de cet organe dépendra le plus ou le moins de vivacité des impreffions.

(*) *Effai de Pfychol.* Chap. LXXXV.

CHAP. V.

Le degré de vivacité des impreſſions déterminera le degré d'activité de l'Ame.

34. Je ne poufferai pas plus loin actuellement ces réflexions ſur le phyſique de notre Etre : je prévois que je ſerai appellé à les étendre en traitant de la production des ſenſations.

Quand je parlerai des impreſſions faites ſur les nerfs, cela devra s'entendre auſſi des impreſſions faites ſur les eſprits qui tiennent aux nerfs. Quand je parlerai des mouvemens communiqués au Cerveau, cela devra s'entendre des mouvemens communiqués à cette Partie du Cerveau, que nous avons nommée le *Siege de l'Ame*. (29.)

CHAPITRE VI.

La Statue commence à ſentir par le miniſtere de l'Odorat.

Des rapports phyſiques en général, & des Loix de la Nature qui en ſont l'effet.

Idée de la méchanique de l'Odorat & de ce qui en réſulte par rapport à l'Ame.

CHAP. VI.

35. Avant que j'euſſe oui parler du plan de M. l'Abbé de Condillac, j'exerçois d'abord ma Statue à voir. La Vue eſt le Sens dont nous faiſons le plus d'uſage, & qui nous fournit le plus d'idées & d'idées variées. Mais c'eſt préciſément par cette raiſon que M. de Condillac n'a pas cru devoir commencer par ce Sens. Il a préféré de débuter par l'Odorat, comme plus ſimple, moins fécond (*), & cette marche me paroiſſant plus dans l'eſprit de l'analyſe, je m'y conforme.

(*) *Traité des Senſations*, page 6.

36. J'APPROCHE donc une *rose* du Nez de la Statue: au même instant elle devient un *Etre sentant*. Son Ame est modifiée pour la premiere fois: elle est modifiée en odeur de rose; elle devient une odeur de rose; elle se représente une odeur de rose. Toutes ces façons de parler sont synonymes; elles expriment toutes un changement survenu à l'Ame de la Statue à l'occasion d'un changement survenu à l'un de ses Sens.

37. QUEL est ce changement survenu à l'Organe? Comment s'opere ce changement? Quelles en sont les suites nécessaires? voilà ce qu'il s'agit d'analyser. Les principes que nous poserons pour expliquer ce premier pas de la Statue dans la Vie sensitive, nous aideront à en expliquer un grand nombre d'autres. C'est ici le premier chainon d'une chaine très-longue & très-composée.

38. LES corpuscules infiniment petits qui émanent de la rose, forment autour d'elle une athmosphere odoriférante. Ils sont introduits par l'air dans l'intérieur du Nez: ils agissent sur les fibres nerveuses qui le tapissent.

39. CETTE action est le résultat des rapports qui sont entre ces corpuscules & ces fibres.

40. J'ENTENDS en général, par les *rapports*, ces qualités, ces *déterminations* en vertu desquelles différens Etres conspirent au même but, ou concourent à produire un certain effet.

CET effet est une *Loi de la Nature*. Ainsi les Loix sont en général les résultats des rapports qui sont entre les Etres. On l'avoit dit avant moi. (*)

LES Loix sont invariables, parce que les déterminations dont

(*) *Essai de Psychologie. Princ. philos.* Part. IV, Chap. I.

elles émanent font invariables. Les Etres font ce qu'ils font : leur effence eft immuable. (*)

41. La maniere dont les corpufcules odoriférans agiffent fur les fibres nerveufes m'eft inconnue : je n'ai aucune voie pour parvenir à cette connoiffance. Mais, comme dans l'ordre de mes idées, je ne conçois pas qu'un Corps puiffe agir fur un autre Corps autrement que par *impulfion;* je penfe que les corpufcules odoriférans étant doués d'un certain mouvement & d'un certain degré de mouvement, communiquent ce mouvement dans une certaine proportion aux rameaux du nerf olfactif.

42. La nature de ce mouvement eft au nombre de ces déterminations que j'ignore. Je ne fais fi c'eft un mouvement de vibration, d'ondulation, de preffion, ou tout autre mouvement que je pourrois imaginer : je me borne donc à dire en général que les corpufcules odoriférans impriment un mouvement aux rameaux du nerf olfactif.

43. Ces rameaux fe rendent au Cerveau & lui communiquent un certain ébranlement relatif à celui qu'ils ont reçu de l'objet.

J'irois au-delà des faits, fi je prononçois fur la maniere dont cet ébranlement fe propage jufqu'au Cerveau. Je n'ai là-deffus que de légeres conjectures à offrir à mon Lecteur : par exemple, on pourroit fuppofer que cette propagation s'opere par le fluide nerveux, à-peu-près comme celle du fon par le moyen de l'air. On pourroit encore conjecturer que l'ébranlement dont il s'agit fe propage par les parties élémentaires des nerfs, douées peut-être d'une certaine activité en vertu de laquelle elles réagiffent les unes fur les autres. Enfin, on pourroit réunir les deux hypothefes, & admettre que cette propagation dépend à la fois &

(*) *Ibid. Princ. philof.* Part. IV, Chap. II.

du jeu des parties élémentaires des nerfs & de celui des parties élémentaires du fluide nerveux. Si l'on suppose que ces deux ordres de particules sont à l'unisson dans chaque nerf, on concevra facilement comment elles s'aident réciproquement dans leur jeu, & comment elles propagent ainsi l'ébranlement jusques au Cerveau.

44. Je ne puis décider si le mouvement que le nerf olfactif imprime au Siege de l'Ame, ou, pour parler plus exactement, à la partie du Siege de l'Ame qui lui correspond, est le même dans cette partie que dans le nerf. Chaque partie a sa maniere d'agir, qui répond à sa structure; celle-ci répond à sa fin.

Il me suffit d'admettre comme un principe ou comme une *Loi* de notre Etre, qu'à un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs répond constamment un certain mouvement d'une ou plusieurs parties du Siege de l'Ame; & qu'à un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du Siege de l'Ame répond constamment un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs.

45. Le mouvement que la rose imprime au nerf olfactif, & que celui-ci transmet à l'Organe du sentiment, donne lieu à cette modification de l'Ame que nous exprimons par les termes d'*odeur de rose*. Cette modification est une *maniere d'être* de l'Ame, un état distinct de tout autre état.

46. L'Ame est un Etre différent du Corps: (2.) nous ne pouvons attribuer à cet Etre aucune des propriétés par lesquelles le Corps nous est connu. Si donc le Corps agit sur l'Ame, ce n'est point du tout comme un Corps agit sur un autre Corps. La *sensation* qui paroît résulter du mouvement, n'a rien de commun avec le mouvement: seroit-elle donc l'effet immédiat du mouvement? ou résulteroit-elle immédiatement de quelque chose qui n'est ni Corps ni mouvement?



CHAP. VI.

L'Ame eſt cet Etre *ſimple* qui n'eſt ni Corps ni mouvement. Cet Etre eſt une *Force*, une *Puiſſance*, une capacité d'agir ou de produire *certains effets*; car c'eſt tout ce que nous ſavons de la *Puiſſance*: l'Ame ſe modifieroit-elle donc elle-même en conſéquence d'un mouvement? produiroit-elle elle-même la *ſenſation* par ſon *Activité*, en vertu de cette Loi fondamentale de l'*Union* qui veut qu'à un certain état du Corps réponde conſtamment un certain état de l'Ame? Y auroit-il quelque rapport ſecret entre l'Activité de la Matiere & l'Activité de l'Ame? (*) La Nature qui ne va point par ſauts, mais qui paſſe par degrés d'une Production à une autre Production, iroit-elle encore par degrés des Subſtances matérielles aux Subſtances ſpirituelles?

Nous voilà ſur le bord d'un des abymes les plus profonds qui ſoient dans le pays des Connoiſſances humaines: ſi nous ſommes ſages, nous éviterons de regarder long-tems dans cet

(*) †† J'AVOIS ici dans l'Eſprit l'idée de *Force*, qui eſt eſſentiellement *ſimple*, puiſqu'elle ne peut être décompoſée en d'autres idées. Les parties de la Matiere ſont liées entr'elles, & cette liaiſon ſuppoſe néceſſairement une Force qui l'opere; car les parties de la Matiere ſont indifférentes par elles-mêmes à toute liaiſon ou à toute ſituation particuliere. De plus, la Matiere *réſiſte*, & cette réſiſtance ſuppoſe encore une Force qui l'opere. Le mouvement ſuppoſe pareillement une Force qui ſe tranſmet d'un corps dans un autre ſuivant certaines loix. Et comme ces Forces qui ſe manifeſtent dans la Matiere & par la Matiere ſont eſſentiellement *ſimples* ou *immatérielles*, on conçoit que c'eſt par cette immatérialité qu'elles pourroient ſoutenir quelques rapports ſecrets avec l'Ame qui eſt indubitablement une Force immatérielle.

Mais, toutes les Forces ſont de leur nature *indéterminées*: pour qu'elles ſe déploient d'une certaine maniere, il faut quelque choſe qui détermine leur action, qui la dirige ou l'applique. Il faut de plus un Sujet ſur lequel la Force ſe déploie, & par lequel elle agiſſe. Cette choſe ou ce Sujet eſt ici le Corps organiſé auquel l'Ame eſt unie. C'eſt cette Machine admirable qui détermine l'action de la Force qui lui eſt inhérente, & c'eſt elle encore qui détermine l'exercice de la Force dont l'Ame eſt douée. Nous ne ſaurions pénétrer plus avant dans un ſi profond myſtere, parce que nous manquons de moyens pour parvenir à une connoiſſance directe des Forces. Nous ne ſaurions aller ici au-delà des faits ou des connoiſſances que nous acquérons *a poſteriori*, ſans riſquer de nous égarer.

abyme ; notre vue pourroit en être troublée : détournons-la donc de dessus ces immenses profondeurs, pour la porter sur l'état actuel de notre Statue : considérons cet état en lui-même & dans ses suites.

47. La Statue commence à jouir de l'existence, mais elle ne sait point encore qu'elle existe : une sensation n'est pas une notion ; & combien l'idée d'*existence* est-elle réfléchie ! Je sais que *j'existe*, parce que je réfléchis sur mes perceptions, & cela est une opération de mon Ame par laquelle elle sépare de la perception le sujet qui apperçoit. C'est ce que les Métaphysiciens nomment *aperception*, & qui constitue le *Moi*.

La Statue n'éprouve actuellement & ne peut éprouver que ce qui résulte immédiatement de l'action de l'Organe sur l'Ame, & ce résultat est une sensation & une sensation unique : c'est une odeur de rose & rien au-delà.

48. La Statue n'a donc point proprement d'*attention*, parce que l'attention paroît supposer la présence de différentes idées sur une desquelles l'Ame se fixe par préférence, comme je l'expliquerai ailleurs.

49. Notre Statue n'a point non plus de *desir* : le desir suppose la connoissance d'un état différent de l'état actuel, & qu'on lui compare ; or la Statue n'a encore éprouvé qu'une seule maniere d'être.

50. S'il existe des Animaux qui n'aient pendant toute leur vie qu'une seule sensation, (& pourquoi n'existeroit-il pas de semblables Animaux dans une suite si variée d'Etres ?) l'état actuel de notre Statue nous représente celui de ces Animaux placés par la main de la Nature, sur le plus bas échelon de l'Échelle de l'Animalité.

CHAPITRE VII.

De l'état de la Statue immédiatement après la premiere sensation.

Naissance du plaisir, du desir & de l'attention.

De la liaison & du rappel des idées en général.

Considérations sur la Mémoire.

51. Écartons l'objet; que doit-il arriver? L'ébranlement que cet objet a produit sur le nerf olfactif, ne doit pas cesser au même instant indivisible: cet ébranlement, quelque léger qu'on le suppose, est toujours un mouvement communiqué; & le mouvement ne s'éteint que par degrés: tout se fait ici, comme ailleurs, par gradations plus ou moins sensibles. Nous éprouvons tous les jours que certains ébranlemens imprimés à nos sens continuent, après que la cause qui les a excités a cessé d'agir. Cette observation commune prouve la grande mobilité de l'instrument de nos sensations.

52. Ainsi, quoique la rose n'affecte plus l'Odorat de la Statue, elle peut continuer à sentir; mais plus foiblement. La durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui ont agi sur le nerf. Au même instant où l'ébranlement finira, la Statue cessera de sentir.

53. Comme la durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui agissent sur le nerf, de même aussi la dégradation de la sensation est proportionnelle à la dégradation du mouvement qui l'occasione. Et comme l'Ame a la conscience des états par lesquels elle passe

ou

ou des modifications qu'elle ſubit, l'Ame de notre Statue a la conſcience de la dégradation de la ſenſation : elle la ſent donc s'affoiblir inſenſiblement ; mais elle ne peut déméler tous les degrés de cet affoibliſſement ; elle n'en ſaiſit que les plus ſenſibles.

Le ſentiment de ces degrés les plus ſenſibles emporte néceſſairement une comparaiſon entre ces degrés, & cette comparaiſon donne naiſſance à un ſentiment que je rendrai par les termes de *mieux-être* & de *moins-bien-être.*

La connoiſſance d'un mieux-être eſt inſéparable du *deſir* de la continuation du mieux-être ; & l'effet de ce deſir eſt l'*attention ;* car c'eſt la même choſe pour l'attention qu'il y ait différentes ſenſations préſentes à l'Ame, ou que l'Ame apperçoive différens degrés dans la même ſenſation.

J'entends ici par l'*attention*, cette réaction de l'Ame ſur les fibres que l'objet a miſes en mouvement, par laquelle l'Ame tend à conſerver, à fortifier ou à prolonger ce mouvement.

La Statue fait donc effort pour retenir la ſenſation à meſure qu'elle la ſent s'affoiblir : mais, comme l'attention eſt une force limitée, elle s'épuiſe par l'exercice lorſqu'il eſt trop long-tems continué. Cet épuiſement eſt d'autant plus prompt que les Organes ſont plus tendres, plus délicats, & qu'ils ont été plus rarement mis en action.

Ainsi, l'attention de notre Statue venant bientôt à s'épuiſer, l'Ame doit retomber bientôt dans ſa premiere léthargie.

Je ne veux pas actuellement m'étendre davantage ſur le plaiſir, ſur le deſir & ſur l'attention : je ſens que mon Lecteur ne ſeroit pas placé aſſez avantageuſement pour me ſuivre dans cette diſcuſſion délicate : j'aime mieux la renvoyer au tems où la Statue

aura éprouvé différentes fenfations ; tout deviendra alors plus faillant. Mais, appellé comme je le fuis à décompofer mon Sujet, je ne pouvois me difpenfer d'indiquer tout ce qui étoit renfermé dans ce premier état de notre Statue.

54. LORSQUE la fenfation a difparu entiérement, la Statue ne peut la rappeller. Quelque hypothefe que l'on embraffe fur le rappel des *idées*, il faudra toujours admettre que ce rappel dépend en dernier reffort de la liaifon qui fe forme entre les idées.

J'ENTENDS en général, par la *liaifon des idées*, tout rapport (39, 40.) en vertu duquel une idée eft caufe de la reproduction d'une autre idée. Je n'examine point encore en quoi confifte ce rapport.

CHAQUE état d'une Ame qui penfe doit avoir fa raifon dans l'état qui a précédé immédiatement. L'Ame ne peut être déterminée à rappeller une idée, qu'autant que cette idée a quelque rapport prochain ou éloigné, direct ou indirect avec celle qui l'occupe actuellement. Si l'on fe refufoit à ce principe, l'on feroit conduit à admettre des effets fans caufes ; ce qui feroit également contraire & à notre maniere de concevoir & à l'analogie: à notre maniere de concevoir, parce que nous ne pouvons nous former aucune idée d'un effet fans caufe : à l'analogie, parce que nous obfervons que rien ne fe fait dans la Nature qu'enfuite de quelque chofe qui a précédé. (7.)

DANS un Cerveau où il n'y a qu'une feule idée, cette idée ne tient abfolument à rien : elle ne fauroit donc être rappellée: l'Ame n'a aucun pouvoir fur cette idée. Tel eft actuellement le cas de la Statue. La Liberté dont l'Ame eft douée, cette activité par laquelle on peut concevoir qu'elle rappelle fes idées en agiffant fur différens points du Cerveau, cette activité, dis-je, eft une force *indéterminée ;* c'eft un *pouvoir* d'agir, & non une

certaine action. Les déterminations de cette force procédent de la Volonté ; & il n'eſt point de Volonté lorſqu'il n'eſt point d'idée préſente à l'Entendement.

55. Mais, ces mouvemens que l'objet imprime à l'Organe ne ſe conſerveroient-ils point dans le Cerveau par l'énergie de ſa méchanique ? C'eſt une conjecture qui a déjà été propoſée dans un Livre (*) que j'ai eu plus d'une fois occaſion de citer, & auquel je ferai ſouvent appellé à revenir : je veux parler de l'*Eſſai de Pſychologie*. L'Auteur de cet Ouvrage paroît avoir beaucoup médité ſur la méchanique de notre Etre. Il nous offre divers principes ſur ce Sujet intéreſſant : mais il eſt fâcheux que parmi ces principes il y en ait dont il ſoit facile d'abuſer. Je ſuis bien éloigné d'adopter toutes les idées de cet Auteur ; mais je tâcherai d'en approfondir quelques-unes un peu plus qu'il ne l'a fait.

Voici comment il s'exprime (**) ſur la conjecture dont il s'agit.

« Au lieu de ſuppoſer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit » les mouvemens d'où naiſſent les idées, ne ſoupçonneroit-on » point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils » ſe conſervent dans le Cerveau, & que l'acte du rappel ou de » la reproduction des idées n'eſt que l'attention que l'Ame prête » à ces mouvemens ?

» L'Économie animale nous offre pluſieurs exemples de mou» vemens qui paroiſſent ſe conſerver par les ſeules forces de la » méchanique : tel eſt le mouvement de la circulation : tels ſont

(*) *Eſſai de Pſychologie, ou Conſidérations ſur les Opérations de l'Ame, ſur l'Habitude & ſur l'Éducation : auxquelles on a ajouté des Principes philoſophiques ſur la* Cause Premiere & *ſur ſon Effet.* Londres, 1755, & qui avoit paru en 1754.

(**) *Eſſai de Pſychol.* Chap. XXXI.

„ ceux de la nutrition & de la respiration qui en dépendent. „ Les mouvemens qui constituent en quelque sorte la Vie spiri- „ tuelle ne seroient-ils point aussi durables que ceux qui consf- „ tituent la Vie corporelle? Les fibres du Cerveau ne seroient- „ elles point des ressorts si parfaits, des machines d'une consf- „ truction si admirable qu'elles ne laissent perdre aucun des mou- „ vemens qui leur ont été imprimés?"

L'Auteur se fait ensuite quelques objections auxquelles il n'entreprend pas de répondre.

" Il est vrai, dit-il, qu'on a de la peine à concevoir la „ conservation du mouvement dans une Partie aussi molle que „ paroît l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facile- „ ment que le Cerveau puisse fournir à une aussi prodigieuse „ suite de mouvemens que l'est celle qu'exige le nombre des „ idées. Mais nous ne connoissons pas assez la nature du Cer- „ veau & sa structure pour apprécier la force de ces objections."

Je conviens que nous ne connoissons point la structure intime du Cerveau; je l'ai déjà remarqué: (29.) nous ne raisonnons ici que sur des conjectures; & nous devons préférer celles qui s'accordent le mieux avec ce que nous éprouvons: car c'est de ce que nous éprouvons qu'il faut toujours partir. (25.) Lorsqu'après avoir fixé les yeux sur le Soleil, nous regardons dans l'obscurité, nous voyons une image très-vive de cet Astre. Cette image s'affoiblit d'instant en instant, & elle disparoît enfin tout-à-fait. La vivacité de cette peinture, ses dégradations, sa durée sont toujours relatives au jeu de l'Organe, à sa mobilité, & au tems pendant lequel l'Objet a agi sur cet Organe. Si les mouvemens imprimés aux fibres du Cerveau par un Objet aussi éclatant, aussi actif que l'est le Soleil s'éteignent en assez peu de tems; des mouvemens incomparablement moins forts doivent s'éteindre bien plus promptement.

Je me borne à cette feule obfervation : elle fuffit, je penfe, pour que l'on fache à quoi il faut s'en tenir fur la conjecture que je viens d'indiquer.

56. La fenfation qui affectoit la Statue a difparu : fon état actuel eft-il précifément le même que celui qui avoit précédé cette fenfation ? Cette queftion me paroit fe réduire à celle-ci : l'état d'une fibre du Cerveau, qui a été mife en mouvement & dont le mouvement s'eft éteint, eft-il précifément le même que celui d'une femblable fibre qui n'a jamais été *mue ?* Je voudrois approfondir cette queftion : je m'apperçois qu'elle touche à une infinité de chofes, & qu'elle renferme une des principales clefs de la Pfychologie. Je vais effayer de pofer quelques principes fondés fur l'expérience : je ne tirerai de ces principes que les conféquences les plus immédiates. Je fouhaiterois que ce petit Ouvrage fût une Pfychologie expérimentale & prefque géométrique.

57. La Mémoire, par laquelle nous retenons les idées des chofes, a été attachée au Corps, puifque des caufes qui n'affectent que le Corps, affoibliffent la Mémoire, la détruifent même ou la fortifient.

Par combien de faits très-conftatés & très-divers la Médecine n'établit-elle pas cette vérité ! Combien de maladies ou d'accidens qui ont été fuivis de l'affoibliffement ou même de la perte de la Mémoire ! Combien d'autres accidens ont modifié finguliérement cette Faculté, ou ont paru lui donner de nouvelles forces ! Il feroit inutile que j'infiftaffe davantage fur une vérité fi reconnue : la Mémoire tient encore à l'âge ; & il n'eft pas jufqu'aux procédés que l'on emploie pour la cultiver & pour la fortifier, qui ne tendent à confirmer la même vérité.

58. Les idées n'étant dans leur premiere origine que les

mouvemens imprimés par les Objets aux fibres des Sens, (17 & ſuiv.) il s'enſuit que la conſervation des idées par la Mémoire (57.) dépend en dernier reſſort de la *diſpoſition* qu'ont les fibres des Sens à ſe prêter à ces mouvemens & à les répéter.

Pour juger de cette diſpoſition & pour comprendre quelle eſt l'excellence de la méchanique de ces fibres, il faut faire attention à la facilité avec laquelle la Mémoire ſe charge d'une ou de pluſieurs ſuites d'idées, à la préciſion, à la fidélité avec leſquelles elle reproduit ces ſuites, & au tems pendant lequel elle conſerve l'aptitude à les reproduire.

59. Je nomme *état primitif* ou *originel* des fibres des Sens, celui qui précéde le tems où les Objets commencent à agir ſur ces fibres : c'eſt l'état qu'elles tiennent immédiatement de la Génération.

60. L'*action* des Objets ſur les fibres des Sens change juſqu'à un certain point l'état primitif de ces fibres, puiſqu'elle leur imprime des diſpoſitions (58.) qu'elles n'avoient point auparavant. J'entends toujours par ces diſpoſitions, des *déterminations* à certains mouvemens.

61. La capacité de recevoir ces déterminations, ou pour m'exprimer par un ſeul mot, la *mutabilité* des fibres, a ſa raiſon dans leur ſtructure.

62. Une fibre n'eſt pas un compoſé d'autres fibres ; celles-ci d'autres fibres encore ; cela iroit à l'infini : mais on peut concevoir qu'une *fibre*, je dis une fibre *ſimple*, eſt un compoſé de molécules ou de parties élémentaires, dont la forme ou l'arrangement déterminent l'eſpece ou le jeu de la fibre.

63. Si les molécules élémentaires des fibres étoient abſolu-

ment incapables de changement, les fibres feroient exactement roides, & les Objets ne pourroient faire fur elles aucune impreffion.

64. Si l'effet que l'impreffion des Objets produit fur les fibres étoit abfolument momentané, cette impreffion ne feroit pas durable, & il n'y auroit point de *Mémoire.*

65. Il eft vrai que l'Objet a pu agir fi foiblement fur l'Organe ou pendant un tems fi court; l'état actuel des fibres a pu être fi peu fufceptible de changement, qu'elles n'ont point reçu de modification nouvelle. Mais ce cas eft directement contraire à celui que je fuppofe & que j'examine.

66. L'Action des Objets fur les fibres y produit l'un ou l'autre de ces deux effets, & peut-être tous les deux enfemble: elle modifie la forme originelle de leurs molécules ou en change la pofition refpective. (60, 1, 2.)

Nous ne faurions dire en quoi confiftent ces effets, quelle en eft la nature, la maniere: les yeux du Corps n'atteignent pas à une méchanique fi éloignée de leur portée, & les yeux de l'Efprit ne percent pas ici fort au-delà de ceux du Corps.

67. Nous ignorons encore quelle eft cette Force qui tend à maintenir les fibres dans leur état actuel, quel que foit cet état. Nous favons feulement que cette Force exifte, & nous l'apprenons de l'expérience. Il faut un tems à la Mémoire pour fe faifir des Objets; ce tems fuppofe une réfiftance à vaincre. Ce que la Mémoire a acquis, elle le conferve, & fa tenacité eft une autre preuve bien fenfible de l'exiftence de la Force dont je parle.

Je m'arrête: ce n'eft pas ici le lieu où je dois approfondir davantage ce qui concerne la *Mémoire*: je fortirois de l'état de

la queſtion : (56.) je cherchois des principes dont j'avois beſoin ; & que la nature de la Mémoire me fourniſſoit.

68. DANS toute cette diſcuſſion je n'ai rien dit des *eſprits animaux :* (31.) un *fluide* paroît peu propre à être le ſiege d'impreſſions durables : mais on conçoit que le jeu des eſprits peut être modifié ou déterminé par celui des ſolides. (43.)

ON conçoit auſſi que DIEU a pu faire des Machines organiques dont les reſſorts fuſſent d'une matiere analogue à celle de l'éther, & qui ne fût pas fluide comme l'*éther*. Je dis ceci relativement à la conjecture que j'ai propoſée ſur la nature du Siege de l'Ame. (31.) (*)

69. AINSI, l'effet que le mouvement (41.) continué des corpuſcules odoriférans (38.) a produit ſur le nerf olfactif (26, 42, 43.) de la Statue n'eſt pas anéanti par la ceſſation de ce mouvement. L'état *primitif* (59.) des fibres ſur leſquelles ces corpuſcules ont agi pendant un certain tems a été *modifié*, (60.) & cette modification eſt l'expreſſion *phyſique* de la différence qui eſt entre l'état actuel de notre Statue & celui qui avoit précédé la ſenſation. Je ne tarderai pas à faire uſage de ces principes.

(*) †† JE voulois dire ici, que le SUPRÊME ARTISTE pourroit avoir conſtruit le véritable Siege de l'Ame, ou le Germe du Corps futur, d'une matiere analogue à l'éther, ou d'une matiere auſſi ſubtile qu'inaltérable. On verra mieux dans le Chap. XXIV les fondemens de cette conjecture.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

La Statue est affectée d'une nouvelle odeur.

Principes & conjectures sur la liaison & sur le rappel des idées.

Examen de la question : Si la diversité des sensations dépend de la diversité des fibres, ou de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables.

70. RAPPELLONS notre Statue à l'existence; car pour un Etre capable de sentir, ce n'est pas exister que de ne point sentir. A l'odeur de la rose faisons succéder celle de l'œillet: voilà une nouvelle modification qu'éprouve l'Ame de la Statue; & voici de nouvelles questions qui s'offrent à notre examen. CHAP. VIII.

LA sensation de l'œillet rappellera-t-elle celle de la rose? Si elle la rappelle, comment ce rappel s'opérera-t-il? quel en sera l'effet?

71. QUAND on veut pousser ici l'analyse aussi loin qu'elle peut aller, on se prépare bien des difficultés; & ce n'est pourtant qu'en suivant cette route épineuse qu'on peut espérer d'atteindre à quelques vraisemblances. Dans une discussion de la nature de celle-ci, le grand art du Psychologue me paroît consister principalement à ne point faire former de pas à sa Statue, qui ne soit nécessaire; à lier tellement les uns aux autres tous les chaînons de son existence, que la chaîne soit par-tout exactement continue. Je l'ai dit; (Introd.) je dois le répéter, je ne me flatte point de parvenir à ce but; je ne veux que le tenter: on me jugera sur mes principes.

72. DEMANDER si une certaine sensation peut rappeller une

certaine fenfation, c'eft demander en général comment une idée rappelle une autre idée? Queftion infiniment importante en Pfychologie, puifque fi elle étoit une fois bien éclaircie, elle nous fourniroit la folution d'une multitude de problêmes: la vie de l'Ame eft-elle autre chofe que la fucceffion de fes idées rappellées les unes par les autres? Voyons s'il eft poffible que la Raifon fe fatisfaffe fur un fujet fi difficile, & qui touche de fi près au fond de notre Etre.

73. Une idée eft un mode de l'Ame; & comme nous ne favons point ce que l'Ame eft en elle-même, nous ne favons point non plus ce qu'un mode de l'Ame eft en lui-même: mais nous favons très-bien une chofe, c'eft que l'Ame n'acquiert l'idée d'un Objet qu'à l'occafion des mouvemens que cet Objet a excités dans le Cerveau. (17 & fuiv. 41.) Nous ne voyons pas ces mouvemens; mais nous voyons une infinité de Corps fe mouvoir; & nous pouvons juger des mouvemens du Cerveau par comparaifon à ceux qui tombent fous nos Sens: les uns & les autres font foumis aux mêmes Loix. Les phénomenes de la Mémoire prouvent que la confervation des idées tient au Cerveau: (57, 58) le rappel d'une idée fera donc la reproduction des mouvemens auxquels cette idée a été attachée.

Quand on demande fi une certaine idée peut rappeller une certaine idée, on demande s'il eft entre les mouvemens auxquels tiennent ces idées, des rapports (40.) en vertu defquels ils foient réciproquement caufe de leur reproduction? On conçoit que j'entends ici, par ces mouvemens, tout le phyfique des idées, toute cette méchanique quelle qu'elle foit, dont la formation des idées dépend originairement.

74. Tout mouvement emporte un changement dans l'état du Corps mu: l'état du Cerveau change donc lorfqu'un Objet agit fur lui. Une fuite néceffaire de ce changement eft celui qui

ſurvient alors dans l'état de l'Ame, & que nous exprimons par les divers noms de *ſenſation*, d'*idée*, de *perception*, &c.

75. Un changement quelconque dans l'état du Cerveau ne produit pas un changement quelconque dans l'état de l'Ame; mais à un certain changement dans le Cerveau répond conſtamment un certain changement dans l'Ame.

Je puis donc, ſans être ſoupçonné de *Matérialiſme*, mettre ici le mouvement à la place de l'idée, & raiſonner ſur les mouvemens du Cerveau comme s'ils étoient eux-mêmes les idées. Il doit ſans doute me ſuffire d'avoir levé l'équivoque, en déclarant que je ne prétends point confondre l'*idée* avec l'*occaſion* de l'idée: mais je ne connois point du tout l'idée, & je connois un peu l'occaſion de l'idée.

76. Les idées ſe diverſifient comme les Objets; elles ſont la repréſentation des Objets: les idées ſont liées aux mouvemens du Cerveau; ces mouvemens ſe diverſifient donc comme les idées.

77. Qu'est-ce qui conſtitue proprement cette diverſité dans le Cerveau? Différentes fibres mues par différens Objets donnent-elles naiſſance à différentes ſenſations? ou cette diverſité de ſenſations dépend-elle ſimplement de la diverſité des mouvemens imprimés à des fibres ſemblables par différens Objets?

Cette queſtion ſe trouve étroitement liée à celle du rappel des idées qui nous occupe: je ſuis donc obligé de les analyſer enſemble.

78. Établissons bien d'abord l'état de la nouvelle queſtion; & pour plus de facilité ne prenons qu'un ſeul Sens pour exemple: ce ſera toujours l'Odorat.

CHAP. VIII.

DIFFÉRENTES odeurs agiſſent-elles ſur les mêmes fibres ? ou différentes fibres ont-elles été appropriées à différentes odeurs ?

JE diſois, il n'y a qu'un moment, que nous ne devions prendre pour exemple qu'un ſeul Sens ; c'eſt encore trop : ne prenons qu'une ſeule fibre, & raiſonnons ſur cette fibre comme repréſentant tout l'Organe. Je manie un ſujet ſi compliqué, que je ne puis trop chercher à le ſimplifier, à en écarter la confuſion. Dans cette vue je m'appliquerai à réduire le nombre des propoſitions que j'aurai à rappeller ou à établir : je voudrois faire enſorte qu'une attention médiocre ſuffit à l'intelligence de ce Livre.

79. LES corpuſcules émanés de la roſe, en agiſſant ſur la fibre lui impriment une tendance à un certain mouvement. (38, 41.)

JE définis cette tendance, une aptitude à ſe mouvoir dans un ſens plutôt que dans tout autre.

CECI eſt très-ſimple : la fibre ne peut ſe mouvoir qu'autant qu'il ſurvient un changement dans l'état primitif de ſes molécules : c'eſt ici le lieu de faire uſage des principes que j'ai poſés dans le Chapitre VII, & en particulier dans les paragraphes 59, 60, 61, 62, 63. Or, le changement qui ſurvient à la fibre eſt par lui-même une diſpoſition au mouvement imprimé, puiſqu'il met la fibre dans l'état où elle doit être pour exécuter ce mouvement.

L'EFFET de ce changement eſt durable, (64.) puiſqu'il y a une Mémoire, & que la Mémoire tient au Corps. (57.)

VOILA donc la fibre montée pour exécuter le mouvement auquel la ſenſation de l'odeur de la roſe a été attachée. (45.)

80. MAINTENANT des corpuſcules échappés d'un œillet vien-

nent agir fur cette fibre : elle cede à leur impreffion ; & fon mouvement eft en raifon compofée de la tendance qu'elle a acquife par l'action de la rofe, (79.) & de la nouvelle tendance qu'elle reçoit de l'action de l'œillet. La fibre fe trouve ainfi dans le cas d'un Corps preffé par deux Forces qui agiffent en fens différens : il fe préte à l'impreffion de ces deux Forces relativement à leur degré d'intenfité, & la ligne qu'il décrit par fon mouvement eft l'expreffion de ces Forces.

81. PAR fon mouvement compofé la fibre fait naître dans l'Ame une fenfation *complexe*, une fenfation formée de la fenfation foible de la rofe & de la fenfation vive de l'œillet.

82. UN troifieme mouvement imprimé à la fibre par une tubéreufe fera une troifieme tendance, un nouveau degré de compofition dans la modification de l'Ame.

LE mouvement de la fibre deviendra ainfi de plus en plus compofé, à mefure que la diverfité des impreffions augmentera.

83. MAIS l'Âme a le pouvoir de rappeller féparément chaque fenfation ; l'expérience le démontre : comment donc la fibre pourra-t-elle exécuter ce rappel ? Le mouvement très-compofé de cette fibre n'eft aucune des fenfations en particulier ; il eft à la fois toutes les fenfations ; il eft une fenfation très-complexe. C'eft ainfi que la courbe que décrit un Corps n'eft point l'expreffion d'aucune Force particuliere ; mais qu'elle eft celle de plufieurs Forces réunies. (80.)

ON ne fauroit donc rendre raifon de la Mémoire en n'admettant dans chaque Sens qu'une feule efpece de fibres. (78.)

84. UNE autre obfervation viendroit appuyer celle - ci s'il en étoit befoin : il y a des fenfations qu'il eft phyfiquement impof-

fible qui foient produites par la même fibre: or, des mouvemens qui ne peuvent être excités dans cette fibre, cette fibre ne peut les reproduire; par conféquent il ne peut y avoir lieu ainfi au rappel de ces fenfations. Les fenfations dont je veux parler font celles des tons. On fait que dans un inftrument de Mufique où toutes les cordes ont leurs déterminations propres, chaque corde ne rend jamais que le même ton fondamental. Comment donc la fibre qui tranfmettroit à l'Ame la fenfation de ce ton, lui tranfmettroit-elle auffi les fenfations de tous les tons poffibles?

La ftructure de l'Oreille, & en particulier celle du *labyrinthe*, indique qu'il eft dans cet Organe des fibres à l'uniffon des différens tons.

En cherchant la raifon de la forme affez bizarre que l'on donne au corps des Inftrumens de Mufique, M. de Maupertuis (*) a découvert qu'elle tendoit à varier tellement les proportions des fibres, qu'il y en eût à l'uniffon de tous les tons. Sur le même principe, M. de Mairan (**) a conjecturé qu'il y avoit dans l'air, véhicule des fons, des particules afforties ou appropriées aux divers tons. L'idée de ces deux illuftres Académiciens eft trop connue pour que je doive y infifter davantage.

85. Les faits nous conduifent donc à penfer que la diverfité des fenfations ne dépend pas de la diverfité des mouvemens imprimés par les Objets à des fibres femblables; & par une conféquence néceffaire, que le rappel des fenfations ne fe fait point par de telles fibres. (77.)

Ainsi nous fommes conduits à admettre qu'il eft dans chaque Sens des fibres appropriées aux diverfes *efpeces* de fenfations que le Sens peut exciter dans l'Ame; qu'il y a, par exemple, dans

(*) *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1741.

(**) *Ibid.* Année 1736.

l'Organe de l'Odorat des fibres appropriées au jeu des corpuscules qui émanent de la rose, d'autres au jeu des corpuscules de l'œillet, d'autres à celui des corpuscules de la tubéreuse, &c. (77.)

La forme pyramidale des papilles du Goût & de celles du Toucher semble confirmer cette hypothese. Il résulte de cette forme que chaque papille contient des fibres de différentes longueurs assorties, sans doute, à la diversité des impressions qu'elles doivent recevoir & transmettre. Personne n'ignore qu'en variant les proportions des cordes d'un Instrument de Musique, on varie les tons. (84.)

Et que l'on n'objecte pas que les fibres de l'Odorat & celles de la Vue paroissent par-tout se ressembler: on conçoit assez que cette ressemblance peut n'être qu'apparente, & que si nos Instrumens acquéroient plus de perfection, nous y appercevrions des différences relatives ou analogues à celles que nous découvrons dans les fibres de l'Ouïe & dans celles du Goût & du Toucher. Le velouté de la membrane pituitaire & celui de la choroïde sont regardés, par d'habiles Anatomistes, comme des assemblages de papilles.

La prodigieuse composition que cette hypothese suppose dans les Sens, n'est point du tout une raison pour la rejeter, si d'ailleurs elle naît des faits & qu'elle les explique heureusement.

86. Nous ne sommes pas éclairés sur la distribution ou l'arrangement respectif des divers ordres de fibres dans chaque Sens: nous le sommes encore moins sur leur arrangement dans le Siege de l'Ame. L'obscurité où nous sommes à cet égard se répand sur toute la Psychologie; & jamais nous ne parviendrons à nous satisfaire touchant la liaison & la reproduction de nos idées, tandis que nous ignorerons les rapports qui lient entr'elles les fibres auxquelles les idées sont attachées. Tout ce que nous entre-

CHAP. VIII.

voyons ſur ce ſujet ſe réduit à ceci ; c'eſt que la liaiſon qui eſt entre nos idées de tout genre en ſuppoſe entre les différens ordres de fibres qui ſervent à leur formation. Nous pouvons donc raiſonnablement conjecturer que les fibres de différens ordres ſont raſſemblées par faiſceaux dans le Siege de l'Ame, à-peu-près comme les rayons colorés ſont raſſemblés dans un rayon ſolaire, ou comme les fibres des branches & des plus petits rameaux d'un Arbre ſont raſſemblées dans le tronc. Je dis à-peu-près ; car ce ne ſont là que des comparaiſons qui n'expriment peut-être que très-imparfaitement la liaiſon intime ou l'étroite correſpondance qui eſt entre toutes les Parties du Siege de l'Ame. Cette liaiſon eſt un fait que l'expérience démontre, mais dont elle ne nous enſeigne pas le comment : nous éprouvons tous les jours qu'à l'occaſion de l'impreſſion d'un Objet ſur un de nos Sens, il s'excite au-dedans de nous des ſenſations de genres très-différens. Ces ſenſations tenoient donc les unes aux autres par des nœuds ſecrets ; & ces nœuds ſont-ils autre choſe que les fibres appropriées à la production de ces ſenſations ? (*)

(*) †† IL importe beaucoup que je faſſe obſerver ici à mon Lecteur, qu'en parlant ſi fréquemment de *fibres*, de *molécules* de fibres, de *faiſceaux* de fibres, &c. ſoit dans ce Chapitre, ſoit dans le reſte de l'Ouvrage, je ne prétends point déterminer par ces expreſſions ou par ces images la ſorte d'Inſtrument auquel la production & la reproduction des idées a été originairement attachée. Je fais profeſſion d'ignorer profondément la véritable nature de ces organes infiniment petits qui ont été appropriés aux ſenſations & aux idées de tout genre, & par leſquels l'Ame déploie toutes ſes Facultés. Je déclare donc bien expreſſément, que je n'emploie par-tout les mots de *fibres*, de *molécules* de fibres, & de *faiſceaux* de fibres, &c. que comme NEWTON a employé celui d'*attraction* ; c'eſt-à-dire, pour exprimer un effet dont la véritable cauſe ou le *comment* m'eſt entiérement inconnu. Si la production & la reproduction des idées de tout genre ne s'opèrent pas par ces différens ordres de fibres & de molécules que je ſuppoſe, il eſt au moins très-conſtaté par une multitude d'expériences, qu'elles tiennent à des moyens *phyſiques* préordonnés, que les mots de fibres, de molécules de fibres, &c. ſont deſtinés à repréſenter. Je ne prétends donc point donner le vrai mot de l'énigme ; je ne fais que propoſer un mot qui me paroît répondre aſſez bien aux différentes parties de l'énigme, & auquel on ſubſtitueroit le vrai mot, ſi jamais on parvenoit à le découvrir.

87.

87. RAPPROCHONS-NOUS maintenant de la queſtion qui fait le principal ſujet de ce Chapitre : l'odeur de l'œillet rappellera-t-elle à notre Statue celle de la roſe ? (71.) Nous avons été conduits à admettre que chaque eſpece de ſenſations a ſes fibres propres : (80, 81, 2, 3, 4, 5.) de là ſemble découler naturellement cette conſéquence ; c'eſt que comme un Objet n'agit que ſur les fibres appropriées à ſon action, de même les fibres appropriées à une eſpece de ſenſations ne ſauroient agir ſur les fibres appropriées à une ſenſation d'eſpece différente : & par une conſéquence qui découle néceſſairément de celle-là, l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeller à la Statue celle de la roſe.

NE nous preſſons pas de prononcer ; ceci demande quelque explication. Quoique chaque eſpece de ſenſations ait ſa méchanique, il eſt entre deux ſenſations d'eſpece différente des rapports en vertu deſquels elles appartiennent au même genre. Ces rapports, qui en ſuppoſent d'analogues entre les fibres, dérivent de quelque choſe de commun (40.) que nous ignorons. Il ſeroit donc poſſible que ces rapports donnaſſent lieu à une certaine réciprocité d'action entre les fibres, d'où naîtroit la liaiſon des deux ſenſations & leur rappel réciproque. Je puis dire plus : nous ſommes en quelque ſorte forcés d'admettre cette réciprocité d'action, puiſque le rappel d'une ſenſation par une ſenſation d'eſpece différente eſt un fait que l'expérience atteſte : & pouvons-nous avoir des ſenſations ſans l'intervention des mouvemens du Cerveau ? Mais ſi les faits nous conduiſent à admettre l'influence de tels rapports dans le rappel des ſenſations, ils nous conduiſent en même tems à admettre que ces rapports ne ſuffiſent pas ſeuls à opérer ce rappel. Si cela étoit, l'Ame éprouveroit de nouvelles ſenſations ſans l'intervention des Objets ; il ſuffiroit que les fibres d'une eſpece fuſſent ébranlées, pour que toutes les fibres ou au moins pluſieurs des fibres du même genre le fuſſent à la fois ou ſucceſſivement : or, dans les principes de l'*Union* (5.) l'ébranlement de ces fibres ſeroit néceſſairement

accompagné des fenfations qui en dépendent. Mais comme ce n'eft point du tout là ce que nous éprouvons, & que nous n'avons jamais de nouvelles fenfations que par l'action des Objets fur nos Sens; il faut que le rappel des fenfations exige quelqu'autre condition que celle des rapports dont il s'agit ici. Cette condition effentielle eft que les fibres fur lefquelles d'autres fibres agiffent aient été *mues* auparavant par les Objets. C'eft ici le véritable lieu de commencer à faire ufage des principes que j'ai pofés dans le Chapitre VII; je vais donc les rappeller.

88. J'AI dit que la nature & les effets de la Mémoire prouvent que les Objets font fur les fibres des impreffions durables. (57, 58, 60, 64.)

QUEL que foit le comment de ces impreffions, il eft certain que les fibres font mues, (41.) & elles ne peuvent être mues qu'il ne furvienne un changement (60.) dans l'état actuel ou primitif (59.) de leurs molécules ou de leurs parties élémentaires. (62, 63.)

UNE fuite naturelle de ce changement eft une tendance au mouvement imprimé ou une difpofition à exécuter ce mouvement.

CECI eft bien fimple: puifque le mouvement ne peut fe faire que l'état actuel des fibres ne change, ce changement d'état eft donc néceffairement une difpofition à ce mouvement. Quand je parle du changement d'état des fibres, on comprend que c'eft du changement de leurs molécules (62, 63.) dont il s'agit.

VOILA comment je conçois que l'odeur de l'œillet pourra rappeller à notre Statue celle de la rofe: mais fuivons plus loin ce rappel, & confidérons-le dans fes effets ou dans fes conféquences néceffaires. C'eft la marche que je me fuis prefcrite (71.) en commençant ce Chapitre.

89. Une ſenſation rappellée eſt toujours plus foible ou plutôt moins vive qu'une ſenſation excitée actuellement par l'Objet. Chap. VIII.

Cette obſervation nous apprend que le mouvement que les fibres mues actuellement par un Objet, impriment aux fibres qui ont été mues auparavant par d'autres Objets, a moins d'intenſité que n'en auroit celui que ces dernieres fibres recevroient de l'action de ces Objets.

J'en vois deux raiſons principales: la premiere eſt que le mouvement communiqué par l'Objet eſt un mouvement *immédiat*: la ſeconde, que les fibres qui operent immédiatement le rappel d'une ſenſation ont plus de rapports avec la *maniere* d'agir de l'Objet de cette ſenſation, qu'elles n'en ont avec la *maniere* d'agir des fibres dont elles éprouvent l'impreſſion.

Je ne tâcherai pas actuellement à pénétrer plus avant dans le rappel des ſenſations: je dois attendre à le faire que leur nombre ait augmenté dans le Cerveau de notre Automate.



CHAPITRE IX.

Continuation du même sujet.

Essai d'une Théorie de la Réminiscence.

Naissance de l'habitude.

Du plaisir attaché à la nouveauté.

Considérations sur la personnalité.

90. L'ODEUR de l'œillet pourra donc rappeller à la Statue celle de la rose: l'effet nécessaire de ce rappel sera le sentiment de la *nouveauté* de la sensation produite par l'œillet, ou, ce qui revient au même, cet effet sera le sentiment qui constitue la *Réminiscence.* Il faut que j'analyse ceci.

91. L'AME conserve un sentiment plus ou moins vif, plus ou moins distinct des modifications qu'elle revêt: lorsqu'elle éprouve de nouveau une de ces modifications, elle sent qu'elle l'a déjà éprouvée ou qu'elle a déjà été de la même maniere: c'est là proprement ce que l'on nomme la *Réminiscence.*

ON peut donc distinguer deux choses dans la *Mémoire;* la premiere est l'opération par laquelle une ou plusieurs idées sont rappellées à l'Ame; la seconde est l'opération par laquelle l'Ame reconnoit que ces idées lui ont été auparavant présentes.

JE me suis déjà beaucoup occupé de la premiere de ces opérations: je dois maintenant m'occuper de la seconde.

92. TOUTE idée, tout sentiment est une maniere d'être de

l'Ame, qui a sa raison dans quelque chose qui a précédé. (54.) Ce qui est antérieur à toutes les opérations de l'Ame, ce qui précede toute idée, tout sentiment, c'est incontestablement l'action des Organes. (17, 18 & suiv.) Il faut donc chercher dans l'action des Organes le principe ou l'occasion de tout ce que l'Ame éprouve. La Réminiscence tient donc aussi au jeu des Organes; mais comment y tient-elle? c'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

Je recours aux principes que j'ai posés dans le Chapitre VII, & que j'ai rappellés dans le suivant: (88.) une fibre qui a été mue par un Objet, a reçu de l'action de cet Objet une tendance au mouvement imprimé: cette tendance est un degré de mobilité acquis: ce degré de mobilité acquis est un changement dans l'état primitif de la fibre: lors donc que l'Objet agira de nouveau sur cette fibre, ou qu'elle viendra à être ébranlée par d'autres fibres, son état ne sera plus alors le même qu'il étoit avant la premiere impression: le sentiment de la Réminiscence auroit-il été attaché à ce changement d'état? L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* m'a prévenu dans cette explication à laquelle mes principes me conduisoient, comme l'on voit, directement.

« Pour concevoir, dit cet Auteur, (*) que la Réminiscence » peut s'expliquer d'une maniere méchanique, il n'y a qu'à supposer que l'impression que font sur l'Ame des fibres qui sont » mues pour la premiere fois, n'est pas précisément la même » que celle qu'y produisent ces fibres lorsqu'elles sont mues de » la même maniere pour la seconde, la troisieme ou la quatrieme » fois. Le sentiment que produit cette diversité d'impression, est » la Réminiscence.

» On imaginera, si l'on veut, que les fibres qui n'ont point

(*) Chap. V.

„ encore été mues & qu'on pourroit nommer des *fibres vierges*, „ font, par rapport à l'Ame, dans un état analogue à celui d'un „ membre qui feroit paralytique dès avant la naiffance. L'Ame „ n'a point le fentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert „ au moment qu'elles font mifes en action. Alors l'efpece de „ paralyfie ceffe, & l'Ame eft affectée d'une perception nouvelle. „ La foupleffe ou la mobilité des fibres augmente par le retour „ des mémes ébranlemens. Le fentiment attaché à cette aug- „ mentation de foupleffe ou de mobilité conftitue la Réminif- „ cence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres „ deviennent plus fouples ou plus mobiles, &c. "

93. Les degrés de mobilité qu'une fibre acquiert fucceffivement par les retours de la même impreffion ne font pas fenfibles à l'Ame, je veux dire, qu'elle ne les diftingue pas; & parce qu'elle ne les diftingue pas, la Réminifcence ne l'inftruit point par elle-même de la multiplicité de ces retours. Le fentiment de cette multiplicité tient à la liaifon qui fe forme entre cette impreffion & des impreffions différentes, comme je le dirai ailleurs. L'effet de la Réminifcence fe borne à inftruire l'Ame de l'identité ou de la diverfité de fes modifications; & c'eft ici un des points les plus importans de l'économie de notre Etre, mais qu'il n'eft pas tems encore de difcuter.

94. C'est donc par un effet de la Réminifcence que la Statue a le fentiment de la *nouveauté* de fa fituation. Elle ne peut être une odeur & fe rappeller quelle a été une autre odeur, fans avoir le fentiment de la diverfité des deux fituations, fans fentir qu'elle n'eft pas ce qu'elle a été. Étendons ceci un peu plus.

Si le rappel de la premiere fenfation n'étoit point accompagné du fentiment de la Réminifcence, les deux fenfations fe confondant par la fimultanéité de leurs mouvemens, ne compoferoient qu'une feule fenfation, une fenfation *complexe* dont l'Ame ne

démêleroit point la compoſition: ou bien l'effet de chaque ſenſation étant proportionné à la quantité du mouvement, l'Ame ne ſeroit affectée que de la ſenſation la plus vive. C'eſt ainſi que dans un mêlange de deux poudres odoriférantes fait par parties égales, l'Ame ne ſent qu'une odeur qui eſt le réſultat de l'action combinée de deux mouvemens différens. L'Ame n'éprouveroit de même qu'une ſeule ſenſation, ſi le mélange étoit fait par parties ſi inégales que l'une des poudres l'emportât extrêmement ſur l'autre : l'Ame ne ſeroit alors affectée que de la ſenſation dominante. C'eſt ce dernier cas qui répondroit, je penſe, à celui où ſe trouveroit actuellement notre Statue ſi elle étoit privée de Réminiſcence. Mais le caractere que la Réminiſcence imprime à la ſenſation rappellée la faiſant exiſter à part, met l'Automate en état de diſtinguer les deux manieres d'être; & c'eſt ce qu'il convenoit d'expliquer.

95. J'ai dit (91.) que l'Ame conſerve un ſentiment plus ou moins vif de ſes modifications : ces expreſſions qui me ſont échappées parce qu'elles entrent dans le langage ordinaire, ſont ici très-équivoques & demandent à être définies.

Si les principes que je tâche d'établir ſur la méchanique de nos ſenſations ſont vrais, il ne faut pas dire que l'Ame conſerve le ſentiment de ſes modifications; mais il faut dire que le Cerveau conſerve l'aptitude à modifier l'Ame de telle ou de telle maniere. Dans ce ſens, ce n'eſt pas l'Ame qui conſerve, c'eſt le Corps : auſſi lorſque quelqu'accident qui ne peut influer ſur l'Ame, vient à déranger l'économie des fibres qui ſont le Siege du ſentiment, l'Ame ceſſe d'être modifiée ou ne l'eſt plus comme elle l'étoit auparavant. C'eſt toujours l'Ame qui ſent; cette vérité eſt inconteſtable; mais c'eſt toujours le Corps qui fait ſentir ; & cette ſeconde vérité ne me paroît pas moins certaine que la premiere. L'Ame eſt une puiſſance que le Corps réduit en acte. En tranſportant au Corps des choſes que l'on attribue commu-

nément à l'Ame, je ne dégrade que l'Ame, & je ne dégrade point notre Etre; l'Ame, encore une fois, n'eſt pas l'*Homme.* (22.)

96. J'ai à expliquer ici comment une fibre conſerve la diſpoſition qu'elle a reçue de l'action d'un Objet. On n'exigera pas, ſans doute, que je découvre la véritable méchanique qui opere cette conſervation: l'Intelligence qui la connoîtroit cette méchanique, connoîtroit la ſtructure intime du Cerveau. Je ferai ſatisfait, ſi l'on trouve que ce que je vais dire ſur ce ſujet obſcur n'eſt pas deſtitué de probabilité. Pour continuer à ſuivre la méthode que je me ſuis preſcrite d'aller du ſimple au compoſé, (Introduction) je ne raiſonnerai que ſur une ſimple fibre: il me ſera d'autant plus aiſé d'appliquer, dans ſon tems, aux différens Organes ce que je dirai de cette fibre, que les fibres ſont, en quelque ſorte, les *élémens* de tous les Organes. Je touche à un ſujet auſſi difficile qu'important, à l'*Habitude*: j'en montrerai le principe, puiſque mon ſujet m'y conduit; mais je n'en conſidérerai pas encore les effets divers.

97. Une fibre eſt un tout organique qui croît par l'extenſion graduelle de ſes parties en tout ſens.

On nomme cette extenſion un *développement;* & l'on dit que l'accroiſſement de tout Corps organiſé ſe fait par développement.

Si l'on ſe repréſente la fibre ſous l'image d'un Ouvrage à réſeaux, les molécules ou particules élémentaires (62.) compoſeront les mailles de ce tiſſu.

Ces molécules ſeront de petits corps réguliers, de petites lames appliquées les unes aux autres, & qui pourront gliſſer les unes ſur les autres & ſe prèter ainſi aux mouvemens imprimés. (63.)

98. Les molécules étant les élémens de la fibre, la nature des molécules déterminera l'efpece ou le caractere de la fibre.

J'entends par la nature des molécules, leur configuration, leur proportion, leur capacité à s'unir, à fe mouvoir; en un mot, tout ce qui les rend propres à entrer dans la compofition d'une certaine fibre.

99. L'accroissement de la fibre ne fe fait point par un fimple déplacement des molécules: les molécules, en s'écartant fimplement les unes des autres & en agrandiffant ainfi les mailles du tiffu, ne parviennent point à augmenter les dimenfions de la fibre. Si cela étoit, elle perdroit de fa folidité à mefure qu'elle augmenteroit de volume. Or, on obferve précifément le contraire dans l'accroiffement de tout Corps organifé: fes fibres ne paroiffent d'abord qu'une efpece de fluide; ce fluide devient enfuite une gelée; cette gelée devient enfin une membrane, un tiffu, qui acquiert par degrés la confiftance relative à fa place ou à fes fonctions.

Il faut donc que des particules étrangeres à la fibre viennent s'incorporer à fa propre fubftance & en augmenter la maffe.

L'opération par laquelle cette incorporation s'exécute eft la nutrition.

100. Pendant que la fibre croît, elle conferve le caractere qui la diftingue de toute autre fibre: elle devient en grand ce qu'elle étoit auparavant en petit.

La fibre ne reçoit donc pas indifféremment toutes fortes de particules: ces particules ne viennent pas fe loger indifféremment dans fon intérieur.

La nutrition eſt donc une opération qui aſſimile ou approprie à la fibre les ſucs deſtinés à la nourrir ou à la faire croître.

Cette *aſſimilation* des ſucs nourriciers conſiſte dans leurs rapports avec la fibre. Et comme les élémens de la fibre ſont ce qui fait qu'elle eſt ce qu'elle eſt; (98.) les ſucs ſont propres à nourrir la fibre quand ils ſont analogues à la nature de ſes élémens.

Nous ne ſavons pas en quoi conſiſte cette analogie: mais nous concevons qu'elle doit réſider dans une certaine conformité de ſubſtance, de configuration, de proportion, &c.

Ainsi les élémens de la fibre ſont, en quelque ſorte, le fond ſur lequel s'appliquent les atomes nourriciers. Cette application n'eſt pas un ſimple contact, puiſqu'à meſure que la fibre croît, ſa ſolidité augmente.

Il y a donc dans la Nature une *Force* qui tend à unir les élémens entr'eux & aux atomes nourriciers. Cette Force nous eſt auſſi inconnue que toute autre Force. Elle eſt apparemment celle qui opere la dureté. Les effets de cette Force ſont proportionnés à la diſpoſition qu'ont les parties élémentaires à ſuivre ſon impulſion.

101. L'incorporation des ſucs nourriciers dans la fibre opere donc ſon extenſion en tout ſens, & l'union que ces ſucs contractent avec les molécules élémentaires eſt le principe de ſa conſiſtance.

La ſtructure de la fibre détermine l'arrangement des atomes nourriciers, ou l'ordre dans lequel ils ſe placent lorſqu'ils s'incorporent à ſa ſubſtance. Je l'ai déja inſinué; (100.) ſi cela n'étoit point, la ſtructure de la fibre changeroit à meſure qu'elle

recevroit de nouvelles nourritures, & bientôt elle deviendroit incapable des fonctions auxquelles elle est destinée.

Si donc la fibre détermine, par la méchanique de sa structure, l'arrangement des atomes nourriciers, tout ce qui modifie cette méchanique, tout ce qui change jusqu'à un certain point les rapports primitifs (59.) des parties, doit influer sur l'arrangement de ces atomes. L'action de l'Objet modifie l'*état primitif* de la fibre: (60, 61, 64, 66, 79, 88.) cette action doit donc influer sur l'arrangement des atomes nourriciers, & y influer d'autant plus qu'elle a été plus forte, ou plus long-tems continuée, ou plus souvent répétée, & que la fibre a eu plus de disposition originelle à se prêter à cette action. (59, 65.)

102. En se plaçant relativement à la disposition actuelle de la fibre, les atomes nourriciers maintiennent cette disposition; & si le même mouvement est répété de tems en tems dans la fibre, & qu'il ne survienne point de mouvement contraire, ils la fortifient, cette disposition, puisque leur incorporation dans la fibre tend à augmenter sa solidité. (99.)

Voila la naissance de l'*Habitude*: si l'on dit en général, que la répétition des actes la fortifie, c'est que la répétition des actes est une répétition de mouvemens, & qu'une répétition de mouvemens augmente la tendance aux mouvemens. (79, 88.)

L'Auteur de la *Psychologie* paroît avoir eu les mêmes idées que moi sur l'Habitude: je me crois obligé de citer le passage (*) de cet Auteur: je ne sache pas que l'on ait rien dit de plus vraisemblable sur cette matiere.

« La répétition fréquente du même mouvement dans la même

(*) *Essai de Psychologie*, Chap. LXII.

CHAP. IX.

„ fibre change jufqu'à un certain point l'état primitif de cette „ fibre. Les molécules dont elle eſt compofée, fe difpofent les „ unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre „ & au degré de l'impreffion reçue. Par ce nouvel arrangement „ des molécules, la fibre devient plus facile à mouvoir dans un „ fens que dans tout autre. Les fucs nourriciers fe conformant „ à la pofition actuelle des molécules, fe placent en conféquence. „ La fibre croît, fa folidité augmente, la difpofition contractée „ fe fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour „ moins fufceptible d'impreffions nouvelles."

103. Nous voudrions pénétrer dans la méchanique qui prépare & difpofe les atomes nourriciers: nous voudrions voir ces atomes opérer le développement de la fibre, & la conduire par degrés à la perfection qui lui eſt propre, &c. Mais, ce font là des connoiffances qui fe refufent actuellement à notre curiofité, & les meilleurs Microfcopes n'atteignent point aux infiniment petits de cet ordre. Nous voyons la Nature faire paffer fucceffivement les matieres alimentaires par différens fyſtêmes de vaiffeaux, par différens ordres de filtres dont la fineffe augmente graduellement. Nous concevons que par cette dégradation du *calibre* des vaiffeaux, elle opere différentes fortes de fecrétions: nous entrevoyons même celles des fecrétions qui font les plus groffieres: mais, lorfque nous voulons fuivre la Nature plus loin, lorfque nous voulons la faifir tandis qu'elle eſt occupée à l'important ouvrage de la nutrition & du développement, elle fe couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards; & plus nous tentons d'avancer, plus ces nuages femblent s'épaiffir. Nous avons beau recourir aux images, aux comparaifons, aux hypothefes, nous ne parvenons point à nous faire une idée nette de fon travail. Nous fommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroiffent réfulter des faits qu'il nous eſt permis d'obferver; & ce font ces notions dont je viens de donner un précis.

104. Un Etre qui n'auroit pendant toute sa vie qu'une seule sensation, mais qui l'éprouveroit par intervalles & toujours au même degré, auroit-il le sentiment de la Réminiscence? Cette question qui s'offre ici naturellement à notre examen mérite de nous occuper. Nous l'avons déjà effleurée dans le Chapitre VIII: nous la considérerons dans celui-ci sous un point de vue un peu différent & qui nous conduira à l'approfondir.

Commençons par anéantir tous les intervalles; mettons, pour ainsi dire, bout à bout toutes les impressions; rendons la sensation continue, & n'oublions pas sur-tout que le degré n'en varie point: dans cette supposition, il est bien clair qu'il n'y auroit point de Réminiscence, parce que la Réminiscence est le sentiment de ce que l'Ame a éprouvé, & non de ce qu'elle éprouve actuellement. (91.) L'Ame ne se rappelle pas ce qu'elle sent; mais elle se rappelle ce qu'elle a senti. La Réminiscence suppose dans l'Ame un changement d'état, une succession de modifications; & il n'est point de succession de modifications pour une Ame qui n'a qu'une seule sensation, & qui l'a toujours au même degré.

105. Rétablissons les intervalles: faisons-les égaux ou inégaux, longs ou courts: je dis que nous ne changerons rien à la question, parce que l'Ame ne pouvant avoir l'idée de ces intervalles, ils n'existeront point pour elle: le *tems* n'est rien, séparé de la succession des idées, ou plutôt il n'est que la succession des idées.

106. Mais, si les degrés de la sensation varient au point d'être sensibles à l'Ame; & ils le seront s'ils different beaucoup les uns des autres; s'ils sont, pour ainsi dire, fort tranchés, alors il y aura lieu à la Réminiscence, puisqu'il y aura des changemens d'état, des passages apperçus. Lorsqu'une impression très-foible succédera à une impression très-vive, l'Ame sentira qu'elle n'est pas affectée par l'une comme elle l'a été par l'autre; & voilà la

CHAP. IX. Réminiſcence. (91.) Elle acquerra d'autant plus de force que le degré de l'impreſſion antécédente l'emportera davantage ſur celui de l'impreſſion ſubſéquente.

107. Si entre deux impreſſions ſemblables il étoit ſurvenu une ſenſation nouvelle, les deux impreſſions n'auroient pu ſe lier immédiatement l'une à l'autre ; il y auroit eu entr'elles une interruption, & cette interruption auroit fait naître le ſentiment de la Réminiſcence. En éprouvant la ſeconde impreſſion, l'Ame ſe ſeroit rappellé la premiere; & en ſe la rappellant, elle auroit eu le ſentiment de l'*identité* des deux impreſſions.

108. La Réminiſcence a ſes degrés comme tout autre ſentiment. Lorſque l'Ame éprouve de nouveau une ſenſation qu'elle n'a pas éprouvée depuis long-tems, elle eſt plus affectée du *ſouvenir* de cette ſenſation qu'elle ne le ſeroit de celui d'une ſenſation qui l'auroit occupée moins rarement. L'idée d'un Objet que nous avons vu mille fois ne fait preſqu'aucune impreſſion ſur notre Ame, préciſément parce que nous l'avons vu mille fois. Un Objet nouveau nous affecte beaucoup, préciſément parce qu'il ne nous a point encore affectés.

La cauſe phyſique de ce fait ne réſideroit-elle point dans l'excès de *mobilité* que les molécules des fibres contractent par des impreſſions trop ſouvent ou trop long-tems réitérées ? (62, 63, 79, 88.) ou, ſi l'on veut, dans la trop grande liberté avec laquelle les eſprits coulent dans les nerfs ? (31, 68.)

Par la raiſon des contraires, la cauſe phyſique du plaiſir attaché à la nouveauté, réſideroit-elle dans une certaine réſiſtance des molécules, dans un certain degré de frottement de ces molécules les unes contre les autres, ou dans l'effort plus ou moins grand des eſprits contre les parties ſolides des nerfs ?

Il femble donc qu'il ne faille pas dire avec l'Auteur de la *Pfychologie*, (92.) *que la Réminifcence acquiert d'autant plus de vivacité, que les fibres deviennent plus fouples ou plus mobiles*; mais il faudroit dire, que la Réminifcence s'enracine à mefure que les fibres deviennent plus fouples ou plus mobiles.

Cette réflexion m'achemine à rechercher comment la Réminifcence s'éteint. Les principes qui m'ont fervi à expliquer comment elle fe forme, (96 & fuiv.) m'aideront encore dans cette nouvelle recherche.

109. Des fibres deftinées à tranfmettre & à retracer à l'Ame les impreffions des Objets, ont une ftructure relative à cette double fin. En vertu des rapports que la Nature a établis entre les fibres des Sens & l'activité des Objets, ce font les Objets eux-mêmes qui difpofent les fibres à reproduire les impreffions qu'elles en ont reçues. (79, 88, 101.) Tel eft l'art avec lequel ces fibres ont été conftruites, qu'en agiffant fur elles, les Objets les montent ou leur impriment un certain ton. Si ces fibres n'étoient expofées à aucune autre impulfion qu'à celle des Objets & de l'Ame, une idée qui feroit une fois entrée dans le Cerveau ne s'y effaceroit jamais : une Force inhérente à tous les Corps, tend à les conferver dans leur état actuel. Mais, combien de mouvemens inteftins, combien de petites impulfions étrangeres aux Objets & à l'Ame concourent à chaque inftant à changer l'etat actuel des fibres des Sens! Quelle n'eft point, en particulier, l'influence qu'ont fur les fibres les mouvemens perpétuels de la circulation & de la nutrition ! Les fibres des Sens, comme toutes celles du Corps animal, végetent, croiffent, tranfpirent, s'ufent. Tout cela fuppofe bien des mouvemens, qui fuppofent eux-mêmes divers changemens dans l'état actuel de ces fibres. J'ai effayé de prouver que les fibres des Sens ont été faites de maniere qu'elles donnent aux atomes nourriciers un arrangement relatif aux déterminations qu'elles ont reçues. (98, 99, 101, 102.)

CHAP. IX.

Les atomes qui s'incorporent aux fibres immédiatement après qu'elles ont été mues par les Objets, doivent donc être ceux qui s'arrangent avec le plus de régularité & de précifion, ou de la maniere la plus propre à conferver aux fibres les déterminations qu'elles ont acquifes. Mais fi quelqu'impulfion étrangere dérange le moins du monde l'économie actuelle des fibres, on conçoit que ce dérangement, quelque léger qu'on le fuppofe, influera fur l'arrangement des atomes nourriciers. Ceux qui viendront s'incorporer après l'impulfion, ne pourront fe placer avec la même régularité que les premiers: ils s'éloigneront plus ou moins de la pofition requife à la confervation de la Réminifcence. De nouveaux atomes qui fuccéderont à ceux-ci, & dont l'arrangement fera déterminé en partie par celui des atomes qui les auront précédés immédiatement, effaceront de plus en plus les impreffions des Objets. Enfin, lorfque par le laps du tems, il ne reftera plus de fibres ni de molécules de fibres qui aient retenu quelque chofe de ces impreffions, le fouvenir des fenfations fera perdu pour l'Ame; & quand les Objets agiront de nouveau fur les fibres, ils les mouvront comme s'ils ne les avoient jamais mues: les fenfations qu'elles feront naître dans l'Ame auront donc pour elle le caractere de la *nouveauté*. Le contraire arrivera fi l'on fuppofe que les Objets agiffent affez fréquemment fur les fibres pour rendre nul l'effet des impulfions étrangeres. Des fibres qui étoient fur le point de perdre l'impreffion qu'elles avoient reçue d'un Objet, font, pour ainfi dire, remontées par cet Objet lorfqu'il vient à agir de nouveau fur elles.

110. TROP de molleffe, comme trop de rigidité dans les fibres, nuifent également à la Réminifcence. Des fibres trop molles ne retiennent rien, parce qu'elles cédent à tout: leurs elémens adhérent fi peu les uns aux autres, ils fe touchent par de fi petites furfaces, que le plus léger mouvement inteftin (109.) fuffit pour détruire l'impreffion de l'Objet. Des fibres trop roides ne cédent, au contraire, qu'à de fortes impreffions: la grande

adhéfion

adhéfion de leurs élémens apporte à l'activité de la plûpart des Objets une réfiftance qu'elle ne peut furmonter ou qu'elle ne furmonte qu'imparfaitement.

111. Je n'ai pas achevé d'ébaucher cette efpece de Théorie de la Réminifcence : fi après avoir approché le corps *odoriférant* du Nez de la Statue, nous l'en éloignons un peu, nous la ferons paffer d'une impreffion forte à une impreffion foible, & elle fentira ce paffage. (106.) Pour qu'elle le fente, il faut néceffairement qu'elle fe rappelle l'impreffion antécédente quand elle éprouve l'impreffion fubféquente : car, comment fentiroit-elle que fon état a changé, fi pendant que l'objet lui fait éprouver une des impreffions, elle ne confervoit aucun fouvenir de l'autre? (90, 94.) Mais, comment des fibres d'une même efpece pourront-elles tranfmettre à l'Ame une impreffion foible, & lui rappeller en même tems une impreffion forte? Je dis des fibres d'une même efpece, parce qu'il s'agit de la même fenfation, mais dont les degrés varient. (85, 106.)

Ce fait paroît embarraffant : pour tâcher de l'expliquer, remontons d'abord à l'objet. L'athmofphere odoriférante dont il eft environné, (38.) fe raréfie à mefure qu'elle s'étend. Il y a donc bien plus de corpufcules près de l'objet qu'à une certaine diftance de l'objet : il y a donc auffi plus de mouvement là, où les corpufcules font en plus grand nombre ou plus rapprochés les uns des autres. De plus, la Nature eft par-tout fi variée, les parties fenfibles de l'objet nous offrent elles-mêmes tant de variétés, qu'il eft probable que les corpufcules qui en émanent ne font pas tous égaux en groffeur, en activité ; en un mot, qu'ils ne font pas tous homogenes ou femblables. Si donc l'Organe a été conftruit fur des rapports déterminés aux émanations de l'objet, (& comment refufer de l'admettre?) il y aura entre les fibres d'une même efpece (85.) des différences relatives à celles que l'on conçoit exifter entre les corpufcules de l'efpece

CHAP. IX.

correſpondante à celle de ces fibres. Les unes, plus fines, plus délicates, céderont à l'impulſion d'un petit nombre de corpuſcules ou à celle des plus petits corpuſcules; car je préfere de ne pas décider entre ces deux idées: les autres, plus fortes, moins mobiles, ne céderont qu'à l'impreſſion combinée d'un grand nombre de corpuſcules ou à celle des plus gros corpuſcules. Le mouvement de celles-là produira ſur l'Ame des impreſſions foibles: le mouvement de celles-ci y produira des impreſſions fortes. Ainſi, quand l'Organe ſe trouvera plongé dans les couches les plus rares de l'athmoſphere odoriférante, il n'y aura que les fibres les plus délicates qui en ſeront ébranlées, ſoit parce que ces couches ſont celles qui contiennent le moins de corpuſcules, ſoit parce que ceux qu'elles contiennent ſont les plus déliés, les plus ſubtils. Alors l'Ame éprouvera une impreſſion foible. Ce ſera le contraire ſi l'Organe ſe trouve plongé dans les couches les plus épaiſſes de l'athmoſphere, dans celles qui contiennent le plus de corpuſcules ou de plus gros corpuſcules. Mais, toutes les fibres d'une même eſpece, comme toutes celles d'eſpeces différentes, tiennent les unes aux autres médiatement ou immédiatement par des liens qui nous ſont inconnus: (86.) lors donc qu'une impreſſion ſuccédera à une autre impreſſion, les fibres qui ſeront mues actuellement par l'objet ébranleront celles qu'il aura auparavant ébranlées, (87.) & voilà comment je conçois que ſe fera le rappel de l'impreſſion antécédente.

112. Il eſt preſqu'inutile que je le diſe: la Statue n'a & ne peut avoir aucune connoiſſance des objets de ſes ſenſations. Elle ne peut, par conſéquent, diſtinguer l'odeur que ſa Mémoire lui rappelle, de celle que l'objet excite. Mais elle peut ſentir que l'une l'affecte moins vivement que l'autre.

La Statue a donc des ſenſations, & ces ſenſations peuvent être très-variées, ſans qu'elle ſache ce qui les lui fait éprouver. Nous-mêmes ſommes-nous mieux inſtruits par nos cinq Sens de ce qui eſt hors de nous?

113. Les fenfations font des modifications de l'Ame: les modifications de l'Ame font l'Ame elle-même exiftant de telle ou de telle maniere. L'Ame a un fentiment d'elle-même; & ce fentiment eft auffi inféparable de chacune de fes modifications que ces modifications le font de l'Ame même.

Lors donc que l'Ame éprouve l'impreffion d'un Objet & qu'elle fe rappelle en même tems une ou plufieurs autres impreffions, elle s'*identifie* avec toutes: & cette *identification* eft le fondement de la *Perfonnalité.*

Il faut diftinguer deux fortes de *Perfonnalité*: la premiere eft celle qui réfulte fimplement de la liaifon que la Réminifcence met entre les fenfations antécédentes & les fenfations fubféquentes, en vertu de laquelle l'Ame a le fentiment des changemens d'état par lefquels elle paffe.

La feconde efpece de *Perfonnalité* eft cette Perfonnalité *réfléchie* qui confifte dans ce retour de l'Ame fur elle-même, par lequel féparant, en quelque forte, de foi fes propres fenfations, elle réfléchit que c'eft elle qui les éprouve ou qui les a éprouvées. L'Etre qui poffede une telle Perfonnalité appelle *Moi* ce qui eft en lui qui fent; & ce Moi s'incorporant, pour ainfi dire, à toutes les fenfations, fe les approprie toutes & n'en compofe qu'une même exiftence.

114. La Statue eft encore fort éloignée de pouvoir *dire Moi*, parce qu'elle eft encore fort éloignée de pouvoir réfléchir fur ce qu'elle fent. La réflexion eft une opération de l'Ame, qui fuppofe que fon activité s'eft fort développée par l'ufage des fignes d'inftitution, comme je l'expliquerai ailleurs. En un mot, parce que la Statue ne peut dire Moi, elle n'a point l'idée du Moi: cette idée exige néceffairement un figne qui la repréfente.

La Statue ne possede donc que la premiere espece de Personnalité; (113.) & cette Personnalité qu'on pourroit nommer *improprement dite*, par opposition à celle de la seconde espece, (ibid.) paroît convenir également aux Animaux, & même à ceux qui sont le moins élevés dans l'échelle.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de relever ici l'Auteur de la *Psychologie :* il refuse la Réminiscence aux Animaux; & je m'en étonne d'autant plus que ses principes sur le physique de la Réminiscence (92.) ne le conduisoient pas à la leur refuser. Pourquoi, en effet, les Objets n'imprimeroient-ils point aux fibres sensibles de la Brute des déterminations semblables ou analogues à celles qui sont dans les fibres de l'Homme la source de la Réminiscence? Notre Auteur n'accorde donc aux Animaux que cette partie de la Mémoire qui consiste dans le rappel des sensations; (91.) mais il ne veut pas que ce rappel y soit accompagné du sentiment que ces sensations ont été présentes. « Leur Cerveau, dit-il, (*) en parlant des Animaux, retient » comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impres- » sions des Objets. Les idées ou les sensations attachées à ces » impressions se réveillent les unes les autres par un enchaîne- » ment physique, mais leur *rappel* n'est point accompagné de » *Réminiscence:* elles affectent l'Animal simplement comme *actuel-* » *les*, & c'est comme telles qu'elles déterminent ses mouvemens. »

On voit ce qui a porté cet Auteur à refuser la Réminiscence aux Animaux: c'est qu'il a très-bien compris qu'il ne pouvoit leur accorder le *Moi.* « Nous nous rappellons, dit-il, que nous » avons existé dans un certain tems avec certaines idées: nous » sentons que le *Moi* qui pensoit alors est le Moi qui pense » actuellement, & ce sentiment constitue la *Personnalité.* Il n'est » point de *Moi*, de *Personnalité* chez les Animaux ». Il est

(*) *Princ. phil.* Part. VI, Chap. IX.

vrai qu'on ne fauroit attribuer aux Animaux cette Perfonnalité réfléchie qui conftitue le Moi : (113.) mais à caufe de cela les priverons-nous de la Réminifcence ? " Il n'eft pour les Animaux „ ni *paffé* ni *futur*, dit notre Métaphyficien ; ils ne fentent que „ le préfent ; les notions de paffé & de futur tiennent à des „ comparaifons qui fuppofent évidemment l'ufage des termes ". Mais, l'Auteur n'eût-il pas été plus exact s'il eût fait une jufte diftinction entre la notion du paffé & le *fentiment* qu'une fenfation a été préfente ?

L'OPINION affez hardie d'un bonheur à venir réfervé aux Animaux, & que la bienveillance univerfelle de notre Philofophe lui fait embraffer avec vivacité, étoit elle-même un motif pour leur accorder la Réminifcence. En vain *le Singe feroit-il élevé à la fphere de l'Homme*, (*) s'il ne confervoit aucun fentiment de fon premier état : ce ne feroit plus le même Etre, ce feroit un autre Etre. Il en feroit de même de nous fi la mort rompoit toute liaifon entre notre état terreftre & cet état glorieux auquel nous fommes appellés. Mais j'en ai déja dit affez fur ce fujet : je pourrai le traiter ailleurs avec plus d'étendue.

(*) *Pfychol.* Chap. LI.



CHAPITRE X.

Du physique du plaisir & de la douleur.

De la question si les Loix de l'Union sont arbitraires.

Du tempérament des fibres & de ses effets.

Considérations sur l'Activité & sur celle de notre Etre en général.

CHAP. X.

115. En passant d'une sensation à une autre sensation, ou simplement en éprouvant différens degrés de la même sensation, la Statue acquiert un sentiment que j'ai rendu ailleurs (53.) par les expressions de *mieux-être* ou de *moins-bien-être*. Ces expressions emportent, comme l'on voit, une comparaison entre deux états différens: ce n'est pourtant pas que la Statue compare, du moins au sens dans lequel nous comparons: mais, parce que je suis obligé de revêtir de termes les opérations d'un Automate qui n'a point l'usage des termes, je risque d'être souvent peu exact & de ne point simplifier assez un état si différent du nôtre. Quoi qu'il en soit, voici l'idée que je tâche de me faire de l'espece de comparaison dont il s'agit.

116. Pendant que la Statue éprouvoit la premiere sensation, son état étoit purement absolu, parce qu'il n'avoit que des rapports possibles. La capacité de sentir étoit, pour ainsi dire, concentrée dans une sensation unique, & il n'existoit pas même la plus légere velléité. (47, 49.)

Au moment que la Statue a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappellée la premiere: (87.) elle a donc eu, à la fois, deux sensations distinctes (94.) qui ont déterminé l'Activité de son Ame dans une proportion relative à ce qui fait le *plaisir*:

celle de ces ſenſations dont le mouvement a été le plus dans cette proportion, a fait incliner l'Ame de ſon côté, à-peu-près comme une balance s'incline du côté où eſt le plus grand poids.

Je vais expliquer, ſi je le puis, en quoi conſiſte cette détermination, cette *inclinaiſon* de l'Ame. On voit déja, & je viens de l'inſinuer, que ce terme d'*inclinaiſon* doit être pris ici dans un ſens figuré: il exprime un effet; mais cet effet differe beaucoup de celui que produit un poids dans une balance. Quand on parle d'une Subſtance qui n'eſt point Corps, il faudroit pouvoir employer toujours des termes qui ne renfermaſſent rien de corporel. Mais comme nous tenons bien plus à la Matiere qu'à l'Eſprit, la Langue nous fournit bien plus de termes pour la Matiere que pour l'Eſprit: nous tranſportons donc fréquemment à l'Eſprit ce qui ne convient qu'à la Matiere. On remédie un peu à cette imperfection de la Langue & des idées en avertiſſant, comme je l'ai fait, que tel ou tel terme doit être pris dans un ſens figuré. Je prie qu'on veuille bien ſe ſouvenir de cet avertiſſement, & interpréter en conſéquence les expreſſions un peu trop phyſiques qui pourroient m'échapper en parlant de l'Ame. Les matieres que j'ai à traiter dans le cours de cet Ouvrage ſont ſi délicates, ſi hériſſées de difficultés, elles touchent à tant de choſes reſpectables, que je ne puis aſſez prier mes Lecteurs de ne me point juger ſur quelques expreſſions, mais de me juger ſur mes idées & ſur l'enſemble de mes idées. Je reviens à mon ſujet.

117. Ce ne ſera peut-être pas pouſſer trop loin les diſtinctions en Métaphyſique, que de diſtinguer deux choſes dans une ſenſation qu'un Objet excite: l'une, ce qui caractériſe cet Objet ou annonce ſa préſence: l'autre, ce qui détermine l'Ame à agir.

Si l'Auteur de la Nature eût voulu que les ſenſations ne renfermaſſent que la premiere de ces deux choſes, l'Ame eût

reſſemblé à un Miroir qui reçoit l'image des Objets, & demeure immobile en leur préſence. Mais la SAGESSE a fait l'Ame un Etre *actif;* (3, 4.) & ELLE a placé hors de cet Etre les Cauſes qui déterminent l'exercice de ſon Activité. ELLE a rendu l'Ame capable de plaiſir & de douleur; & ELLE a mis le phyſique du plaiſir & de la douleur dans un certain ébranlement des fibres ou dans un certain degré d'ébranlement. ELLE a ainſi ſubordonné l'Activité de l'Ame à ſa ſenſibilité; ſa ſenſibilité au jeu des fibres; le jeu des fibres à l'action des Objets.

118. Nous ne pouvons pas plus définir le plaiſir ou la douleur, qu'une ſenſation quelconque. Nous ſavons ſeulement que toute ſenſation tient à un mouvement, (17.) & qu'un mouvement plus ou moins fort, plus ou moins accéléré fait naître la douleur ou le plaiſir. La plus légere ſenſation ne differe du chatouillement le plus vif, & celui-ci de la douleur que par le degré; & c'eſt au degré du mouvement que répond dans l'Ame ce ſentiment que nous exprimons par les termes de plaiſir ou de douleur; comme c'eſt à l'eſpece du mouvement ou de la fibre que répond la ſenſation que nous exprimons par les termes d'*odeur de roſe* ou d'*odeur d'œillet.* Ainſi la même fibre qui produit le plaiſir lorſque ſes vibrations ſont accélérées dans un certain degré, fait naître la douleur lorſque ces vibrations ſont accélérées au point de ſéparer trop les unes des autres les molécules de la fibre. La douleur ſera à ſon dernier terme, ſi cette ſéparation va juſqu'à la ſolution de continuité.

119. J'HÉSITE à dire un mot ſur la queſtion, ſi DIEU ne pouvoit pas attacher le plus grand degré du plaiſir, à la ſolution de continuité, comme IL y a attaché le plus grand degré de la douleur? Ceci ſuppoſe évidemment de l'arbitraire dans l'Union de l'Ame & du Corps, & que les effets de cette Union ont dépendu de la VOLONTÉ de ſon AUTEUR. Je me borne à faire

là-dessus à mes Lecteurs les questions suivantes, sur lesquelles je les prie de réfléchir.

DIEU a-t-IL pu vouloir sans raison de vouloir, ou SA VOLONTÉ s'est-ELLE déterminée sur les idées que LUI a offert SON ENTENDEMENT? Ce que l'ENTENDEMENT DIVIN avoit jugé convenable pouvoit-il ne pas être ou être autrement? La regle des jugemens que DIEU a porté sur la convenance, a-t-elle eu pour fondement SA VOLONTÉ ou la Nature des Choses? La Nature des Choses étoit-elle distincte des idées de l'ENTENDEMENT DIVIN? Les *Essences* sont-elles *éternelles?* les *rapports* qui découlent des Essences sont-ils *immuables?* Les *Loix* qui résultent des rapports sont-elles *invariables?* (40.) Dépendoit-il davantage de DIEU de changer la Nature des Choses ou les Essences, que de changer SES IDÉES OU SA PROPRE NATURE? Si l'Homme *possible* ne différoit pas de l'Homme *actuel*, & qu'il y eût eu quelque chose dans l'Homme *possible*, qui eût pu être également bien de deux manieres, comment la VOLONTÉ DIVINE eût-ELLE pu préférer l'une à l'autre?

REMARQUEZ que je ne considere point ici les effets de l'*Union* dans leurs fins, mais dans leurs causes? Il est bien évident que la douleur avertit l'Individu de ce qui touche à la destruction de son Etre: mais si cette destruction eût été accompagnée de plaisir, comment l'Animal eût-il conservé son Etre? Voici donc précisément l'état de la question; les causes du plaisir & de la douleur, & généralement de tout ce qui se passe au-dedans de nous, étoient-elles déterminées originairement par la nature des deux Substances, indépendamment de la VOLONTÉ DIVINE? La somme des questions que j'ai proposées sur ce sujet, se réduit à celle-ci: s'il n'y avoit rien dans la nature des deux Substances considérées comme *possibles* ou dans les IDÉES de DIEU, qui déterminât les effets de l'*Union*, d'où la VOLONTE DIVINE

Chap. X.

auroit-Elle tiré le principe de ses Déterminations dans la formation de l'Homme & de tous les Etres mixtes ? (*)

120. Les Objets n'agissent pas immédiatement sur l'Ame : elle n'éprouve leur action que d'une maniere médiate, par le ministere des Sens. Le tempérament des fibres sensibles peut donc modifier l'action des Objets en différens Individus. Ainsi, quand on supposeroit une parfaite ressemblance entre toutes les Ames humaines, il suffiroit qu'il y eût de la différence entre les Corps, pour qu'il y en eût aussi dans les sensations & dans le degré du plaisir ou de la douleur.

121. Je définis le *tempérament* d'une fibre, l'aptitude plus ou moins grande de cette fibre à céder à l'impression de l'Objet.

(*) †† Pour bien saisir ces questions très-abstraites, il faut considérer que tous les Êtres qui existent actuellement, existoient comme *possibles* dans l'Entendement divin avant la Création. Ils y avoient donc la même nature, les mêmes propriétés que nous leur connoissons ; car avant qu'on traçât le triangle, il étoit possible, & ses trois angles n'en égaloient pas moins deux angles droits. La nature de la Matiere & celle des Forces qui devoient agir sur la Matiere & par la Matiere, étoient donc déterminées de toute éternité dans l'Entendement divin, par les idées qui constituent ces Choses. Tout ce qui en résulte essentiellement étoit donc déterminé aussi, & la Volonté divine ne pouvoit pas plus changer la nature de la Matiere & des Forces, qu'Elle ne pouvoit changer la nature du triangle. Elle ne pouvoit pas plus donner à la Matiere des propriétés contraires à celles qui dérivent de son essence idéale, qu'Elle ne pouvoit donner au triangle les propriétés du cercle. Ainsi, les Loix du mouvement qui sont les résultats néceſſaires de la nature de la Matiere & des Forces, ne sont pas plus *arbitraires* que la Matiere & les Forces. Il en est de même de toutes les Substances immatérielles : l'Ame *possible* ne différoit point de l'Ame *actuelle* ; & si son Activité *possible* soutenoit dans l'Entendement divin des rapports avec l'Activité *possible* du Corps, ces rapports étoient absolument indépendans de la Volonté divine, & la Création, qui n'a pu y apporter aucun changement, les a laissé subsister tels qu'ils étoient dans l'état de *simple possibilité*. Les Loix de l'union de l'Ame & du Corps ne sont donc pas plus *arbitraires* que celles du mouvement. Concluons de ceci, que s'il n'y avoit point d'Intelligence qui existât *par soi*, rien n'auroit été *possible* ; puisque cette Intelligence est la Source de toute *possibilité*, comme sa Puissance est la Source de toute *réalité*.

CETTE aptitude tient, en général, aux *proportions* de la fibre & à la facilité qu'ont ſes molécules de gliſſer les unes ſur les autres ou de s'écarter les unes des autres.

AINSI, en ſuppoſant que l'action d'un Objet ſur deux Individus ſoit préciſément la même, celui-là ſera le plus ſenſible à cette action dont les fibres ſeront les plus mobiles.

SI cette mobilité eſt exceſſive, l'Individu aura une ſenſation déſagréable; les molécules tendront à ſe déſunir. (118.) Si les fibres n'ont, au contraire, que fort peu de mobilité, l'Individu ne ſera affecté que très-foiblement. Il le ſera dans la proportion qui fait le plaiſir (118.) ſi les fibres ont une mobilité tempérée.

LA même ſenſation peut donc être agréable à l'un & déſagréable à l'autre, ou plus agréable à l'un & moins agréable à l'autre, dans un rapport déterminé au tempérament des fibres de chaque ſujet.

ENFIN, entre deux ſenſations agréables qu'éprouve un Individu, celle dont les vibrations ſont les plus accélérées, ſans l'être trop, l'affecte le plus agréablement. Je ne prétends pas exclure ici, par le mot de *vibration*, toute autre eſpece de *mouvement*: j'ai déja dit (42.) ce que l'on doit penſer là-deſſus. Si je parle de vibrations, c'eſt uniquement parce que ce mouvement paroît être celui que l'on conçoit le mieux dans des fibres. Mais de combien de mouvemens différens les fibres nerveuſes ne ſontelles pas ſuſceptibles! Quelle n'eſt point la diverſité des Organes qu'elles compoſent! Je me ſuis auſſi expliqué ſur l'intervention du fluide nerveux; (31.) & ſi je fais plus ſouvent mention des fibres que des eſprits animaux, c'eſt qu'il me ſemble que l'Imagination a plus de priſe ſur celles-là que ſur ceux-ci. D'ailleurs l'exiſtence des nerfs n'eſt point douteuſe; ils tombent ſous les Sens; nous ſuivons à l'œil leurs principales ramifications. Enfin,

I 2

CHAP. X.

ils concourent certainement à la production des fenfations, quoique nous ne puiffions pas dire précifément quelle eft la part qu'ils ont à cette production, ni comment ils s'affocient aux efprits.

122. LA Statue aura donc plus de *plaifir* à fentir l'odeur de l'œillet que celle de la rofe, fi la premiere agite plus le nerf olfactif, fans cependant l'agiter trop.

JE me fers de l'expreffion vague, *fans l'agiter trop*, parce que j'ignore la quantité de mouvement néceffaire à la production du plus grand degré de plaifir dans chaque fenfation. Je vois très-clairement que les degrés du plaifir & ceux de la douleur ne compofent qu'une même chaîne; mais je ne vois point du tout où finit le plaifir & où commence la douleur.

123. QUE réfulte-t-il dans l'Ame de notre Statue du plus ou du moins de plaifir que deux fenfations différentes lui font éprouver? C'eft la queftion que je me fuis propofée dans le paragraphe 115, & dont il faut maintenant nous approcher de plus près. J'ai dit dans le paragraphe 117, que DIEU a fait l'Ame un Etre actif, & qu'IL a fubordonné l'Activité de cet Etre à fa Senfibilité; c'eft-à-dire, qu'IL a mis dans la fenfibilité de l'Ame le principe des déterminations de fon Activité. Je vais donc examiner ce que l'on doit entendre ici par l'Activité de l'Ame & approfondir ce fujet autant que la foible portée de mon Entendement pourra me le permettre. Je commence par quelques confidérations fur l'Activité en général.

J'AI défini l'*Activité* de l'Ame, (4.) la capacité qu'a l'Ame de produire en elle & hors d'elle ou fur fon Corps certains effets. Ailleurs, (46.) j'ai défini l'*Ame* une Force, une Puiffance, une Capacité d'agir ou de produire certains effets. C'étoit tout ce que je pouvois dire de l'Activité de l'Ame en la confidérant

ſous ce point de vue général. L'Activité des Etres, de quelque nature qu'ils ſoient, ne nous eſt connue que par ſes *effets*. Ces effets ſont des changemens, des modifications qui ſurviennent à des Etres par l'intervention ou conſéquemment à la préſence d'autres Etres. Nous nommons *Agens* les Etres dans leſquels nous penſons qu'eſt la *raiſon* de ces changemens, & cette raiſon nous eſt auſſi inconnue que le ſont les Eſſences *réelles*. (20.) Le mot d'*action*, qui revient ſi ſouvent dans nos diſcours, n'emporte donc point la connoiſſance de la maniere dont les Agens operent, mais il emporte ſimplement celle de ce qu'ils operent. Nous voyons des faits; & tout ce qui eſt au-delà des faits n'eſt pour nous que ténebres plus ou moins épaiſſes. Toutes nos Théories de cauſes & d'effets ſe bornent au fond à connoître l'ordre dans lequel les Choſes ſe ſuccédent, ou les rapports ſuivant leſquels l'exiſtence ou les modifications des unes paroiſſent déterminées par l'exiſtence ou les modifications des autres. Ainſi, quand ce que nous nommons *Agent* dans la Nature ne le ſeroit point; quand la relation des cauſes & des effets ne ſeroit qu'une apparence, un phénomene relatif à notre maniere de voir & de concevoir; l'ordre ou la ſucceſſion des Choſes n'en ſeroit pas moins réelle, invariable, & n'en fourniroit pas un fondement moins ſolide à tous nos raiſonnemens. (7.)

124. Mes Lecteurs comprennent à préſent dans quel ſens je prends les termes généraux de *Cauſe*, d'*Agent*, d'*Activité*, d'*action*: les réflexions que je viens de faire là-deſſus, ſerviront à les prémunir contre l'opinion où ils pourroient être que je cherche les cauſes de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous. Je cherche des faits: je compare ces faits: je tâche d'en former des réſultats; mais, parmi ces réſultats il en eſt que je nomme *conjectures*, *ſoupçons*, *doutes*, & que je ne donne que pour cela.

Je vois une ſenſation ſuivre un mouvement: j'ignore ce que le mouvement & la ſenſation ſont en eux-mêmes; mais j'étudie

ce qu'ils ſont par rapport à moi, c'eſt-à-dire, par rapport à ma maniere de concevoir. Cette étude me conduit à reconnoître que chaque ſenſation a un mouvement qui lui correſpond, & que ce mouvement eſt auſſi diſtinct de tout autre mouvement, que cette ſenſation eſt diſtincte de toute autre ſenſation.

En comparant les propriétés à moi connues de cet Etre que je nomme le *Corps*, avec les propriétés à moi connues de cet Etre que je nomme l'*Ame;* je découvre que ces deux Etres ne ſont pas de même nature. J'obſerve les phénomenes qui réſultent de leur Union, & pour parvenir à démêler la part qu'a chacun de ces Etres à la production des phénomenes, j'eſſaie d'analyſer ou de décompoſer les phénomenes. (9.) Mais ce ſont toujours des *effets* que j'analyſe, & jamais des *cauſes*.

Ainsi, en me rendant attentif à tout ce que je découvre au-dedans de moi; en comparant les diverſes opérations de mon Cerveau & celles de mon Ame qui leur correſpondent; en étudiant les rapports & les oppoſitions qui ſont entr'elles; en combinant les unes avec les autres, je parviens à me faire une idée, à la vérité imparfaite, de l'ordre ou de la liaiſon de ces opérations & des Loix qui les dirigent. Mais il ne me vient point dans l'Eſprit d'atteindre au principe ſecret de cette liaiſon ou à ſa cauſe immédiate. Quand je parle des rapports qui ſont entre les fibres & de la réciprocité d'action qu'ils ſont naître entr'elles, je compte ne parler que d'un fait; & je répete (6.) que je ne ſais point du tout, & que je ne cherche point à ſavoir comment une fibre meut une autre fibre.

CHAPITRE XI.

De la Faculté de sentir, considérée comme une branche de l'Activité de l'Ame.

De la question si l'Ame est passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent.

Des déterminations de l'Activité de l'Ame & de leurs causes.

De la nature & des effets de l'Attention.

125. Je viens d'exposer mes idées sur l'*activité* en général. J'ai indiqué le point de vue sous lequel je me propose de considérer celle de notre Etre. Je vais continuer l'examen de cette Activité. CHAP. XI.

J'ai dit que l'Activité de l'Ame est la capacité qu'a l'Ame de produire en elle & hors d'elle ou sur son Corps certains effets. (4.) J'ai inféré dans cette définition les mots *en elle*, pour me conformer à l'opinion des Philosophes qui pensent que l'Ame se modifie elle-même, ou forme elle-même les sensations en conséquence du jeu des Organes.

Suivant cette opinion, la faculté de sentir est une branche de l'Activité de l'Ame, une modification de cette Activité; car tout ce que l'Ame est dite produire, elle le produit par son Activité.

J'ai montré en peu de mots le fondement de l'opinion dont je parle, lorsque j'ai dit *que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne pouvois placer dans le mouvement la cause immédiate ou efficiente de la sensation.* (4.) J'ai un peu étendu cela dans le paragraphe 46.

CHAP. XI.

126. Il y a une maniere de s'exprimer sur l'Ame, qui ne me paroit pas bonne; c'est quand on dit que l'Ame est *passive* lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent. La *passivité*, si je puis me servir de ce mot, est directement opposée à l'*Activité*. Un Etre absolument passif, est un Etre dans lequel il ne peut s'exercer aucune sorte d'action. Agir c'est produire un certain effet, une certaine modification. Comment un Etre passif seroit-il susceptible de modification? Comment la Force modifiante s'exerceroit-elle sur un *Sujet* incapable de résistance ou de réaction? Quand un Corps en mouvement choque un Corps en repos, il lui communique de son mouvement dans une proportion relative à la vitesse & aux masses. Dans l'instant où le Corps en repos est choqué, il peut être regardé comme passif; il est cependant bien évident qu'il ne l'est pas, puisqu'il résiste au mouvement en vertu de sa Force d'inertie toujours proportionnelle aux masses. Il est encore impénétrable; s'il ne l'étoit point, le Corps mu le pénétreroit intimement, les deux Corps n'occuperoient plus que le même lieu métaphysique, & il n'y auroit point de communication de mouvement.

Je n'ai garde de comparer le choc de deux Corps à l'action du Corps sur l'Ame. Je n'ai pas oublié les réflexions que j'ai faites sur ce sujet. (116.) Assurément le Corps n'agit pas sur l'Ame comme un Corps agit sur un autre Corps. (46.) L'Ame n'est pas Corps: la *simplicité* du Sentiment le prouve: le Sentiment est un, le Corps est multiple: (2.) mais, je conçois qu'en conséquence de l'action des fibres nerveuses, il se passe dans l'Ame quelque chose qui répond à cette action: l'Ame réagit à sa maniere, & l'*effet* de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. Entreprendre d'expliquer ce que c'est que cette réaction de l'Ame, vouloir rendre raison de la maniere dont se forme la perception ou la sensation, c'est vouloir rendre raison de la maniere dont l'Ame est unie au Corps. Nous ne sommes pas faits pour pénétrer ce mystere. (46.)

127.

127. Ceux qui, pour expliquer la formation des ſenſations, ont ſuppoſé qu'elles exiſtoient déja dans l'Ame & que le Corps ne faiſoit que les développer, ont comparé tacitement ce qui ſe paſſe dans un Etre ſimple avec ce qui ſe paſſe dans un Corps organiſé. Mais, quelle comparaiſon peut-on faire entre ce qui ſe paſſe dans un Etre ſimple & ce qui ſe paſſe dans un Corps organiſé? Qu'eſt-ce que des ſenſations renfermées dans l'Ame & dont elle n'a point la conſcience? Qu'eſt-ce que des ſenſations qui ſe développent? Mais en voilà aſſez ſur une opinion qui n'a d'autre fondement que notre ignorance ſur la maniere dont le Corps influe ſur l'Ame. Il arrive tous les jours que lorſqu'on a couſu enſemble des termes dont on a les idées, on s'imagine avoir mis quelque choſe dans la Nature.

128. Ce n'eſt donc point du tout de cette ſorte d'Activité par laquelle l'on peut concevoir que l'Ame produit les ſenſations, que je veux m'occuper ici: j'ai uniquement en vue cette Activité que j'ai ſuppoſé que l'Ame déployoit hors d'elle ou ſur ſon Corps, (4, 25.) & qui a été ſubordonnée à la Faculté de ſentir. J'ai déja expliqué ce que j'entends par cette ſubordination: (117.) je ſuis appellé actuellement à m'étendre un peu plus ſur ce ſujet.

129. Quand je dis que l'Ame agit ſur ſon Corps, je dis que l'Ame modifie l'état actuel de ſon Corps.

J'entends en général par cette modification, tout changement qui ſurvient au Corps ou à quelqu'une de ſes parties en conſéquence de l'action de l'Ame.

Et comme je ne puis concevoir dans le Corps aucune modification qui ne ſoit l'effet d'un mouvement, je ſuis obligé de ſuppoſer que l'Ame produit du mouvement dans ſon Corps ou dans quelqu'une des parties de ſon Corps. Je donne donc le nom de *Force motrice* à cette Activité de l'Ame.

Je pourrois me difpenfer de le dire ; il vaut mieux cependant que je ne m'en difpenfe point ; l'Ame ne meut pas à la maniere du Corps, puifqu'elle n'eft pas Corps : (46.) mais l'effet de fa Force motrice a un certain rapport (40.) à l'effet de la Force motrice du Corps. Je m'explique : je fuppofe que la Force motrice de l'Ame produit fur les fibres fenfibles des impreffions femblables ou analogues à celles qu'y produiroit l'Activité des Objets ou des corpufcules qui en émanent. J'ai déja infinué cela lorfque j'ai parlé de la naiffance de l'*Attention* dans le Chapitre VII. (53.)

130. Mais, cette Activité que je fuppofe que l'Ame exerce fur les fibres, eft en foi une Force *indéterminée ;* c'eft un fimple pouvoir d'agir ou de produire certains effets ; & ce n'eft point tel ou tel effet en particulier.

Comment donc l'Activité de l'Ame eft-elle *déterminée* à produire un certain effet plutôt que tout autre effet qu'elle pourroit également produire ? Comment la Force motrice de l'Ame eft-elle déterminée à mouvoir une fibre plutôt que toute autre fibre qu'elle pourroit également mouvoir ? Quelle eft, en un mot, la raifon fuffifante des déterminations de l'Activité de l'Ame ? Mon Lecteur voit que je touche à une queftion importante.

131. Un Etre fentant ne peut être déterminé à agir qu'en vertu d'une perception ou d'une fenfation agréable ou défagréable dont il eft affecté. L'action de cet Etre eft un effet (124, 130.) qui doit avoir fon principe ou fa raifon dans quelque chofe qui a précédé immédiatement : (7, 54.) refufer d'admettre cela, ce feroit fuppofer des effets fans caufes.

Cette chofe qui a précédé l'action ; cette chofe qui a en foi le principe ou la raifon de l'action, eft une perception ou une fenfation. C'eft ce que j'ai exprimé en d'autres termes,

lorfque j'ai dit que l'Activité a été fubordonnée à la Senfibilité. (117.) Chap. XI.

Il feroit contradictoire à la nature d'un Etre fentant qu'il fût indifférent au plaifir & à la douleur; qu'il éprouvât indifféremment différentes fenfations ou différens degrés de la même fenfation.

Cet Etre ne peut diftinguer une fenfation d'une autre fenfation, ou un degré d'une fenfation d'un autre degré de la même fenfation, qu'il ne préfere une fenfation à une autre fenfation, un degré à un autre degré, dans le rapport qu'ont cette fenfation ou ce degré avec ce qui conftitue en lui le plaifir. (118, 120, 121.)

L'effet immédiat de cette préférence eft l'*Attention* que l'Etre donne à la fenfation ou au degré de fenfation qui lui procurent le plus de plaifir. (53.)

132. Ces principes pofés, je reviens à ma Statue. Mon Lecteur ne m'aura pas, fans doute, foupçonné de l'avoir oubliée. Il aura compris que je ne l'ai quittée que pour chercher des principes propres à répandre quelque clarté fur la fituation où je l'ai laiffée. (123.) J'avois été conduit par la nature de mon fujet & par la fuite de mes méditations (116, 117.) à parler de l'Activité de l'Ame. J'étois donc obligé de fixer mes idées fur cette Activité & fur les caufes qui en déterminent l'exercice. Je l'ai fait; (117, 123, 124, 5, 6, 7, 8, 9, 130, 131.) & ce que j'en ai dit me paroît répondre à mon but. En entreprenant l'analyfe des opérations de notre Etre, j'ai dû me prefcrire pour regle d'analyfer toutes les queftions un peu importantes qui naîtroient naturellement les unes des autres. Ces queftions une fois analyfées, je ferai difpenfé d'y revenir, & j'aurai des principes pour l'examen de toutes les queftions analogues. Mon plan

CHAP. XI. n'eſt pas de tirer tout de ma Statue : mon plan eſt d'appliquer tout à ma Statue & de ſimplifier ainſi mon ſujet. (10, 12.)

133. Il faut maintenant que je remette ſous les yeux de mon Lecteur la ſituation où j'ai laiſſé ma Statue.

Elle éprouvoit à la fois deux ſenſations différentes : l'une étoit excitée par la préſence d'un œillet ; l'autre étoit rappellée par celle-ci, & cette ſenſation rappellée étoit une odeur de roſe. (88, 90.)

J'ai ſuppoſé que l'odeur de l'œillet étoit plus agréable à la Statue que l'odeur de la roſe, & j'ai montré comment cela pouvoit être. (122.) Là-deſſus je me ſuis propoſé cette queſtion : (123.) *que réſulte-t-il dans l'Ame de notre Statue du plus ou du moins de plaiſir que deux ſenſations différentes lui font éprouver ?* C'eſt cette queſtion qui m'a conduit à l'examen de l'Activité, & cet examen me ramene à cette queſtion.

134. La Statue diſtingue donc les deux ſenſations qui l'affectent actuellement. Elle ſent que l'une l'affecte plus agréablement que l'autre. Elle ſe complait donc plus dans l'une que dans l'autre. Elle préfere donc l'une à l'autre.

Mais, qu'eſt-ce que cette préférence ? quels effets réſultent de cette préférence ? voilà ce qu'il s'agit d'approfondir. Je n'ai qu'effleuré ce ſujet dans le Chapitre VII : (53.) je ſuis mieux placé ici pour l'analyſer : j'en ai averti. (53.)

135. Cette préférence que la Statue donne à la ſenſation qui lui plaît le plus, eſt une *action* que la Statue exerce ſur cette ſenſation. Préférer n'eſt pas ſentir, c'eſt ſe déterminer, c'eſt agir. La préférence ne peut être une modification de la Faculté de ſentir : les modifications de cette Faculté ne ſont que des

fenfations & des degrés de fenfations. Un Etre qui éprouveroit des fenfations & qui ne feroit point *actif*, feroit fimplement affecté ; (117.) & il ne réfulteroit autre chofe au-dedans de lui de la diverfité des impreffions qu'il éprouveroit, que le plaifir ou la douleur attachés à ces impreffions, & le rappel de ces impreffions les unes par les autres en vertu d'un enchaînement phyfique indépendant de l'Ame.

MAIS, l'Ame de notre Statue eft douée d'Activité : j'ai bien défini ce que j'entends ici par ce mot : (128.) la Statue peut donc fe déterminer pour la fenfation qui lui plaît le plus : l'effet de cette détermination eft l'*Attention* que la Statue donne à cette fenfation. (131.)

136. L'ATTENTION eft donc une modification de l'Activité de l'Ame ; ou pour m'exprimer en d'autres termes, elle eft un certain exercice de la Force motrice de l'Ame fur les fibres de fon Cerveau. (129.)

SI mon Lecteur doutoit de cette vérité ; s'il foupçonnoit que je mets plus de *phyfique* dans l'Attention qu'il n'y en a en effet, je le rappellerois à ce qu'il a lui-même éprouvé lorfqu'il a donné fon attention à quelqu'Objet.

IL a détourné les yeux de deffus les Objets environnans : il a affoibli par-là l'impreffion de ces Objets. Il a fixé fa vue fur l'Objet de fon Attention : il l'a concentrée fur cet Objet : il a tendu l'Organe fur cet Objet, fi je puis m'exprimer ainfi.

TOUT cela ne prouve-t-il pas l'intervention du Corps dans l'acte de l'Attention ? Mais, fi mon Lecteur vouloit une autre preuve de ce fait, je lui rappellerois encore qu'il s'eft fatigué lorfqu'il a fixé trop long-tems fa vue fur un Objet. Cette fatigue a pu même aller jufqu'à la douleur, foit qu'il ait confidéré cet

CHAP. XI.

Objet des yeux de l'Efprit, ou qu'il l'ait confidéré des yeux du Corps. Or, cette fatigue, cette douleur n'ont-elles pas leur fiege dans les Organes ?

ENFIN, comment remédie-t-on à cette fatigue, à cette douleur? par le repos ou par le changement d'Objet ? Pourquoi par le repos ? c'eft qu'il eft une ceffation d'action : lorfque l'Ame ceffe d'agir fur les fibres fur lefquelles elle agiffoit, la tenfion qu'elle leur a imprimée diminue, s'affoiblit, s'éteint. Pourquoi par le changement d'objet ? c'eft que l'Ame n'agit plus fur les mêmes fibres : chaque perception a des fibres qui lui font appropriées. (77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85.)

137. L'EXPÉRIENCE prouve donc que l'Attention tient à un certain exercice de la Force motrice de l'Ame fur les fibres du Cerveau. (136.) Je puis donc avancer avec fondement, que l'Attention que notre Statue donne à la fenfation qui lui plaît le plus, eft une action qu'elle exerce fur cette fenfation. Voyons à préfent en quoi confifte cette action.

AGIR, c'eft produire un certain effet: (123, 124.) l'Ame de la Statue produit donc un certain effet fur la fenfation qui l'occupe.

MAIS cet effet, l'Ame le produit hors d'elle ou fur fon Corps. (128, 129.) Ce n'eft pas fur la fenfation même que l'Ame agit, puifque cette fenfation n'eft que l'Ame elle-même modifiée d'une certaine maniere. (36, 45, 46.) C'eft donc fur les fibres dont le mouvement produit la fenfation, (17, 21, 43.) que l'Ame exerce fon Activité. (129, 130, 131.)

138. QUEL effet l'Ame produit-elle fur ces fibres ? Pour parvenir à le connoître en général, j'obferve ce qui réfulte de l'attention que je donne à un Objet préférablement à d'autres

Objets que j'ai en même tems fous les yeux, & que je fuppofe faire fur moi une impreffion à-peu-près égale.

DÉTERMINÉ par quelque motif (130.) à donner mon attention à un de ces Objets, je fixe mes yeux fur lui. Auffi-tôt la perception de cet Objet devient plus vive: les perceptions des Objets voifins s'affoibliffent. Bientôt je viens à découvrir dans cet Objet des particularités qui m'avoient d'abord échappé. A mefure que mon attention redouble, les impreffions de l'Objet fe fortifient & fe multiplient. Enfin, tout cela croît à un tel point, que je ne fuis prefque plus affecté que de cet Objet.

139. VOILA des faits: qu'eft-ce que ces faits nous apprennent? Que l'Attention augmente l'intenfité des mouvemens imprimés par les Objets. On ne peut fe refufer à cette conféquence. La vivacité des fenfations eft néceffairement proportionnelle à l'intenfité des mouvemens qui les excitent. Une fenfation s'affoiblit à mefure que l'action de l'Objet diminue; & cette action eft un mouvement imprimé à l'Organe. (41.)

EN un mot, DIEU ayant attaché les fenfations à des mouvemens, (124.) l'efpece & le degré de la fenfation doivent déterminer l'efpece & le degré du mouvement.

140. LORS donc que je vois à la fois plufieurs Objets, & que je fuppofe que tous ces Objets m'affectent à-peu-près également, (138.) je fuppofe par cela même, que l'intenfité des mouvemens que tous ces Objets impriment à mon Organe eft à-peu-près la même.

JE ne puis donc être déterminé à donner mon attention à un de ces Objets, qu'en vertu de quelque motif étranger à l'action de cet Objet, puifque je fuppofe que tous les Objets que j'ai préfens à la fois agiffent à-peu-près avec la même force. Je dis

à-peu-près, parce que je conçois qu'il ne peut y avoir une parfaite égalité entre toutes ces actions. Il suffit pour le cas que j'examine, qu'il n'y ait pas entr'elles des différences capables par elles-mêmes d'exciter l'Attention.

L'Attention que je donne à un Objet par préférence à d'autres Objets que j'ai également sous les yeux, est une modification de l'Activité de mon Ame; (135, 136.) mais, cette Activité est en soi indéterminée: (130.) elle ne peut se déployer sur certaines fibres, qu'il n'y ait une raison capable de lui faire produire cet effet. (131.) Si donc l'Objet n'excite point par lui-même mon Attention, il faut que celle que je lui donne soit l'effet de quelque motif étranger à l'Objet. C'est ce que j'ai voulu insinuer dans le paragraphe 138, lorsque j'ai dit: *déterminé par quelque motif; &c.*

141. Dès qu'un tel motif existe, mon Attention s'exerce. Mon Ame réagit sur les fibres que l'Objet tient en mouvement, (129.) & par cette réaction elle augmente l'intensité du mouvement.

L'effet nécessaire de cette augmentation de mouvement est de rendre la perception de l'objet plus vive; car le mouvement auquel la perception de cet Objet est attachée, ne sauroit acquérir plus de force que cette perception n'acquierre plus de vivacité. (139.) Tout est ici relatif ou proportionnel.

L'Objet est un composé de différentes parties qui n'agissent pas toutes sur l'Organe avec la même force. La perception totale de l'Objet est donc un composé d'une multitude de perceptions partielles qui ont chacune leur degré de mouvement.

L'Attention que je prête à cet Objet augmente l'intensité de tous ces mouvemens particuliers. C'est par cette espece de méchanique

méchanique que je viens à découvrir dans l'Objet des particularités que je n'appercevois pas lorſque je ne le diſtinguois point, par l'Attention, des Objets voiſins. (138.)

Quand on dit que pour voir, il faut regarder, que pour entendre, il faut écouter, on exprime cette réaction de l'Ame ſur les fibres qu'un objet tient en mouvement. Il y a diſtraction, par rapport à cet objet, toutes les fois que cette réaction eſt nulle: elle eſt nulle toutes les fois que l'Ame, occupée d'autres Objets, concentre toute ſon Activité ſur les fibres appropriées à ces Objets.

Les regles que la Logique preſcrit pour augmenter ou ſoulager l'Attention, tendent toutes à réunir ſes efforts ſur un petit nombre de fibres. Si j'entreprenois ici de faire l'analyſe de ces regles, je montrerois qu'elles prouvent elles-mêmes la probabilité de mes principes.

142. A meſure que la perception de l'Objet devient plus vive par l'Attention, les perceptions des Objets voiſins s'affoibliſſent; & c'eſt là un autre *effet* de l'Attention, (138.) dont il faut que je rende raiſon par les principes que je viens de poſer.

Les fibres ſenſibles & mobiles ont beſoin d'eſprits pour s'acquitter de leurs fonctions.

Tout ce qui tend à augmenter ou à diminuer la quantité du fluide nerveux, (31.) augmente ou diminue l'Activité des fibres.

Le fluide nerveux ſe diſtribue donc aux fibres dans un certain rapport à la ſomme d'action qu'elles ont à exercer.

La quantité du fluide nerveux eſt déterminée: il ne peut donc ſe porter en plus grande abondance à certaines fibres, que

ce ne soit en déduction de ce que les fibres voisines auroient pu en recevoir dans le même tems.

L'Attention augmente le mouvement des fibres sur lesquelles elle agit. (138, 139.) Cette augmentation est d'autant plus grande, que l'Attention est plus forte ou plus soutenue.

Les esprits dérivent donc des fibres voisines vers celles sur lesquelles l'Attention s'exerce.

Cette dérivation, proportionnelle à la quantité du mouvement imprimé par l'Attention, peut aller au point que les fibres voisines soient trop appauvries d'esprits pour faire sur l'Ame une impression sensible. Cette impression peut devenir nulle ou presque nulle par rapport à l'Ame. (138.)

143. Voila une explication purement méchanique; mais qui s'accorde avec une vérité que la Physiologie avoue. Ceux de mes Lecteurs qui ne goûteront pas cette explication, pourront lui préférer celle-ci ou les réunir.

La Faculté de sentir est bornée comme le sont toutes les Facultés de notre Etre. Les bornes de ces Facultés sont celles du Sujet même dans lequel elles résident.

Lorsque l'Ame est affectée d'une perception très-vive & qu'elle éprouve en même tems une impression très-foible, elle ne peut éprouver cette impression précisément comme elle l'éprouveroit si elle n'étoit pas affectée en même tems d'une perception très-vive: Parce que la Capacité de sentir est limitée, le partage l'affoiblit; une impression très-forte éteint ou absorbe une impression très-foible.

La Faculté de sentir ou d'appercevoir est une Force qui se

proportionne à la quantité du mouvement de chaque ſenſation ou de chaque perception. Mais, l'intenſité d'une perception peut devenir telle par l'Attention, qu'elle conſume, pour ainſi dire, toute la Force d'appercevoir; enſorte qu'il ne reſte pas aſſez de cette Force pour qu'elle puiſſe ſe déployer en même tems ſur d'autres impreſſions. Ceci varie dans le rapport des intenſités.

144. Je viens de traiter de l'Attention en tant qu'elle eſt excitée par quelque motif étranger à l'Objet. (138, 140.) Mais, ſi entre pluſieurs Objets que j'ai en même tems ſous les yeux, il en eſt un qui flatte plus agréablement l'Organe, cet Objet excitera par lui-même mon attention. Le plaiſir attaché à l'impreſſion de cet Objet (118, 120, 121, 122.) ſera le motif qui me déterminera à lui donner mon Attention.

Mon Ame réagira donc ſur les fibres que l'Objet tient en mouvement, (137.) & elle réagira avec d'autant plus de force que l'Objet lui procurera plus de plaiſir.

L'effet eſt proportionnel à la cauſe: plus il y a d'intenſité dans la cauſe, plus il y en a dans l'effet.

Le plaiſir eſt la cauſe qui détermine l'Ame à agir. (117, 131.) Plus un Objet renferme de plaiſir, plus l'Attention s'exerce ſur cet Objet.

145. L'Ame de notre Statue réagit donc ſur les fibres dont le mouvement lui procure plus de plaiſir. (122, 134, 135, 136, 137.) Par cette réaction, la ſenſation de l'odeur de l'œillet devient plus vive; (138.) & plus cette ſenſation acquiert de vivacité, plus l'Attention augmente.

Cela peut aller au point que la Statue ne ſoit plus ou preſque plus affectée de l'odeur de roſe, (138, 141.) réveillée par celle de l'œillet. (87, 88, 90.)

CHAPITRE XII.

De la Volonté & de la Liberté.

Erreurs sur ces Facultés.

Examen de l'opinion de M. l'Abbé de CONDILLAC *sur la Liberté.*

Réflexions sur l'analyse de l'Ame.

146. UN Etre qui préfere un état à un autre état, & qui agit conséquemment à cette préférence, est un Etre qui a une Volonté & qui l'exécute.

AU moment que la Statue a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappellée la premiere, (87, 88, 90.) elle a préféré l'une à l'autre; (115, 116, 134, 135.) & agissant en conséquence de cette préférence, elle a donné son attention à celle qui lui a plu davantage. (135, 136.)

LA *Volonté* & la *Liberté* ont donc commencé à se déployer dans notre Statue dès la seconde sensation. Je suis donc appellé ici à m'expliquer sur ces deux Facultés.

147. *Vouloir* est cet acte d'un Etre sentant ou intelligent, par lequel il *préfere* entre plusieurs manieres d'être celle qui lui procure le plus de bien ou le moins de mal.

LA *Volonté* suppose donc la connoissance ou le sentiment de différentes manieres d'être. La Volonté a nécessairement un objet. Il n'est point de Volonté où il n'est point de raison de vouloir.

Ainsi, un Etre qui n'auroit pendant toute sa vie qu'une même sensation & qu'un même degré de sensation, n'auroit que la capacité de vouloir, & point du tout de Volonté.

La Volonté est donc subordonnée à la Faculté de sentir ou de connoître. Ce sont les sensations ou les perceptions qui déterminent l'exercice de la Volonté. (131.)

148. La Volonté est donc *active*: elle préfere un Objet à un autre Objet. (131.) L'Ame n'est pas bornée au simple sentiment qui résulte en elle de l'impression de différens Objets sur ses Organes; mais elle se détermine pour celui de ces Objets dont l'action est le plus dans le rapport qui fait le plaisir. (118, 120, 121.)

149. L'*Effet* de cette détermination de l'Ame, l'acte par lequel s'*exécute* cette volonté particuliere, sont un effet, un acte de la *Liberté*.

La Liberté est donc, en général, la Faculté par laquelle l'Ame *exécute* sa *Volonté*.

Ainsi, la Liberté est subordonnée à la Volonté, comme la Volonté l'est à la Faculté de sentir; (147.) cette Faculté l'est à l'action des Organes; (17, 18, 19, 21.) cette action à celle des Objets.

150. Mais, l'Ame n'exécute sa Volonté qu'en agissant hors d'elle ou sur son Corps: (4, 25.) la Liberté est donc proprement cette *Force motrice* (129) que l'Ame déploie au gré de sa Volonté sur ses Organes, & par ses Organes sur tant d'Objets divers.

La Liberté est donc en soi *indéterminée*. C'est une simple

Force, un fimple pouvoir d'agir ou de mouvoir. La Volonté détermine cette Force à s'appliquer à tel ou tel Organe, à telles ou telles fibres.

Il fuit de là, que plus les Organes fur lefquels la Liberté s'exerce font nombreux & variés, plus la Liberté a d'étendue, plus fes effets font nombreux & diverfifiés.

J'entends ici par les Organes, non-feulement les Sens & les Membres, mais encore toute la méchanique du Cerveau qui fert aux opérations de l'Efprit, & qui correfpond aux Sens. (30.)

La Force motrice eft donc dans le rapport des Organes; car les Organes font mus par cette Force. Les Organes font donc auffi dans le rapport de la Force motrice; il n'y en a pas plus que cette Force n'en peut mouvoir; & ils font tels qu'elle peut les mouvoir.

151. Ainsi, dans un Homme réduit au feul Sens de l'Odorat, la Liberté eft refferrée dans des bornes fort étroites. Cet Homme a un grand nombre d'autres Organes, mais les fenfations ne les ayant point encore manifeftés à fon Ame, la Liberté ne peut fe déployer fur ces organes. (147, 149.) Cette Faculté eft donc concentrée dans l'*Attention* que l'Ame donne aux fenfations qu'elle éprouve par l'Odorat.

Nous l'avons vu: (135, 136, 137.) l'Attention eft l'exercice de la Force motrice fur certaines fibres. L'Attention eft donc un acte de la Liberté. Cet acte a fa raifon dans le plaifir attaché à la fenfation. (131, 144, 145.)

152. L'Auteur de l'*Effai de Pfychologie* paroît avoir eu les mêmes idées que moi fur l'Attention (*) & fur la Liberté.

(*) Chap. VII.

Mais, je ne trouve pas qu'il se soit exprimé exactement sur la Liberté dans le passage qui suit. (*)

" Nous sentons que nous pouvons mouvoir la main ou le „ pied, considérer un Objet ou nous en éloigner, continuer „ une action ou la suspendre. "

CES expressions de notre Auteur sont au moins très-équivoques. La disjonctive *ou* laisse entendre que la notion de la Liberté renferme le pouvoir de faire également deux ou plusieurs choses, de *mouvoir la main ou le pied, de continuer une action ou de la suspendre, &c.*

CERTAINEMENT, si l'on y regarde de près, on reconnoîtra, que la notion de la Liberté ne renferme point cela. La Liberté est le *pouvoir d'agir* ou *de faire ce que l'on veut.* Tout le Monde convient de cette définition, & notre Auteur l'admet aussi. (**) Il n'est donc point essentiel à la Liberté qu'elle s'étende à plusieurs cas, qu'elle ait une certaine latitude. Ce qui lui est essentiel, ce qui la constitue, c'est qu'elle soit un *pouvoir d'agir subordonné à la Volonté.* (149.)

L'AUTEUR l'a bien reconnu ailleurs, lorsqu'il a attribué la Liberté aux Enfans (†) & aux Animaux. (††) En effet, l'Huitre immobile sur la vase & qui ne fait qu'ouvrir son écaille pour recevoir l'eau de la Mer, a une Liberté aussi réelle que la nôtre. Elle *fait ce qu'elle veut*, & sa *Volonté* est d'ouvrir son écaille. Cette Volonté est déterminée par une sensation, celle de la faim.

153. LA Liberté ne consiste donc pas à pouvoir agir de deux ou de plusieurs manieres; mais elle consiste à agir. Elle ne

(*) Chap. XLII.
(**) Chap. XLIX.
(†) Chap. VIII.
(††) Chap. LI. *Princ. Phil.* Chap. X, Part. VI.

CHAP. XII.

confifte pas dans *le choix;* mais elle confifte dans l'*action*, qui eft l'exécution de ce choix.

LES Animaux dont l'organifation eft plus parfaite que celle de l'Huitre, ont auffi une Liberté plus étendue, ou dont les modifications font plus variées & plus fécondes en effets divers. (150.)

QUELLE différence à cet égard entre la Liberté de l'Huitre & celle du Cheval; entre la Liberté du Cheval & celle du Singe!

ET quelle diftance de la Liberté du Singe à celle de l'Homme!

QUELLE différence encore entre la Liberté d'un Homme & celle d'un autre Homme; entre la Liberté d'un BIBULUS & celle d'un CÉSAR!

MAIS, quand j'attribue aux Animaux une Liberté, je fuis infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte à la moralité de nos actions. Je veux dire feulement que les Animaux ont, comme nous, une Volonté & qu'ils l'exécutent. La Volonté ne fuppofe point par elle-même la *moralité:* mais une Volonté particuliere fuppofe un motif, & ce motif peut n'être qu'une idée purement fenfible. (*)

154. DE ces principes, mon Lecteur a déja tiré cette conféquence: que la Liberté, comme toutes les Facultés de notre Etre, s'étend & fe perfectionne. Je montrerai, dans le cours de cet Ouvrage, par quels moyens s'opere cette extenfion, quels en font les degrés ou les différens termes.

155. QUAND j'ai lu ce que des Auteurs qui ont de la réputation ont écrit fur les Facultés de notre Ame, en particulier

(*) Je prie que l'on confulte ici le paragraphe 272.

fur

ſur la Volonté & ſur la Liberté, je me ſuis étonné de la confuſion, de l'obſcurité & du peu d'exactitude de leurs idées. J'interromprois le fil de cette Analyſe, ſi j'entreprenois ici l'examen des opinions de ces Auteurs. Je dois me borner dans cet Ouvrage à dire ce que les Choſes ſont ou ce qu'elles m'ont paru être, & non ce qu'elles ont paru être à divers Auteurs.

Parmi ces Auteurs, les uns ont attribué à la Volonté ce qui ne convient qu'à l'Entendement, la *réflexion*. Les autres ont tranſporté à la Liberté ce qui ne convient qu'à la Volonté, le *choix*. D'autres ont tranſporté à la Volonté ce qui ne convient qu'à la Liberté, l'*action*. D'autres ont rendu la Liberté indépendante de la Volonté ou des motifs, & ont détruit ainſi le fondement de la Vertu.

Il en eſt enfin, qui ont fait principalement conſiſter la Liberté dans le *pouvoir de ſuſpendre nos jugemens*. Mais la *ſuſpenſion* des jugemens ne convient pas plus à la Liberté que les *jugemens* mêmes.

Le *jugement* eſt la perception du rapport ou de l'oppoſition qui eſt entre deux idées. Cette perception eſt entiérement du reſſort de l'Entendement. C'eſt l'Entendement qui compare, qui *juge*.

L'attention que l'Âme donne aux *idées* qu'elle compare eſt bien un acte de la Liberté. (135, 136, 137, 151.) L'expreſſion *articulée* du jugement eſt encore un acte de la Liberté.

Mais, la ſuſpenſion du jugement eſt un acte de la Volonté. Elle ne veut pas prononcer, parce que l'Entendement manque de moyens pour juger. (147.)

Je n'exerce pas ma Liberté, parce que je ne veux pas remuer

ma langue & que je ne la remue pas: mais j'exerce ma Liberté, parce que je veux remuer ma langue & que je la remue.

Je n'en dis pas davantage fur les *jugemens* : ce n'eft pas ici le lieu d'approfondir ce fujet. Je voulois relever une erreur fur la Liberté.

156. M. l'Abbé de Condillac, qui a tant médité fur les Facultés de notre Ame, & qui a pouffé les recherches en ce genre beaucoup plus loin que la plupart des Auteurs qui l'ont précédé, ne me paroît pas avoir mieux réuffi à nous donner des idées juftes de la Liberté.

A la fin de fon *Traité des Senfations*, cet Auteur a placé un Écrit fort court, qu'il a intitulé *Differtation fur la Liberté.* Cet Écrit ne faifant pas corps avec le refte de l'Ouvrage, dont je me fuis propofé de faire ailleurs une efpece d'Analyfe, (15.) je dirai ici un mot de la Differtation dont il s'agit. Le rapport du travail de M. de Condillac avec le mien (14.), & l'ufage qu'il a effayé de faire de l'analyfe pour approfondir la méchanique de notre Etre, m'engagent à le tirer de la foule des Métaphyficiens qui ont traité de la Liberté. (155.)

157. L'Auteur définit d'abord la Liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.* (*)

Ce n'eft pas fur l'obfcurité de cette définition que je veux infifter; c'eft fur fon peu de jufteffe. La Liberté n'eft pas *le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas;* mais c'eft *le pouvoir de faire ce que l'on fait.* Elle n'eft pas *le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait;* mais elle eft *le pouvoir de le faire.*

La Liberté ne confifte pas dans la *non action;* mais elle

(*) *Traité des Senfations*, Tome II, page 278.

confifte dans l'*action*. (155.) Elle n'eft pas telle ou telle action; elle eft, en genéral, le *pouvoir d'agir avec Volonté*. (149.) Un Etre qui n'exécuteroit & ne pourroit exécuter pendant toute fa vie qu'un feul mouvement, & qui l'exécuteroit *volontairement*, auroit une Liberté auffi réelle que celle de l'Ange. (152.)

158. Voici comment l'Auteur décrit enfuite la Liberté. (*)

“ La Liberté confifte dans des déterminations, qui, en fup-
„ pofant que nous dépendons toujours par quelque endroit de
„ l'action des Objets, font une fuite des délibérations que nous
„ avons faites ou que nous avons eu le pouvoir de faire.”

M. de Condillac fait donc confifter la Liberté dans le *pouvoir de délibérer* ou *de choifir*. Mais, fi l'on ne veut pas confondre ce qu'il convient de diftinguer, on dira que ce *pouvoir* appartient à la Volonté. C'eft la Volonté qui préfere, qui choifit; (147, 148.) & la Liberté exécute le choix de la Volonté. (149, 150.)

Remarquez cependant, que la Liberté intervient toujours dans la délibération. Elle fe déploie alors dans l'attention que l'Ame donne aux idées fur lefquelles roule la délibération. (151, 155.) Le choix que l'Ame fait de ces idées eft du reffort de la Volonté. (147.) Ce choix eft déterminé par le rapport des idées au bien-être de l'Individu.

159. La defcription que notre Auteur fait de la Liberté, eft précédée de quelques paragraphes qui la préparent. Je vais tranfcrire un de ces paragraphes, qui fera connoître de quels principes il eft parti.

“ Si on ne délibere pas, dit-il, (**) on ne choifit pas: on

(*) Ibid. pag. 283 & 284. (**) Page 279, 280.

Chap. XII.

„ ne fait que ſuivre l'impreſſion des Objets. En pareil cas, la „ Liberté ne ſauroit avoir lieu.

„ Mais pour délibérer, il faut connoître les avantages & les „ inconvéniens d'obéir à ſes deſirs ou d'y réſiſter; & la délibé„ ration ſuppoſe de l'expérience & des connoiſſances. La Liberté „ en ſuppoſe donc également.

„ Si notre Statue ayant un beſoin, ne connoiſſoit encore „ qu'un ſeul Objet propre à la ſoulager, & ne prévoyoit aucun „ inconvénient à en jouir, elle s'y porteroit non-ſeulement ſans „ délibérer, mais même ſans en avoir le pouvoir; car elle n'auroit „ pas de quoi délibérer: elle ne feroit donc pas libre."

M. de Condillac affirme donc dans ce paragraphe, qu'un Etre qui *cede* à l'impreſſion d'un Objet ſans *délibérer* & ſans *pouvoir* délibérer, n'eſt pas *libre:* que ſi cet Etre a un beſoin, & qu'il ne connoiſſe qu'un Objet propre à le ſatisfaire, l'*acte* par lequel il y ſatisfait, n'eſt pas un acte de la *Liberté.*

Mais, quand cet Etre *cede* à l'impreſſion d'un Objet *ſans délibérer*, c'eſt en vertu du plaiſir attaché à cette impreſſion. Cet Etre *fait* donc *ce qui lui plaît; & faire ce qui plaît*, c'eſt *agir librement;* c'eſt *exécuter ſa volonté.* (149.)

Quand cet Etre ſatisfait au *beſoin* qui le preſſe, il *fait* encore *ce qui lui plaît:* ſa *Volonté* eſt de *ſatisfaire* à ce *beſoin:* cette Volonté *s'exécute:* il eſt donc *libre.* Il importe fort peu qu'il connoiſſe pluſieurs Objets ou qu'il n'en connoiſſe qu'un ſeul: il ſuffit qu'il *agiſſe* conſéquemment à *ſa Volonté.* (149, 152, 153.)

La *délibération* prouve ſimplement que l'Etre qui délibere n'a pas aſſez de pénétration ou d'intelligence pour voir du premier coup-d'œil le vrai meilleur. La Volonté, toujours ſubordonnée

à l'Entendement, (147.) flotte quelque tems entre des idées plus ou moins oppofées : vient-elle enfin à fe fixer ? la Liberté s'exerce : un parti eft préféré : l'Ame agit conféquemment à cette préférence.

L'ETRE dont l'INTELLIGENCE embraffe à la fois tous les Poffibles & toutes les combinaifons des Poffibles, a vu de toute Éternité le *Vrai Bien* & n'a jamais *délibéré*. Cet ETRE eft SOUVERAINEMENT LIBRE ; par un Acte de SA LIBERTÉ, IL a rendu actuel l'Univers poffible.

LE Philofophe (*) qui a introduit cet ETRE *choififfant* entre les Plans des Univers *poffibles* le meilleur, me paroît s'être plus exprimé en Poëte qu'en Métaphyficien. Ici, le *Poffible* n'eft pas ce qui l'eft *en foi* ; mais, le *Poffible* eft ici ce qui l'eft relativement à la CAUSE QUI peut l'*actualifer*. Dans ce fens, un feul Univers étoit poffible ; c'étoit celui qui étoit en rapport avec les Attributs de la CAUSE pris collectivement. Et entre deux Univers parfaitement égaux en bonté, comment eût-ELLE choifi ? ELLE fe connoît ELLE-même, & dans l'Idée qu'ELLE a d'ELLE-même étoit celle de l'Univers *actuel*, expreffion de fa PUISSANCE & de fa SAGESSE. Cette Idée infiniment complexe renfermoit de toute éternité dans fa compofition toutes les modifications poffibles de la Matiere & des Efprits.

160. TOUTES ces erreurs que l'on a commifes fur les Facultés de notre Ame, (155, 156, 157, 158, 159.) doivent principalement leur origine au peu de foin qu'on a pris de bien analyfer ces Facultés. On a confondu ce que l'on devoit diftinguer : on n'a pas vu nettement comment ces Facultés font fubordonnées les unes aux autres ; comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres.

(*) LEIBNITZ, *Theod.*

CHAP. XII.

Je le répete donc; (71.) ce ne sera que par l'analyse, & par une analyse poussée aussi loin qu'il est possible, que l'on pourra espérer de parvenir à quelque chose de vraisemblable sur la Méchanique de notre Etre. Il faut que le Psychologue étudie l'Homme comme le Physicien étudie la Nature.

161. Au reste, quoique nous soyons obligés de décomposer, pour ainsi dire, notre Etre, afin de parvenir à connoître & à développer ses Facultés, nous ne devons pas oublier que ces Facultés ne sont que l'Ame elle-même considérée sous diverses faces.

Les Facultés de l'Ame n'agissent donc pas séparément; mais elles agissent collectivement. Ce que l'Entendement a jugé bon, la Volonté l'embrasse à l'instant, & au même instant la Liberté l'exécute.

Vouloir & pouvoir agir, & ne pas agir sont deux choses contradictoires. La Volonté est active, c'est-à-dire, libre. (148.) Ce qu'elle veut & peut exécuter, elle l'exécute.

Mais, il ne faut pas prendre pour un *acte* de la Liberté la *suspension* d'un acte de la Liberté. (155.) L'Ame n'agit pas lorsqu'elle ne veut pas agir, & elle ne veut pas agir lorsqu'elle n'a point de raison d'agir. (147.) La Liberté ne se déploie pas d'elle-même, indépendamment de la Volonté. (149.) Elle n'est pas une Force qui tende continuellement à produire un certain effet, (ibid.) & qu'il faille retenir pour qu'elle ne le produise pas. La Liberté n'est, encore une fois, qu'un simple pouvoir d'agir: la Volonté réduit ce pouvoir en acte.

CHAPITRE XIII.

De la dégradation des mouvemens dans les fibres fenfibles, & de celle des fenfations, qui lui correfpond.

Du defir; de fa méchanique & de fes effets.

Naiffance des fonges.

Idée générale de la méchanique qui les produit.

Examen de la queftion fi l'Ame a plufieurs idées préfentes à la fois.

162. ÉLOIGNONS l'objet qui excite dans l'Ame de notre Statue cette fenfation qui lui plaît le plus; (88; 90.) & éloignons-le au point qu'il ne puiffe plus agir fur l'Organe. Je l'ai déja obfervé: (51.) le mouvement que l'objet a imprimé à l'Organe, ne s'éteint pas au même inftant que l'objet a ceffé d'agir. Le mouvement eft une Force communiquée qui ne s'éteint que par degrés. Le principe de cette dégradation eft, comme l'on fait, dans la communication de cette Force aux Corps environnans. Plus le Corps en mouvement communique de fa Force, plus il en perd. Et fi ce qu'il perd à chaque inftant ne lui eft pas rendu, il paffe enfin de l'état de mouvement à l'état de repos. CHAP. XIII.

163. CECI eft l'effet de cette Loi fi généralement obfervée dans la Nature, que *rien ne s'y fait par fauts.* Cette Loi réfulte elle-même de ce grand principe, *qu'il n'eft point d'effet fans une raifon capable de le produire.*

L'ÉTAT actuel d'un Corps mu a fa raifon dans l'état qui a

précédé immédiatement. La déperdition, comme l'accélération du mouvement, obfervent également la *Loi de continuité.*

164. L'Expérience démontre qu'il en eft à cet égard du mouvement des fibres du Cerveau, comme du mouvement de tous les Corps qui font expofés fous nos yeux. Si un de nos fens a été fortement ébranlé par un Objet, la fenfation qui réfulte de cet ébranlement, continuera après que l'Objet aura ceffé d'agir. Je renvoie là-deffus à l'exemple que j'ai rapporté dans le paragraphe 55.

165. Le mouvement s'éteint très-promptement dans les Corps mols & dans ceux dont les furfaces font raboteufes; il fe conferve plus long-tems dans les Corps élaftiques & dans ceux dont les furfaces font très-polies. On peut donc inférer de la durée de certaines fenfations, (55.) que l'Inftrument immédiat du Sentiment eft doué d'une certaine élafticité ou d'une très-grande mobilité. La conjecture que j'ai indiquée fur le Siege de l'Ame (31.) s'accorde fort bien avec cette induction.

166. Ainsi, la durée des fenfations eft en raifon compofée de la mobilité des Organes, du tems pendant lequel les Objets ont agi fur les Organes, & de l'intenfité de cette action.

167. La fenfation qui fixe l'Attention de notre Statue (145.) fuit donc la dégradation du mouvement qui l'occafione. (162, 164.) Elle s'affoiblit par degrés, & l'Ame fent cet affoibliffement; car c'eft une Loi de l'Union, qu'il ne furvient aucun changement dans les fibres fenfibles, qu'il n'y ait dans l'Ame quelque chofe qui correfponde à ce changement. (44.) L'Ame a la confcience de fes modifications.

168. L'Ame de la Statue paffe donc d'un plaifir vif à un plaifir

plaisir moins vif; (118, 120, 121, 122.) d'un mieux-être à un moins bien-être. (53, 115.)

Elle ne peut éprouver le moins bien-être qu'elle ne se rappelle le mieux-être. Si elle ne se le rappelloit point, comment sentiroit-elle qu'elle est moins bien? J'ai tenté de pénétrer la maniere dont le rappel s'opere. (111.)

169. La Statue ne démêle pas tous les degrés par lesquels la sensation passe en se dégradant: elle ne saisit que les degrés les plus sensibles. L'Organe n'est pas assez délicat pour transmettre à l'Ame toutes ces nuances. La flamme d'une bougie vue à six pieds de distance, n'affecte pas l'œil moins sensiblement que si elle n'étoit vue qu'à cinq pieds. Il est cependant bien clair que les rayons sont plus écartés à six pieds de distance, qu'ils ne le sont à cinq pieds, &c.

170. Le sentiment que l'Ame a de la dégradation de la sensation; l'espece de comparaison (115.) qu'elle fait entre l'état de dégradation sensible, & l'état où la sensation étoit dans sa force, excite en elle le desir de jouir encore de cet état.

171. Ce desir devient d'autant plus vif, que la sensation s'affoiblit davantage. Il naît de la *différence* des situations. Plus les situations viennent à *différer*, plus l'Ame sent la diminution de son bien-être: plus elle le sent, plus elle desire le mieux-être dont elle a le souvenir. (168.)

172. Qu'est-ce que ce *desir?* Pour le savoir, j'observe ce qui se passe au-dedans de moi lorsque je desire.

Pressé de la soif, & ne pouvant satisfaire à ce besoin, mon Imagination me retrace une eau crystalline qui fuit en murmurant: je crois la voir, l'entendre murmurer: je m'imagine la

fentir fur mes levres : elle inonde déja mon palais defféché : j'en bois à longs traits.

Plus mon Imagination me retrace avec force le plaifir que j'ai goûté en me défaltérant, plus je fouffre de ne jouir de ce plaifir qu'en idée. Le fentiment de la foif en devient plus incommode, plus actif. Ce fentiment réagit fur l'Imagination, & l'Imagination fur ce fentiment.

173. Je vais analyfer cette fituation : je parviendrai peut-être à découvrir la méchanique du *defir.*

Les fenfations doivent leur origine à l'action des Objets fur les Sens & à celle des Sens fur l'Ame. (17, 18, 19, 21, 45.) Les fenfations fe confervent dans le Cerveau, (57, 58, 95.) & l'Ame les rappelle. Ce rappel eft un effet de l'Activité de l'Ame, & cette Activité, l'Ame la déploie fur fon Corps : (128, 129.) car, puifque la Mémoire tient au Corps, (57, 58.) il faut que l'Ame agiffe fur fon Corps lorfqu'elle rappelle les fenfations.

L'Ame agit donc fur les différens points du Cerveau (34.) auxquels tiennent les fenfations. Elle agit fur les fibres fenfibles qui ont été mues par les Objets : elle y excite des ébranlemens femblables ou analogues à ceux que les Objets y avoient excités. Par-là, elle réveille les fenfations attachées à ces ébranlemens.

La méchanique de l'Imagination ne differe point à cet égard de celle de la Mémoire. Ces deux Facultés ne font proprement que la même Faculté confidérée fous diverfes faces, comme je le ferai voir ailleurs.

174. Lors donc que je crois voir, entendre, toucher, goûter, boire une eau pure, (172.) mon Ame agit fur les différens

Sens fur lefquels cet objet avoit agi auparavant: elle y excite des mouvemens femblables ou analogues à ceux que cet objet y avoit excités. (173.) Elle fe procure ainfi une jouiffance imaginaire de cet objet; & voilà le *defir*.

175. MAIS, le fentiment qu'a mon Ame de la différence qui eft entre cette jouiffance imaginaire & la jouiffance réelle qu'elle a éprouvé, augmente l'activité du defir. Mon Ame fait effort pour élever la jouiffance imaginaire au degré de vivacité de la jouiffance réelle. Elle augmente de plus en plus l'intenfité des mouvemens qu'elle communique aux fibres de différens Sens & à différentes fibres du même Sens. (84.) Le befoin n'en devient que plus preffant; car mon Ame ne peut fe repréfenter vivement le plaifir qu'elle a goûté en fe défaltérant, qu'elle ne foit plus affectée de la privation de ce plaifir & du befoin dont il eft l'effet.

176. L'AME de notre Statue fait donc effort pour ramener la fenfation qui s'affoiblit (162, 167.) au degré de vivacité qui lui procuroit le plus de plaifir. (168.) Elle agit donc fur les fibres repréfentatrices de ce degré, ou aux mouvemens defquelles le fouvenir de ce degré a été attaché: (111.) elle augmente par-là l'intenfité de ces mouvemens, & conféquemment la vivacité du fouvenir qui leur correfpond. (173, 174, 175.)

177. MAIS, la Force motrice dont l'Ame eft douée n'eft pas illimitée. Cette Force s'épuife par un exercice trop long-tems continué. (53.) L'Ame de la Statue tombe donc infenfiblement dans une forte d'épuifement. Tout mouvement ceffe enfin dans les fibres, & l'Ame rentre en léthargie.

178. IL fuit des principes que j'ai établis fur l'Activité de l'Ame dans les Chapitres XI & XII, que l'Ame ne peut fe tirer par elle-même de cet état de léthargie. Pour que fon Activité fe déploie, il faut qu'elle foit déterminée à fe déployer par quelque

motif préfent à l'Entendement, & que la Volonté embraffe. (130, 131, 147, 148, 149, 150, 161.) Or, il n'eft point de motif où il n'eft point de fenfation, & il n'eft point de fenfation où il n'eft point de mouvement qui l'occafione. (17, 18, 19, 20, 21.)

L'Ame demeureroit donc dans une inaction éternelle fi une caufe extérieure ne mettoit fon Activité en jeu. Cette caufe réfide dans les mouvemens imprimés aux fibres nerveufes. (26, 30, 31, 32, 33.)

179. Soit que ces mouvemens dérivent de l'action des Objets, foit qu'ils aient leur raifon dans quelqu'impulfion interne du Cerveau, l'effet eft effentiellement le même. L'Ame éprouve à l'inftant les fenfations attachées à ces mouvemens, & fon Activité fe déploie.

180. Si nous fuppofons donc qu'il fe faffe dans le Cerveau de notre Statue quelque mouvement qui fe communique aux fibres qui ont été ébranlées par les corpufcules émanés de la rofe, ou par les corpufcules émanés de l'œillet, les fenfations qui répondent au mouvement de ces fibres fe réveilleront auffitôt; & ce fera un *fonge* que la Statue ne pourra encore diftinguer de la *veille*.

181. Les mouvemens de la circulation & d'autres qui en dérivent, (24.) peuvent occafioner de ces impulfions qui fe communiquent aux fibres fenfibles qui ont été mues par les Objets. J'ajoute *qui ont été mues*, parce que j'ai fait voir dans le paragraphe 87, que cette condition eft effentielle.

182. Ainsi, le *fonge* de notre Statue ne peut rouler que fur les deux fenfations qu'elle a éprouvées. Elles feront réveillées à la fois, fi l'impulfion interne agit à la fois fur les fibres auxquelles

tiennent ces ſenſations. Elles ſeront réveillées l'une par l'autre, ſi l'impulſion interne n'agit que ſur les fibres appropriées à une des ſenſations. (73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 2, 3, 4, 5, 8.)

183. Comme la ſenſation de l'œillet eſt celle qui a excité l'Attention (133, 134, 135.) & le deſir (170, 171.) de la Statue, les fibres appropriées (85.) à cette ſenſation ſont celles qui ont été le plus fortement ébranlées. (136, 137, 139, 145, 176.) Une conſéquence néceſſaire de cela, c'eſt que ces fibres ſont auſſi celles qui ont le plus de diſpoſition à ſe mouvoir. (88.) Je me ſuis beaucoup appliqué à approfondir tout ce qui concerne cette diſpoſition. Je renvoie là-deſſus aux Chapitres VII, VIII & IX.

Il y a donc lieu de penſer, que la ſenſation de l'œillet ſera celle que l'impulſion interne (181.) réveillera la premiere. Cette ſenſation réveillera à ſon tour celle de la roſe. (87.) L'Ame donnera de nouveau ſon Attention à celle de l'œillet; (134, 135.) & ce jeu ſe répétera autant de fois qu'une nouvelle impulſion ébranlera les fibres.

184. Que des impulſions inteſtines puiſſent agir ſur les fibres ſenſibles & réveiller ainſi les ſenſations attachées à l'ébranlement de ces fibres, c'eſt un fait que l'expérience atteſte. Si, pendant que je ſuis dans l'obſcurité, je preſſe fortement le coin de mon œil avec le doigt, je verrai à l'inſtant des éclats de lumiere. La ſimple preſſion du doigt fait donc ſur le nerf optique une impreſſion ſemblable à celle qu'y produiroit la préſence d'un Corps lumineux. Une circulation trop accélérée produit ſur ce nerf les mêmes effets. Elle en produit d'analogues ſur le nerf auditif: l'on croit entendre alors différens ſons.

Je pourrois aiſément groſſir la liſte de ces faits: mais ceux que je viens d'indiquer me paroiſſent ſuffire pour établir la vérité dont il s'agit.

CHAP. XIII.

185. J'AI fuppofé que la Statue avoit les deux fenfations préfentes à la fois: (116, 133.) comme il eft des Philofophes qui doutent fi nous avons *à la fois* plufieurs idées, je fuis acheminé à traiter ici cette queftion.

AVANCER que l'Ame a plufieurs fenfations préfentes à la fois, c'eft avancer que l'Ame éprouve dans le même inftant indivifible différentes modifications. J'ai admis cela; mais parce que je ne l'ai pas prouvé, ce n'étoit qu'une pure fuppofition: je dois maintenant démontrer que cette fuppofition eft vraie, s'il eft poffible de démontrer quelque chofe dans une pareille matiere.

186. MA démonftration eft très-fimple. Si l'Ame n'éprouvoit pas *à la fois* plufieurs fenfations, il n'y auroit point de *Réminifcence*, & s'il n'y avoit point de Réminifcence, il n'y auroit point de *Perfonnalité*. (90, 113.)

JE dis d'abord qu'il n'y auroit point de Réminifcence: car fi lorfque l'Ame éprouve pour la feconde ou la troifieme fois une fenfation, elle ne fe rappelloit point qu'elle l'a éprouvée, cette fenfation lui paroîtroit auffi nouvelle que fi elle ne lui eût jamais été préfente.

TOUTES les fenfations feroient donc ifolées dans l'Ame. Elles fe fuccéderoient les unes aux autres fans qu'il y eût jamais entr'elles cette liaifon que forme la Réminifcence. Il n'y auroit point de *Moi* qui raffemblât ces fenfations: il n'y auroit point de *Perfonnalité*. (113.)

187. MAIS, fi lorfque l'Ame eft affectée pour la feconde ou la troifieme fois d'une fenfation, elle fe rappelle au même inftant qu'elle l'a déja éprouvée, elle revêt à la fois deux modifications différentes. Elle a la confcience de la fenfation excitée actuellement par l'objet & la confcience que cette fenfation l'a déja affectée.

Ces deux ſentimens ne peuvent être ramenés à un ſentiment unique : car le ſentiment d'une ſenſation nouvelle ne peut renfermer le ſentiment d'une ſenſation qui n'eſt pas nouvelle.

L'Ame a donc dans le même inſtant indiviſible, deux ſentimens très-diſtincts, ou qui different eſſentiellement l'un de l'autre.

188. Par une conſéquence néceſſaire du même principe, ſi l'Ame n'avoit pas pluſieurs idées préſentes à la fois, elle ne pourroit comparer ou juger. Cette propoſition eſt facile à démontrer. Si l'idée du *Sujet* diſparoiſſoit au même inſtant que l'Ame a l'idée de l'*attribut*, comment pourroit-elle juger que l'idée de l'attribut eſt renfermée dans celle du Sujet ?

Le Sujet & l'attribut ſont deux idées *relatives* : l'une ſuppoſe l'autre. Pour que l'Ame apperçoive la relation, il faut néceſſairement qu'elle ait les deux idées préſentes à la fois, puiſque le *jugement* n'eſt que la perception du rapport qui lie ces deux idées.

189. Mais, dit-on, les idées ſe ſuccedent dans l'Ame avec une ſi grande rapidité, qu'elle équivaut preſqu'à la ſimultanéité. En paſſant rapidement de l'idée du Sujet à celle de l'attribut, l'Ame ſent qu'elle n'a pas changé d'état ; & ce ſentiment eſt ce que nous nommons *jugement affirmatif*.

Je n'oppoſerai à cette opinion qu'un ſeul argument : il ſuffira à la détruire.

Il eſt des jugemens *négatifs*, comme il eſt des jugemens *affirmatifs*. Lorſque l'Ame juge qu'un attribut ne convient pas à un Sujet, elle ſent donc que ſon état change en paſſant de l'idée de ce Sujet à l'idée de cet attribut. Pour qu'elle ſente ce changement, il faut qu'elle compare les deux états, & pour qu'elle les compare, il faut qu'elle les ait préſens à la fois. Si elle n'avoit

jamais à la fois qu'une ſeule idée, ſon état ſeroit toujours *abſolu* & jamais *comparatif.* Elle changeroit continuellement d'état, & ne s'en appercevroit jamais.

190. L'AME n'auroit donc point d'idées *relatives*, & conſéquemment de plaiſirs *relatifs.* J'entends par ces plaiſirs ceux qui naiſſent de la comparaiſon que l'Ame fait entre différentes ſenſations ou différentes perceptions qui coexiſtent dans l'Ame, ou qui s'y ſuccedent dans un certain ordre. Ainſi, l'*Harmonie* en Muſique, en Peinture, en Architecture, en Sculpture, &c. ſeroit perdue pour l'Ame ſi elle n'avoit qu'une ſeule idée préſente *à la fois.*

191. ET qu'on ne diſe pas que l'Ame a des idées *complexes*: car pour avoir une idée complexe, il faut avoir à la fois toutes les idées particulieres dont elle n'eſt que l'aſſemblage ou le réſultat. Je ne puis avoir l'idée complexe d'une Statue, que je n'aie les idées de toutes les Parties qui la compoſent; car toutes les Parties d'une Statue & cette Statue ne ſont qu'une ſeule & même Choſe. Je ne puis juger que cette Statue eſt belle, ſi je ne compare entr'elles ſes différentes Parties & les proportions de chaque Partie.

192. ENFIN, ſi l'Ame n'avoit jamais qu'une idée préſente à la fois, elle n'auroit ni Volonté, ni Attention, ni deſir.

ELLE n'auroit point de Volonté, parce que la Volonté ſuppoſe un choix, & que le choix ſuppoſe la préſence de deux ou de pluſieurs idées que l'Entendement compare. (147.)

ELLE n'auroit point d'Attention, parce que l'Attention eſt un exercice de la Force motrice, qui a ſa raiſon, ou dans la prépondérance du plaiſir d'une ſenſation ſur celui d'une autre ſenſation, (144.) ou dans un motif étranger à l'Objet de la ſenſation, mais qui ne peut en être ſéparé. (140.)

ELLE

Elle n'auroit point de desir, parce que le desir est le souvenir ou la représentation d'un état plus agréable ou moins douloureux que celui dont l'Ame est actuellement affectée, (170, 171, 172 & suiv.) &c. Chap. XIII.

CHAPITRE XIV.

Théorie générale des idées.

Des idées sensibles.

De leur division en simples & en concretes.

Des abstractions sensibles.

De l'Imagination.

193. Il faut que j'épuise tout ce qui découle nécessairement des deux premieres sensations de notre Statue : la marche analytique que je me suis prescrite l'exige. Chap. XIV.

Quand la sensation de l'œillet succédera à celle de la rose, la sensation de la rose, à celle de l'œillet ; quand cela aura été répété plusieurs fois, la Statue acquerra-t-elle les idées de succession, de nombre, de durée, d'existence ?

194. J'apperçois que la solution de ces questions dépend de la détermination précise du mot idée.

Dans le paragraphe 19, j'ai pris ce mot dans sa signification la plus étendue, pour toute maniere d'être de l'Ame, dont elle a la *conscience*. Je pouvois donner là à ce mot le sens le plus étendu : je parlois de l'origine de toute idée.

Mais les manieres d'être de l'Ame varient comme les degrés de ſa perfection. Le mot *idée* reçoit donc différentes déterminations ſuivant les manieres d'être que l'Ame revêt.

Tantôt il n'exprime que de pures ſenſations: tantôt il déſigne des notions. Il s'applique ainſi au Sentiment & à la Réflexion. Je ſuis donc obligé d'ébaucher ici la Théorie des idées, & d'abandonner pour quelque tems ma Statue: je la reprendrai enſuite avec plus d'avantage. (132.)

195. La *ſenſation* eſt une modification de la Faculté de ſentir; & cette modification toujours accompagnée de plaiſir ou de douleur, a ſon origine dans l'ébranlement des fibres ſenſibles, (17.) ſoit que cet ébranlement ait ſa cauſe dans l'impreſſion d'un Objet, ſoit qu'il dérive de quelque mouvement inteſtin qui ſe communique à ces fibres. (181, 184.)

196. La *perception* ne differe de la ſenſation que dans le degré de l'ébranlement. La *perception* eſt, comme la définit l'Ecole, *la ſimple appréhenſion de l'Objet*: elle annonce ſimplement ſa préſence. Si l'ébranlement augmente au point que la perception ſoit accompagnée de plaiſir ou de douleur, elle devient *ſenſation*. Je vois de la lumiere; j'ai une perception. Cette lumiere eſt-elle aſſez forte pour offenſer l'Organe? j'éprouve une ſenſation.

197. L'Ame compare entr'elles des perceptions. Elle ſent qu'une perception n'eſt pas une autre perception. Ce ſentiment réſulte de la différence qui eſt entre un mouvement & un autre mouvement, & du rapport de chaque mouvement à la Senſibilité ou à la *Perceptibilité*. (119.)

198. Nous ne ſavons en quoi conſiſte ce rapport, parce que nous ignorons ce qui conſtitue dans l'Ame la Perceptibilité. Mais nous ſavons qu'il ne ſe fait aucun mouvement dans les

fibres fenfibles, qu'il n'y ait dans l'Ame quelque chofe qui correfponde à ce mouvement. Cette chofe eft ce que nous nommons du nom général de *fenfation* ou de *perception.*

199. AINSI, nous ne pouvons définir les fenfations, & pour connoître telle ou telle fenfation particuliere, il faut l'éprouver. Pour pouvoir l'éprouver, il faut être doué de l'Organe au jeu duquel cette fenfation a été attachée. Et comme chaque Efpece de fenfation a fon organe ou fes fibres propres, (85.) le fentiment d'une fenfation ne peut nous donner celui d'une fenfation d'efpece différente. Un Homme dont le Nez feroit dépourvu des fibres appropriées à l'odeur de l'œillet, ne pourroit acquérir aucun fentiment de cette odeur. L'Activité des Corps eft donc, par rapport aux Etres fentans, en raifon directe du nombre & de la qualité des inftrumens au moyen defquels ils en éprouvent les impreffions. Il peut donc y avoir des Etres pour lefquels ce Monde eft très-différent de ce qu'il nous paroît être. Pour varier le Spectacle de l'Univers, l'AUTEUR de l'Univers a pu ne varier que les Lunettes.

200. UNE perception n'étant que l'Ame elle-même modifiée, elle ne peut éprouver cette perception qu'elle ne fente que c'eft elle qui l'éprouve. Ce fentiment eft ce que les Métaphyficiens nomment *confcience* ou *apperception*, & il eft inféparable de toutes les opérations de la Senfibilité & de la Liberté. L'Ame ne fe connoît point elle-même: elle ne connoît que par le miniftere des Sens, & elle n'eft rien de ce qui tient aux Sens. (2, 17.) Mais l'Ame fent ce qui fe paffe en elle; & elle ne peut le fentir, qu'elle ne fente en même tems que c'eft en elle que cela fe paffe. Elle s'identifie donc avec fes perceptions; & nous avons vu que cette identification eft le fondement de la perfonnalité. (113.)

201. LES rapports (40.) qui lient l'Activité des Objets à celle des Sens, l'Activité des Sens à celle de l'Ame, donnent

naiſſance aux ſenſations & aux perceptions. L'Ame apperçoit donc les Objets ſous ces rapports. Ses premieres ſenſations, ſes premieres perceptions n'en ſont ainſi que de ſimples réſultats, abſolument indépendans de toute opération de l'Eſprit. Elles ſont les Loix (40.) primitives de notre Etre. Chaque Sens tranſmet à l'Ame ſon Objet dans le rapport de l'Activité de cet Objet à la méchanique de ce Sens. Et parce que tout ce qui exiſte hors de l'Ame a des déterminations (ibid.) indépendantes de l'Ame, chaque ſenſation, chaque perception a ſes déterminations qui la diſtinguent de toute autre, & qui ſont qu'elle eſt ce qu'elle eſt.

202. Entre ces modifications de l'Ame, qui ſont de ſimples réſultats des impreſſions des Objets ſur les Sens, (201.) il en eſt que l'Ame ne peut *décompoſer*, parce qu'elles répondent à une *impreſſion* qui eſt *une* & *ſimple.*

Les modifications de l'Ame qui ont ce caractere, portent le nom d'*idées ſimples.*

Telles ſont les ſenſations des odeurs, des ſaveurs, des ſons, des couleurs, du froid, du chaud, &c. de toutes les qualités ſenſibles.

Chacune de ces ſenſations eſt en ſoi *une*, *ſimple.* L'Ame peut bien y démêler des degrés; (162, 3, 4, 5, 6, 7, 9.) mais ces degrés ſont toujours des degrés de la même ſenſation. La ſenſation eſt toujours une, abſolument une dans chaque degré.

Les perceptions de l'étendue, de la ſolidité, de la Force d'inertie, du mouvement ſont encore des idées *ſimples.*

Car, quoique dans une étendue quelconque, l'Ame découvre des parties; ces parties ſont toujours de l'*étendue :* cette étendue eſt toujours en ſoi une, ſimple. Ceux donc qui ont entrepris de

définir l'*étendue*, ont entrepris de définir une odeur, un ſon, une couleur. Dire avec l'Ecole, que l'*étendue* eſt *ce qui a des parties hors de parties*, ce qui a des parties *les unes hors des autres; partes extra partes*, c'eſt dire que l'étendue eſt étendue.

Une *Force* quelconque eſt ce qu'elle eſt: ſes effets la déterminent, la manifeſtent. (123, 124.) Mais, ces effets ne ſont pas cette Force; ils n'en ſont que le produit. Les degrés de cette *Force* ne ſont que cette Force augmentée ou diminuée. Sa direction eſt ſa détermination vers un point plutôt que vers un autre point, &c.

Appliquez cela à la ſolidité, à la Force d'inertie, au mouvement, à toutes les *Forces phyſiques.* Toutes ſont eſſentiellement *ſimples*, au moins dans notre maniere de ſentir & de concevoir: mais elles peuvent ſe combiner enſemble & concourir à produire certains effets, comme je le dirai bientôt.

Observez néanmoins qu'il eſt de ces Forces qui ne ſont point ſuſceptibles d'*augmentation* ni de *diminution.* Telles ſont celles qui conſtituent ce que nous nommons les *attributs eſſentiels* de la matiere. Ces Forces demeurent invariablement les mêmes dans chaque Partie de la *Matiere.* Leurs effets ſont partout uniformes. La perception de ces effets eſt une idée *ſimple.*

Il en eſt à cet égard des *Forces intellectuelles* comme des Forces phyſiques. La perception, le ſentiment d'un acte de l'Entendement, de la Volonté, de la Liberté eſt une idée *ſimple.* Nous ne pouvons pas plus décompoſer ces Forces, ces Facultés que nous ne pouvons décompoſer l'Ame dont elles ſont les *attributs eſſentiels.* (*)

(*) †† Ce que j'eſquiſſois dans ce paragraphe 202 en Septembre 1757, ſur la *ſimplicité* ou l'*immatérialité* des Forces que nous nommons *phyſiques*, feu M. Lambert, de l'Académie de Pruſſe, l'avoit développé depuis avec

CHAP. XIV.

203. VOILA les différens *genres* de fenfations & de perceptions qui compofent la claffe des idées fimples. Le caractere de ces idées eft, comme l'on voit, de ne pouvoir être décompofées en d'autres idées. Chaque idée fimple eft une au fens le plus étroit. On nomme ces idées; on ne les définit point; car la *définition* eft l'énumération des idées que renferme un fujet. Mais, fi un fujet fimple agit, on le définit par fon action. C'eft ainfi que l'on définit les Forces; (123, 124, 202.) l'Ame, par fes opérations. (4, 124.)

204. REMARQUONS ici, que ce qui nous donne des idées fimples n'eft point *fimple*. Par exemple, ce qui donne à notre Statue la fenfation de l'odeur d'œillet, eft *compofé*. L'objet eft un compofé de corpufcules: (38.) l'organe eft un compofé de fibres. (41, 42, 43.) Mais, ces corpufcules font à-peu-près fimilaires; les fibres le font pareillement. (85, 111.) Chaque corpufcule, chaque fibre, chaque fibrille produit donc le même effet effentiel. Ce font des Forces infiniment petites, qui concourent par leur réunion à donner à la fenfation un certain degré d'intenfité. La fenfation eft effentiellement la même dans toutes les fibrilles; mais, s'il n'y avoit qu'une fibrille qui fût affectée, la fenfation feroit infiniment foible.

beaucoup de profondeur dans fa favante *Architectonique*, publiée en Allemand en 1771; & la finguliere conformité des idées de ce grand Métaphyficien avec les miennes me flatte d'autant plus, qu'il étoit beaucoup plus capable que moi d'approfondir ce fujet abftrait. Ceux de mes Lecteurs qui ne poffedent pas la langue Allemande, trouveront un Précis très-bien raifonné de la Théorie des Forces de M. LAMBERT dans un petit Ouvrage publié en François, à la Haye en 1780, fous le titre d'*Expofition de quelques points de la Doctrine des Principes de M. LAMBERT*. L'Auteur très-eftimable de cet Écrit étoit lui-même très-capable de manier les matieres les plus difficiles de la Métaphyfique.

J'ai eu encore la fatisfaction de m'être rencontré, fans le favoir, avec l'habile Académicien de Berlin, fur les principes les plus fondamentaux de la Pfychologie, & je ne pouvois guere avoir de meilleures preuves que je ne m'étois pas trompé à l'égard de ceux que j'avois moi-même pofés pour fervir de bafe à mes recherches pfychologiques.

C'EST donc de l'identité & de la ſimultanéité de l'action des fibres que réſultent la ſimplicité & l'intenſité de l'impreſſion. De la ſimplicité & de l'intenſité de l'impreſſion réſultent celles de la ſenſation.

ENTENDEZ par cette *intenſité* celle qui eſt attachée au nombre des fibres mues. Il eſt une autre ſource d'intenſité; c'eſt le degré de mouvement des corpuſcules.

205. QUAND deux ou pluſieurs ordres de fibres d'un même Sens, (85, 86.) ou que des ordres de fibres de deux ou de pluſieurs Sens ſont ébranlés à la fois par un Objet, l'impreſſion qui en réſulte eſt compoſée. La ſenſation ou la perception qui répond à cette impreſſion, eſt donc auſſi compoſée. Elle eſt le réſultat de pluſieurs impreſſions particulieres, & ſpécifiquement ou génériquement différentes. C'eſt ce que l'on nomme *idée compoſée*, par oppoſition aux *idées ſimples*. (202, 203, 204.)

A la claſſe des idées compoſées ſe rapportent les perceptions de tous les Corps qui nous environnent.

ON dit qu'ils ſont des *Touts particuliers* ou *concrets*, pour exprimer leur exiſtence individuelle & leur compoſition. Les perceptions qui repréſentent ces Touts, ſont donc des idées *particulieres* ou *concretes*.

206. LES idées ſimples & les idées compoſées ou concretes étant de purs réſultats de l'action des Objets ſur les Sens, (201, 202, 205.) on les nomme *idées ſenſibles*, par oppoſition à celles dont la formation tient à quelqu'opération de l'Eſprit.

207. LORSQU'UNE idée concrete affecte l'Ame, celle-ci n'eſt pas tellement dépendante de l'action de l'Objet, qu'elle ne puiſſe point du tout modifier cette action. En vertu de cette Activité

que l'Ame exerce fur fes fenfations, (135.) elle peut décompofer l'idée concrete : elle peut féparer, pour ainfi dire, de l'Objet ce qui dans la Nature n'en eft point féparé. Cette opération que l'on nomme *abftraction*, eft un acte de l'Attention. (136, 7.) Les effets de cette Force varient comme fes déterminations. (140.) Tantôt l'Ame eft déterminée à donner fon Attention à une certaine Partie de l'Objet ; & cela fe nomme une abftraction *partielle.* Tantôt elle eft portée à ne fixer qu'un certain mode de l'Objet, fon odeur, fa couleur, fa figure, fon mouvement, &c. & cela fe nomme une abftraction *modale.* Tantôt enfin, elle ne confidere en différentes idées concretes que ce qu'elles ont de commun ; & cela fe nomme une abftraction *univerfelle.*

208. L'Opération de l'Ame dans toutes ces abftractions fe réduit à l'attention qu'elle donne à quelques-unes des impreffions particulieres qui compofent l'idée totale ou concrete. (205.) Comme chacune de ces impreffions a fon caractere propre, fes déterminations, (201.) l'Ame peut les diftinguer (131, 197.) & donner fon attention à l'une préférablement à l'autre, (134, 135.) dans le rapport au motif qui la détermine. (130, 131, 140, 147, 148, 149.)

209. Dans tous ces cas, l'idée *abftraite* n'eft qu'une idée *fenfible* (206.) détachée par l'Attention du Tout dont elle faifoit partie. (205.) Je puis donc nommer abftractions *fenfibles*, toutes les abftractions de ce genre.

210. C'est par une Activité compofée qu'un Objet agit à la fois fur deux ou plufieurs Sens. (205.) Cette activité eft un agrégat de plufieurs Forces particulieres qui confpirent à produire un certain effet. (202.) Cet effet eft l'idée concrete qui s'excite alors dans l'Ame, (ibid.) & qui eft comme l'expreffion idéale de ces Forces. C'eft ainfi que la réunion de diverfes Forces qui

qui sont dans la Matiere, donne à l'Ame l'idée concrete du *Corps*. Ce qui excite dans l'Ame l'idée de l'*étendue*, n'est pas ce qui lui donne l'idée de l'*inertie*. Chaque qualité sensible est de même l'effet d'une Force inhérente au Sujet de cette qualité. Le rapport de cette Force au Sens sur lequel elle agit & la liaison de ce Sens avec l'Ame en vertu de l'Union, donnent naissance à l'idée de la qualité. CHAP. XIV.

211. CHAQUE Sens a sa méchanique, son action, sa fin. Il n'est point de rapport entre les idées que l'Ame reçoit par un de ses Sens & les idées qu'elle reçoit par un autre Sens. Ce n'est donc point une question, si un Aveugle-né, à qui l'on ouvriroit les yeux, reconnoîtroit à la Vue un Corps rond pour être ce même Corps qu'il auroit touché auparavant? S'il n'est aucun rapport entre une odeur & un son, entre une saveur & une couleur, il n'en est point non plus entre les idées que le Toucher nous donne d'un Corps rond, & celles que nous en acquérons par la Vue. Mais, nous jugeons par la Vue de ce que nous avons touché, lorsque l'expérience nous a une fois enseigné à nous servir de ces deux Sens, & qu'elle a produit ce que l'on nomme l'*association des idées*.

212. LES *idées* que les Objets font naître dans l'Ame, peuvent se représenter à l'Ame sans l'intervention des Objets. La Faculté par laquelle ces représentations s'operent, est l'*Imagination*.

213. MAIS, les idées sont attachées aux mouvemens des fibres sensibles. (17, 57, 58.) Pour qu'une idée se présente de nouveau à l'Ame, il faut donc que les fibres appropriées à cette idée (85.) soient mues de nouveau. La disposition du Cerveau à répéter ces mouvemens, constitue donc le physique de l'Imagination.

214. SI une ou plusieurs des idées qui composent une idée *concrete* (205.) sont reproduites, toutes les autres se reproduiront

à l'inſtant. La conſervation des idées tient au Cerveau : (57, 95.) l'idée concrete réſulte des mouvemens excités par un Objet dans différens ordres de fibres d'un ou de pluſieurs Sens ; (205.) la reproduction de l'idée concrete par l'Imagination dépend donc en dernier reſſort d'une communication ſecrete entre les différens ordres de fibres qui concourent à la production de cette idée. En vertu de cette communication, les mouvemens naiſſent les uns des autres. Il n'eſt pas tems encore de chercher à pénétrer le comment de cette liaiſon : je me borne à préſent à indiquer les raiſons qui en établiſſent la vraiſemblance. Je dis la *vraiſemblance* & non la *vérité*, pour ne pas m'expoſer au juſte reproche de témérité, ſi j'oſois décider ſur un ſujet auſſi obſcur. Mais, ſi l'on ſe rappelle les principes que j'ai expoſés dans les Chapitres VII & IX ſur le phyſique de la Mémoire & de la Réminiſcence, on jugera du degré de cette vraiſemblance, & on évaluera le poids des raiſons. Si les fibres ſenſibles de tous les ordres ont une diſpoſition naturelle à retenir les déterminations que les Objets leur ont imprimées, les fibres de différens ordres qui ont été mues à la fois par un Objet, peuvent avoir acquis ainſi une diſpoſition à s'ébranler réciproquement. Les déterminations que le Cerveau reçoit des Objets, répondent à l'action des Objets. Une idée concrete ne peut ſe conſerver qu'il n'y ait dans le Cerveau quelque choſe qui correſponde exactement à l'Objet de cette idée, puiſque l'idée eſt la repréſentation de l'Objet. Cette choſe, la chercherons-nous ailleurs que dans des fibres & des collections de fibres ? Leur ſtructure & leur arrangement reſpectif peuvent renfermer des conditions en vertu deſquelles elles deviennent cauſes réciproques de leurs mouvemens, lorſqu'elles ont été mues enſemble par l'Objet une ou pluſieurs fois. Ces conditions ſont celles d'un problême qui n'a pas encore été réſolu.

215. CE que je viens de dire de la reproduction des idées qui compoſent une idée concrete, doit s'appliquer à la reproduction de toutes les idées concretes qui ont été excitées à la

fois ou ſucceſſivement par différens Objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées ou dans lequel elles ſe ſont ſuccédées, influera ſur celui de leur reproduction par l'Imagination. Je le répete; (214.) je ne cherche point encore comment cela s'opere: je poſe ſimplement les faits. Chap. XIV.

216. Enfin, il en eſt de même encore de la ſucceſſion des idées ſimples. (202.) L'ordre dans lequel les Objets les auront fait naître, déterminera celui dans lequel l'Imagination les reproduira.

CHAPITRE XV.

Suite de la Théorie générale des idées.

Des effets généraux du Langage.

Des abſtractions intellectuelles.

Des notions.

De la Subſtance, des attributs, des modes.

De l'Eſſence.

Réflexions ſur les Eſſences.

De différens genres de notions.

217. Les idées que nous recevons par les Sens, nous les revêtons de ſignes ou de termes qui les repréſentent. De là un nouvel ordre de choſes: de là de nouvelles idées & de nouvelles diſtributions d'idées. La parole développe & perfectionne toutes nos Facultés. Chap. XV.

L'ORIGINE du langage n'eſt point de mon ſujet. Je dois ſuppoſer le langage introduit, & en conſidérer les effets généraux.

218. LA relation naturelle qui eſt entre les Objets & nos idées, eſt indépendante de l'Ame. Il n'eſt point en ſon pouvoir de n'être pas affectée d'une certaine idée lorſqu'un certain Objet agit ſur ſes Sens. L'idée eſt un ſigne *naturel* de l'Objet, & ce ſigne eſt de l'inſtitution du CRÉATEUR.

219. IL eſt d'autres ſignes des Objets, & ces ſignes ſont purement *arbitraires*. Ce ſont ceux qui ont dû leur naiſſance à l'introduction du langage.

CHAQUE Objet, chaque mode, chaque action de cet Objet ont été repréſentés par des caracteres ou par des ſons *articulés*, qui n'ont d'autres liaiſons avec cet Objet & ſes modes, que celles qui dérivent de la convention qui les a établies.

220. TOUTES nos idées ont donc été exprimées par des termes. Ces termes ont été repréſentés à l'Oeil par des lettres, & rendus à l'Oreille par des ſons articulés. On a peint la parole, & on a parlé aux yeux.

221. LORSQUE les idées ſenſibles (206.) ſont repréſentées par des ſignes ou par des termes, la préſence du ſigne ou du terme réveille l'idée qui leur a été attachée. Il ſe forme ainſi entre le ſigne & l'idée une liaiſon analogue à celle qui eſt entre une ou pluſieurs des idées qui compoſent une idée *concrete* & cette idée concrete. (205, 214.) Pour ſe rappeller un Objet, l'Ame n'a plus beſoin d'avoir ſous les Sens un Objet analogue; le ſigne de l'Objet qu'elle veut rappeller, lui ſuffit pour opérer ce rappel.

222. C'EST à la Faculté qui conſerve & rappelle les mots

repréfentatifs des Chofes, que le nom de *Mémoire* a été particuliérement confacré.

223. Mais, les fignes de nos idées font des figures ou des fons. (219, 220.) Ils affectent donc l'Oeil ou l'Oreille. Ils tiennent donc à des fibres de l'Oeil ou à des fibres de l'Oreille. Ces fibres vont aboutir au Siege de l'Âme: là font d'autres fibres qui correfpondent à celles-là, fi même elles n'en font une fimple extenfion. (30.) La confervation & le rappel du figne ou du mot s'operent donc par une méchanique femblable à celle qui opere la confervation & le rappel de l'idée attachée à ce figne ou à ce mot. La Mémoire ne differe donc point effentiellement de l'Imagination; (212, 213.) je l'ai avancé ailleurs. (173.)

224. Un des premiers effets du langage eft donc de multiplier les liens qui uniffent nos idées. Elles ne font pas feulement enchaînées les unes aux autres par les liaifons naturelles qui réfultent de la maniere dont elles ont été excitées par les Objets, (214, 215, 216.) & de l'analogie des Objets entr'eux; elles tiennent encore les unes aux autres par les fignes qui les repréfentent. (221.) Un mot fuffit à réveiller une multitude d'idées.

225. Dans les abftractions fenfibles, (209.) l'opération de l'Ame fe borne à l'attention qu'elle donne à quelques-unes des idées que renferme l'idée concrete. (208.) L'ufage des fignes perfectionne beaucoup cette Faculté d'abftraire, parce qu'il donne à l'Ame plus de facilité à féparer & à fixer les idées qu'elle a féparées.

Lorsque l'Ame manque de fignes pour repréfenter ce qu'elle abftrait, elle ne peut pas toujours tendre affez fon Attention, pour qu'elle ne foit point affoiblie par les idées des chofes qui touchent à celle qu'elle abftrait ou qui coexiftent avec elle. (207.)

PAR exemple, si l'Ame est déterminée à donner son Attention à la figure de l'Objet, son odeur, sa couleur, son mouvement, &c. pourront partager un peu cette attention. Mais, si l'Ame représente par des lignes la figure qu'elle veut abstraire, son Attention sera concentrée dans cette figure, parce que l'idée abstraite existera *à part*. C'est cette sorte d'abstraction qui est l'objet de la Géométrie. L'objet de la Géométrie n'existe donc point dans la Nature.

PLUS la figure sera composée, plus le signe deviendra nécessaire. C'est que les contours étant variés, l'Attention en est partagée. Elle le seroit plus encore, si le signe ne détachoit l'idée & ne la faisoit exister à part.

226. CE que l'Ame exécute par les signes sur les modes d'un Sujet, elle peut l'exécuter sur les effets des Agens & sur les rapports qui lient les Agens entr'eux. Elle représentera donc par des termes ces effets, ces rapports: elle les détachera ainsi des Objets, & en fera autant d'Êtres idéaux sur lesquels ses Facultés se déploieront. De là toute la Théorie des qualités physiques & des qualités intellectuelles & morales.

227. LA facilité de séparer ou d'abstraire conduit à la *généralisation* des idées qui ont été abstraites. Il n'existe dans la Nature que des Touts particuliers ou *concrets*. (205.) Les rapports sous lesquels on peut considérer ces Touts, dérivent des qualités que les Sens nous y découvrent. Entre ces qualités il en est qui conviennent à plus ou moins de Sujets. De là les distributions des *Touts* en *classes*, en *genres*, en *especes*. C'est ainsi que de la considération d'un Tout particulier, d'un Chêne, par exemple, l'Ame s'éleve par degrés aux idées générales de Végétal, de Corps organisé, de Corps en général, d'Etre.

C'EST ainsi encore qu'en observant ce qui se passe au-dedans

d'elle-même, l'Ame s'élevera de la considération d'un acte de son Entendement, de sa Volonté, de sa Liberté, aux idées générales d'Entendement, de Volonté, de Liberté, & de celles-là aux idées plus *générales* encore, d'Etre intelligent & moral.

228. Ces abstractions par lesquelles l'Ame généralise ses idées, tiennent moins à ce qui est dans la Nature, que n'y tiennent les abstractions sensibles. (207, 208, 209.) A mesure que l'abstraction est poussée plus loin par l'intervention des signes, les idées qui en naissent s'éloignent davantage des idées purement sensibles. (201, 206.) L'idée concrete d'un certain Corps organisé reçoit ses déterminations de l'action de ce Corps sur les Sens. (201.) Avec le secours de l'Attention, l'Ame peut détacher de cette idée quelques-unes des idées qu'elle renferme, (208) & en former ainsi, par une abstraction sensible, (209.) un signe représentatif de tous les Corps organisés de cette espece qui se sont offerts à ses yeux. Mais, ce signe n'est, à proprement parler, qu'une image. Tous les traits de cette image sont déterminés: Ils le sont par l'action qui a produit l'idée concrete dont cette image a été détachée. Ces traits sont toujours ceux d'un Objet particulier. Le signe qu'ils composent a donc plus de rapport avec cet Objet, qu'il n'en a avec les Objets qui lui ressemblent: mais il peut servir à rappeller les idées de ces Objets dans le rapport à leur analogie & à l'ordre dans lequel ils se sont présentés à l'Ame. (215.)

C'est ainsi, par exemple, qu'en détachant de l'idée concrete d'un Chêne ce qu'elle a de plus individuel, l'Ame pourra se former une idée générale du Chêne. Mais, je dis que le caractere ou le signe de cette idée conviendra plus au Chêne que l'Ame aura pris pour terme de comparaison, qu'aux Chênes qu'elle lui aura comparés.

Il n'en est pas de même de l'idée *générale* de Chêne, que l'Ame

acquiert par les signes d'institution. Comme la décomposition de l'idée concrete est poussée beaucoup plus loin par l'usage de ces signes, (225.) l'idée *générale* qui s'en forme ne retient rien du tout de particulier. Les caracteres qu'elle renferme conviennent donc également à tous les Chênes; car ils sont l'expression de ce qui est dans tous les Chênes. Enfin, les signes qui représentent cette idée, ne sont point des images: ils n'ont point de liaison naturelle avec l'Objet. (219.)

229. C'est donc en étendant & en facilitant l'exercice de l'Attention, que l'usage des signes arbitraires donne à l'Ame les moyens de décomposer & de saisir les rapports généraux de ressemblance qui lient les Etres d'une même espece, d'un même genre, d'une même classe. (225, 226.)

L'idée *générale* de ces rapports, son expression littérale ou articulée (220.) appartiennent à l'Esprit. Cette idée n'a point d'*Archetype* hors de l'Esprit, comme parlent les Métaphysiciens. Elle est, pour ainsi dire, de sa création. Il n'existe point de Chêne en général.

Je nommerai donc abstractions *intellectuelles* toutes les *abstractions* qui nous donnent des idées de cet ordre. Je les distinguerai ainsi des abstractions purement *sensibles*. (208, 209.)

230. Les idées auxquelles les abstractions intellectuelles donnent naissance, portent le nom général de *notions*.

La *notion* n'est donc pas une *perception*: (196.) elle ne résulte pas simplement de l'action de l'Objet sur les Sens; elle suppose encore une opération de l'Esprit sur cette action.

231. Si l'Esprit considere un Objet concret (205.) dans le rapport à son *individualité*; s'il désigne par des termes les particularités

cularités qu'il y découvre & qui le caractérisent comme *Individu*, l'Esprit acquerra la notion *particuliere* de cet Objet; & l'expression de cette notion sera une *description*.

232. Si l'Esprit considere l'Objet dans le rapport aux Objets qui lui ressemblent; s'il exprime de même par des termes ce que ces Objets ont de commun, il acquerra la notion *générale* de l'Objet; & l'expression de cette notion sera une *définition*.

233. Ce que plusieurs Objets ont de commun, ce que l'Esprit découvre également dans tous, ce qu'il ne peut en séparer sans détruire la notion générale de l'Objet, l'Esprit le nommera l'*Essence* de l'Objet.

234. Si l'Esprit envisage l'Objet comme une chose existante à part & revêtue de certaines qualités qui en sont inséparables, qui ne pourroient exister hors d'elle, & dont elle est comme le support ou le soutien, l'Esprit se formera la notion de la *Substance* ou du *Sujet*.

235. La *Substance* a donc toutes les déterminations nécessaires à l'existence. L'Esprit les affirme de la Substance, parce qu'il ne pourroit la concevoir sans elles. Il les nomme *attributs essentiels*, parce que leur agrégat compose l'*Essence* du *Sujet*. (233.)

236. L'Esprit découvre d'autres déterminations, qui peuvent être ou n'être pas dans le Sujet; mais qui dérivent de ses attributs. (235.) Il les nomme *modes* ou *accidens*, pour exprimer la contingence de leur Etre.

237. La description renferme donc l'énumération des modes du Sujet; (231, 236.) la définition, celle de ses attributs. (232, 235.)

238. Les déterminations (235.) du Sujet (234.) sont donc les *rapports* sous lesquels nous l'appercevons. (199, 201.)

Ces rapports sont les résultats de son activité combinée avec la nôtre. (Ibid.)

239. Les déterminations du Sujet ne sont donc que des effets.

Ces effets ne sont que de pures relations à notre maniere de sentir & de concevoir.

240. Les effets d'une Force ne sont pas cette Force. Le principe qui produit n'est pas ce qui est produit. Mais, l'Esprit déduit l'existence de la Force, de l'existence des effets.

241. L'Esprit affirme donc des déterminations du *Sujet* l'existence du *Principe* de ces déterminations. Il le nomme l'*Essence réelle* du Sujet, parce qu'elle renferme la *réalité* de tout ce dont nous n'avons que l'*idéalité*. Elle est la raison en vertu de laquelle le Sujet est ce qu'il est.

242. Nous ne connoissons donc point l'Essence *réelle* des Choses. Nous n'appercevons que les effets, & point du tout les Agens. (123.)

243. Ce que nous nommons l'*Essence* du *Sujet*, (233.) n'est donc que son Essence *nominale*. Elle est le résultat de l'Essence réelle; l'expression des rapports nécessaires sous lesquels le Sujet se montre à nous. Nous ne pouvons le voir autrement, parce que notre maniere d'appercevoir est indépendante de notre Volonté. (218.)

244. Nous ne pouvons donc affirmer que le Sujet soit réellement ce qu'il nous paroit être : mais nous pouvons affirmer

que ce qu'il nous paroit être, résulte de ce qu'il est réellement, & de ce que nous sommes par rapport à lui. (199.)

245. Il peut donc y avoir dans le Sujet des attributs qui nous soient inconnus, parce que nous manquons des Organes ou des moyens propres à nous en donner la perception. (Ibid.) Mais il est bien évident que ces attributs inconnus ne peuvent être opposés à ceux que nous connoissons. Les contradictoires ne peuvent coexister dans un même Sujet.

246. Les attributs auxquels l'idée du Sujet est attachée, découlent de son Essence réelle. Ils en sont les effets, les conséquences nécessaires. (235, 239, 240, 241.) Il y a donc dans les déterminations de l'Essence réelle quelque chose qui correspond aux attributs que nous connoissons, qui renferme le *virtuel* de ces effets, pour m'exprimer avec l'École.

247. On ne peut donc retrancher de l'Essence réelle ce qui correspond aux attributs que nous connoissons, sans détruire cette Essence: car toute Essence est nécessairement déterminée.

248. Les déterminations de l'Essence sont ce qui rend son existence possible: la Volonté divine rend cette Essence actuelle. (119.)

249. L'Essence tire donc ses déterminations possibles de l'accord qu'ont entr'elles les idées qui la constituent ou qui font qu'elle est ce qu'elle est. (Ibid.)

250. Ce qui est dans la Matiere qui nous donne l'idée du multiple, ne coexiste donc pas dans une même Essence avec ce qui nous donne le sentiment du *Moi*, toujours opposé au multiple. (2.)

251. Toutes les Choſes qui ſont, ſoit les idées, ſoit les Corps, ont une qualité commune, celle d'être.

Si l'Eſprit ne donne ſon attention qu'à cette ſeule qualité, il acquerra la notion la plus générale, celle de l'*Etre*.

252. Si l'Eſprit ſe replie ſur lui-même; s'il abſtrait de ſes penſées ce qui les détermine, pour ne donner ſon attention qu'à ce qui eſt en lui qui les apperçoit, qui ſe les approprie, (113.) il acquerra la notion de ſa propre exiſtence.

Il appellera donc *Moi*, ce qui eſt en lui qui eſt le *Siege* de la *conſcience* ou de l'*Apperception*. (200.)

253. A la notion de l'*exiſtence* eſt inſéparablement unie celle de la *durée*. Une Choſe dont l'Eſprit peut affirmer qu'elle eſt, eſt une Choſe dont il peut affirmer qu'elle dure. La durée eſt une èxiſtence continuée.

254. Si l'eſpace qu'un Corps parcourt d'un mouvement uniforme, eſt diviſé par l'Eſprit en parties égales ou proportionnelles, & qu'il donne à ces parties les noms d'*années*, de *mois*, de *jours*, d'*heures*, &c. le mouvement de ce Corps exprimera la durée des Etres qui coexiſtent avec lui, & les parties de l'eſpace parcouru feront des parties de cette durée. Le tems en ſera l'idée abſtraite.

255. Si l'Eſprit ne conſidérant dans un Objet que l'*exiſtence*, la déſigne par le mot d'*unité*, de la *collection* de ſemblables unités il déduira la notion du *nombre*. Les figures ou les termes par leſquels il exprimera différentes collections ou différentes combinaiſons d'unités, feront des ſignes repréſentatifs des *quantités numériques*.

256. En voyant des Etres se succéder, l'Esprit acquiert la notion de *priorité* & de *postériorité*. Il exprime par ces termes cette relation entre deux ou plusieurs Choses, en vertu de laquelle l'existence ou la perception de l'une précede l'existence ou la perception de l'autre.

257. Les Etres coexistent ou se succedent sous des rapports en vertu desquels ils conspirent à un certain but. (40.) De cette relation de coexistence ou de succession, l'Esprit déduit la notion de l'*ordre*.

258. Si l'Esprit considere les Objets dans le rapport à la capacité qu'ils ont de modifier agréablement ou désagréablement son existence; s'il nomme *plaisirs* toutes les sensations qu'il aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & *douleurs* toutes les sensations qu'il aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver, il se formera la notion du plaisir & de la douleur, &c. &c.



CHAPITRE XVI.

Suite de la Théorie générale des idées.

Continuation des effets du Langage.

De la Réflexion en général.

De la liaison des idées abstraites avec les idées sensibles.

Du Langage des Animaux.

De l'effet de la Réflexion sur la Liberté.

Des idées claires, obscures, distinctes, confuses.

De la vérité & de la fausseté des notions.

Du jugement. De l'évidence. Du raisonnement. De la méthode.

CHAP. XVI.

259. C'EST donc en opérant sur les idées sensibles, (206.) que l'Esprit acquiert des notions. (230.) Cette opération porte le nom de *Réflexion*, & l'on dit que nos idées ont deux sources, les *Sens* & la *Réflexion.*

260. LA Réflexion est donc en général le résultat de l'attention que l'Esprit donne aux idées sensibles qu'il compare, & qu'il revêt de signes ou de termes qui les représentent. (225.)

261. AINSI, lorsque l'Esprit se rend attentif aux effets qui résultent de l'Activité d'un Objet, (123.) il déduit de ces effets par la Réflexion, la notion des propriétés de l'Objet. Cette notion est une idée *réfléchie.* L'idée *sensible* ne présente à l'Esprit qu'un certain mouvement, un changement de forme, de proportions,

d'arrangement dans certaines parties, &c: l'Efprit tire de tout cela, par une abftraction intellectuelle, (229.) l'idée réfléchie des propriétés. (226.)

262. Le phyfique de la Réflexion confifte donc en général dans cette Force motrice (129.) que l'Ame déploie fur les fibres (136, 137.) appropriées à chaque efpece d'idée fenfible, (85.) & fur les fibres appropriées aux fignes qui la repréfentent. (223.)

263. Nos idées les plus abftraites, les plus *fpiritualifées*, fi je puis employer ce mot, dérivent donc des idées fenfibles comme de leur fource naturelle. L'idée de Dieu, par exemple, la plus fpiritualifée de toutes nos idées, tient manifeftement aux Sens. C'eft de la contemplation des faits, fur-tout de la fucceffion des Etres, que l'Efprit déduit la *Néceffité* de cette Premiere Cause qu'il nomme Dieu. Il en déduit les Attributs des traits de Puiffance, de Sageffe & de Bonté répandus dans le Monde, & que les Sens tranfmettent à l'Ame. Enfin, l'idée de Dieu tient encore à ces quatre lettres *D*, *I*, *E*, *U*, ou à la prononciation de ces quatre lettres. (221.)

Il y a plus; quoique l'idée que nous attachons au mot Dieu, foit celle d'un Efprit pur, la vue ou la prononciation de ce mot ne laiffe pas de réveiller en nous des images qui fe diverfifient fuivant les Cerveaux.

264. Les fignes ou les termes repréfentatifs des notions doivent donc toujours réveiller dans l'Efprit quelqu'idée fenfible. De l'idée concrete (206.) d'un Corps triangulaire, l'Efprit détache par l'Attention l'idée modale de la figure. (225.) Il la trace fur le papier, & il la nomme un *triangle*. Lorfqu'il lira ce mot *triangle* ou qu'il l'entendra *prononcer*, il fe repréfentera donc une figure formée de trois lignes. S'il ne fe la repréfentoit

point, du moins confusément, il n'auroit point l'idée attachée à ce mot. La prononciation du mot ne réveilleroit en lui que la figure & l'arrangement des lettres qui le composent. Mais, la figure & l'arrangement de ces lettres n'ont aucun rapport naturel ou nécessaire avec une figure formée de trois lignes. (219.) Il faut donc, pour que ce mot produise son effet, qu'il réveille dans l'Esprit l'idée qui lui est attachée. L'Esprit se représente donc une figure formée de trois lignes. Ce sera un triangle équilatéral, isocele ou scalene, grand ou petit, suivant que son Cerveau aura été déterminé à lui retracer l'un ou l'autre de ces triangles, sous l'une ou l'autre de ces dimensions.

Il en est de même des mots représentatifs des Choses morales. Le mot de *Patriote*, par exemple, doit réveiller dans l'Esprit quelques-unes des idées sensibles (206.) dont la notion de Patriote a été tirée. Ces idées varieront suivant les Cerveaux ou suivant les différentes circonstances où le même Cerveau se trouvera placé. Tantôt l'idée sensible qui se réveillera sera celle d'un Homme qui offre une somme d'argent à sa Patrie; tantôt ce sera celle d'un Homme qui défend un rempart, &c. Et cet Homme, l'Imagination (212, 213.) le représentera avec certains traits, avec un certain habillement, dans une certaine attitude, &c. relatifs au sujet & aux idées sensibles qui l'auront plus souvent ou plus fortement affectée. Elle représentera de même à l'Esprit des pieces d'or ou d'argent, des armes, une muraille, &c. Ces sortes de représentations, l'Imagination ne fera que les ébaucher, parce que la rapidité du discours ne lui permet pas de finir; mais, ces ébauches suffiront à lier les parties du discours. Des images plus déterminées feroient superflues. Comme ces images se succedent rapidement dans le Cerveau, l'Esprit n'en fixe aucune; il en éprouve simplement l'effet, & cet effet est la perception de l'enchaînement des idées qui composent le discours.

L'Art du Peintre, du Poëte, de l'Orateur a-t-il un autre objet que

que d'exciter en nous, par des traits ou par des mots, les idées ſenſibles les plus propres à nous toucher & à nous émouvoir? Mais, ce n'eſt pas ici le lieu de développer la méchanique de cet Art. On ſait que les mots qui réveillent le plus d'images ſont ceux qui nous remuent le plus fortement. C'eſt qu'ils agiſſent ſur la Machine. (21, 95.) Ces mots ébranlent les fibres auxquelles les ſentimens ſont attachés, & ces fibres ſont les plus mobiles de toutes, parce que ce ſont celles qui ont été le plus ſouvent & le plus fortement ébranlées.

265. Les idées abſtraites ſont donc des eſpeces d'eſquiſſes des Objets ſenſibles. Comme ces eſquiſſes renferment des traits qui conviennent à un grand nombre d'Objets, elles rappellent à l'Eſprit les idées de pluſieurs de ces Objets. C'eſt ainſi que les caracteres d'un Genre de Plante réveillent dans la tête d'un Botaniſte les idées de pluſieurs des Eſpeces contenues ſous ce Genre.

266. Un des grands avantages des ſignes artificiels ſur les ſignes naturels, eſt donc que ceux-là s'appliquent également à un grand nombre d'Objets; ils étendent la vue de l'Eſprit, & le rendent moins dépendant des idées ſenſibles. (221, 228.)

267. Mais, puiſque la capacité d'abſtraire réſide dans l'Attention, (207, 208, 209, 225.) il s'enſuit que l'uſage des ſignes artificiels ne donne pas la capacité d'abſtraire; mais, qu'il ne fait que l'étendre & en faciliter l'exercice. (225, 226, 227, 228, 229.) De là vient que quelques Nations ſauvages ont fort peu d'idées abſtraites; leurs langues ſont extrêmement pauvres. Ces Nations reſſemblent à des Enfans qui commencent à parler.

268. L'Usage des ſignes artificiels eſt fort reſſerré chez les Animaux. On les accoutume bien à lier une certaine action, un certain Objet à un certain ſon, à un certain mot; mais, ils ne parviennent point à généraliſer (227.) leurs idées. S'ils y par-

venoient, les opérations de chaque Espece ne feroient pas si uniformes, & les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux d'autrefois. Si l'on a vu un Chien qui arrangeoit les lettres de l'alphabet & qui en composoit des mots, cela ne prouve pas qu'il eût les idées attachées à ces mots; mais cela prouve simplement que l'on étoit parvenu à lier dans son Cerveau la figure des lettres, aux sons qu'elles expriment. Les phrases que le Perroquet répete si bien, ne prouvent pas non plus qu'il soit doué du don de la parole; car la parole ne consiste pas seulement à prononcer des sons articulés; elle consiste principalement à lier à ces sons les idées qu'ils représentent. Or, on peut faire répéter au Perroquet des mots représentatifs des notions les plus abstraites.

269. Le Cerveau des Animaux est donc capable de former certaines associations d'idées: mais, les idées tiennent aux Sens; (17 & suiv. 57 & suiv.) l'association des idées dépend donc de l'association des mouvemens, & cette association des mouvemens dépend elle-même de la communication que les Organes ont entr'eux. (73 & suiv. 86 & suiv. 213, 214.) Je tenterois d'expliquer par ces principes les faits que j'ai indiqués dans le paragraphe précédent & beaucoup d'autres de même genre, si mon plan m'y conduisoit. Je montrerois comment l'éducation multiplie dans l'Animal les associations des idées, en multipliant les sensations, & par les sensations les mouvemens des fibres sensibles. J'essayerois de prouver que l'*Instinct* n'est en général que le résultat des impressions des Objets sur la *Machine*, & que la portée de l'Instinct est en raison directe du nombre, de l'espece & de l'intensité des sensations. Mais, peut-être trouvera-t-on les principes de tout cela dans la suite de cet Ouvrage: notre Statue ne sera long-tems qu'un Animal.

270. Les Animaux ont, comme nous, des idées *simples* & des idées *concretes*. (202, 205.) S'ils ne généralisent point,

comme nous, leurs idées, ſi les opérations des Individus de chaque Eſpece ſont uniformes, ce n'eſt pas préciſément parce que les Animaux manquent de ſignes : les ſignes ne donnent pas la Faculté d'abſtraire ; ils ne ſont que la perfectionner. (267.) Mais, la Faculté d'abſtraire tient à l'Attention : (ibid.) l'Attention eſt une modification de l'Activité de l'Ame, (136, 137.) & cette Activité eſt de ſa nature indéterminée ; il lui faut des motifs pour qu'elle ſe déploie. (130, 131, 140, 141, 144, 151, 178.) Si l'AUTEUR de la Nature a voulu que la Senſibilité des Animaux fût relative à ce que demandoit la conſervation de leur Etre, leur *Attentivité*, je prie que l'on me paſſe ce mot, aura été renfermée dans les limites de leurs beſoins. (117, 131.) Ils auront été rendus capables de former des abſtractions *ſenſibles*, (207, 208, 209.) & ils n'auront pu s'élever aux *notions*. (230.)

CE caractere paroît propre à diſtinguer l'Animal de l'Homme.

UN Etre qui ſeroit doué de l'Attention au même degré que nous, & qui manqueroit de ſignes pour repréſenter, pour fixer ſes abſtractions *ſenſibles*, (209.) ne pourroit-il point ſe faire à lui-même des ſignes ? Ces ſignes ſeroient d'abord naturels : ce ſeroient de ſimples images : l'Eſprit détacheroit peu à peu de ces images les traits les plus frappans, & qui conviendroient à un plus grand nombre d'Objets : il parviendroit peut-être ainſi à ſe faire une ſorte de repréſentation *ſymbolique* des Objets. Quatre traits tracés ſur le ſable repréſenteroient quatre pieds ; & voilà les *Quadrupedes*, &c. Ceci n'eſt qu'une ſimple conjecture, ſur laquelle je n'inſiſterai point : mais, ſi l'on réfléchit un peu ſur les *hiéroglyphes* des Peuples les plus anciens & ſur les *quipos* des Péruviens, on ſe perſuadera peut-être que cette conjecture n'eſt pas abſolument dépourvue de probabilité.

271. LES Animaux ont un langage d'actions, de geſtes, de

fons, de cris, & ce langage eft naturel. Il eft uniforme dans tous les Individus d'une même Efpece. Il eft l'expreffion naturelle des befoins, des defirs, des plaifirs de chaque Individu. Il lie les Petits entr'eux & aux Meres, comme il lie entr'eux les Individus de la même Société. La correfpondance qui eft entre les actions, les geftes, les fons, les cris & les fenfations qu'éprouve l'Animal, indique une communication fecrete entre les Sens & les Organes par lefquels l'Animal manifefte au-dehors ce qu'il fent.

272. DANS un Etre qui réfléchit, (259, 260.) la Liberté (149.) eft effentiellement la même que dans un Etre qui ne réfléchit point. Mais, dans un Etre qui réfléchit, la Liberté eft plus étendue, (153.) parce que la Volonté (147.) eft éclairée. Elle ne fe détermine pas fur de fimples fenfations; elle fe détermine encore fur des notions. (230.) De là un nouvel ordre d'actions, parmi lefquelles font celles que l'on nomme *morales*, parce qu'elles font foumifes à une Loi. Cette Loi eft la *Loi naturelle*, qui eft en général le réfultat des rapports que l'Homme foutient avec les Etres qui l'environnent. Les Agens qui font foumis à cette Loi, font dits des *Agens moraux*. Je prie ceux de mes Lecteurs qui auroient été choqués des paragraphes 152, 153 & 159, de vouloir bien les expliquer par celui-ci. Il ne s'enfuit point du tout de ce qu'un Etre a une Volonté & qu'il l'exécute, (146.) que cet Etre foit un Agent moral. Il s'enfuit fimplement que cet Etre n'eft pas uniquement foumis aux Loix des Etres purement corporels; mais, qu'il l'eft encore à des Loix qui le concernent comme Etre mixte. (1, 201.) Les Animaux, l'Homme même dans la premiere Enfance, font deftitués de toute moralité; mais, des Etres mixtes deftitués de toute moralité, peuvent agir volontairement, parce qu'ils font des Etres fentans. La connoiffance des Loix naturelles fuppofe évidemment des notions; mais, la Volonté peut fe déterminer fur de fimples fenfations. (147.)

273. Une idée fenfible (206) que l'Ame ne peut confondre avec aucune autre idée fenfible, eft *claire* ou *adéquate*. L'impreffion de l'Objet fur l'Organe eft telle que l'Ame diftingue cette impreffion de toute autre. (201, 208.)

274. Une idée concrete eft *obfcure* ou *inadéquate*, fi toutes les idées qui la compofent ne font pas préfentes à l'Ame. (205.) C'eft dans ce Sens que l'idée que nous avons de la *Subftance* ou du *Sujet* (234.) eft obfcure. (238, 239, 240, 244, 245.) Mais, parce que nous ne connoiffons pas l'effence réelle des Chofes, (241, 242.) il ne faut pas en inférer que nous n'ayons pas une idée claire (273.) de l'*effence nominale*. (233, 235, 243.) Si nous ne l'avions pas, comment diftinguerions-nous un Objet d'un autre Objet?

275. Une idée fimple (202.) n'eft pas obfcure à la maniere d'une idée concrete: (274.) une idée fimple eft une. (203.) Mais, une idée fimple peut devenir obfcure par la foibleffe de l'impreffion. Lorfqu'il n'y a pas affez de fibres mues, ou que celles qui font mues ne le font pas affez fortement, l'Ame peut ne pas reconnoître l'efpece de la fenfation. (204.)

276. Lorsque l'Efprit peut décrire un Objet, qu'il peut énoncer toutes les idées particulieres que renferme fon idée totale ou concrete, (205.) l'idée que l'Efprit a de cet Objet eft *diftincte*; mais, cette idée eft une *notion*. (231.)

277. La notion eft *confufe*, fi l'Efprit ne poffede pas tous les caracteres diftinctifs de l'Objet.

278. La confufion eft donc oppofée ici à la diftinction, comme l'obfcurité l'eft à la clarté. Une notion confufe (277.) peut donc renfermer des idées claires, (273.) comme une idée obfcure peut renfermer des notions diftinctes. (274, 276.)

L'idée que le Jardinier a du Poirier est très-claire; (273.) la notion (230.) qu'il s'en forme est confuse. (277.) Celle que le Botaniste s'en forme est distincte. (276.)

279. Nous l'avons vu: l'Esprit tire ses notions des idées sensibles: (225, 226, 227, 228, 229, 259, 261, 265.) Les notions seront donc d'autant plus distinctes, (276.) que l'Esprit aura rendu les perceptions (196.) plus vives par l'Attention, (138, 141, 208, 225.) & qu'il possédera mieux la propriété des termes représentatifs des perceptions. (219, 220.)

L'Esprit d'observation, cet Esprit universel des Sciences & des Arts, n'est que l'Attention appliquée avec regle à différens Objets. Un Philosophe qui nous traceroit les regles de l'Art d'observer, nous enseigneroit les moyens de diriger & de fixer l'Attention. Il nous montreroit les heureux effets de cette Force dans les belles découvertes qu'elle a produit en différens Genres. Si ce Philosophe avoit lui-même découvert plusieurs vérités, s'il nous faisoit l'Histoire de la marche de son Esprit dans la découverte de ces vérités, cette Histoire seroit celle de son Attention. En attendant qu'un tel Livre paroisse, les Ouvrages des Observateurs les plus célebres peuvent être regardés comme des Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Attention.

280. Puisque l'Esprit déduit les notions des perceptions (279.) & que les perceptions sont des représentations des Objets, (196.) les notions doivent être conformes à ce qui est dans les Objets, ou ce qui revient au même, à l'état des Choses.

Cette conformité des notions avec l'état des Choses constitue ce que les Logiciens nomment la *vérité* des notions.

281. La *fausseté* des notions est leur opposition à l'état des Choses.

282. C'EST encore par l'Attention que l'Efprit parvient à fe former des notions vraies des Chofes. C'eft en confidérant les chofes en elles-mêmes, & dans le rapport (40.) ou l'oppofition qu'elles ont entr'elles, que l'Efprit acquiert la connoiffance de l'état des Chofes. Cet état eft indépendant de la Volonté; (218, 243.) mais, il dépend de la Volonté de diriger à fon gré l'Attention. (148.) L'*Attentivité* eft une Force indéterminée: (140.) cette Force reçoit fes déterminations de la Volonté, (148, 149, 150.) comme la Volonté reçoit les fiennes de l'Entendement. (147, 158.) Ce fera donc relativement au degré de lumiere de l'Entendement que la Volonté dirigera l'Attention dans la recherche du vrai. Les lumieres de l'Entendement font en général les notions diftinctes qu'il fe forme des Chofes. (276, 279.) Plus le nombre de ces notions fera grand, plus la Volonté fera éclairée. Plus la Volonté fera éclairée, & mieux elle parviendra à diriger l'Attention. La direction de l'Attention eft dans les motifs à la diriger. Ces motifs font dans les notions qu'offre l'Entendement. L'application de l'Attention à tel ou tel Objet dépendra donc de la préférence que la Volonté donnera à un Objet fur un autre Objet. (131.) Cette préférence dépendra elle-même du rapport que l'Entendement découvrira entre cet Objet & le bien-être ou la perfection de l'Individu. (158.) La perception du rapport des Chofes au bien-être ou à la perfection de l'Individu tient au degré de connoiffance que l'Entendement acquiert de la nature de l'Individu, & des relations qu'il foutient avec les Etres qui l'environnent.

283. LA perception & l'expreffion du rapport qui eft entre deux ou plufieurs Chofes, conftituent la notion. Quand je définis (232, 237.) l'Ame un Etre qui penfe & qui veut, j'affirme de ce *Sujet* (234.) que je nomme l'*Ame*, les Attributs (235.) de *Penfée* & de *Volonté* par lefquels il m'eft connu. (Ibid. 238, 239, 243.)

284. TOUTE notion renferme donc un jugement; car le

jugement eſt la perception du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs Choſes.

CETTE perception naît de la comparaiſon que l'Ame fait entre ces Choſes ou entre les idées qu'elle a de ces Choſes.

TOUT jugement renferme donc une comparaiſon entre deux ou pluſieurs idées.

285. TANTÔT il réſulte de cette comparaiſon, qu'une choſe convient à une autre : tantôt il en réſulte qu'une Choſe ne convient pas à une autre. De là les jugemens *affirmatifs* & les jugemens *négatifs*.

286. LES rapports ou les oppoſitions qui ſont entre les Choſes, ſont indépendans de l'Entendement qui les conſidere. Ils dérivent de qualités inhérentes aux Choſes, & ces qualités découlent de l'Eſſence réelle des Choſes. (241.)

287. LA maniere dont l'Entendement humain juge des Choſes eſt donc dans le rapport des Choſes à la Nature de cet Entendement.

288. LA nature de cet Entendement, ou ce qui le conſtitue, eſt la capacité d'acquérir certaines idées & de les comparer.

289. CETTE capacité eſt renfermée dans les limites des moyens par leſquels l'Entendement acquiert des *idées*. (17, 19, 20, 199, 201, 217, 225, 226, 227, 228, 229, 259, 261, 263, 264.)

290. L'USAGE que l'Entendement fait de ces moyens eſt en raiſon de la maniere dont il ſait s'en ſervir. (279, 282.)

291. LA maniere dont l'Entendement ſait ſe ſervir de ces moyens,

moyens, eſt en raiſon des circonſtances où il s'eſt trouvé placé. (23.)

292. J'entends en général par ces circonſtances l'aſſemblage des Cauſes phyſiques & des Cauſes morales qui peuvent étendre ou reſſerrer la portée de l'Entendement, augmenter ou diminuer en lui le nombre des notions diſtinctes. (276, 279.)

293. Et comme ces circonſtances varient beaucoup, & qu'elles tiennent à un grand nombre de Choſes qui ne varient pas moins, l'on comprend qu'il ne ſauroit ſe trouver deux Entendemens placés préciſément dans les mêmes circonſtances.

294. On peut donc admettre qu'il n'y a pas deux Entendemens qui voient toutes les Choſes préciſément de la même maniere. Il y a donc une grande diverſité dans les jugemens de différens Individus, & il n'eſt rien que l'expérience mette dans un plus grand jour.

295. Mais, les circonſtances (292.) ne changent ni la nature des Choſes, (119, 286.) ni la nature de l'Entendement. (288.) Les Choſes demeurent ce qu'elles ſont. Tous les Entendemens participent à une même Eſſence. (233.) Les idées ſont les modes (236.) de cette Eſſence. Le nombre & la qualité des idées ſont ce qui différencie les Entendemens.

296. Il y a donc une proportion primitive entre les Choſes (251.) & la capacité qu'a l'Entendement de les appercevoir & d'en juger.

297. En vertu de cette proportion il eſt des Choſes dont l'Entendement ſaiſit les rapports ou les oppoſitions d'une maniere immédiate. Dès qu'il a les idées de ces Choſes ou les idées attachées aux ſignes qui les repréſentent, il voit, comme par

intuition, si une Chose convient ou ne convient pas à une autre Chose. (285.)

298. Cette vue immédiate des rapports ou des oppositions constitue le caractere de ce que l'on nomme l'*évidence*.

299. L'Évidence consiste donc dans un tel rapport ou dans une telle opposition entre deux Choses, que l'idée de l'une renferme ou exclut par elle-même l'idée de l'autre.

Je dis *par elle-même*, pour montrer qu'il n'intervient ici d'autre opération de l'Entendement que celle d'appercevoir.

Ainsi, l'idée du *Tout* renferme nécessairement celle de *parties*: l'Entendement ne peut avoir l'une qu'il n'ait en même tems l'autre. Il apperçoit donc immédiatement que *le Tout est plus grand que la partie*.

300. Tous les Entendemens apperçoivent donc également cette sorte d'évidence. Si cela n'étoit point, il faudroit admettre que tous les Entendemens n'ont pas la même idée du *Tout* & des *parties*; que le Tout est & n'est pas une collection de parties; ce qui feroit admettre qu'une Chose peut être & n'être pas en même tems.

301. Les vérités qui ont ce caractere d'évidence, portent le nom de *premieres vérités*, parce qu'il ne faut pour les appercevoir que le plus bas degré d'intelligence, le degré qui suffit pour acquérir les notions que ces vérités renferment.

302. Je ne puis être trop exact: quand je dis que l'Entendement apperçoit *immédiatement* ces vérités, je ne veux pas dire, qu'à parler à la rigueur & psychologiquement, l'Entendement ne compare pas l'attribut avec le Sujet: ce sont deux idées relatives;

ſi l'Entendement ne les avoit pas préſentes à la fois, s'il ne les comparoit pas, comment jugeroit-il de leur convenance? (188.) Mais, je veux dire ſimplement, que cette comparaiſon eſt ſi facile, ſi prompte, qu'elle équivaut à ce que l'Ecole nomme la *ſimple appréhenſion de l'Objet.*

303. LA facilité & la promptitude de ces ſortes de comparaiſons dépendent de la nature des idées ſenſibles (206.) dont la notion générale a été tirée. (230.) De l'idée concrete d'un Tout particulier, (205.) l'Entendement déduit par abſtraction la notion du Tout en général. Dans l'idée concrete du Tout particulier ſont renfermées les idées des parties qui le compoſent. L'Ame a donc les perceptions de ces parties priſes individuellement, & elle a en même tems la perception du Tout qu'elles forment par leur réunion. (191.) Elle juge donc par une comparaiſon facile que le Compoſé eſt plus grand que le compoſant; car elle voit pluſieurs compoſans dans le Compoſé. La notion du Tout en général réveille l'idée concrete dont elle a été tirée, & avec elle la relation ſenſible du Compoſé au compoſant. (264, 265.)

304. MAIS, il eſt une infinité de rapports ou d'oppoſitions que l'Entendement ne peut appercevoir immédiatement. La proportion qui eſt entre ces Choſes & la capacité de l'Entendement eſt telle, qu'elles ne peuvent exciter par elles-mêmes la perception de leurs rapports ou de leurs oppoſitions. (296, 297, 298, 299, 303.) Pour acquérir cette perception, l'Entendement eſt obligé de fixer ſa vue ſur les Objets intermédiaires qui lient ces Choſes trop éloignées à ſon égard pour qu'il puiſſe les comparer immédiatement. Il forme donc ſur ces Objets pluſieurs jugemens, pluſieurs comparaiſons qui le conduiſent à découvrir les rapports ou les oppoſitions qu'il ne pouvoit ſaiſir par eux-mêmes. Les idées que ces jugemens renferment ſont donc des idées *moyennes*,

& la collection de ces idées compose ce que les Logiciens nomment le *raisonnement*.

305. Ainsi, l'Entendement n'appercevant pas du premier coup-d'œil le rapport de l'existence du Monde à l'existence de Dieu, recourt à l'idée *moyenne* de la succession des Etres engendrés les uns par les autres. Il considere cette succession comme une longue chaîne, & chaque Etre individuel comme un chaînon de cette chaîne. Il voit donc dans cette idée moyenne & concrete, (304.) que chaque chaînon a sa raison hors de lui ou dans le chaînon qui le précede; d'où l'Entendement infere que toute la chaîne, qui n'est que l'*assemblage* de tous les chaînons, a hors d'elle la Cause de son existence, &c.

306. Le nombre des idées moyennes que l'Entendement emploie dans le raisonnement, est donc dans le rapport de sa capacité (288, 289, 290.) à la nature des Choses qu'il compare. (295, 296.) Toutes choses d'ailleurs égales, plus un Entendement a d'étendue ou de perspicacité, moins il multiplie les idées moyennes. Comme il a un grand nombre de notions en tout Genre, & qu'il généralise beaucoup, (227.) sa vue saisit des rapports plus éloignés. Il voit, comme l'a dit un grand Homme, (*) *les abstraits dans les concrets, les concrets dans les abstraits.* Voilà le *Génie*. Si un Génie de cet ordre énonçoit ses idées sur chaque Sujet précisément comme elles s'offrent à lui, il ne pourroit être bien saisi que par les Génies de son ordre. La suppression des *milieux* ou des idées moyennes le rendroit inintelligible aux Esprits médiocres.

307. Quand un Etre qui réfléchit (259, 260.) compare entr'eux deux ou plusieurs Objets, il n'est point borné dans cette comparaison à ce qui résulte immédiatement de la diversité des

(*) Leibnitz.

impreſſions de ces Objets ſur les Sens : (197.) ces impreſſions réveillent en lui des notions, & ſa comparaiſon eſt toujours plus ou moins réfléchie. Par exemple, ſi cet Etre compare deux Plantes, ſa comparaiſon ne ſera pas exactement renfermée dans les limites des impreſſions de ces Plantes ſur ſes Organes : il ſe joindra encore à ces impreſſions des notions de *caracteres*, de *qualités*, de *Genres*, &c. (227.)

308. UN Etre purement ſentant compare, & par conſéquent il juge ; mais, ce jugement ſe réduit au ſimple ſentiment qui réſulte en lui de la diverſité des mouvemens ou des impreſſions des Objets ſur ſes Sens. (131, 197.) Expliquez par ce paragraphe & par le précédent les paragraphes 115 & 116.

309. DANS ce ſens, les Enfans & les Animaux jugent ; car ils ſentent la différence qui eſt entre les ſenſations, & ils agiſſent en conſéquence de ce ſentiment. (131, 151, 152, 153, 272.) Mais, ils ne raiſonnent pas proprement, parce qu'ils n'ont pas l'uſage de la Réflexion. (259, 260.) Ils n'ont pas des notions ; (230.) ils ne généraliſent pas leurs idées : (227, 268.) leur Attentivité eſt renfermée dans la ſphere de leurs beſoins. (270.) Ils ne ſaiſiſſent que les rapports des Choſes à ces beſoins. C'eſt là, comme je l'ai dit, ce que l'on nomme l'*Inſtinct*. (269.) Ils peuvent pourtant paroître *raiſonner*, aux yeux de ceux que le merveilleux ſéduit, & qui ne ſavent pas toujours démêler ce qui appartient aux ſenſations de ce qui ne convient qu'aux notions. Il eſt des actions des Animaux, qui ſuppoſent pluſieurs jugemens, & ce ſont celles que le Vulgaire croit raiſonnées. Mais, ces jugemens ne ſont point du tout nos idées *moyennes* ; (304.) ils ſe réduiſent tous à la ſimple comparaiſon de ſentiment que l'Animal fait entre différentes idées purement *ſenſibles*. (197, 206.)

310. LA Réflexion (259, 260, 261.) n'eſt pas le ſeul

avantage que la parole donne à l'Homme sur la Bête: la parole met encore l'Homme en état d'arranger ses pensées d'une maniere relative aux sujets dont il s'occupe, & au but qu'il se propose en s'en occupant. C'est là ce que les Logiciens nomment la *méthode*.

311. Tantôt l'Esprit s'occupant de la recherche d'une vérité inconnue, dispose les idées moyennes ou connues de maniere que les unes conduisent aux autres, & que toutes conduisent à la vérité qu'il cherche & qui devient comme la *conclusion* de tout le raisonnement. (*) (304.)

312. Tantôt l'Esprit s'occupant de vérités qu'il connoît, les distribue dans un ordre tel que les vérités les plus générales, & les plus simples précedent les plus particulieres & les plus composées qui deviennent ainsi comme les *conséquences* de celles-là. (**)

313. Tantôt l'Esprit ne s'asservissant point à cet ordre compassé & logique, arrange ses pensées dans l'ordre naturel du discours. Il suit .... mais, je ne fais ni une Logique ni une Rhétorique: je crayonne la Théorie générale de nos idées relativement à un Plan qui n'a rien de commun avec les Logiques & les Rhétoriques.

314. L'Homme, doué de la parole, exerce par la parole sur ses idées l'empire le plus absolu. Il n'est point assujetti à l'ordre dans lequel son Imagination les lui retrace d'après l'impression des Objets: (212, 215, 216.) il les arrange sur le papier ou dans son Cerveau comme il lui plait.

315. L'Animal ne sauroit exercer sur ses idées un tel empire.

(*) L'*analyse*. (**) La *synthese*.

Il peut bien donner fon attention à celles qui lui plaifent le plus: (131.) mais, il ne fauroit les arranger, les diftribuer dans un certain ordre. Il ne peut même en avoir le defir; il eft un Etre purement fentant. (268, 269, 270, 272.) Ce font les Objets eux-mêmes qui arrangent les idées dans le Cerveau de l'Animal. Son Imagination ne travaille que d'après eux: (212, 213, 215, 216.) une fenfation rappellée rappelle les fenfations qui ont été excitées avec elle ou qui lui font analogues.

CHAPITRE XVII.

Quelle idée la Statue a de la fucceffion.

De la furprife, de fes caufes, de fa nature & de fes effets en général.

Du plaifir attaché à la variété, à l'harmonie, au beau.

Naiffance de la confonnance dans l'Ame de la Statue.

316. QUAND je me fuis propofé les queftions par lefquelles j'ai commencé le Chapitre XIV, je voyois clairement que leur folution dépendoit de la détermination exacte du mot *idée*: (194.) mais je ne faifois qu'entrevoir une partie des chofes que la détermination de ce mot m'a acheminé à développer. C'eft là un des caracteres des Ouvrages de méditation; plus on fe rend attentif à chaque Objet, plus on y découvre de nouvelles faces, & on fe laiffe entraîner à décrire ces faces. Bien des fois j'ai voulu revenir fur mes pas: je craignois que le Lecteur judicieux ne me reprochât de faire une longue digreffion, & d'interrompre trop le fil des opérations de ma Statue. Cependant à mefure que j'avançois, je fentois combien il étoit convenable de mettre fous les yeux de mes Lecteurs un Tableau général de nos idées. Je comprenois que, fi je ne raffemblois pas fous un feul point de

vue tout ce qui concernoit ce Sujet, je ferois obligé de le faire par partie à chaque nouveau pas que je ferois former à notre Automate. Je concevois que cela retarderoit sa marche, & que le Lecteur la contempleroit avec moins de plaisir, parce qu'il la contempleroit avec travail. J'ai donc présumé qu'une Théorie générale des idées étendroit la vue de mes Lecteurs, & leur feroit saisir avec plus de facilité, de promptitude & de fruit tout ce qu'il me reste à leur exposer sur notre Statue. C'est par l'impression qu'ils éprouveront à la lecture de la suite de cet Ouvrage, qu'ils pourront décider si je me suis trompé dans mes jugemens. Je les rappelle à la réflexion que je faisois au paragraphe 132.

317. La Statue n'a encore éprouvé que deux sensations, la sensation de l'odeur de rose, & la sensation de l'odeur d'œillet. (36, 70.) Voilà tout ce qu'elle connoît : voilà toutes les idées que renferme son Cerveau, (95.) & ces idées sont simples. (202.)

Je demandois si lorsque la sensation de l'œillet succéderoit à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet, & que cela seroit répété plusieurs fois, la Statue acquerroit les idées de succession, de nombre, de durée, d'existence ? (193.)

318. L'on voit maintenant ce qu'il faut entendre ici par le mot *idée :* la Statue est encore bien éloignée de pouvoir acquérir des *notions ;* (230.) elle n'a & ne peut avoir que ce qui résulte immédiatement de l'action des Objets (201.) sur ses Organes. Elle n'a donc que des sentimens ; car le mot de *sentiment* pris dans le sens métaphysique, n'exprime que les résultats de l'impression des Objets sur la Machine & de la Machine sur l'Ame, en vertu des Loix de l'Union. (40, 44, 45, 46, 201.)

319. Lors donc que la sensation de l'œillet succede à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet, la Statue a le

le fentiment de fon paffage de l'une de ces fenfations à l'autre. Ces fenfations font des idées claires; (273.) l'Ame ne peut les confondre, elle fent que fon état change en paffant de l'une à l'autre.

ELLE a auffi le fentiment de fon retour de l'une à l'autre, puifqu'elle eft douée de Réminifcence. (91 & fuiv.)

320. LA Statue a donc le fentiment de la *fucceffion* de ces fenfations; car ce fentiment s'identifie avec le fentiment de fon paffage de l'une à l'autre, & avec le fentiment de fon retour de l'une à l'autre.

ELLE ne peut fentir qu'elle paffe de la fenfation de la rofe à celle de l'œillet, qu'elle ne fente en même tems que l'une précede l'autre, &c.

321. MAIS, ce fentiment de la fucceffion n'eft point du tout la notion ou l'idée abftraite de la fucceffion. (230, 256.) Il en eft feulement le fondement, l'origine. (229, 259, 260, 261, 265.) L'Ame de notre Statue eft actuellement bornée à n'éprouver que ce qui réfulte immédiatement de l'action des Objets fur les fibres fenfibles. (318.) Nous tomberions dans l'erreur fi nous lui prêtions quelque chofe de plus.

322. J'AI fuppofé que la fucceffion dont je parle, continuoit pendant quelque tems: (193, 317.) je veux fuppofer à préfent un tems affez long: dans un de ces momens où je préfenterai au Nez de la Statue l'œillet, aura-t-elle le fentiment de l'odeur que la rofe va lui faire fuccéder?

L'AME de la Statue a le fentiment de la fucceffion paffée; elle conferve un fouvenir des modifications qu'elle a revêtues. (91, 95.) Elle ne peut avoir ce fouvenir, qu'elle n'ait en même

tems le fentiment de l'ordre dans lequel elle les a revêtues, ou ce qui revient au même, de la fucceffion. (251, 257.) Elle fe rappelle donc que la fenfation de la rofe a fuccédé à celle de l'œillet. Quand donc l'œillet affecte fon Odorat, elle fe rappelle que l'odeur de la rofe a fuccédé à l'odeur qui l'affecte actuellement. Elle juge donc qu'elle va éprouver ce qu'elle a éprouvé: car ce jugement n'eft que la comparaifon qu'elle fait entre fon état actuel, & l'état qu'elle a accoutumé de lui fentir fuccéder. Comme elle a toujours éprouvé cela & qu'elle ne raifonne point, elle ne peut foupçonner le moins du monde la poffibilité qu'il y a que la rofe n'affecte pas de nouveau fon Odorat. Son Effence perfonnelle (295.) confifte actuellement en deux fenfations qui fe fuccedent alternativement.

323. J'interromps la fucceffion en ne préfentant plus la rofe au Nez de la Statue. Elle éprouve quelque chofe de nouveau. Ce qu'elle jugeoit devoir fuccéder, (322.) ne fuccede plus. Elle fent donc un changement dans fa maniere d'être; & ce changement eft d'autant plus fenti que la fucceffion a continué plus long-tems. (Ibid.)

On en voit la raifon: cette maniere d'être de la Statue lui étoit devenue comme habituelle par la répétition des retours. (102.) La comparaifon qu'elle fait entre ce qu'elle éprouve à préfent & ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, a donc un effet d'autant plus fenfible.

324. Qu'est-ce que cet effet? eft-il un fentiment de *furprife?* qu'eft-ce que ce fentiment dans notre Statue?

Pour tâcher de le découvrir, je fuis la même route que j'ai fuivie dans l'analyfe du defir: (172 & fuiv.) j'étudie ce qui fe paffe au-dedans de Moi, lorfque j'éprouve de la furprife.

325. Un *météore* s'offre tout à coup à mes yeux; j'ai de la furprife. Si j'avois été préparé à l'apparition de ce phénomene, s'il étoit annoncé par degrés, je n'aurois point eu de furprife: je n'en ai point au lever des Aftres; j'y fuis préparé.

C'est donc parce qu'il n'y avoit point de rapport entre les idées qui m'occupoient immédiatement avant l'apparition du météore & cette apparition, que j'ai eu de la furprife. C'eût été le contraire, fi l'on m'avoit annoncé ce météore, ou fi j'avois apperçu dans le Ciel quelque chofe qui m'y eût préparé. Il y auroit eu alors un rapport entre mes idées & l'apparition du phénomene, & je n'aurois point eu de furprife. J'en éprouverois beaucoup, fi un Aftre dont j'attends le lever ne fe levoit point, ou fimplement s'il fe levoit plus tard qu'à l'ordinaire.

326. Mon Ame compare entr'elles fes modifications, foit celles qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées à la fois, (185 & fuiv.) foit celles qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées fucceffivement. Elle juge par cette comparaifon de leurs rapports & de l'ordre dans lequel elles fe fuccedent ou doivent fe fuccéder. Si j'ai vu deux ou plufieurs chofes fe fuccéder un grand nombre de fois, je ne pourrai avoir la perception d'une de ces Chofes que je ne m'attende à avoir la perception des autres. Si je n'ai point cette perception, ou fi j'en ai une toute différente & par conféquent imprévue, je ferai furpris.

327. Tel eft le cas que j'examine. (325.) Lorfque le météore m'a apparu, l'ordre de mes idées ne renfermoit rien qui pût me faire foupçonner cette apparition. La furprife que cette apparition fubite m'a fait éprouver, a donc dû fa naiffance à la comparaifon que mon Ame a faite entre cette modification imprévue & les modifications antécédentes ou concomitantes. (326.)

328. Mais, cette comparaifon n'eft en elle-même que l'at-

tention que mon Ame donne à ses modifications. Le degré de cette Attention est toujours en raison du degré d'intérêt que possede chaque modification. (131, 140, 141, 144, 145.) Cet intérêt est le plaisir plus ou moins vif attaché à certaines modifications, (117, 118.) & à la maniere dont elles se succedent: tout ce qui est nouveau, imprévu, sans être douloureux, procure à l'Ame du plaisir. C'est qu'il la sort de la route battue. Tout ce qui est nouveau imprime au Cerveau de nouvelles déterminations: des fibres qui n'avoient point été mues viennent à l'être, ou des fibres qui avoient été mues viennent à l'être dans un nouvel ordre. J'ai cherché ailleurs à pénétrer la cause physique du plaisir attaché à la nouveauté; je renvoie là-dessus au paragraphe 108. Mais, quelle que soit cette cause, ce plaisir est réel, & le plaisir détermine l'Attention. (131, 144, 145, 151.)

329. Mon Attention s'est donc portée sur le météore avec d'autant plus de célérité & de force, que son apparition a été plus subite, plus imprévue, & que le phénomene étoit plus propre par lui-même (144.) à exciter mon Attention.

330. Si l'apparition de ce phénomene, au lieu d'être subite, eût été graduelle, ma surprise en eût été fort diminuée : c'est que chaque degré m'auroit, en quelque sorte, préparé à ce qui auroit suivi. Ce qui auroit suivi, en auroit donc excité moins fortement mon Attention.

331. Les gradations que nous découvrons dans le Monde physique & dans le Monde intelligent, sont donc propres à soulager notre Attention & à faciliter les progrès de nos Connoissances. Je touche ici à un sujet bien intéressant; mais que je ne puis actuellement approfondir.

332. Si une chose qui, dans l'ordre de mes idées, doit arriver, n'arrive point, je serai surpris. Mon Attention se portera alors

& ſur les raiſons que j'avois de m'attendre que cette choſe arriveroit, & ſur les cauſes qui ont pu empêcher qu'elle ne ſoit arrivée. Plus ces cauſes me paroîtront ſuppoſer de dérangement dans l'ordre des choſes relatives à celle-là, plus mon Attention ſera excitée, & plus ma ſurpriſe augmentera.

333. LA ſurpriſe peut aller au point d'ébranler fortement toute la Machine. Les fibres ſur leſquelles l'Attention ſe déploie, (137, 141.) ſont liées à d'autres fibres, (86.) auxquelles tiennent différentes idées ou différens ſentimens: (85.) ces fibres tiennent elles-mêmes au ſyſtême nerveux. (30.) Tout cela joue preſqu'en même tems. Une multitude de ſentimens ſe réveille à la fois. L'Ame éprouve ſubitement l'action réunie de toutes ces Forces particulieres, &c.

334. TELLES ſont, en général, mes idées ſur la ſurpriſe. Je vais examiner ſi je puis les appliquer à la nouvelle ſituation de ma Statue.

335. EN préſentant alternativement à ſon Odorat la roſe & l'œillet, j'ai formé en elle l'habitude d'éprouver cette ſucceſſion alternative. J'ai monté ſon Cerveau & ſon Ame ſur ce ton là.

336. J'AI dit ma penſée ſur l'origine de l'habitude. (96, 97, 98, 99, 100, 101, 102.) Si j'avois laiſſé la Statue à elle-même après lui avoir fait éprouver quelque tems la ſucceſſion dont je parle, cette ſucceſſion auroit continué dans le Cerveau par la ſeule force de l'habitude : les ſenſations auroient été ſeulement moins vives.

337. EN ceſſant de préſenter la roſe au Nez de la Statue, j'ai donc apporté un changement très-ſenſible à ſa maniere d'être, & ce changement l'Ame n'a pu le prévoir. (322.) Ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, elle ne l'éprouve donc plus. L'ordre

de ses idées est choqué. Elle compare son état antécédent à son état actuel: (323.) son Attention s'applique fortement à ces deux états; & voilà les caracteres que j'ai cru remarquer dans la surprise. (325 & suiv.)

338. La surprise de notre Statue ne sauroit être accompagnée d'émotion. Il n'y a encore que deux ordres de fibres d'un même Sens qui soient mus; il n'y a point, par conséquent, d'idées accessoires qui soient réveillées. (333.) Les comparaisons que fait un Etre qui ne réfléchit point, ne sont pas celles d'un Etre qui réfléchit. (307, 308.)

339. Par ce que je viens de dire sur la surprise, l'on voit que la Statue a pu en éprouver lorsqu'elle a eu pour la premiere fois la sensation de l'odeur d'œillet. (70.) Cette sensation avoit pour elle le caractere de la nouveauté. (90.) Elle l'a comparée avec la sensation de l'odeur de rose, (115, 116.) & cette comparaison a pu exciter l'Attention au point de faire naître la surprise. Mais, je ne pouvois toucher à la surprise sans entrer dans quelque détail sur l'Attention & sur le jugement; j'ai donc dû différer jusqu'ici à parler de la naissance de la surprise.

340. La rose cesse donc d'affecter l'Odorat de notre Statue: l'œillet continue seul à agir sur lui. J'ai supposé que l'odeur de l'œillet plaisoit plus à la Statue que celle de la rose: (122, 133.) maintenant elle goûte donc pleinement le plaisir attaché à cette sensation qui lui plaît le plus. Toute sa sensibilité y est, si l'on veut, concentrée.

341. Mais, notre Statue est un *Homme*: (13.) sa constitution est la même que la nôtre: nous devons donc raisonner sur elle comme nous raisonnons sur l'Homme.

Nous éprouvons que les sensations les plus agréables perdent

de leur agrément, lorsqu'elles nous affectent pendant un tems trop long. Elles nous deviendroient insipides & même insupportables si elles nous affectoient toujours. La variété nous plaît; c'est-là un fait que l'expérience ne permet point de revoquer en doute.

342. Pourquoi la variété nous plaît-elle? Pourquoi les sensations agréables perdent-elles de leur agrément, lorsqu'elles nous affectent trop long-tems? Pourquoi deviendroient-elles insipides & même insupportables, si elles nous affectoient toujours?

Me voici sur un sujet qui embrasse une infinité de Choses. Si je parvenois à l'éclaircir un peu, je répandrois du jour sur un grand nombre d'Objets. Chercher la cause physique du plaisir attaché à la variété, c'est chercher une des clefs de la Science de notre Etre. Je poserai quelques principes; je laisserai à mes Lecteurs à tirer les conséquences.

343. Je remonte à l'origine de tout plaisir: ce sont les fibres sensibles & un certain degré de mouvement de ces fibres.

Une sensation agréable commence à perdre de son agrément, dès que le mouvement des fibres qui lui sont appropriées (85.) augmente trop.

Elle devient douloureuse si ce mouvement augmente au point de tendre à désunir les molécules des fibres. (62, 97.)

Je me suis déjà assez étendu sur tout cela dans le Chapitre X; je prie qu'on le relise.

344. La continuation du mouvement dans les fibres sensibles augmente leur mobilité. Ces fibres ne peuvent se mouvoir que

leurs molécules ne se disposent d'une maniere relative à l'exécution de ce mouvement. (59, 60, 61, 62, 63, 88.) Cette disposition que les molécules contractent par le mouvement, est elle-même une tendance au mouvement. On conçoit que le frottement des molécules les unes contre les autres doit diminuer par la continuation du mouvement. Ces molécules acquiérent par là plus de facilité à glisser les unes sur les autres, leur jeu devient plus libre, & de là l'augmentation de mobilité des fibres. (108.)

345. L'Action de l'Objet sur les fibres n'augmente pas d'intensité : mais, les fibres acquérant toujours plus de mobilité, cette action doit insensiblement produire sur elles un plus grand effet. Cet effet peut devenir tel que la sensation commence à déplaire à l'Ame. Le mouvement peut augmenter au point de n'être plus dans la proportion qui fait le plaisir. (121.)

346. Voila déjà une des manieres dont je conçois qu'une sensation d'abord agréable peut commencer à nous déplaire. Mais une sensation agréable, qui demeureroit toujours telle, & qui nous affecteroit trop long-temps, ne laisseroit pas de nous causer enfin de l'ennui, du dégoût ; & nous desirerions de changer d'état. J'entrevois beaucoup de difficulté à expliquer ce fait, & je ne me flatte pas d'y réussir.

347. Un Etre qui n'éprouveroit pendant toute sa vie qu'une seule sensation n'auroit ni ennui ni dégoût ; il ne desireroit point de changer d'état, parce qu'il n'en connoîtroit point d'autre. (116, 147, 168, 170, 171.)

Un Etre qui auroit éprouvé une infinité de sensations agréables, mais qui ne seroit point doué de Reminiscence, ne desireroit point non plus de changer d'état, parce qu'il ne se rappelleroit aucun de ceux qu'il auroit éprouvés. (186, 192.)

348.

348. Nous ne nous dégoûterions donc point d'un plaisir, si nous ne connoissions que ce plaisir. Mais, parce que nous avons souvent changé d'état, que nous avons été souvent de plaisir en plaisir, que nous sommes doués de Réminiscence, & que nous savons de plus que nous pouvons goûter de nouveaux plaisirs, nous aimons à varier nos situations, à changer d'Objet. Nous desirons dans le rapport où nous connoissons.

349. Parce que nous sommes doués de Réminiscence, nous avons le sentiment du passage d'une situation à une autre situation. Nous comparons nos situations; & l'on a dit & répété cent fois, que l'Ame aimoit à comparer. L'on a bâti là-dessus des Théories du beau; mais on n'a pas dit, que je sache, pourquoi l'Ame se plaît à comparer.

350. Dans chaque situation agréable il y a un certain degré de plaisir absolu & un certain degré de plaisir relatif.

351. Le plaisir *absolu* est celui qui est attaché à chaque sensation, à chaque situation considérées en elles-mêmes. Il tient à un certain degré d'ébranlement des fibres sensibles. C'est de ce plaisir dont j'ai traité dans le Chapitre X.

352. Le plaisir *relatif* est celui qui naît de la comparaison que l'Ame fait entre ses idées ou entre ses situations.

353. Que l'Ame se plaise à saisir des rapports, à faire des comparaisons, à sentir le passage d'une situation à une autre situation, c'est un fait que l'on ne peut nier. La vie humaine en est la preuve. Les plaisirs des Beaux Arts sont tous des plaisirs *relatifs* ou de comparaison. Le plaisir attaché au *beau* ne dérive-t-il pas de la *variété* des rapports que l'Ame saisit, de l'*unité* d'Action qu'elle y observe, & de l'*utilité* qu'elle découvre dans le but? Le moment où l'Ame passe d'un plaisir à un autre

plaiſir n'eſt-il pas le moment où le plaiſir préſent l'affecte avec le plus de vivacité ?

354. Je ne cherche point à expliquer les plaiſirs *abſolus*: (351.) ce ſeroit vouloir pénétrer la nature intime de l'Ame, & le ſecret de ſon union avec le corps. (46, 126.) Mais, je ne penſe pas qu'il ſoit téméraire de chercher quelqu'hypotheſe qui rende raiſon du plaiſir attaché à la *variété*. (341, 342.)

355. Je me conforme à la marche que j'ai tenue dès le commencement de cet Ouvrage: j'ai à rendre raiſon de ce que l'Ame éprouve, je remonte à l'origine de tout ce que l'Ame éprouve, au corps. (17, 18, 19, 21, 22, 92.)

Je reprends les paragraphes 347 & 348, je ſuppoſe une ſuite de ſenſations, telle que la ſenſation ſubſéquente l'emporte toujours en agrément ſur la ſenſation antécédente.

Je ſuppoſe encore que l'Etre qui éprouve cette ſuite de ſenſations eſt privé de Réminiſcence. L'accroiſſement de ſon bien-être ſera nul pour lui; il ne le ſentira point. Il ne ſera jamais mieux; il ſera toujours bien. La ſenſation la plus vive n'excitera pas plus ſon Activité que la ſenſation la plus foible. Il ſera réellement moins bien ſans deſirer d'être mieux.

356. Donnons à cet Etre la Réminiſcence: il aura un plaiſir nouveau, celui de ſentir l'accroiſſement de ſon bien-être. Ce ſentiment développera ſon Activité. Son Attention s'appliquera ſucceſſivement à toutes les ſenſations: elle ſe fixera ſur celles qui lui plairont le plus. (144.)

357. Mais, les ſenſations ont leur ſiege dans de petites machines organiques d'une délicateſſe extrême: ces petites machines ſont les fibres ſenſibles. L'expérience nous apprend que

ces fibres ne peuvent être long-tems en action sans éprouver un changement que nous exprimons par le terme de *fatigue*. (136.)

358. Lors donc que l'Etre que je suppose (355.) aura fixé long-tems son Attention sur la sensation la plus agréable, les fibres auxquelles cette sensation est attachée (85.) commenceront à être fatiguées : elles ne rendront plus à l'Ame la sensation précisément comme elles la lui avoient d'abord rendue. La sensation en deviendra moins agréable à l'Ame : elle desirera de changer d'état. Son Attention se portera sur les sensations qu'elle connoît, parce qu'elle les a éprouvées. Et quoique ces sensations soient moins agréables en elles-mêmes, que celle sur laquelle elle avoit fixé son Attention, elle passera cependant de celle-ci à celles-là avec plaisir. C'est que chaque sensation ayant ses fibres propres, (85.) son Attention se déployera alors sur des fibres que le repos a préparées à l'action. Le moment du passage est le moment du plaisir le plus vif, (353.) c'est qu'il est celui où les fibres sur lesquelles l'Attention se déploie sont le plus disposées à l'action.

359. Cet Etre apprend donc de l'expérience qu'en passant d'une sensation à une autre, il est mieux qu'en demeurant fixé trop long-tems sur la même sensation. Il aimera donc à changer d'état, à éprouver l'effet attaché au mouvement de fibres préparées par le repos à l'action : j'ai presque dit, de fibres fraîches. Un Organe usé par le plaisir, est un Organe dont les fibres n'ont plus assez d'activité pour procurer à l'Ame du plaisir dans le degré où elles le lui procuroient avant leur altération. Cette altération est un dérangement dans l'économie des fibres : leurs parties constituantes ne sont plus entr'elles dans le rapport propre à procurer à l'Ame tout le plaisir qu'elles sont destinées à lui procurer.

360. Voila la seconde maniere (346.) dont je conçois

que nous pouvons être déterminés à changer d'Objet. Mais les plaiſirs *relatifs* (352.) ne ſe réduiſent pas au ſentiment que l'Ame éprouve, lorſqu'après s'être exercée ſur des fibres fatiguées, elle s'exerce ſur des fibres qui ont toute leur activité. (358, 359.) Un Parterre dont toutes les Fleurs ne différeroient que dans leurs couleurs, plairoit moins qu'un Parterre dont les Fleurs différeroient & dans leurs formes & dans leurs couleurs. Cependant, dans la premiere ſuppoſition, l'Attention ſe déployeroit ſucceſſivement ſur différentes fibres, puiſque chaque ſenſation a ſes fibres propres. (85.) Il y a donc quelqu'autre choſe qui conſtitue les plaiſirs *relatifs ;* & c'eſt cette choſe que je tâche à découvrir.

361. COMPARER différentes ſenſations, c'eſt donner ſon attention à différentes ſenſations. (328.) Mais, l'Attention eſt un exercice de la Force motrice de l'Ame, (129.) & cet exercice eſt une modification de ſon Activité. (135, 136.) Comparer, c'eſt donc mouvoir, & mouvoir, c'eſt agir. Dire que l'Ame ſe plait à comparer, c'eſt donc dire qu'elle ſe plaît à agir. (349.) Mais, l'Ame agit lorſqu'elle meut un ou deux ordres de fibres, comme lorſqu'elle en meut pluſieurs. Pourquoi donc ſe plaît-elle davantage à mouvoir pluſieurs ordres de fibres qu'à n'en mouvoir qu'un ou deux ? C'eſt ici le principal nœud de la queſtion.

362. LORSQUE l'Ame applique ſon Attention à deux ſenſations, elle a un plaiſir *compoſé ;* un plaiſir formé des deux plaiſirs *abſolus* (351.) que renferment ces ſenſations. Il n'importe pour l'eſſentiel, que ces ſenſations ſoient excitées à la fois par deux Objets, ou que l'une ſoit excitée & l'autre rappellée, ou que toutes deux ſoient préſentes par le ſouvenir. L'Ame a donc une plus grande quantité de plaiſir en comparant ces ſenſations, que ſi elle les éprouvoit à part ou abſolument iſolées. (186, 347, 355.) On peut conſidérer les deux ordres de fibres appropriées à ces ſenſations, (85.) comme deux Forces qui agiſſent à la

fois sur l'Ame, (185 & suiv.) & sur lesquelles l'Ame réagit à la fois.

363. Si au lieu de comparer deux sensations, l'Ame en comparoit plusieurs, le plaisir en deviendroit plus composé, & par cela même plus grand. (362.) Il y auroit plus de Forces en jeu : la Sensibilité & l'Activité de l'Ame en seroient plus excitées. (117.)

364. Mais, pour que l'Ame exerce son Attention, il faut qu'elle ait des motifs à l'exercer. (140.) Ces motifs sont dans les idées qui lui sont présentes. (147, 148, 149, 150.) Il faut donc encore que ces idées soient claires, je veux dire, que l'Ame ne les confonde point. (273.) Si celles que les Objets excitent par leur présence ou que le souvenir rappelle se confondoient, comment l'Attention s'exerceroit-elle?

365. Il y a plus ; en se confondant, les sensations seroient dénaturées. Le plaisir absolu (351.) que chacune renferme seroit perdu pour l'Ame. Les plaisirs en se fondant, pour ainsi dire, les uns dans les autres, se détruiroient les uns les autres. L'essence de quelque plaisir que ce soit, est dans l'impression qu'il fait sur l'Ame. Afin que cette impression ait lieu, il faut que l'Ame en ait la conscience ou l'apperception, (200.) que son Moi se l'approprie ou s'identifie avec elle. (113, 252.) Cette conscience, cette identification est toujours relative au degré de clarté de chaque impression. Si l'Ame ne démêle point une sensation, elle n'a point la conscience de cette sensation, & conséquemment le plaisir attaché à cette sensation.

366. C'est donc dans le degré de clarté ou d'impression (273.) des plaisirs absolus (351.) que l'on doit chercher la premiere origine des plaisirs relatifs. (352.) Quand l'Ame distingue toutes ses sensations, elle jouit de toutes, son Moi se les

approprie toutes. Elle goûte le plaisir absolu que chacune renferme, & elle jouit, en même tems, de la somme de plaisirs relatifs qui résulte de l'impression réunie des plaisirs absolus. (362, 363.)

367. Les plaisirs absolus ont leur principe dans différens ordres de fibres sensibles, qui ont entr'eux des rapports (40.) d'où naissent les plaisirs relatifs. Toutes sortes de combinaisons de tons, toutes sortes de combinaisons de couleurs ne produisent pas l'*harmonie* en musique & en peinture. Nous apprenons de l'expérience qu'il n'y a que certaines combinaisons de tons, certaines combinaisons de couleurs qui flattent agréablement nos Oreilles & nos Yeux, & c'est sur l'expérience qu'on a fondé la Théorie de ces Arts qui ont tant de pouvoir sur nous.

368. L'expérience nous apprend des faits, & les faits sont la nature. L'expérience nous apprend donc que telle est la nature de l'économie de notre Cerveau, que toutes sortes d'ébranlemens ne sont pas propres à y faire naître l'harmonie. Nous ne découvrons pas à l'œil les fibres qui transmettent à l'Ame cette harmonie. Nons ne voyons pas quels ordres de fibres il faut mouvoir, comment & selon quelle combinaison il faut les mouvoir pour produire telle ou telle consonnance musicale ou pittoresque. Mais nous savons que les tons & les couleurs n'agissent pas immédiatement sur notre Ame. (120.) Nous savons qu'elle n'en reçoit les impressions que par le ministere des nerfs. (26.) Nous savons de plus, que chaque ton, que chaque couleur tiennent à des fibres qui leur sont appropriées. (85.) Nous représentons les tons par des caracteres ou par des *notes*: (217, 219.) nous les combinons diversement. Nous formons des traits différemment colorés: nous leur donnons différentes proportions: nous les distribuons sous certains rapports. L'emploi que nous faisons des tons & des couleurs dans la formation de l'harmonie, nous représente l'ordre dans lequel les fibres

fenfibles fe meuvent pour exécuter cette harmonie & la tranfmettre à l'Ame : car les vibrations des différentes cordes de l'Inftrument, & le jeu de la lumiere différemment modifiée & réfléchie par le Tableau, nous expriment ce qui ce paffe dans notre Cerveau, lorfqu'il eft ébranlé par l'un ou par l'autre. Il eft, à fa maniere, cet Inftrument & ce Tableau.

369. L'HARMONIE confifte donc en général dans une certaine fuite, dans une certaine combinaifon de mouvemens de différens ordres de fibres fenfibles.

370. IL y a donc un rapport *primitif* entre les différens ordres de fibres fenfibles, en vertu duquel fuivant qu'elles font ébranlées, elles produifent telle ou telle confonnance, tel ou tel plaifir relatif. (352.)

371. Nous ne pouvons pas plus dire pourquoi une certaine fuite ou une certaine combinaifon de mouvemens des fibres fenfibles produifent l'harmonie, que nous ne pouvons dire pourquoi l'ébranlement d'un certain ordre de fibres, produit une certaine fenfation. Cela tient à la nature des plaifirs abfolus (351.) que nous ne pouvons connoître. (354.)

372. LA variété que l'Ame découvre dans les parties d'un Tout, & la diverfité de mouvemens qui réfulte dans le Cerveau (368.) de la diverfité d'action de ces parties, ne fuffifent donc pas à procurer à l'Ame le plaifir de l'harmonie. (369.) Il faut encore que toutes ces parties concourent enfemble à un même but. (353.) C'eft au jugement que l'Ame porte du rapport d'action de ces parties à ce but, que tient le plaifir attaché à l'*agréable relatif*, (352.) au *beau*.

373. LORSQUE différentes parties confpirent au même but, elles concourent à produire un même effet.

Ch. XVII.

Cet effet eſt *un* ; parce qu'il eſt la ſomme ou le réſultat de toutes les Forces particulieres qui concourent à le produire. (366.) Il eſt le produit de l'action combinée de toutes les parties.

374. La perception de cet effet eſt toujours accompagnée de plaiſir, & ce plaiſir conſtitue l'*utilité* de l'effet.

375. Plus ce plaiſir eſt vif, plus il renferme de ſenſations agréables, plus il contribue au bien-être ou au perfectionnement de l'Intelligence qui en jouit, & plus il y a d'*utilité* dans le but ou dans l'effet. (373.)

376. De la *variété* des rapports, (40, 372.) de l'*unité* d'action (373.) & de l'*utilité* du but, (374, 375.) l'Eſprit déduit donc la notion générale du *beau*.

377. Plus il y a de parties qui conſpirent au même but, plus il y a de rapports apperçus.

Plus il y a de rapports apperçus, plus l'Activité de l'Ame ſe déploie.

378. Sa ſenſibilité eſt affectée à la fois par un plus grand nombre de plaiſirs abſolus. (351, 362, 363.) L'Attention ſe porte ſucceſſivement & avec rapidité ſur tous ces plaiſirs; (ibid.) les rapports qui les lient tous (367, 368, 369, 370.) les dirigeant tous au même but, (372, 373.) la variété des rapports ne la fatigue pas, parce qu'elle les contemple dans l'effet qu'ils produiſent, & que cet effet eſt un. (373.) L'Ame jouit ainſi des plaiſirs abſolus attachés à l'action de chaque partie, (351.) & des plaiſirs de comparaiſon qui réſultent des rapports primitifs qui lient ces plaiſirs abſolus. (369, 370, 374, 375.)

379.

379. Des Objets très-variés, mais dans lesquels l'Ame ne découvre aucun but, lui déplaisent : c'est que les *différens* ordres de fibres qui sont mûs, ne le sont pas dans les rapports qui constituent les plaisirs relatifs. (352, 367, 368, 369, 370, 372.) Il y a alors un très-grand nombre de fibres mues sur lesquelles l'Ame réagit. (129, 135, 136, 137, 361.) Mais, l'Activité de l'Ame est une Force limitée ; (143.) un trop grand exercice la fatigue : elle se fatigue lorsqu'elle se porte à la fois sur un trop grand nombre d'Objets dont les différentes impressions ne se réunissent pas en un point commun. Chaque Objet agit alors à part : l'Ame n'éprouve que l'effet de la multiplicité variée. Quand, au contraire, toutes les impressions se réunissent en un point, ce point devient, en quelque sorte, un seul objet qui rassemble en lui toutes ces Forces dispersées ; l'Attention se fixe à ce point d'où elle découvre comme d'un centre, tous les rayons qui vont y aboutir. (*)

(*) ++ Je ne faisois ici qu'ébaucher ce que j'étois appellé à finir. Pourquoi l'unité d'action des Objets produit-elle une épargne dans la dépense que l'Ame fait de ses forces ? Pourquoi l'Ame a-t-elle plus de facilité à saisir le même nombre d'Objets lorsqu'ils tendent à un but commun, que lorsqu'ils n'y tendent pas ? J'avois bien posé le principe général de la solution ; mais je ne l'avois pas développé, & il demandoit à l'être. Un de mes plus chers Éleves en Philosophie, M. Jean Trembley, digne Neveu de l'illustre Auteur de la belle découverte des Polypes, qui n'a pas moins approfondi la Métaphysique que la haute Géométrie & l'Astronomie, & qui s'étoit plu dans sa jeunesse à commenter sous mes yeux l'*Essai analytique*, avoit eu de fréquentes occasions d'en développer les principes, & de les appliquer à la solution de bien des questions de divers genres que je lui proposois, ou qu'il se proposoit lui-même. Celle qui fait l'objet de cette Note ne lui avoit pas échappé, & je me fais un plaisir de transcrire ici d'après lui la solution très-philosophique qu'il en donnoit.

" L'Analyste, disoit-il, donne bien „ le principe général de la solution, en „ représentant l'attention comme fixée „ au point où toutes les impressions „ viennent se réunir, & découvrant „ de là, comme d'un centre, tous les „ rayons qui vont y aboutir. Mais, on ne „ voit pas encore clairement, comment „ le nombre d'objets considérés étant „ supposé le même, l'Ame a moins de „ peine à les saisir lorsqu'ils convergent „ vers un point, que lorsqu'ils n'y convergent pas. Examinons donc la chose „ de plus près, & cherchons dans la „ nature même des Objets la raison de „ ce phénomene.

CH. XVII.

380. TEL eſt, en général, l'effet que produit l'Art des diſtributions. Il préſente à l'Ame ſous un petit nombre de points de vue une multitude d'Objets divers, dont le nombre & la variété l'accableroient ou la fatigueroient s'ils agiſſoient ſur le Cerveau épars ou confondus. En diſtribuant les mouvemens ſous certains rapports, cet Art met entr'eux une harmonie (369.) qui facilite l'exercice de l'Attention. Il compoſe de cette multitude d'Objets divers des maſſes plus ou moins grandes. Il applique l'Attention à ces maſſes : il empêche ainſi qu'elle ne ſoit trop partagée : il lui procure des comparaiſons faciles (*).

„ Les Objets dont les impreſſions ſe „ réuniſſent en un point commun, ont „ plus de rapports & de plus grands „ rapports que ceux dont les impreſ- „ ſions ne ſe réuniſſent pas : il y a donc „ plus de choſes communes à conſidé- „ rer dans les premiers que dans les „ ſeconds. Lorſque l'Ame a découvert „ une certaine qualité dans un Objet, „ & qu'elle vient à découvrir dans un „ autre Objet une qualité analogue, elle „ n'exerce pas autant ſon Activité que „ ſi elle avoit découvert dans cet Objet „ une qualité tout-à-fait différente. „ L'Ame n'a pas beſoin alors de ſe „ modifier différemment ; elle reſte, à „ peu de choſe près, dans l'état où elle „ étoit : & comme il y a en elle moins „ d'idées différentes, il y a auſſi un „ moindre exercice de ſon Activité ; il „ y a moins de faiſceaux de fibres en „ jeu : elle peut par conſéquent appli- „ quer ſon Activité à la conſidération „ d'un plus grand nombre d'Objets s'ils „ tendent vers un but, que s'ils n'y „ tendent pas. Plus la convergence des „ Objets ſera grande, plus elle ſera „ marquée, & plus les idées qu'ils exci- „ teront dans l'Ame rentreront les unes „ dans les autres ; plus le nombre des „ faiſceaux de fibres mues ſera petit, „ plus la facilité avec laquelle l'Ame „ exercera ſon Activité ſera grande. Au „ moyen de cette unité d'action, les „ Objets ſe concentrent ; ils occupent „ un plus petit eſpace, & rentrent dans „ la ſphere de l'Ame. Voilà, ſi je ne „ me trompe, la ſolution pſychologi- „ que de la queſtion que je m'étois „ propoſée. "

(*) †† MON jeune & eſtimable Commentateur ne développoit pas moins bien ce paragraphe que le précédent. " L'art des diſtributions, ajoutoit-il, „ en inſtituant des rapports entre les „ Objets, facilite les comparaiſons. „ Lorſque les choſes ſont iſolées, qu'el- „ les exiſtent indépendamment les unes „ des autres, chaque Objet fait une „ claſſe ſéparée ; il excite dans l'Ame „ des idées qui ne conviennent qu'à „ lui, & ces idées ſe multipliant avec „ les objets, épuiſent bientôt l'Activité „ de l'Ame qui eſt miſe ainſi hors „ d'état de conſidérer d'autres choſes. „ Mais au moyen de l'Art des diſtribu- „ tions, une même claſſe renferme un „ grand nombre de choſes ; les rap- „ ports qui uniſſent ces choſes entr'elles

381. Si les rapports sont compliqués; si leur action est embarrassée; si le but auquel ils tendent ne se démêle qu'avec peine; si leur action se partage entre plusieurs buts particuliers qui ne coïncident pas dans un but général; cette variété déplaira encore à l'Ame: c'est que la pluralité & la divergence des buts partageront trop l'Attention: c'est que la complication des rapports la tendra trop. (379.)

382. Si, au contraire, les rapports ne sont pas assez variés; si les mêmes parties sont trop répétées dans le même Tout; il en naîtra une uniformité qui ne déplaira pas moins à l'Ame qu'une variété excessive: c'est que la Faculté de comparer n'aura pas assez d'exercice; la somme des plaisirs relatifs (352.) sera trop petite: car cette somme est toujours en raison de la diversité des plaisirs absolus (351.) & des rapports qu'ils ont entr'eux. (362, 363, 366, 367, 368, 369, 370, 377, 378.)

383. Au reste, quand j'emploie le mot de *déplaire*, ce mot est ici relatif à ce que l'Ame connoît. Un Etre qui n'a jamais goûté le plaisir attaché à l'*unité variée*, n'est point choqué de

„ sont rendus saillans. L'Ame saisit ces „ rapports; elle les considere, les ana„ lyse, en tire des idées générales qui „ conviennent à toutes les choses qui „ sont renfermées dans une même classe; „ & par le secours de ce petit nombre „ d'idées générales, l'Ame peut retrou„ ver chaque Individu particulier, sans „ avoir besoin de les graver tous dans „ sa Mémoire. C'est ce petit nombre „ d'idées générales résultantes de cette „ multiplicité d'Objets, qui met entre „ eux une harmonie, & l'Attention „ s'exerçant sur un beaucoup moins „ grand nombre d'idées; cet exercice „ en devient incomparablement plus „ facile. L'Ame ne considere plus des „ Objets particuliers; mais elle consi„ dere des *masses d'Objets*; & les rap„ ports que les distributions lui décou„ vrent entre les divers Objets d'une „ même masse, les lient entr'eux & „ n'en forment qu'un seul Tout. Ainsi „ l'Attention, au lieu de se diviser à „ l'infini, en se répandant sur chaque „ Objet particulier, ne s'applique qu'à „ chaque masse: alors toute sa force ne „ se perd pas par la division à l'infini; „ & le nombre des Objets de compa„ raison étant proportionné à la capa„ cité de l'Attention, rien n'empêche „ l'Ame d'opérer, & d'opérer avec faci„ lité & plaisir."

Ch. XVII.

l'*uniformité*. Il ne peut desirer de jouir d'un plaisir dont il n'a pas l'idée. (147, 170, 171 & suiv.) Un Etre qui a des idées de l'agréable, du beau, juge sur ces idées des Objets qui s'offrent à lui.

384. Tout ce que je viens d'exposer sur les plaisirs relatifs, (352.) l'Auteur de l'*Essai de Psychologie* l'a rendu en moins de mots, mais la rapidité de son style le rend quelquefois obscur.

" L'Ame, dit-il (*), se plaît dans l'exercice facile de ses ,, Facultés: elle est un Etre actif; mais son activité est bornée. ,, L'Ame aime donc à saisir des rapports, mais elle n'aimera ,, pas des rapports trop compliqués. Le beau lui plaît, parce ,, qu'il est un & varié: il offre des rapports faciles à saisir. Le ,, beau paroîtra donc à l'Ame d'autant plus *beau* qu'il offrira ,, un plus grand nombre de rapports, & de rapports faciles ,, à saisir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de ,, sentimens agréables ou des sentimens plus vifs. Les rapports ,, des moyens à la fin sont une source de beauté. L'importance ,, de la fin & la simplicité des moyens sont une plus grande ,, beauté encore. L'Homme est beau: un monde est plus beau: ,, l'Univers est souverainement beau: il est le systême général ,, du bonheur.

,, L'Ame se plaît aux gradations, dit ailleurs (*) cet Auteur; ,, elle aime à comparer, & il n'est point de comparaison où ,, il n'est point de rapports apperçus. Les Sciences & les Arts ,, tournent sur ce pivot.

,, L'Ame est si bien faite pour comparer, qu'elle ne sauroit ,, demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'im- ,, pression: c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La premiere

(*) *Principes philos.* Part. V, Chap. VIII.
(**) Ibid. Part. VII, Chap. XVIII.

„ impreſſion eſt ce qui la frappe, à cauſe de ſa liaiſon avec „ une impreſſion précédente qui en différoit plus ou moins : il „ faut à l'Ame des paſſages ; ils ſont changemens. Ceci tient à „ une infinité de faits. „

385. POURQUOI l'importance de la fin & la ſimplicité des moyens ſont-elles une grande beauté ? (384.) C'eſt ce que notre Auteur ne développe point & qu'il devoit développer.

LA fin eſt l'effet ; (373.) les moyens ſont les rapports. (372.)

LES rapports ſont des Forces douées d'une certaine activité. (40, 210.)

LA convergence ou la réunion des Forces produit l'effet. (372, 373.)

L'IMPORTANCE de l'effet eſt dans le nombre, la variété, la qualité & l'intenſité des plaiſirs ou des biens qu'il renferme. (374, 375.)

LA ſimplicité des moyens eſt dans le nombre & l'eſpece des Forces conſpirantes.

PLUS le nombre des Forces eſt petit, moins leur action eſt compoſée, & plus il y a de ſimplicité dans les moyens.

PLUS il y a de ſimplicité dans les moyens, plus l'Attention s'exerce agréablement.

ELLE agit à la fois ſur un plus petit nombre de fibres. (379, 380.)

CES fibres correſpondent à un grand nombre d'autres qu'elles

CH. XVII.

mettent en Action. (86.) Les moyens correfpondent à la fin. Les moyens ont leurs fibres: la fin a les fiennes. (85.)

L'ACTION de toutes ces fibres eft donc harmonique. (369.) Les moyens ont des rapports déterminés avec la fin. Ils en ont auffi entr'eux. Il en eft encore entre toutes les parties de la fin.

TOUS ces rapports en fuppofent évidemment entre les différens ordres de fibres repréfentatrices des moyens, de la fin & de toutes les parties de la fin. (17, 18, 21, 201, 259, 265.)

LA fin eft un effet qui a fon principe. Le principe lie enfemble toutes les parties de l'effet.

LES moyens font auffi liés enfemble par les qualités en vertu defquelles ils tendent au même but.

AUX fibres repréfentatrices des parties de la fin tiennent différens plaifirs abfolus, (351.) qui ont entr'eux des rapports d'où naiffent différens plaifirs relatifs. (352, 362, 363, 366, 367, 368.)

PLUS ces plaifirs font propres à exercer agréablement & utilement toutes les Facultés de l'Ame, plus ils font nombreux, & plus il y a d'importance & de variété dans la fin.

SI donc le moyen eft très-fimple, il y aura beaucoup de variété, & de variété intéreffante dans l'unité.

LA convergence de toutes les parties de la fin dans le moyen, donnera à l'Ame la faculté d'en faifir tous les rapports.

LES mouvemens harmoniques de différens ordres de fibres, viendront frapper fur un point commun auquel l'Attention fe fixera. (377, 378, 379, 380, 381, 382.)

Ce caractere de beauté éclate sur-tout dans les Ouvrages de la Nature. Un Bel Esprit (*) a dit élégamment *que la magnificence y brille dans le dessein & l'épargne dans l'exécution.*

386. Somme totale : les plaisirs absolus isolés ne peuvent produire des plaisirs relatifs. (355, 356, 362, 363.) Les plaisirs absolus qui se confondent ne le peuvent pas non plus. (364, 365, 366, 367.)

Chaque plaisir absolu a son caractere propre, son essence. (197, 198, 233, 354, 371.)

Ce caractere se combine avec celui de différens plaisirs absolus, & cette combinaison fait le fondement de l'harmonie. (367, 368, 369.)

Plus il y a de plaisirs absolus qui concourent à produire une harmonie, plus cette harmonie exerce agréablement nos Facultés. (376, 377, 378.)

Plus une harmonie est propre à perfectionner nos Facultés, plus elle renferme de beauté. (373, 374, 375, 385.)

Le perfectionnement de nos Facultés dépend en dernier ressort de l'ordre dans lequel les différentes fibres de chaque sens sont mises en jeu. (17, 18, 19, 21, 22, 23, 85, 86, 95, 213, 214, 215, 216, 223, 274, 275.)

Plus une harmonie met de fibres en jeu, plus elle en lie étroitement tous les mouvemens, plus elle perfectionne l'exercice de nos Facultés dans un ou plusieurs Genres.

Les fibres des Sens vont aboutir au Cerveau. (26, 28, 29,

(*) Fontenelle.

CH. XVII. 30.) Elles lui communiquent donc les impressions harmoniques qu'elles ont reçues. (34, 41, 42, 43, 44.)

Il les conserve par l'énergie de sa méchanique. (23, 57 & suivans, 96, & suiv.)

Il devient à son tour le principe des déterminations de l'Activité de l'Ame. (130, 131, 150, 151, 178.)

Mais, les fibres de tous les Cerveaux ne sont pas semblables; je veux dire, que tous les Cerveaux ne se ressemblent pas. Les causes qui concourent dans la génération suffiroient à les varier.

Tous les Cerveaux n'ont donc pas une égale disposition à exécuter toutes sortes d'harmonies.

Le plus ou le moins d'aptitude d'un Cerveau à exécuter telle ou telle harmonie dépend du plus ou du moins d'aptitude de ses fibres à se prêter à tel ou tel mouvement. (121.)

Le plus ou le moins d'aptitude des fibres à se prêter à tel ou tel mouvement dépend de la nature, des proportions & de l'arrangement de leurs élémens. (62, 97, 98, & suiv.)

Le plus ou le moins d'aptitude d'un Cerveau à exécuter telle ou telle harmonie détermine le degré de plaisir que cette harmonie fait éprouver à l'Ame. (120, 121.)

Le degré de plaisir que l'Ame goûte dans telle ou telle harmonie détermine le degré de son penchant pour cette harmonie & pour toutes les harmonies analogues.

Le plaisir détermine l'Activité. (117, 130, 131, 147, 148, 149, 150, 159, 170, 171, 172, 173, 174.)

387.

387. Si c'étoit ici le lieu de développer davantage mes principes sur les plaisirs relatifs, (352.) j'essayerois de les appliquer aux Méthodes d'Instruction, & de montrer comment ils peuvent servir à faire juger du degré de beauté (376.) des productions de l'Art & de celles du Génie & de l'Esprit.

Il y a dans l'*Essai de Psychologie* un Chapitre (*) dont l'obscurité a choqué quelques Lecteurs, & en particulier un savant Journaliste. (**) Voici ce Chapitre.

" La perfection de l'éducation consiste à multiplier les mou-
„ vemens du *Sensorium* le plus qu'il est possible; à combiner
„ ces mouvemens de toutes les façons assignables & conformes
„ à la destination de l'Individu; à établir entre ces mouvemens
„ une liaison en vertu de laquelle ils se succedent dans le meil-
„ leur ordre; enfin, à rendre habituel tout cela. „

Quand on ne possede pas le Systême entier de l'Ouvrage, il est en effet difficile de saisir le vrai sens de ce Chapitre. Là, comme dans plusieurs autres endroits de son Livre, l'Auteur s'est trop plû à exercer la pénétration de ses Lecteurs. Je trouve cependant une explication assez claire de ce Chapitre dans le Chapitre LXXX, & dans plusieurs Passages du même Auteur. Je citerai ici quelques-uns de ces passages, à cause de la conformité des principes qu'ils renferment avec ceux que je viens d'exposer. Je dois d'ailleurs cette justice à l'Auteur, puisqu'il m'a, en quelque sorte, prévenu dans l'exposition de ces principes.

" Le développement de l'Ame, dit-il (†), est la suite de
„ ses modifications variées; & ces modifications sont l'effet
„ nécessaire du jeu des organes, & des circonstances qui le
„ déterminent.

(*) Chap. LXVIII.
(**) *Biblioth. des Scienc. & des Arts.*
(†) *Princip. philosoph.* Partie VII, Chap. XVII, XVIII.

[Ch. XVII.

„ Le nombre, la variété, l'espece des modifications déterminent le degré de perfection de l'Ame.

„ Le langage, en multipliant les mouvemens & les combinaisons des mouvemens, en les assujettissant à un certain ordre, est ce qui perfectionne le plus d'Activité de l'Ame....

„ Le grand Art de la culture de l'Esprit consiste donc à „ varier le plus qu'il est possible les mouvemens de l'Organe „ intellectuel, & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils se reproduisent mutuellement.....

„ Si nous savons tant de choses imparfaitement, si nous „ avons tant d'idées confuses, ce n'est pas toujours que les „ Objets de ces idées ne soient pas assez à la portée de notre „ Esprit; c'est pour l'ordinaire, parce que ces Objets ne nous „ ont pas été présentés dans un ordre convenable. On a excité „ presque tout d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de „ mouvemens très-variés: on a remué bien des fibres; & de „ tout cela il n'a résulté que des liaisons imparfaites; les rapports n'ont été que peu sentis; quelquefois point du tout.

„ Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois; l'Activité „ de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord „ des mouvemens très-simples; l'Ame en auroit mieux saisi l'effet „ des mouvemens composés par leur liaison naturelle avec „ ceux-là..... „

388. La variété, le beau font naitre la surprise. Ils excitent fortement l'attention: ils réveillent à la fois un grand nombre de sentimens, &c. Je renvoie là-dessus à ce que j'ai dit sur la surprise dans les paragraphes 324, 325, & suiv.

389. Enfin, d'où vient que l'harmonie la plus agréable qui

nous affecteroit toujours, nous déplairoit à la longue & nous deviendroit même insupportable? (342.) Si je satisfaisois à cette question j'aurois ébauché les Elémens de la Théorie des plaisirs relatifs. (352.)

NOTRE existence est successive. Elle est composée d'une suite de situations qui different plus ou moins les unes des autres.

NOUS comparons la situation antécédente à la situation subséquente. Le moment où cette comparaison nous affecte le plus est celui où nous passons de l'une de ces situations à l'autre.

LA raison en est que la vivacité de nos sentimens est proportionnée à l'intensité des mouvemens qui les occasionent. (33.)

OR, quand deux situations ne nous affectent pas à la fois; le moment où nous passons de l'une à l'autre est celui où la situation antécédente conserve le plus d'intensité. (162, 163, 164, 165, 166.) Il est donc aussi celui où la différence des deux situations nous affecte le plus. (358.)

SI donc les deux situations sont agréables, elles renferment chacune des plaisirs absolus. (351.)

CES plaisirs ont entr'eux des rapports d'où naissent les plaisirs relatifs. (352, 362, 363, 367.)

LES plaisirs relatifs sont d'autant plus vifs que l'impression des plaisirs absolus est plus forte.

CETTE impression n'est jamais plus forte que dans l'instant du passage de l'une de ces situations à l'autre.

PAR une conséquence du même principe, si la situation sub-

séquente est désagréable, elle ne le paroîtra jamais plus que dans l'instant du passage. Son opposition avec la situation antécédente sera alors aussi frappante qu'elle pourra l'être.

390. MAIS, lorsque l'Ame demeure fixée long-tems dans la même situation, l'impression de la situation antécédente s'affoiblit de plus en plus. (162, 163, & suiv.) Bientôt l'Ame n'est plus occupée que du sentiment de la situation présente: cette situation est très-agréable; la sensibilité y est concentrée: l'Ame lui donne toute son Attention. (144.)

391. Dès que l'impression de la situation antécédente ne se fait plus sentir à l'Ame, la situation présente doit perdre de son agrément; car elle perd celui qui est attaché à la comparaison que l'Ame fait de cette situation avec la situation antécédente moins agréable. (355, 356, 389.)

IL est vrai, que l'Ame peut se rappeller la situation antécédente: mais l'impression qui se fait par le souvenir est ordinairement plus foible que celle que produit la présence de l'Objet. (89.) D'ailleurs, la vivacité du plaisir attaché à la situation présente est très-propre à rendre encore plus foible l'impression qu'excite le souvenir. (142, 143, 145.)

392. SI la situation présente n'avoit pas été prévue; si à cette situation est attaché le sentiment du beau, le moment de la surprise sera le moment le plus délicieux. (324, 325, & suiv. 388.) Il est celui où l'Activité se déploie avec le plus de célérité & de force. Mais, ce moment est nécessairement très-court, & tous ceux qui lui succedent lui sont inférieurs en agrément.

393. LA situation actuelle ne fait donc plus éprouver à l'Ame le même degré de plaisir qu'elle lui avoit fait d'abord éprouver. L'action continuée de l'Objet & la réaction de l'Ame produiront

encore une nouvelle dégradation dans le plaifir, qui augmentera de plus en plus par la durée de l'ébranlement. (358.)

394. L'Ame commencera donc à defirer de changer de fituation. Son Attention s'appliquera au fouvenir des fituations par lefquelles elle a paffé, & à l'idée des nouvelles fituations qu'elle conçoit qu'elle pourroit revêtir. (348, 358.) Elle fe les peindra vivement; elle en jouira par l'Imagination. (172, 174.) Mais, le fentiment de la différence qui eft entre cette forte de jouiffance & la jouiffance réelle, augmentera la vivacité du defir. (175.) Le defir ne pourra acquérir plus d'activité que la fituation actuelle n'en devienne plus défagréable. (Ibid.) Elle deviendra à la longue infupportable, fur-tout fi l'Ame fait qu'il n'eft plus en fon pouvoir de changer de fituation. L'impoffibilité abfolue de fatisfaire à un defir vif eft un état très-pénible. L'Ame fe laffera enfin de defirer, & elle tombera dans une forte d'inaction. Elle comparera cet état d'inaction à celui qu'elle éprouvoit lorfqu'elle déployoit fes Facultés dans toute leur étendue, & cette comparaifon donnera naiffance à ce fentiment prefque douloureux que nous exprimons par le terme d'*ennui.*

395. Tout ceci me ramene à notre Statue: fa Senfibilité eft concentrée dans la fenfation de l'odeur de l'œillet, qui eft celle des deux fenfations qui lui plaît le plus. (340.) Elle favoure, pour ainfi dire, cette fenfation; elle lui donne toute fon Attention. (145, 340.)

Je ne décide point fur la maniere dont la Statue pourra être déterminée à defirer de changer de fituation. Je ne fais fi ce fera fimplement par l'augmentation de mobilité que l'action trop long-tems continuée des corpufcules de l'œillet (38.) produira dans les fibres, (343, 344, 345.) ou fi ce fera par la fatigue qu'un exercice trop long-tems foutenu fera éprouver à l'Ame, (357, 358, 359.) ou enfin fi ce fera par le concours de ces

deux causes; car la réaction de l'Ame tend aussi à augmenter la mobilité des fibres. (129, 137, 141.)

396. Quoi qu'il en soit, la Statue desirera de changer de situation; & l'effet de ce desir sera le rappel de la sensation de l'odeur de rose, & l'Attention que l'Ame donnera à cette sensation rappellée. (170, 171, 172 & suiv.)

397. Je n'ai donc qu'à prolonger la durée de la sensation qui plait le plus à la Statue, & je la lui rendrai enfin désagréable. On a vu dans les paragraphes 389, 390, 391, 392, 393, 394, tout ce qui doit s'ensuivre de l'état actuel de notre Automate: j'évite les répétitions.

398. Pendant que l'Ame de notre Statue est dans cette sorte d'inaction qui fait naître l'ennui, (394.) présentons-lui la rose. L'instant où cette fleur commence à affecter son Odorat, est un instant de plaisir très-vif. Elle passe d'une sensation qui lui déplait à une sensation agréable. Elle compare ces deux situations, (308, 356.) & cette comparaison augmente la somme de plaisir attachée à l'impression de la rose. (389.)

399. Prolongeons autant la durée de cette impression que nous avons prolongé celle de l'œillet: il en résultera les mêmes effets. (395, 396, 397.)

Les fibres qui ont été ébranlées par l'action de l'œillet & par celle de l'Ame, ont pu perdre de leur mobilité: le repos a pu les délasser assez pour leur faire reprendre en partie leur ton. Elles pourront donc encore faire éprouver à l'Ame une sensation agréable lorsque l'œillet affectera de nouveau l'Odorat. L'état où se trouveront alors les fibres appropriées à l'odeur de rose, contribuera à relever l'agrément de la sensation attachée à l'impression de l'œillet. (398.)

400. La fucceffion alternative & plus ou moins rapide des deux fenfations peut faire goûter à l'Ame de notre Statue une forte de confonnance qui réfulte des rapports primitifs qui lient les deux plaifirs abfolus. (367.)

Je m'explique: l'expérience nous a fait connoitre les rapports qui font entre les tons & d'où dérive l'harmonie. (368, 369.) L'Art s'eft exercé fur ces rapports, & la Mufique eft devenue une Science.

L'Art s'eft auffi exercé fur les rapports qui lient les couleurs: il les a mélangées d'ombres, & il a produit l'*harmonie* pittorefque.

Mais, l'Art n'a pas organifé notre Cerveau: il n'a fait que nous découvrir l'ordre dans lequel fes fibres demandoient à être ébranlées pour faire goûter à l'Ame le plaifir de l'harmonie. (368.)

Si l'Art eût travaillé fur l'Odorat, fur le Goût, fur le Toucher, comme il a travaillé fur la Vue & fur l'Ouïe, il eût, fans doute, étendu & perfectionné la Théorie des plaifirs relatifs. (352.)

Pourquoi, par exemple, n'y auroit-il point entre les différens ordres des fibres de l'Odorat (85.) des rapports analogues à ceux qui font entre les différens ordres des fibres de l'Ouïe, (84.) ou entre les différens ordres des fibres de la Vue? (85.)

Pourquoi ne pourroit-on pas ébranler les fibres de l'Odorat de maniere à faire éprouver à l'Ame un nouveau genre d'harmonie?

401. Je me crois donc fondé à fuppofer que la fucceffion alternative des deux fenfations, dans des intervalles plus ou moins courts, peut faire goûter à l'Ame de notre Statue une forte de confonnance analogue à celle de deux tons.

Ch. XVII. Cette consonnance nous paroîtroit bien insipide, parce que nous connoissons des accords composés. Mais, pour un Etre dont toute la connoissance est bornée à deux sensations, une pareille consonnance peut n'être point insipide. (383.)

CHAPITRE XVIII.

Des Passions en général.

Idée de leur méchanique.

De l'Amour-propre.

Examen de la question, si l'Ame rappelle ses idées.

*Critique de quelques endroits de l'*Essai de Psychologie.

Ch. XVIII. 402. Lorsque la Statue a un desir vif de changer de situation, elle a une *passion*; car la passion n'est au fond qu'un desir dont l'activité est extrême.

On a écrit de gros Volumes sur les passions; mais, il me paroît qu'on s'est plus attaché à nous en dépeindre les caracteres, les effets, qu'à remonter à leur méchanique.

On a dit, en général, que les passions sont des mouvemens impétueux de l'Ame: on les a comparées à des tempêtes, à des ouragans, &c. Ces métaphores ont un fondement dans la Nature: elles expriment des effets qui ont une cause physique. C'étoit ce fondement, cette cause qu'il falloit chercher.

403. En analysant la Volonté, (147 & suiv.) la Liberté, (150 & suiv.) le desir, (170 & suiv.) la surprise, (324 & suiv.) j'ai

j'ai posé les premiers principes de la méchanique des passions; & le Lecteur attentif & pénétrant entrevoit déja ce que je vais dire. Je ne puis m'engager ici dans la Théorie des passions: je dois me borner à indiquer les principes généraux de leur méchanique. J'aurai rempli mon but, si je mets mon Lecteur en état d'appliquer heureusement ces principes aux cas particuliers. C'est la méthode à laquelle j'ai cru devoir m'astreindre dans le cours de cet Ouvrage.

404. LA passion a toujours un objet: on ne desire point ce que l'on ne connoît point. (147, 347, 348.) La passion a donc son principe dans la *Volonté*: elle est une Volonté qui s'applique fortement à son objet.

405. LA passion est réellement un mouvement de l'Ame; (402.) elle est un desir très-vif, & le desir est une modification de la Force motrice de l'Ame: (129.) il est cette Force en tant qu'elle s'applique dans un certain degré à certaines fibres. (173, 174.)

406. CE degré différencie le *penchant* de la passion. Le penchant est un premier degré de mouvement: la passion est ce mouvement dans toute son intensité.

407. ET comme la Sensibilité se proportionne au degré de mouvement des fibres, (117, 143.) un mouvement dont l'intensité est extrême attire à lui toute la Sensibilité. (138, 139.) Une passion violente fait taire toutes les affections qui ne sont pas elle.

408. L'OBJET de la passion est plus ou moins composé: il affecte plus ou moins de Sens: il tient à plus ou moins de fibres.

409. CES fibres sont plus ou moins mobiles: elles sont plus

ou moins sensibles : elles sont le siege de sentimens plus ou moins vifs.

410. Plus l'objet de la passion est composé, (408.) plus les fibres auxquelles il tient sont sensibles ; (409.) plus il y a de sentimens & de sentimens vifs excités, & plus la passion est active. Il y a plus de Forces en jeu, plus d'intensité dans les mouvemens, plus de quantité dans l'effet.

411. Les fibres que l'objet de la passion met en jeu, peuvent être en si grand nombre & si mobiles, que leur ébranlement intéresse toute la Machine au point d'y causer du désordre. (333.)

412. Chaque passion a son caractere. Ce caractere est en raison de l'espece des fibres ébranlées & du degré de leur ébranlement.

L'Amour saisit fortement son objet. Il réagit puissamment sur les fibres qui en ont éprouvé l'impression, & sur toutes les fibres qui ont avec celles-là quelque liaison directe ou indirecte. Ces fibres sont dans l'institution de la Nature celles qui ont le plus de sensibilité. L'Imagination ne peint jamais avec plus de force, que lorsque son pinceau est animé par l'amour. L'Attention se fixe toute entiere sur cette peinture. Tous les autres mouvemens sont suspendus. (138, 139.) Par sa réaction elle augmente la vivacité, le feu des traits. Ce n'est plus une peinture, c'est l'objet lui-même. Il agit, il respire. Sa chaleur se répand dans les Sens : les esprits y coulent avec rapidité. Le desir s'allume ; mais ce n'est qu'un desir : l'Ame jouit, mais ce n'est qu'en idée. Le plaisir qu'elle goûte lui fait juger de celui qu'elle pourroit goûter : elle s'arrête sur cette comparaison : son Activité s'y déploie & prête à l'objet de nouveaux charmes. Les fibres qui le représentent acquierent plus de sensibilité ; elles sollicitent l'Ame plus fortement & plus fréquemment. L'émotion augmente ; le désordre croît ; le desir brûle de tous ses feux : la passion est à son comble ;

elle se soumet toutes les Facultés. Rapprochez ces effets de l'amour de l'importance de sa fin, & vous justifierez la NATURE.

L'ESPÉRANCE, moins impétueuse, plus réfléchie, peint avec des couleurs plus douces. Elle anime pourtant ses peintures & prend tous les caracteres de la passion, lorsque les biens qu'elle a pour objet sont de nature à émouvoir puissamment la Sensibilité. En réagissant sur les fibres représentatrices de ces biens, l'Ame s'en procure un avant-goût. Toutes les fibres du Cerveau qui sont à l'unisson des fibres ébranlées, correspondent à leurs mouvemens & les augmentent. L'Attention en se portant en même tems sur les fondemens de l'espérance, prête par son action une nouvelle force aux motifs. L'espérance croît en raison de la vivacité de cette impression : déja l'Ame n'espere plus ; elle possede.

413. Nos sentimens de différens genres tiennent à des fibres de différens genres. (85.)

L'ÉBRANLEMENT des fibres par l'Imagination (212, 213, 214.) reproduit les sentimens qui leur sont attachés.

LE degré de l'ébranlement décide de la vivacité des sentimens; l'espece de la fibre, de l'espece du sentiment.

LES objets nous plaisent ou nous déplaisent dans le rapport ou l'opposition qu'ils ont avec notre bien-être.

UN Objet qui n'a fait sur nous que des impressions désagréables, nous déplaît en raison de l'espece & de l'intensité de ces impressions.

QUAND donc nous pensons à cet objet, notre Ame ébranle les fibres qu'il a ébranlées: elle reproduit ainsi le sentiment désagréable de cet objet.

Ch. XVIII.

Mais, ce fentiment eft lié à une multitude d'autres fentimens de même genre, que l'objet a excités, & qui font reproduits avec ce fentiment par la liaifon des fibres. (214.)

L'Attention augmente par fon activité la vivacité de toutes ces impreffions. L'Ame fe retrouve, en quelque forte, dans l'état où l'objet l'avoit mife par fa préfence.

Elle ne fe borne pas même à reproduire ce qu'il a produit. La Réflexion (259 & fuiv.) lui fait imaginer de nouvelles fituations plus défagréables encore, qu'elle conçoit que l'objet pourroit lui faire éprouver. Il lui devient donc odieux : il répugne à la Volonté. (147.) Telle eft, en général, la méchanique de la *haine*.

Des maux que l'Ame a éprouvés lui donnent l'idée d'un mal poffible. Il devient probable fi l'Ame connoît des caufes qui peuvent le rendre actuel. Il devient prochain, fi ces caufes lui paroiffent fur le point d'agir. L'idée d'un mal probable donne à l'Ame l'idée du danger. Elle mefure la grandeur du danger par la grandeur du mal.

Si l'Ame fe trouve expofée à un danger éminent, fur-tout s'il eft fubit, (329, 330.) fon Attention fe portera avec impétuofité fur le mal dont elle eft menacée, & fur les caufes qui lui paroiffent prêtes à le lui faire éprouver. Il lui femblera l'éprouver déja. La promptitude & la force avec lefquelles l'Activité fe déployera fur les fibres repréfentatrices de ces chofes, rendront plus effrayante la peinture que l'Imagination en offrira à l'Ame. La liaifon des fibres ébranlées avec certains *plexus* ou certains *nœuds* des nerfs, y excitera une forte de commotion qui fe communiquera à toute la Machine. Les efprits reflueront de toute part vers les parties qui feront le plus en mouvement. Des mufcles en feront appauvris : (142.) la circulation en fera troublée, &c. De là la *crainte*, la *frayeur* & leurs divers effets.

Je me borne à ce petit nombre d'exemples que je ne fais presque qu'indiquer. Ils suffiront pour faire juger de mes principes sur la *méchanique* des passions.

414. Je viens de toucher en passant aux *plexus* & aux *nœuds* des nerfs : on sait que les *plexus* sont formés de l'entrelacement d'une multitude de nerfs. Il y a de ces plexus dans différentes régions du Corps. Et comme il y a plus de sentiment là où il y a plus de nerfs rassemblés, le sentiment est très-vif dans ces plexus. Leur communication avec le Cerveau établit entr'eux & lui une réciprocité d'action. (*)

Différens nerfs se rencontrent dans un point commun. Ils y forment un *nœud*. Les Anatomistes nomment ce nœud un *ganglion*. Le sentiment est aussi très-vif dans ces ganglions. Ils sont des especes de petits cerveaux Il n'est personne qui n'ait éprouvé dans de grands mouvemens de l'Ame une sorte de pression ou de commotion dans la région de l'estomac. Les ganglions qui occupent cette région sont le siege de ce sentiment. Leur jeu répond à celui de la passion. Ils sont liés avec le Cerveau, qui en est alors le moteur, & qu'ils meuvent à leur tour. (**)

(*) †† Lorsque deux ou plusieurs nerfs viennent à se réunir ou, comme parlent les Anatomistes, à *s'anastomoser*, il se forme au point de la réunion une sorte de réseau ou d'entrelacement, & c'est à ce réseau qu'on a donné le nom de *plexus*.

(**) †† Les *ganglions* sont de petites masses organiques, plus ou moins compactes, assez souvent de la grosseur d'une olive & qui en affectent encore la figure, dont la couleur est d'un gris qui tire sur le rougeâtre, & qui sont formées de la réunion de divers rameaux de nerfs & de petits vaisseaux sanguins, fortifiés & enveloppés d'un tissu cellulaire.

Les vrais usages des ganglions ne sont guere connus encore, & on n'a là-dessus que de simples conjectures. Je les comparois ici à de petits Cerveaux, & je me conformois sur ce point de Physiologie à l'opinion de quelques Anatomistes célebres. Mais d'autres Anatomistes d'un grand nom rejettent cette opinion, parce qu'elle leur paroit peu d'accord avec les observations les plus exactes. Les ganglions ont été disséqués avec soin & par des procédés ingénieux, & on ne leur a pas trouvé une structure qui ressemblât à celle du Cerveau : on n'y a observé

Ch. XVIII.

415. Tout Etre qui peut avoir des desirs vifs, peut donc avoir des passions. Les Enfans & les Animaux ont donc des passions. Mais, ces passions sont purement physiques, parce qu'elles ont pour principe des idées purement sensibles. (206.) La Volonté est subordonnée à la Sensibilité; l'Activité l'est à la Volonté. (147 & suiv.)

Chez les Enfans & chez les Animaux la sphere des passions est celle des sensations; la sphere des sensations, celle des besoins. (269, 270, 272, 308.)

416. Dans un Etre qui réfléchit, la sphere des passions a plus d'étendue; leurs effets sont plus diversifiés. Les passions n'y sont pas simplement excitées par des sensations, elles le sont encore par des notions. (230, 261.) Une sensation réveille une multitude de notions: une notion réveille une multitude de sensations. (264.) Toutes ces Forces se déploient presqu'en même tems: l'Ame éprouve tout à coup une foule de sentimens qu'elle ne démêle point, mais qui concourent à rendre ses mouvemens

qu'une cellulosité plus ou moins compacte, & une sorte de réseau nerveux dont les mailles sont remplies par une espece de parenchyme d'où naissent différens filets nerveux. D'ailleurs le Cerveau, dont une des principales fonctions est de filtrer les esprits, est d'une substance fort molle, au lieu que les ganglions ont une sorte de dureté qui leur est particuliere.

L'habile Meckel, qui avoit beaucoup étudié ces petits organes, leur assignoit trois usages principaux: 1°. de servir à diviser les nerfs & à multiplier ainsi leurs ramifications: 2°. de réunir plusieurs filets nerveux en un seul nerf: 3°. de donner aux nerfs de nouvelles directions qui les conduisent, par des routes différentes & plus commodes, vers les parties auxquelles ils sont destinés. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails sur la nature & l'usage des ganglions. Ceux de mes Lecteurs qui desireront plus de connoissances sur ces particularités anatomiques, consulteront l'excellent *Traité des Nerfs* de M. Tissot. Au reste, l'illustre Winslow, qui avoit tant approfondi la science du Corps humain, étoit du nombre de ces Physiologistes qui regardent les ganglions comme autant de petits cerveaux, & il ne falloit pas moins que les observations les plus directes pour combattre une si grande autorité.

plus prompts, plus impétueux. La Réflexion (259 & ſuiv.) multiplie preſqu'à l'infini les mouvemens du Cerveau & leurs combinaiſons. De là de nouvelles claſſes de paſſions & de nouveaux degrés de paſſions phyſiques. (264, 272.)

417. On chaſſe une paſſion par une autre paſſion. Lorſqu'un grand mouvement affecte la Senſibilité, il faut un autre mouvement auſſi grand pour y cauſer du partage. (407.) Si le nouveau mouvement l'emporte en intenſité ſur le premier, la nouvelle paſſion devient la paſſion dominante. Mais, on comprend que cela ne peut avoir lieu qu'autant que les deux paſſions n'ont pas des côtés communs. Si elles en avoient, le nouveau mouvement, loin d'affoiblir l'impreſſion du premier, pourroit l'entretenir & même l'augmenter. Les fibres qui ſeroient le ſiege de ces paſſions auroient entr'elles des rapports en vertu deſquels elles s'ébranleroient réciproquement. (87.)

418. La paſſion s'affoiblit par la jouiſſance. La jouiſſance eſt le terme du deſir. L'Ame ne conçoit, n'imagine rien au-delà de ce que la jouiſſance lui fait éprouver. L'activité du deſir eſt en raiſon des plaiſirs que l'Ame ſe repréſente, & de la vivacité avec laquelle elle ſe les repréſente. Tant qu'elle n'a pas joui, elle voit au-delà de ce qu'elle éprouve, & cela même eſt ce qui excite le deſir.

419. Si la paſſion ne s'affoiblit pas, elle s'uſe. Les fibres trop long-tems & trop fortement ébranlées perdent enfin l'aptitude à tranſmettre à l'Ame le plaiſir dans le degré qui excite l'Activité. (359.) Il faut un tems aux fibres pour leur faire recouvrer cette aptitude, & ce tems eſt proportionné au degré de leur altération.

420. Tout Etre qui ſent veut ſentir agréablement. Cette Volonté générale conſtitue l'*Amour-propre* ou l'Amour que tout Etre ſentant a pour lui-même.

CH. XVIII.

421. L'AMOUR-PROPRE ne differe donc point de l'Amour du bonheur. Si l'Etre ſentant veut eſſentiellement le plaiſir, qui eſt un état paſſager, l'Etre penſant veut eſſentiellement le bonheur, qui eſt un état permanent.

422. L'AMOUR-PROPRE ne differe point non plus de l'Amour de la perfection. Tout Etre penſant qui a des idées de perfection, veut l'eſpece de perfection où il met ſon bonheur.

SI un Etre penſant met ſa perfection à faire du bien à ſes Semblables, l'Amour-propre & la bienveillance coïncideront dans cet Etre.

423. LA bienveillance eſt donc cet Amour-propre élevé qui ſe plaît à faire des Heureux.

S'IL eſt ſi élevé qu'il porte l'Homme à ſe ſacrifier pour ſes Semblables, ce ſera encore pour lui-même qu'il ſe ſacrifiera.

424. LA compaſſion n'eſt pas la bienveillance : elle peut y conduire. La bienveillance eſt réfléchie ; la compaſſion eſt phyſique : elle a ſon principe dans le jeu de la Machine.

ELLE conſiſte dans cette impreſſion douloureuſe que nous éprouvons à la vue des maux d'Autrui.

NOUS nous rappellons que nous avons nous-mêmes ſouffert. Ce ſouvenir eſt un ſentiment pénible. La vivacité de ce ſentiment fait la vivacité de la compaſſion. Elle nous excite à ſoulager les autres, pour nous ſoulager nous-mêmes.

425. LES paſſions ne ſont donc que des modifications de l'Amour-propre. Elles ſont l'Amour-propre appliqué dans un certain degré à tel ou tel objet.

426.

426. L'Amour-propre eſt donc l'unique Moteur des Etres ſentans & des Etres intelligens. La Senſibilité l'excite ; l'Entendement l'éclaire ; le tempérammemt & les circonſtances le modifient ; les Loix le dirigent ; l'éducation le perfectionne, l'ennoblit.

427. Notre Statue a donc un *Amour-propre.* Le plaiſir meut ſon Ame, comme il meut tous les Etres ſentans. Elle veut la ſenſation qui lui plaît le plus : elle aime cette ſenſation, & cette ſenſation eſt elle-même.

428. Mais, l'Amour-propre de notre Statue eſt reſſerré dans les bornes étroites de deux ſenſations & des divers degrés de ces ſenſations. La Volonté ne peut choiſir que l'une ou l'autre de ces ſenſations & tel ou tel degré de chacune.

429. La Statue donne ſon attention à la ſenſation qui lui plaît le plus. (131.) Par la Force motrice dont ſon Ame eſt douée, (129.) elle augmente la vivacité de cette ſenſation en réagiſſant ſur les fibres qui en ſont le ſiege. (137.) Elle jouit ainſi de la plénitude du plaiſir attaché à ce mouvement. (145.)

430. Dans cette ſituation, la Statue n'a point de deſir ; elle jouit. Son Attention ſe borne à rendre cette jouiſſance plus agréable, à la ſavourer. (340, 395.)

431. Dès que la ſenſation ceſſe de lui plaire, (395.) la Statue ceſſe de lui donner ſon attention. (144.) Elle eſt donc moins à cette ſenſation. L'impreſſion qu'elle fait ſur l'Ame en devient moins vive. Le mouvement des fibres appropriées à l'autre ſenſation (85.) peut commencer à ſe faire ſentir à l'Ame. Ces fibres ſont liées à celles ſur leſquelles l'objet agit ; elles en ſont ébranlées. (87.) Mais, tandis que l'Ame étoit toute entiere à la ſenſation dominante, le ſouvenir de l'autre ſenſation,

incomparablement plus foible ou plutôt moins actif, ne pouvoit l'affecter fensiblement. (145, 407.)

432. Il y a ici une chofe qu'il importe beaucoup que j'approfondiffe. J'ai dit dans le paragraphe 396, que lorfque la Statue defire de changer de fituation, l'effet de ce defir eft le rappel de l'autre fenfation, & l'Attention que l'Ame donne à cette fenfation rappellée.

Si je n'expliquois point ce paragraphe, je laifferois penfer à mes Lecteurs que j'admets pour certain que l'Ame rappelle fes idées. C'eft au moins l'opinion commune : mais, cette opinion eft-elle vraie ? C'eft ce qu'il s'agit d'examiner.

433. La production de nos idées, de quelque genre qu'elles foient, tire fon origine des mouvemens imprimés par les objets aux fibres qui font appropriées à ces idées. (17, 19, 22, 57, 74, 75, 76, 85, 92, 195, 199, 201, 223, 264, 265.)

Une idée reproduite ou rappellée ne differe point pour l'effentiel de cette même idée excitée par l'Objet.

La reproduction de l'idée fuppofe donc la reproduction du mouvement dans les fibres appropriées à cette idée.

434. Si donc l'Ame rappelle fes idées, c'eft en vertu de cette Force motrice dont j'ai fuppofé qu'elle étoit douée. (3, 4, 25, 128, 129.) En fe déployant fur les fibres qui ont été mues par les Objets, fon Activité y excite des mouvemens femblables à ceux que les Objets y exciteroient par leur préfence.

435. Mais, je crois avoir prouvé dans le Chapitre XII, que cette Activité de l'Ame eft en foi un fimple Pouvoir d'agir que la Volonté réduit en acte.

Pour que la Volonté détermine l'exercice de l'Activité ou de la Liberté, il faut qu'elle ait un objet, un motif qui la détermine elle-même. (Ibid.)

Ce motif ne peut être qu'une idée sensible (206.) ou réfléchie, (261.) présente à la Sensibilité ou à l'Entendement. (288.)

436. Je suppose à présent, que tandis que l'Ame de notre Statue est affectée de l'odeur d'œillet, la sensation de l'odeur de rose ait totalement disparu: je demande comment on conçoit que l'Ame pourra rappeller cette sensation ?

Elle ne sauroit opérer ce rappel qu'en ébranlant par sa Force motrice les fibres appropriées à l'odeur de rose. (433, 434.)

Mais, cet exercice de la Force motrice est un effet qui a sa cause dans la Volonté. (435.)

Comment l'Ame pourra-t-elle vouloir une chose dont elle n'a pas l'idée ?

Une idée qui a disparu ne peut être un motif pour la Volonté.

Une idée présente ne peut être non plus un motif pour en rappeller une autre. Chaque idée a son caractere propre; elle est ce qu'elle est.

Quand donc l'Ame est affectée d'une seule idée, elle ne peut voir dans cette idée que ce qui y est. Mais, l'Ame peut avoir plusieurs idées présentes à la fois, (185 & suiv.) & donner son attention à celles qui lui plaisent le plus. (135.)

437. Si l'on disoit, qu'à l'occasion d'une idée dont elle est affectée l'Ame meut au hasard différens ordres de fibres, ou qu'en

ne voulant mouvoir qu'un paquet de fibres, sa Force motrice s'applique à plusieurs; on diroit une chose qui ne s'accorderoit ni avec les principes de cette matiere, ni avec l'expérience.

438. Je dis d'abord avec les principes de cette matiere: la Force motrice étant de sa nature indéterminée, toutes ses déterminations doivent avoir une cause extérieure à cette Force. Cette cause est la Volonté. La Volonté reçoit à son tour ses déterminations de la Sensibilité: celle-ci reçoit les siennes de l'action des Sens; les Sens reçoivent les leurs de l'action des Objets. (117, 147 & suiv.)

439. Puis donc que la Force motrice, ou ce qui est la même chose, la Liberté est subordonnée à la Volonté, il faut chercher dans la Volonté la raison de chaque acte de la Liberté. (54.)

440. Lors donc que l'Ame ne veut mouvoir que le faisceau de fibres *A*, & que l'on suppose qu'elle meut en même tems les faisceaux *B*, *C*, *D*, (437.) ce sont trois effets dont il faut assigner une raison. (54.)

441. Cette raison ne peut être dans la Volonté, puisqu'elle n'a pour objet que l'idée attachée au faisceau *A*.

Elle ne peut être dans la Liberté, puisque la Liberté est en soi indéterminée. (149 & suiv.)

Elle ne peut donc être que dans la liaison physique qu'ont entr'eux les faisceaux *A*, *B*, *C*, *D*, comme je le montrerai bientôt.

442. J'ai dit en second lieu, que la supposition dont il s'agit (437.) seroit contraire à l'expérience.

Nous ne savons point *comment* l'Ame meut au gré de sa

Volonté tel ou tel faifceau de fibres ; mais, nous favons certainement, que tel ou tel faifceau de fibres *eft mu* au gré de la Volonté. (4, 25.) La Main n'eft pas mue, lorfque l'Ame veut mouvoir le Pied.

443. Si donc l'on admet que l'Ame déploie fon Activité fur les fibres des *Sens*, ne faudra-t-il pas auffi admettre qu'il y a entre les mouvemens de ces fibres & la *Volonté*, le même *accord* qu'il y a entre les mouvemens des *Membres* & cette même Volonté ? Si, lorfque l'Ame veut donner fon *Attention* à une idée, la Force motrice n'obéiffoit pas à la Volonté, comment l'Ame goûteroit-elle le *plaifir* attaché à la contemplation de cette idée ?

444. Cependant c'eft un fait, qu'à l'occafion d'une idée nous nous en rappellons plufieurs. Tous les jours il arrive que nous cherchons dans notre Mémoire une idée que nous favons y être, & que nous parvenons enfin à rappeller. Cela ne prouve-t-il pas que l'Ame a le pouvoir de rappeller fes idées ?

Il fe préfente ici deux cas à examiner ; celui où une idée nous en rappelle plufieurs, & celui où à l'occafion d'une idée nous en cherchons une autre. Je dois examiner ces deux cas féparément.

445. Je l'ai déja remarqué ; (214, 368, 386.) le Cerveau fe modele, en quelque forte, fur les Objets. Leur action imprime à fes fibres des déterminations qu'elles confervent. (57, 64.) Lorfque différens mouvemens ont été excités enfemble ou fucceffivement, fi un de ces mouvemens eft reproduit, les autres le feront en même tems ou fucceffivement. L'Ame acquiefce à ces reproductions, parce qu'elles lui rendent fidélement ce qu'elle a éprouvé : cet acquiefcement de la Volonté perfuade à l'Ame qu'elles font fon ouvrage.

CH. XVIII.

446. Ainsi, lorsque l'Ame est acheminée à penser à une perspective agréable dont elle a joui bien des fois, tous les Objets qui composent cette perspective, se représenteront dans l'instant à l'Imagination. Souvent il suffira pour opérer cette représentation que l'image d'un seul de ces Objets soit retracée: l'image de tous les autres Objets se retracera au même instant. Ils s'offriront à l'Ame dans le même ordre, avec les mêmes formes, les mêmes proportions, les mêmes couleurs, &c. que dans le naturel. La célérité prodigieuse avec laquelle ce tableau sera exécuté, sa fidélité, le plaisir attaché à sa contemplation, son rapport avec l'idée qui l'aura précédé, pourront tromper l'Ame & lui persuader qu'elle a rappellé ces images par un acte de sa Volonté. Parce qu'elle est comme elle veut être, elle croit qu'elle a voulu être comme elle est.

447. Une chose pourroit pourtant la désabuser: c'est qu'elle n'est pas toujours la maîtresse de ne reproduire précisément que l'idée à laquelle elle est acheminée à penser. D'autres idées se reproduisent avec celle-là, & troublent même l'Attention. La reproduction de ces idées n'est donc pas due à la Volonté; mais elle est due au jeu de la machine, ou à la liaison physique que toutes ces idées ont entr'elles. (440, 441.)

La peine que nous avons en méditant à écarter certaines idées, démontre qu'elles ne sont pas de la création de notre Volonté. Ces idées sont reproduites par celles qui nous occupent.

Combien d'idées désagréables qui se reproduisent malgré nous! Combien de fois ne nous arrive-t-il pas machinalement de prononcer un mot pour un autre!

448. Si quelqu'un, pour se prouver à lui-même qu'il a le pouvoir de rappeller quelles idées il veut, & cela sans aucun rapport apparent qui les lie, prononçoit les mots *Monomotapa*,

Rhinoceros, *Grand-Turc*, le rappel de ces mots ne feroit point une preuve de la vérité de fon opinion. C'eft que dans cette fituation de l'Efprit, le Cerveau eft monté pour reproduire des idées bizarres, & que les idées dont je parle font au nombre des idées bizarres. La coutume les a liées enfemble par leur bizarrerie même. Les fibres auxquelles elles tiennent, font dans l'habitude de s'ébranler réciproquement. Elles font ébranlées elles-mêmes par l'idée qui occupe l'Efprit.

Ainsi, ces idées qui ne paroiffent avoir entr'elles aucun rapport, font enchaînées les unes aux autres par des nœuds phyfiques. L'Efprit eft occupé de l'idée de rappeller des mots fans fuite, fans liaifon; cette idée en réveille de tels: la Volonté eft fatisfaite, & s'approprie le rappel de ces mots.

449. Dans un Cerveau qui a un grand nombre d'idées, les mouvemens font prefque perpétuels. Une de fes fibres vient-elle à être ébranlée? beaucoup d'autres correfpondent auffi-tôt à ce mouvement. Une idée dominante en réveille un grand nombre d'autres, dont quelques-unes deviennent dominantes à leur tour. Par cette méchanique, l'Ame n'eft prefque jamais fans quelqu'idée qui l'affecte. Elle a la confcience (200.) de tous les mouvemens qui s'operent dans l'Organe du Sentiment & de la Penfée. (28, 29.) Elle en eft, en quelque forte, la Spectatrice, mais une Spectatrice qui n'eft jamais indifférente au fpectacle.

450. Par une fuite d'un mouvement qui s'eft fait dans mon Cerveau, l'idée de Geneve s'offre à mon Efprit. Auffi-tôt fes Tours, fes Murs, fes Edifices, fa riche fituation, fon beau Lac, ce Fleuve majeftueux qui la traverfe, fes Campagnes riantes où l'Art embellit la Nature; la fageffe de fes Inftitutions, (*) la pureté de fa Religion, les mœurs douces de fes Habitans, l'Efprit

(*) †† C'étoit en Janvier 1758 que j'écrivois cela, & je fais cette remarque le 13 de Février 1782.

philosophique de plusieurs, les précieux avantages dont jouissent ses Citoyens; l'éducation que j'y ai reçue, les Parens & les Amis vertueux & éclairés que j'y possede, aussi-tôt, dis-je, toutes ces idées & mille autres se retracent dans mon Cerveau, les unes à la fois, les autres successivement. Mon Esprit & mon Cœur contemplent ce Tableau: ils s'arrêtent avec complaisance sur la Liberté placée au centre: Liberté! qu'il est doux de te nommer quand on te possede! J'éprouve un saisissement qui excite au-dedans de moi l'amour de cette Patrie pour laquelle je voudrois mourir.

Toutes ces idées, tous ces sentimens tiennent à différens faisceaux de fibres, dont les mouvemens ont été enchaînés les uns aux autres par les circonstances & par l'éducation. Ces faisceaux vont rayonner à un point commun, & ce point est le faisceau de fibres auxquelles est attaché le mot de Geneve. (224, 264.) Ma Volonté approuve les effets de ce jeu, parce qu'il la replace dans la situation qui lui plaît le plus. Comment ne se l'approprieroit-elle point? elle voit ce qu'elle aime: *son* Cerveau la sert, comme elle se serviroit elle-même.

451. Il en est de même de la méditation, de la composition, du discours. Les mouvemens se reproduisent les uns les autres dans le rapport à l'analogie des Choses, & à l'ordre dans lequel elles ont agi sur le Cerveau. (214, 215.)

Si, par exemple, je médite sur l'Ame, les fibres auxquelles tiennent les mots (223.) représentatifs de ses Facultés (227.) se mettront les premieres en mouvement. Le mouvement partira du faisceau auquel est attaché le mot *Ame*: il se communiquera d'abord au faisceau auquel répond le mot *Entendement*, parce que cette Faculté est celle que j'ai toujours considéré la premiere; il passera au faisceau *Volonté;* mais je laisse à mes Lecteurs le plaisir d'étendre ceci, & d'appliquer ces principes à

d'autres

d'autres cas. Je les prie feulement de fe fouvenir que l'ordre des mouvemens doit varier dans différens Cerveaux, & même dans chaque Cerveau particulier, fuivant les caufes qui déterminent l'exercice de fon Activité. (264.)

452. Je paffe au fecond cas que je me fuis propofé d'examiner; (444.) celui où à l'occafion d'une idée nous en cherchons une autre. C'eft le cas où la Volonté paroît le plus devoir fe déployer.

Occupé d'une idée, je cherche un mot: j'en tiens la premiere lettre: j'en rappelle la derniere fyllabe: enfin, je rappelle tout le mot.

453. Je ne vois pas comment on pourroit rendre raifon du rappel de ce mot dans l'opinion commune qu'il eft dû à la *Volonté*. (432.)

J'admets que mon Ame donne fon attention à l'idée qui l'occupe.

J'admets encore qu'elle la donne à la premiere lettre du mot.

Mais, j'avoue que je ne comprends point comment la Volonté agiroit fur la derniere fyllabe & fur le refte du mot dont elle n'a pas encore l'idée.

Je prie que l'on veuille bien réfléchir là-deffus, & fur tout ce que j'ai expofé dans les paragraphes 433, 434, 435, 436 & fuiv.

454. Comment donc fuis-je parvenu à rappeller ce mot? Voici mes principes fur cette forte de rappel.

Le mot eft un compofé de caracteres.

Il agit donc fur l'Imagination par la Vue & par l'Ouie. (223.)

Un faifceau de fibres de mon nerf optique a été ébranlé par ce mot. Cet ébranlement s'eft communiqué aux fibres correfpondantes de l'Organe de ma Penfée. (28 , 29 , 30 , 42 , 43 , 44.) Il leur a imprimé une détermination qu'elles ont confervée. (57 & fuiv. 97 & fuiv.)

Il en a été de même de mon Oreille lorfque ce mot l'a affectée.

455. Je puis donc me rappeller ce mot, ou par l'impreffion qu'il a faite fur mon Oeil, ou par celle qu'il a faite fur mon Oreille, ou par toutes les deux enfemble.

Les fibres de la Vue & celles de l'Ouïe communiquent les unes avec les autres, puifqu'il eft certain que la vue d'un mot me rappelle fa prononciation, & que fa prononciation me rappelle la figure & l'arrangement des lettres dont il eft compofé.

La circonftance particuliere où fe trouvera alors mon Cerveau, déterminera par quelles fibres s'opérera le rappel du mot.

456. Je fuppofe que l'idée qui m'occupe foit celle qui eft repréfentée par le mot *Aveugle*, & que cette idée me donne lieu de chercher le mot Saunderson. Elle en réveille la premiere lettre *S;* enfuite la terminaifon *O N*.

Maintenant je raifonne ainfi : le faifceau de fibres, auquel eft attaché le mot *Aveugle*, a été lié autrefois dans mon Cerveau avec le faifceau auquel eft attaché le mot Saunderson : mais, comme je n'ai pas eu occafion depuis long-tems de voir ou de prononcer ce mot, la liaifon qui s'étoit formée entre les deux faifceaux s'eft affoiblie. (109.)

Le faifceau auquel tient le mot *Aveugle* ne communique pas fur-le-champ fon mouvement à toutes les fibres du faifceau auquel tient le mot Saunderson, ou s'il les ébranle toutes, il ne les ébranle pas toutes affez fortement pour que ce mot fe repréfente en entier à mon Efprit.

La lettre initiale d'un mot étant ordinairement celle à laquelle nous donnons le plus d'attention, eft auffi celle dont la fibre ou les fibres correfpondantes confervent le plus de difpofition à fe mouvoir. (183.)

La fibre à laquelle tient la lettre *S* eft donc celle qui fe meut la premiere, ou qui eft le plus fortement ébranlée par le faifceau du mot *Aveugle.*

Par la même raifon, les fibres auxquelles tient la terminaifon *ON* fe meuvent enfuite; car la terminaifon d'un mot eft avec la lettre initiale ce qui le détermine le plus.

Le mouvement une fois tranfmis dans un certain degré aux fibres *S O N*, paffe enfin aux fibres *U N D*, &c. & tout le mot eft rappellé.

L'attention que je donne aux lettres *S O N*, augmente le mouvement de leurs fibres, (139, 140, 141.) & peut par conféquent contribuer à reproduire le mouvement dans les autres fibres du faifceau.

457. Mais, d'où venoit ce fentiment confus du mot, que j'éprouvois avant qu'il eût été rappellé? Du mouvement très-foible que le faifceau du mot *Aveugle* imprimoit au faifceau du mot Saunderson. (33, 139, 279.)

458. Il feroit fuperflu d'entrer dans un plus grand détail.

Ch. XVIII.

On voit aſſez par quelle méchanique nous parvenons à rappeller une idée à l'occaſion d'une autre idée qui nous eſt préſente.

Mon Lecteur interprétera donc conformément à ces principes tous les paragraphes où j'ai parlé du rappel des idées comme s'il étoit dû à l'Activité de l'Ame.

459. L'Auteur de la *Pſychologie* a démontré avant moi la néceſſité de recourir à la reproduction des mouvemens dans les fibres ſenſibles, pour rendre raiſon du rappel des idées. C'eſt même de ce principe qu'il eſt parti. (*) Cet Auteur, d'ailleurs ſi concis, eſt entré ſur ce principe dans un détail qu'il auroit pu abréger beaucoup : il a appliqué ſon hypotheſe aux cinq Sens, & il ſuffiſoit de l'appliquer à un ſeul & d'indiquer comment elle s'appliquoit à tous. Mais, il a voulu éviter de décider la queſtion ſi la diverſité des ſenſations dépend de la diverſité des mouvemens imprimés à des fibres ſemblables, ou de la diverſité ſpécifique des fibres ; (77.) & il avoit cependant des faits qui paroiſſent la décider.

« Il nous a paru, dit-il, (**) que la reproduction des idées „ étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame eſt douée, de „ cette Force, en vertu de laquelle agiſſant à ſon gré ſur tous „ les points du Cerveau qui correſpondent avec les Sens, elle „ le monte ſur le ton qui convient à chaqu'eſpece de percep„ tion & de ſenſation.

„ Évitant donc de décider ſur les deux hypotheſes qui nous „ occupent, préférant de les réunir pour mieux ſatisfaire à tous „ les phénomenes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées „ ſenſibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige „ l'idée qu'elle veut rappeller, tantôt en remuant l'eſpece de „ fibre appropriée à cette idée. »

(*) *Eſſai de Pſychologie*, Introduction. (**) Chap. XXVII.

NOTRE Auteur admet, comme l'on voit, que l'Ame rappelle ses idées par un acte de sa Force motrice. Il revient par-tout à cette opinion. Il établit que la Force motrice ne differe point de la Liberté. *Cette Force motrice de l'Ame*, dit-il, (*) *cette Activité qu'elle exerce à son gré sur ses Organes*, *est la Liberté.* Il prouve très-bien que la Liberté est subordonnée à la Volonté; celle-ci à l'Entendement. (**) Il suit donc de ses principes, que le rappel des idées dépend en premier ressort de la Volonté. S'il eût approfondi davantage ce sujet, il eût, sans doute, reconnu qu'il falloit attribuer ici au Cerveau plus qu'il ne lui a attribué. Un Auteur capable d'exposer avec autant de précision & de clarté qu'il l'a fait, l'idée hardie contenue dans le Chapitre XXXII, ne devoit pas trouver beaucoup de difficulté à expliquer le rappel des idées par la seule organisation du Cerveau.

460. CE que l'on peut dire de plus psychologique en faveur de l'opinion commune qui attribue la reproduction des idées uniquement à la Volonté, est ce que dit notre Auteur dans le Chapitre VI.

" SOUVENT à l'occasion d'une idée, c'est l'Auteur qui parle, „ l'Ame a le sentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche „ à rappeller. Pour cet effet, elle use de la Force motrice dont „ elle est douée: elle meut différentes touches, ou elle meut „ différemment les mêmes touches; & elle ne cesse de mouvoir „ qu'elle n'ait disposé son Cerveau de maniere à lui retracer „ l'idée. Plus les rapports des deux idées sont prochains, plus le „ rappel est prompt & facile. Ces rapports consistent principa- „ lement dans une telle disposition des fibres ou des esprits, „ que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer sui- „ vant un certain sens que suivant tout autre.

„ JE m'explique: l'état actuel de l'Organe de la Pensée est

(*) Chap. XLII. (**) Chap. XLIII.

CH. XVIII.

„ un état déterminé. Le paſſage de cet état à tous ceux qui
„ peuvent lui ſuccéder n'eſt pas également facile. Il eſt des
„ tons, il eſt des mouvemens qui s'excitent les uns les autres,
„ parce qu'ils ſe ſont ſuccedés fréquemment. De cette ſucceſ-
„ ſion répétée naît dans la Machine une diſpoſition habituelle
„ à exécuter plus facilement une certaine ſuite d'airs ou de
„ mouvemens que toute autre ſuite. De là, les différentes dé-
„ terminations de la Force motrice dans le rappel des idées. „

Je remarque d'abord, que l'Auteur auroit dû expliquer ce *ſentiment confus* de l'idée que l'on veut *rappeller*. (457.)

Lorsqu'il dit enſuite, que pour rappeller cette idée, l'*Ame meut différentes touches ou qu'elle meut différemment les mêmes touches*, il eſt évidemment en oppoſition avec ſes principes ſur l'Activité ou la Liberté.

L'Activité eſt, ſelon lui, une Force *indéterminée.* Elle reçoit ſes déterminations de la Volonté. (459.) Lors donc que cette Force s'applique à la touche *A* plutôt qu'à la touche *B*, le mouvement de cette touche *A* eſt un effet qui ne peut avoir ſa raiſon dans l'Activité de l'Ame, puiſque cette Activité eſt de ſa nature indéterminée, & que l'Auteur n'admet point la Liberté d'indifférence (*).

Les rapports phyſiques qui lient deux idées ne peuvent être non plus cauſe des déterminations de l'Activité, comme le veut l'Auteur. Une fibre qui n'eſt pas encore ébranlée ne peut agir ſur l'Entendement, & par l'Entendement ſur la Volonté. (436.)

Ce que dit notre Auteur à la fin du Chapitre eſt très-bien. Il eſt certain que l'*état actuel de l'Organe de la Penſée eſt un état déterminé, & que le paſſage de cet état à tous ceux qui peu-*

(*) *Eſſai de Pſychologie*, Chap. XLIV.

vent lui succéder, n'est pas également facile, &c. Notre Métaphysicien touchoit là au vrai : il ne s'agissoit que d'approfondir cela, & il auroit expliqué *physiquement* le rappel des idées. (452 & suiv.)

Enfin, il auroit dû expliquer pourquoi *lorsque plusieurs mouvemens se sont succédés fréquemment, ils s'excitent les uns les autres.* C'étoit le problême dont j'ai parlé dans le paragraphe 214, & que je tâcherai de résoudre dans la suite de cet Ouvrage.

461. Puisque je releve ici cet Auteur, je le releverai encore sur une espece de contradiction qui lui est échappée, & qui n'aura été, sans doute, apperçue que par des Lecteurs très-familiarisés avec ces Matieres abstraites.

Dans un des Chapitres où il traite de la *simplicité* de l'Ame, il oppose ainsi la Force d'inertie à la Liberté.

" La Force d'inertie, dit-il (*), n'est pas moins opposée à „ la Liberté que l'étendue & le mouvement le sont à l'Entendement & à la Volonté.

„ Le corps est de sa nature indifférent au mouvement & au „ repos. Il fait également effort pour retenir l'un ou l'autre „ de ces deux états.... S'il change d'état, ce changement est „ l'effet d'une Force extérieure qui agit sur lui.

„ Le principe de nos déterminations paroît être d'une toute „ autre nature. Nous sentons en nous une Force toujours agissante, qui s'exerce par elle-même, & dont les effets se diversifient presqu'à l'infini.

„ Nous sentons que nous pouvons commencer une action, „ la continuer, la suspendre & la reprendre par intervalles, &

(*) Chap. XXXV.

„ déterminer à notre gré la durée de ces intervalles..... Nous „ fentons que nous pouvons paffer fubitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, &c. „ fans qu'il y ait entre ces chofes aucun rapport qui les lie, „ &c. &c. „

Nous fentons, en effet, *que nous pouvons commencer une action*, *la continuer*, *la fufpendre*, &c. mais, quand nous *commençons* cette action, nous avons un motif de la commencer; quand nous la *fufpendons*, nous avons un motif de la fufpendre. (140, 147, 143, 149 & fuiv.) Qui a mieux établi que notre Auteur la néceffité des motifs pour déterminer la Liberté? comment donc oublie-t-il ici des principes dont il a démontré fi folidement la vérité?

Ce n'eft point qu'un motif détermine l'Ame à agir, précifément comme un Corps détermine un autre Corps à fe mouvoir. Mais, dans l'un & l'autre cas l'effet eft également déterminé ou certain: l'Auteur l'a très-bien remarqué (*).

Comme un Corps refteroit éternellement dans fon état de repos fi un autre Corps ne venoit l'en tirer par fon impulfion, de même auffi l'Ame refteroit éternellement dans fon état d'inaction, fi l'action des Objets fur les Sens ne la retiroit de cet état. (151, 178.)

Tant que l'Ame fe plaît à une action elle la continue: le plaifir eft le motif qui l'y détermine. La ceffation du plaifir eft le motif qui la détermine à faire ceffer l'action. (358, 359.)

Si le defir de prouver notre Liberté nous porte à une action qui paroît indifférente, ce n'eft pas le plaifir que cette action

(*) Chap. XLVIII.

renferme

renferme en elle-même, qui eſt alors le motif déterminant; c'eſt le deſir de prouver que nous ſommes *libres.* CH. XVIII.

Nous ſentons, ajoute l'Auteur, *que nous pouvons paſſer ſubitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, &c. ſans qu'il y ait entre ces choſes aucun rapport qui les lie.* Il eſt vrai que nous *ſentons* encore la poſſibilité d'un tel paſſage: mais, ce *ſentiment* ne nous apprend point *qu'il n'y ait entre ces choſes aucun rapport qui les lie.*

Je paſſe ſubitement de la perception *A* à la perception *B*; c'eſt-à-dire, que je détourne ſubitement mon Attention de la perception *A* pour la donner à la perception *B*. Si je n'avois aucun motif de changer ainſi d'Objet, comment en changerois-je, puiſque je n'aurois aucune raiſon de le vouloir? (150 & ſuiv.)

Je puis n'avoir point le *ſentiment* du rapport qui lie les deux perceptions, parce que ce rapport peut n'être que phyſique. Le faiſceau de fibres auquel eſt attachée la perception *A*, peut ébranler le faiſceau auquel eſt attachée la perception *B*, & me retracer cette perception à laquelle je donne auſſi-tôt mon Attention, ſoit pour me prouver à moi-même ma Liberté, ſoit pour me prouver que j'ai le pouvoir de rappeller à mon gré telle ou telle idée. (448.)

Au reſte, je reconnois que la lecture de cet Auteur m'a été très-utile; mais, le plaiſir que j'ai eu à le lire ne m'a point ſéduit, & n'a pu dérober à mes yeux les erreurs & les inexactitudes qui lui ſont échappées. L'Eſprit philoſophique & la candeur qui regnent dans ſon Ouvrage, me perſuadent qu'il recevra avec reconnoiſſance toutes les critiques dictées, comme la mienne, par l'amour du vrai.

CHAPITRE XIX.

Nouvelles considérations sur les Facultés de l'Ame, & en particulier sur l'Activité

A quels égards l'Ame est active.

De la Liberté d'indifférence.

De la question si l'Ame exécute elle-même ses volontés.

Des déterminations de la Sensibilité & de la Volonté; de leurs causes & de leurs effets.

462. APRÈS avoir exposé mon sentiment sur le rappel des idées, je dois satisfaire à une question importante qui en découle naturellement.

A quoi se réduit donc l'exercice de l'Activité de notre Ame? Dans quel sens peut-on dire que notre Ame est *active?*.

463. J'EN ai déja averti: (128.) je ne parle point de cette Activité par laquelle quelques Philosophes conçoivent que l'Ame forme ses sensations. Je ne parle que de cette Activité que nous supposons que l'Ame exerce hors d'elle ou sur ses Organes. (25.)

464. IL est incontestable que nous avons une Volonté, & que nous exerçons cette Volonté. (161.)

QU'EST-CE qu'avoir une *Volonté*, & qu'*exercer* sa Volonté?

465. *Avoir* une *Volonté*, c'est préférer un Objet à un autre Objet, une situation à une autre situation, &c. Je renvoie là-dessus au Chapitre XII.

466. L'OBJET agit ſur nos Sens, & par nos Sens ſur notre Ame. Il modifie ſa Senſibilité, & cette modification reçoit le nom de *ſenſation*.

467. LA Senſibilité peut donc être modifiée d'autant de manieres différentes qu'il y a de différens ordres de fibres dans chaque Sens. (85, 199.)

468. UNE ſenſation n'étant donc que l'Ame elle-même modifiée, la modification eſt inſéparable de la conſcience de cette modification. (200.)

469. VOILA, en général, ce qui appartient à la Senſibilité. Mais, ce qui ne lui appartient point, c'eſt la préférence que l'Ame donne à un Objet ſur un autre Objet. Je crois l'avoir prouvé dans le paragraphe 135 : je ne dois pas craindre de le répéter ici.

470. PRÉFÉRER un Objet n'eſt pas ſimplement ſentir, appercevoir cet Objet ; c'eſt ſe déterminer, c'eſt agir en conſéquence de cette perception.

UN Etre qui ne feroit doué que de la ſeule Senſibilité, auroit toutes nos ſenſations : il les diſtingueroit, comme nous, les unes des autres : il auroit de l'Imagination, de la Mémoire, de la Réminiſcence. Mais, il feroit parfaitement indifférent pour quelque degré de ſenſation que ce fût : car avoir du plaiſir ou de la douleur n'emporte point en ſoi la capacité de rechercher l'un & de fuir l'autre. Rechercher & fuir ne ſont pas des ſentimens ; ce ſont des actions. L'amour & la haine ne ſont pas de ſimples perceptions. (412, 413.) Voir un Objet n'eſt pas le deſirer : (170 & ſuiv.) donner ſon attention à un Objet n'eſt pas ſimplement en recevoir l'impreſſion. (135, 136 & ſuiv.) L'impreſſion qu'un Objet fait ſur nos Sens eſt le réſultat de ſon Activité combinée avec celle des fibres ſur leſquelles il agit.

XIX.

(201.) Entre plusieurs Objets qui different en Activité, celui dont l'Activité est la plus grande n'entraîne pas nécessairement notre Attention : nous pouvons la donner à celui dont l'Activité est la plus foible. Or, l'Attention peut rendre vive une perception foible : (139, 140.) l'Attention n'est donc pas une modification de la Sensibilité, puisque la Sensibilité est exactement subordonnée au jeu des fibres, le jeu des fibres à l'impression des Objets. (117.) La loi de la Sensibilité est donc celle de l'intensité des impressions. (33, 166.) Plus l'impression d'un Objet est forte, plus la sensation qu'il excite est vive. L'Attention choque cette loi; d'un côté elle augmente l'intensité des mouvemens imprimés à certaines fibres par un Objet; (138, 139, 140.) de l'autre, elle diminue celle des mouvemens imprimés à d'autres fibres par d'autres Objets. (138, 142, 143, 145.)

471. Il est donc en nous une autre Faculté différente de la Sensibilité ; mais qui est subordonnée à la Sensibilité, & que celle-ci déploie : cette Faculté est la *Volonté*.

472. L'essence de la Volonté consiste donc dans le *Pouvoir* d'agir, de se déterminer, de choisir : toutes ces expressions sont synonymes.

473. Tant que ce Pouvoir n'est point réduit en acte, il n'est qu'un simple Pouvoir. La Volonté en général est la Capacité de vouloir, & non une Volonté particuliere.

474. L'exercice de la Volonté est cette Volonté *particuliere*. J'exerce ma Volonté toutes les fois que j'ai une Volonté. J'ai une Volonté toutes les fois que je me détermine, que je préfere un Objet à un autre Objet.

475. L'acte qui suit cette détermination de ma Volonté, qui en est l'effet, la conséquence, est un acte *libre* : il est l'*exécution* de ma volonté particuliere.

476. Il y a donc deux chofes à confidérer dans la Volonté: l'*exercice* de la Volonté & fon *exécution*. Ces deux chofes ne doivent point être confondues & elles l'ont été.

477. Un exemple éclaircira ma penfée.

Un Homme veut mouvoir fon bras, & ce bras ne peut fe mouvoir.

Cet Homme *exerce* fa Volonté, car il a la volonté *particuliere* de mouvoir fon bras; mais cette volonté ne *s'exécute* pas; le bras n'eft point mu.

478. En quoi confifte donc l'*exercice* de la Volonté dans le cas que je fuppofe? Ceci mérite une grande attention.

L'objet de la volonté particuliere de cet Homme eft d'imprimer un mouvement à fon bras.

Si cet Homme n'eût jamais fenti fon bras fe mouvoir, il eft clair qu'il ne pourroit avoir la volonté de le mouvoir. La volonté ne précede pas le fentiment. On ne peut vouloir qu'en conféquence de ce que l'on fent ou de ce que l'on a fenti. (147.)

479. Cet Homme a donc préfente à l'Efprit l'idée de mouvoir fon bras. Il compare cet état de mouvement dont il a l'idée à l'état d'inaction qu'il éprouve. Il préfere l'un à l'autre; il fe détermine à mouvoir plutôt qu'à ne pas mouvoir.

480. Qu'est-ce que cette détermination de la Volonté? C'eft l'application de la Volonté à l'idée de mouvoir le bras.

Mais cette idée tient à des fibres ébranlées: c'eft par l'ébranlement de ces fibres que l'idée de mouvoir le bras eft actuellement préfente à l'Efprit. (17.)

Quand donc je dis que la Volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, je veux dire, qu'elle s'applique aux fibres appropriées à cette idée. (85.)

481. Mais, la Volonté n'eſt pas la Senſibilité; une volonté n'eſt pas une ſenſation. (470.) La Volonté eſt active; elle eſt une Force qui s'applique à telle ou telle ſenſation, à telle ou telle idée.

482. La Volonté ne peut donc s'appliquer à l'idée de mouvoir le bras, qu'elle n'augmente le mouvement des fibres appropriées à cette idée. (138, 139.)

Elle ne peut augmenter le mouvement de ces fibres, qu'elle ne rende l'idée plus vive. (141.)

L'augmentation de mouvement que la Volonté produit dans ces fibres conſtitue le deſir (170 & ſuiv.) de mouvoir le bras.

483. Si rien ne s'oppoſoit au mouvement du bras, s'il étoit dans ſon état naturel, l'effet de ce deſir ſeroit le mouvement de ce bras. Ce mouvement ſeroit l'*exécution* de la Volonté particuliere de mouvoir ce bras. (475.)

484. Ainsi, dans le cas que j'analyſe, la Volonté eſt parfaite & la Liberté ne l'eſt pas.

On eſt ſurpris que je ne diſe pas qu'il n'y a point du tout de Liberté. Je dois donc développer davantage ma penſée & lever toute équivoque.

485. L'acte par lequel la Volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, l'augmentation de mouvement qu'elle produit

dans les fibres appropriées à cette idée (482.) eſt un acte *libre*; car j'entends par la *Liberté* cette Activité que l'Ame déploie à ſon gré ſur ſes Organes. (150.)

IL n'importe que l'exercice de cette Activité ſoit borné à ne mouvoir que quelques fibres des Sens ou qu'il s'étende à mouvoir les membres. Ce qui eſt ici eſſentiel, c'eſt qu'il y ait une action & que cette action ſoit volontaire.

LA Volonté eſt toujours libre, c'eſt-à-dire, que lorſqu'elle s'exerce c'eſt par ſa propre Force, ſans contrainte, de plein gré. Les Métaphyſiciens ont rendu cela par le terme de *Spontanéité.*

486. MAIS, pour ne pas confondre des choſes qui doivent être diſtinguées, je reſtreindrai le mot de *Liberté* à ſignifier cette Faculté par laquelle nous ſuppoſons que l'Ame *exécute* ſes volontés. (149.)

SUIVANT cette définition, l'Homme dont je parle n'a point la *Liberté* de mouvoir ſon bras: car quoique l'Activité de ſon Ame ſe déploie au gré de la Volonté ſur les fibres appropriées à l'idée de mouvoir le bras, (480, 481, 482.) l'objet direct de la Volonté n'eſt point alors de rendre cette idée plus vive; ce qui ſuppoſeroit que l'Ame ne veut ſimplement que lui donner ſon attention: (131, 138, 139.) l'objet direct de la Volonté eſt alors d'imprimer un mouvement au bras: ce mouvement ne s'opere pas: la Volonté ne *s'exécute* donc pas: il n'y a donc point ici de *Liberté.*

487. LA Liberté peut donc être contrainte: la Volonté ne peut jamais l'être. On peut empêcher un Homme de mouvoir ſon bras; mais on ne peut l'empêcher de vouloir le mouvoir, parce qu'on ne peut empêcher ſa Volonté de ſe déployer à ſon gré ſur différentes fibres du Cerveau. (480, 481.)

488. Il eſt de même très-évident que la Volonté a plus d'étendue que la Liberté. La Volonté peut s'appliquer à toutes les idées & à toutes les combinaiſons d'idées que le Cerveau peut lui offrir: or, parmi ces combinaiſons d'idées il en eſt qui engendrent des deſirs que la Liberté ne peut ſatisfaire.

489. On eſt donc *libre* toutes les fois qu'on fait ce qu'on *veut*. Je l'ai dit: (152 & ſuiv.) il eſt indifférent à l'eſſence de la Liberté que l'objet de la Volonté ſoit une action très-ſimple ou une action très-compoſée, un ſeul acte ou une multitude d'actes. La Liberté n'eſt pas moins Liberté lorſqu'elle ne peut s'exercer que ſur un ſeul faiſceau de fibres, que lorſqu'elle peut ſe déployer à la fois ſur divers Organes.

490. La Liberté ne conſiſte point du tout dans le Pouvoir de *choiſir;* mais elle conſiſte dans le Pouvoir *d'exécuter* ſon choix. J'ai déja inſiſté ſur ce point dans le Chapitre XII. J'ai montré plus clairement dans celui-ci, (479 & ſuiv.) que ces deux Pouvoirs ſont diſtincts. Le Pouvoir de choiſir ne ſuppoſe pas toujours le Pouvoir d'exécuter ſon choix: mais l'exécution d'un choix ſuppoſe néceſſairement l'exercice du Pouvoir de choiſir.

491. On me propoſe deux partis à choiſir *A* & *B*. Je me détermine pour *B*, & j'ignore que *A* renferme un obſtacle invincible. Mon action n'en eſt pas moins volontaire & libre.

Si je me fuſſe déterminé pour *A*, j'aurois *exercé* ma Volonté, j'aurois *choiſi;* mais, je n'aurois pu *exécuter* mon choix.

492. Supposez un Etre qui dans tout le cours de ſa vie fait toujours ce qu'il veut, & ſuppoſez en même tems, que dans chaque cas particulier il ne pourroit agir autrement s'il le vouloit: cet Etre en ſeroit-il moins un *Etre libre?* Si l'on le diſoit, il

il faudroit abandonner cette définition de la Liberté si vraie & si généralement adoptée, qu'elle est *le Pouvoir de faire ce que l'on veut. Facultas agendi ut libet*: ou comme la définit un Auteur célebre, (*) *Facultas faciendi quod libuerit, quæcunque fuerit Voluntatis determinatio.*

Au reste, quand je dis que cette définition est vraie, je ne l'admets que pour le fond; car il est bien évident qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut; (488.) mais, tout ce qu'on fait avec connoissance, on le fait en conséquence de sa Volonté, & l'*exécution* de cette Volonté est un acte de la Liberté.

493. Supposez encore une Intelligence qui lise dans le Cerveau de l'Etre dont je viens de parler: cette Intelligence lui imputeroit-elle de ne pas agir autrement dans tel ou tel cas particulier, & ne *mesureroit*-elle pas la perfection de cet Etre par la perfection de ses volitions?

494. Il n'est donc point de Liberté d'*indifférence*, puisqu'il n'est point de Volonté d'*indifférence.* La Liberté est le Pouvoir d'exécuter sa volonté. Ce Pouvoir est donc soumis à la Volonté. La Liberté est donc une Force qui n'a, par elle-même, aucune détermination, & qui ne peut s'en donner aucune. On ne produit une action que parce qu'on veut la produire. On ne veut la produire, que parce qu'on a un motif de le vouloir. Ce motif est toujours une sensation, une idée. (131, 147 & suiv.) La Volonté est donc soumise à son tour à la Faculté d'avoir des sensations, des idées. Cette Faculté est subordonnée elle-même au jeu des Organes; le jeu des organes l'est à l'action des Objets. (117, 147, 149.) Je répete souvent cela; mais je ne puis trop le répéter: c'est ici la base de toute la Science de notre Etre.

495. Ainsi, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence*, le

(*) S'Gravesande, *Introd. ad Phil.* Parag. 117.

motif déterminant ne peut être dans l'objet que la Volonté préfere, parce qu'on ſuppoſe alors une parfaite reſſemblance entre cet objet & un autre objet propoſé en même tems.

Où eſt donc alors le motif déterminant? L'Auteur de l'*Eſſai de Pſychologie* le place *dans une certaine diſpoſition du Corps, dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.* (*) Cet Auteur répand çà & là les germes de pluſieurs Vérités, qu'il ne développe point: celle-ci eſt de ce nombre. Je vais tâcher de ſuppléer ici à cet Auteur.

496. Entre deux objets qu'on me préſente, je me détermine pour celui qui eſt à ma droite. Ce n'eſt pas que cet objet ait rien en ſoi qui me porte à le préférer, puiſque l'on ſuppoſe une parfaite reſſemblance entre les deux objets. Le motif qui me détermine eſt donc, en effet, dans une certaine diſpoſition de mon Corps, ſavoir, dans l'habitude que j'ai contractée à me ſervir de la main droite plutôt que de la main gauche.

Mais, les nerfs des deux mains aboutiſſent également au Cerveau: (30.) l'Ame peut mouvoir à ſon gré l'une & l'autre. Comment donc l'objet qui eſt à ma droite me détermine-t-il à avancer la main qui lui correſpond?

Les deux objets agiſſent également ſur mes yeux, & par mes yeux ſur mon Cerveau. Cette égalité d'action ne produit pourtant pas un effet égal, puiſque l'objet qui eſt à ma droite me détermine à un mouvement auquel l'autre objet ne me détermine point.

Les membres ne ſe mettent pas d'eux-mêmes en mouvement; le Cerveau n'agit pas de lui-même ſur l'Ame. Les fibres ſenſibles

(*) Chap. XLIV.

ne se meuvent qu'autant qu'une cause extérieure vient à les ébranler.

Il se passe donc dans la partie de mon Cerveau sur laquelle agit l'objet qui est à ma droite, quelque chose qui ne se passe pas dans la partie opposée sur laquelle agit l'objet qui est à ma gauche.

Cette chose ne peut être qu'un mouvement auquel tient un sentiment, puisque rien ne peut déterminer la Liberté à se déployer qui n'affecte la Faculté de sentir. (494.)

L'objet qui est à ma droite réveille donc en moi par sa position un sentiment, & ce sentiment est lié à l'habitude de me servir de la main droite.

Ce sentiment ne peut se réveiller que mon Ame ne soit déterminée à avancer cette main, &c.

On peut expliquer par ces principes tous les cas paralleles.

497. Mais, si lorsque je suis sur le point d'avancer la main droite, il me vient en pensée de contredire l'Auteur de la *Psychologie*, & que pour cet effet j'avance la main gauche, le plaisir de contredire cet Auteur devient alors mon motif déterminant. Je change subitement de motif; mais toujours agis-je par un motif.

498. Il m'est facile d'expliquer ce changement subit de motif. La situation dont il s'agit est propre par elle-même à retracer dans mon Cerveau les disputes des Philosophes sur la Liberté d'*indifférence*. Au nombre de ces Philosophes est l'Auteur de la *Psychologie*. L'idée de cet Auteur réveille celle de son opinion, l'idée de son opinion réveille l'idée de le contredire. (450, 451.)

Dès que le mouvement auquel tient cette idée devient plus fort que celui qui naît de l'habitude, il l'emporte sur ce dernier, & l'habitude est sans effet. L'habitude ne contraint point la Liberté.

499. DANS des momens d'ennui, l'Ame paroît rappeller indifféremment & sans suite des idées de tout genre, uniquement pour se tirer de cet état d'ennui. On propose ce cas comme servant à prouver que l'Ame a le pouvoir de rappeller à son gré ses idées. Mais, si ceux qui admettent cela comme une preuve de ce pouvoir, n'admettent pas en même tems la Liberté d'indifférence, je ne vois pas pourquoi ils sont obligés d'attribuer à l'Ame le rappel de ces idées.

500. JE m'explique: dès que l'on n'admet pas la Liberté d'indifférence, (494.) on est obligé de placer dans la disposition actuelle du Corps ou du Cerveau la cause de la détermination de l'Ame, toutes les fois que les objets ne présentent aucun motif. Ces sortes de cas sont ceux qu'on nomme d'*indifférence.* (495.)

MAIS, la disposition actuelle du Corps ou du Cerveau ne peut influer sur l'Ame, qu'autant qu'il s'y fait actuellement un mouvement. Si le Cerveau étoit dans un repos absolu, comment l'Ame le tireroit-elle par elle-même de cet état, puisque la Faculté de sentir seroit absolument sans exercice? (178, 494.)

J'AI vu un grand nombre d'objets: ces objets ont affecté un grand nombre de fibres de mon Cerveau & leur ont imprimé certaines dispositions. (57 & suiv.) Je n'ai pas actuellement les idées attachées à ces fibres, parce que ces fibres ne sont pas actuellement ébranlées. Mon Ame ne peut par elle-même les ébranler, parce que les causes des déterminations de son Activité sont dans la Sensibilité, (131, 433 & suiv.) & que ces fibres n'affectent point actuellement la Sensibilité.

Afin donc qu'une Ame travaillée de l'ennui (499.) soit déterminée à rappeller l'idée *A* plutôt que l'idée *B*, il faut que le mouvement qui se fait actuellement dans son Cerveau ait avec cette idée *A* un rapport qu'il n'a pas avec l'idée *B*.

Si cela n'étoit point, comment la disposition actuelle du Cerveau détermineroit-elle l'exercice de l'Activité de l'Ame ?

Ce rapport qui est entre le mouvement actuel & l'idée *A*, est un rapport purement physique, puisqu'il appartient uniquement au Cerveau. Les circonstances l'ont établi ; (291, 292.) il est absolument indépendant de l'Ame, & il existeroit dans le Cerveau d'un pur Automate comme dans celui de l'Homme.

L'effet de ce rapport est que le mouvement qui se fait actuellement dans certaines fibres du Cerveau, se communique au faisceau auquel est attachée l'idée *A*. (85.) Ce faisceau ne peut être ébranlé, que cette idée ne soit reproduite.

Mais, ce faisceau n'est pas isolé; il tient à plusieurs autres faisceaux qu'il ébranle à son tour. Les idées attachées à ces faisceaux sont donc reproduites. (85, 86, 87.) L'Ame leur donne plus ou moins d'attention relativement au degré d'intérêt de chacune. (328.) Les idées auxquelles elle donne le plus d'attention deviennent dominantes, &c.

501. Il n'y a donc rien dans le cas que je viens d'analyser qui oblige d'admettre que le rappel des idées est dû à l'Activité de l'Ame. Pourquoi donc recourir ici à l'intervention de l'Ame, dès que la seule organisation suffit à expliquer les phénomenes ? (450, 451.)

Il y a plus ; l'intervention dont il s'agit choque la subordination qui est entre nos Facultés. La Volonté ne peut déterminer

CH. XIX. la Liberté à se déployer sur une idée qui n'est pas présente à l'Entendement, lorsque le faisceau de fibres auquel cette idée est attachée (85.) n'est point ébranlé.

Si je m'étendois davantage là-dessus je répéterois ce que j'ai dit dans les paragraphes 433, 434 & suivans.

502. Mais, quand notre volonté s'exécute, est-ce notre Ame elle-même qui l'*exécute?* J'ai déja touché à cette question: (4, 25.) c'est ici le véritable lieu de l'examiner de plus près.

503. Le sentiment intérieur prouve invinciblement que plusieurs de nos volontés s'exécutent. Nous sentons, par exemple, que nous avons la volonté de mouvoir le bras, & que le bras est mû. Rien n'est plus certain que ce fait, & prétendre l'infirmer, ce seroit vouloir renoncer à toute certitude.

504. Mais, le Sentiment intérieur ne prouve point du tout que ce soit notre Ame elle-même qui meuve son bras: il prouve simplement qu'elle a la volonté de le mouvoir & qu'il est mû.

Le rapport constant de cette volonté à son exécution nous persuade que c'est notre Ame elle-même qui *exécute*.

505. Il seroit pourtant possible que cette *exécution* que nous attribuons à l'Ame, tînt à une correspondance secrette entre les Sens & les membres, ou qu'elle dépendit de l'action du PREMIER MOTEUR.

506. Je dis d'abord d'une correspondance secrete entre les Sens & les membres. On conçoit que notre Corps peut être organisé de façon qu'un mouvement qui se fait dans le Cerveau & auquel tient une sensation, se communique à un ou plusieurs membres, & leur imprime des déterminations relatives à cette sensation, & au desir qu'elle fait naître.

Je vois un fruit: il réveille dans mon Cerveau la fenfation agréable qu'il m'a fait éprouver ; je defire d'en manger. Le mouvement auquel la fenfation eft attachée peut fe communiquer aux nerfs de mon bras & de ma main, & leur imprimer ainfi des déterminations dont l'effet fera l'appréhenfion du fruit.

Si Vaucanson a fu conftruire un Canard artificiel qui avançoit fon bec pour faifir la nourriture qu'on lui préfentoit, l'Auteur de Vaucanson n'auroit-il pu conftruire un Automate qui imitât les actions de l'Homme ?

Je ne veux pas infinuer par-là que l'Homme eft un pur Automate: je veux fimplement donner à entendre qu'il eft poffible que des actions que nous attribuons à l'Ame, foient l'effet d'une fecrete méchanique.

Nous avons vu par quel méchanifme le rappel des idées paroît s'opérer: (433 & fuiv. 500.) fi les fibres des Sens s'ébranlent réciproquement, pourquoi ne pourroient-elles pas encore ébranler les faifceaux qui aboutiffent aux membres? (30.) Ici, la plus petite Force peut produire de grands effets.

507. Je dis en fecond lieu, (505.) que l'exécution de nos volontés peut dépendre de l'action immédiate du premier Moteur. Cela n'a pas befoin d'explication, & l'on connoit affez le fyftême des *Caufes occafionnelles.*

Il faut feulement remarquer, que l'exécution de la volonté eft un Acte purement *phyfique*. La *moralité* de l'action réfide uniquement dans le principe qui détermine la Volonté. (272.)

508. Le vrai Philofophe eft donc obligé de reconnoître que nous ne pouvons décider la queftion, fi c'eft l'Ame elle-même qui *exécute* fa volonté. Mais, il eft auffi obligé de convenir, que

Ch. XIX. de quelque maniere que cela fe faffe, l'Ame peut toujours être regardée comme l'*Auteur* de l'action, parce que ce n'eft qu'en conféquence de fa volonté qu'elle eft produite, & que fa volonté eft inconteftablement à elle.

509. Je hafarderai encore une réflexion fur cette queftion obfcure. Nous ne pouvons refufer à l'Ame cette forte d'Activité qui conftitue la Senfibilité & la Volonté. (125, 126, 149, 480, 481, 482, 485.) Si nous dépouillions l'ame de cette Activité, que lui refteroit-il & que pourrions-nous en affirmer? (235.) Quelques efforts que faffent les Matérialiftes, il n'expliqueront jamais d'une maniere fatisfaifante la fimplicité du Sentiment. C'eft pour fatisfaire à ce Sentiment du *Moi*, toujours un, toujours fimple, toujours indivifible, que nous recourons à l'exiftence de cette fubftance immatérielle que nous nommons l'*Ame*. (2.)

Or; nous ne pouvons admettre l'exiftence de l'Ame, que nous ne l'admettions capable au moins de fentir & de vouloir.

La volonté eft certainement active; elle eft une *Force*; je crois l'avoir prouvé. (470.) Il faut à cette Force un *fujet* fur lequel elle puiffe fe déployer, autrement elle demeureroit fans effet.

Dans notre maniere de concevoir, ce *fujet* peut-il être autre chofe que les fibres des Sens? L'Ame agit donc fur ces fibres; elle les meut donc. (129.)

Si l'Ame agit fur les fibres des Sens; il eft poffible qu'elle agiffe encore fur les membres & qu'elle exécute ainfi fes volontés.

510. J'admets donc que c'eft l'Ame elle-même qui exécute fes volontés; mais, je l'admets comme une fuppofition dont je ne puis prouver la vérité.

Je

Je ne vois aucune liaison nécessaire entre ce principe, l'*Ame agit sur les Sens*, & cette conséquence, donc *elle agit aussi sur les Membres*.

Pour que cette conséquence devînt legitime il faudroit que je pusse exclure par des raisons solides la correspondance des Sens avec les Membres, (506,) & l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. (507.)(*)

(*) †† Il me paroit que je donnois trop dans ce paragraphe & dans les paragraphes 506, 507, 508 à la simple possibilité d'une correspondance secrete des Sens avec les Membres, ou de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. J'avois assez bien prouvé, §470, que la Volonté est distincte de la Sensibilité; que desirer ou appéter n'est pas la même chose que sentir ou appercevoir. J'avois montré clairement que *desirer*, c'est *agir*: le desir est donc une certaine action & cette action suppose nécessairement une *Force* dont elle est le produit. [voy. Chap. XIII.] Nous ne saurions raisonnablement douter que l'Ame ne soit cette Force: je crois l'avoir prouvé dans ma préface & dans d'autres endroits de mon livre. L'Ame exerce donc une certaine action lorsqu'elle desire; & cette action elle l'exerce hors d'elle, puisque le desir n'est point simplement une sensation, une idée. Mais, l'Ame ne sauroit agir hors d'elle qu'il n'y ait hors d'elle un *sujet* sur lequel sa Force se déploie; car agir c'est produire un certain effet: il y a donc hors de l'Ame quelque chose à quoi sa Force s'applique & qu'elle change ou modifie: cette chose la chercherons-nous ailleurs que dans la machine organisée à laquelle l'Ame est unie? Que dirai-je encore! s'il n'y avoit rien hors de l'Ame qui pût être le *sujet* de cette Force motrice ou modifiante qui fait partie de son essence, comment seroit-il possible que cette Force s'exerçât, & quelle idée pourroit-on se faire de l'action de vouloir, de desirer ou d'appéter? Et que seroit encore l'Attention, dont les phénomenes prouvent si bien l'existence de cette Force motrice dont l'Ame est douée? (voy. Chap. XI.) Le simple Pouvoir d'agir n'est pas une action, & pouvoir desirer n'est pas desirer. Je prie qu'on veuille bien relire la note sur le § 46.

Il me semble donc qu'on peut admettre en bonne Logique, que l'Ame est douée d'une Activité qui constitue son essence, & qu'elle déploie à son gré hors d'elle ou sur son Corps, & par son Corps sur tant d'objets divers. Si le respectable Auteur de la fameuse Hypothese des *Causes occasionelles* avoit donné plus d'attention à ce qui résulte immédiatement de la nature des Forces & en particulier de celle de l'Ame, il n'auroit pas refusé, sans doute, toute Activité aux Créatures, & ne se seroit pas déclaré, comme il l'a fait, contre la possibilité de l'*Influence physique*. Il admettoit que la Volonté appartient incontestablement à l'Ame, que c'est l'Ame qui desire ou appete; mais il ne considéroit pas que

511. QUEL que soit le comment de la Liberté, il demeure toujours certain que l'homme est libre, & que les déterminations de la liberté dépendent de la volonté. (494.)

PLUS on approfondira la matiere de la liberté, & plus on se persuadera qu'il est indifférent à la qualité d'*Etre libre*, que l'exécution de la Volonté appartienne à l'Ame ou qu'elle dépende soit de la seule organisation, (506,) soit de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. (507.)

LA seule chose qui soit ici essentielle, est que l'action soit *volontaire*. (489, 492.) Dans tous les systémes, une action qui n'est pas volontaire n'est pas *libre*, & conséquemment ne peut être *imputée*.

512. MAIS, la Volonté n'est qu'une simple Force, (470,) & cette Force n'est pas moins indéterminée de sa nature que la liberté. La Volonté en général, est le Pouvoir de vouloir,

ces choses n'étant que des modifications de la Force motrice de l'Ame, ne sauroient dépendre de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. Et si une fois il eût reconnu que le desir est une action que l'Ame exerce sur certaines parties du Cerveau, il n'auroit pas refusé apparemment d'admettre que l'Ame peut mouvoir aussi les Membres. Il n'eût pas dit, sans doute, qu'au moment que l'Ame desire, DIEU ébranle la partie du cerveau dont dépend la représentation de l'objet desiré; parce qu'il auroit très-bien senti qu'on ne peut séparer le desir de l'action qu'il suppose nécessairement & qui le caractérise comme opération de l'Ame.

Ceux de mes Lecteurs qui ont approfondi l'hypothese non moins fameuse de l'*Harmonie préétablie*, voient assez comment on pourroit tourner contre cette hypothese l'objection que je viens d'élever contre celle des *Causes occasionelles*. Mais on a tant accumulé d'objections plus ou moins fortes contre l'*Harmonie préétablie*, que ce ne seroit pas la peine d'en proposer une autre. Les Métaphysiciens savent de quelle maniere Mrs. EULER & LAMBERT ont combattu cette idée, d'ailleurs si belle & si ingénieuse, & quels succès ils ont eu dans cette lutte. BAYLE qui l'admiroit beaucoup, cette hypothese, mais qui ne l'avoit pas si bien saisie, ne l'avoit pas combattue avec autant d'avantage.

(472.) On ne veut point ſans raiſon de vouloir. Il y a donc une raiſon extérieure au Pouvoir de vouloir, qui réduit ce Pouvoir en acte. Ch. XIX.

Cette raiſon eſt dans l'ébranlement des fibres ſenſibles, d'où réſulte cette modification de la faculté de ſentir qu'on nomme *ſenſation*, *idée*. (494.)

L'Ébranlement qui eſt le plus dans le rapport qui fait le plaiſir (122) détermine la Volonté.

La loi du plaiſir eſt donc la loi de la Volonté. (420, 421.)

513. Mais, les Etres doués de Réflexion ont des plaiſirs que ne peuvent goûter les Etres purement ſentans. Dans ceux-ci, l'objet de la Volonté eſt toujours un plaiſir phyſique; (415) dans ceux-là, l'objet de la Volonté eſt le plus ſouvent un plaiſir moral. (272.)

514. La raiſon de la préférence que la Volonté réfléchie donne aux plaiſirs intellectuels ſur les plaiſirs ſenſuels, eſt dans les idées de perfection que l'entendement lui offre. Tout Etre intelligent veut eſſentiellement la perfection où il place ſon bonheur. (422.) Il ſeroit contre la nature de la Volonté qu'elle n'embraſſât pas ce que l'Entendement lui préſente comme ſon plus grand bien.

515. Les idées de perfection morale qui déterminent la Volonté d'un Etre qui réfléchit, (272.) ne ſont point du tout de la création de ſon Entendement.

L'Entendement eſt le ſimple Pouvoir de réfléchir ou de former des notions. (260, 261.) Ce pouvoir, non plus que celui de vouloir ou d'agir, ne peut ſe déployer de lui-même

ou se donner aucune détermination. (494.) La notion d'un simple Pouvoir n'emporte point l'exercice actuel de ce Pouvoir. Il ne dépend pas plus de l'entendement de créer une notion, qu'il ne dépend de la Sensibilité d'un Aveugle né de former la sensation d'une couleur. (199, 265.)

Afin donc que l'Entendement acquierre des notions de perfection morale, il faut que les circonstances le disposent à les acquérir. (291, 292.) Entre les circonstances, l'Education tient le premier rang.

516. L'Effet *physique* que l'Education produit en ce genre sur le Cerveau, consiste donc en général en ce qu'elle ébranle le plus souvent, le plus fortement & le plus harmoniquement qu'il est possible les fibres appropriées aux idées *morales*. (386, 387.)

L'Education atteint son but lorsqu'elle parvient à donner aux mouvemens de ces fibres une supériorité décidée sur les mouvemens des fibres appropriées aux plaisirs sensuels. (410.)

517. Toutes nos Facultés ne sont donc que de simples *Puissances* que les circonstances mettent en jeu & qu'elles développent ou perfectionnent. Il importe fort peu à un Philosophe qui est assez heureusement né pour posséder une grande perfection, que cette perfection soit son ouvrage ou celui des circonstances : il lui suffit de jouir du délicieux sentiment de cette perfection. Il goûte ce sentiment, comme il goûte celui de la perfection de ses Organes. (*)

(*) † † On ne doit pas entendre ceci comme si le Philosophe que j'introduisois dans ce paragraphe ne contribuoit en rien à sa perfection morale. Le vrai Philosophe travaille sans cesse au perfectionnement de son esprit & de son cœur : toujours il fait de nouveaux efforts pour parvenir à la perfection dont il a l'idée. Je voulois dire seulement, que son travail & ses suc-

518. La Volonté ne *juge* point; (283, 284, 285.) mais elle s'applique aux rapports que l'Entendement lui offre. (286, 287 & fuiv.)

Les jugemens que l'Entendement forme des rapports font les réfultats de l'impreffion des rapports fur le Cerveau. (295, 296, 297.)

L'Entendement ne *crée* pas les rapports; ils dérivent de la *Nature des Chofes* : (40, 119, 259, 265, 295;) mais il eft affecté par les rapports.

Un Cerveau où l'Education a fait entrer les idées du vrai (282,) & du beau, (376,) reproduit ces idées à l'Entendement. Il ne peut pas plus ne pas appercevoir les rapports prochains de ces idées avec d'autres idées qui l'affectent en même tems, que la Senfibilité ne peut ne pas fentir de la chaleur à l'attouchement d'un corps chaud.

519. J'ai montré dans les Chapitres XV & XVI de quelle maniere l'Entendement acquiert des notions. (230.) J'ai prouvé que les notions ne font que des idées fenfibles (206,) plus ou moins généralifées & revêtues de fignes ou de termes qui les fixent & les repréfentent.

cès tiennent en dernier reffort à une multitude de circonftances phyfiques & de circonftances morales dont il fait qu'il n'eft point l'Auteur. Il en eft d'autant plus modefte dans la jouiffance des précieux avantages qu'il poffede. Il fe repete fréquemment à lui-même, *qu'ai-je que je ne l'aie reçu !* Il eft donc très-modefte, parce qu'il fonge fouvent à quoi il a tenu qu'il ne fût pas un Imbécille ou un Scélérat. Les nobles Facultés, dont il eft enrichi, font inconteftablement à lui : l'Activité qu'il déploie à chaque inftant & de tant de manieres différentes eft lui-même : l'heureufe application qu'il en fait au perfectionnement de fon Etre eft encore à lui; mais, combien eft-il évident, que s'il eût été placé dans des circonftances moins favorables, cette application n'auroit pas eu les mêmes fuccès! On peut même feindre des circonftances où elle n'auroit produit que le malheur de l'Individu.

Les notions ont donc leur fondement dans la Nature. Elles ſont la Nature elle-même conſidérée ſous diverſes faces: mais, toutes ces faces exiſtent hors de l'Entendement & en ſont indépendantes: car quoiqu'il n'exiſte point de Chêne *en général*, (229) les caracteres *génériques* du Chêne ſont puiſés dans la Nature.

La théorie de quelque Art que ce ſoit a de même ſon fondement dans la Nature. Toute Théorie n'eſt que la chaîne des réſultats naturels que la réflexion fait déduire de l'Expérience & de l'Obſervation. (259, 261.) L'on ſait, en particulier, que la Théorie muſicale n'eſt que la ſuite des conſéquences qui ſe tirent naturellement des expériences qu'on fait ſur les corps ſonores. (*)

Il eſt donc entre les notions des rapports naturels comme il en eſt entre les idées ſenſibles.

520. Les rapports qui lient l'idée de reconnoiſſance à celle de bienfait ſont auſſi naturels que ceux qui lient le fer à l'*Aiman*. Mais ces idées tiennent à des fibres qui leur ſont appropriées: (85, 261, 264, 265,) ces fibres ont donc auſſi des rapports entr'elles; elles ſont harmoniques. La nature de ces fibres, la maniere dont elles jouent, les mouvemens acceſſoires qu'elles réveillent, (416,) ſont la cauſe phyſique du plaiſir moral attaché à la contemplation de la bienfaiſance & de la gratitude.

521. L'Entendement juge donc des rapports moraux, comme la Senſibilité juge des rapports phyſiques. (308.)

L'Entendement n'eſt donc qu'une Senſibilité plus relevée

(*) *Elémens de muſique* de M. Rameau.

que la Senſibilité propement dite. Il a, comme celle-ci, ſes fibres, & l'Art avec lequel l'Education ſait les manier décide de la perfection morale de l'Individu. (23, 516.)

L'AUTEUR de notre Etre nous ayant rendus capables de plaiſirs moraux, a ſans doute organiſé notre Cerveau dans le rapport à ces plaiſirs.

522. On peut donc admettre qu'il eſt entre les fibres de l'Entendement des rapports analogues à ceux qui ſont entre les fibres de la Senſibilité.

Du jeu harmonique des fibres de la Senſibilité dérive le plaiſir attaché au beau phyſique. (367, 368, 369, 370.)

Le jeu harmonique des fibres intellectuelles eſt le fondement phyſique du plaiſir attaché au Beau moral. (376.)

Le fondement moral de ce Beau eſt dans l'utilité qu'il renferme. La meſure de cette utilité eſt dans le bonheur qu'elle procure. (373, 374, 375.) Tout Etre intelligent veut le bonheur, parce qu'il s'aime lui-même. (422.)

523. Mais, comme il eſt des goûts phyſiques dépravés, il eſt auſſi des goûts moraux dépravés. L'organiſation du Cerveau n'eſt pas telle qu'elle n'obéiſſe qu'à d'heureuſes impreſſions; elle obéit auſſi à des impreſſions vicieuſes, & elle ne peut par elle-même les redreſſer. Elle les tranſmet à l'Entendement, & celui-ci à la Volonté. (494, 514.) Et comme un Muſicien habile tire d'un Inſtrument les accords les plus harmonieux, une Main ignorante n'en tire que des ſons déſagréables. De même auſſi, la bonne ou la mauvaiſe Education tire du Cerveau ſur lequel elle opere, le *vrai* ou le *faux*, la *vertu* ou le *vice*.

CH. XIX.

Mais, il eſt cette différence entre l'Inſtrument & le Cerveau; que celui-ci retient les impreſſions vicieuſes qu'il a contractées. (23.)

Quand l'Education a laiſſé les Objets ſenſibles agir trop longtems & trop fortement ſur les fibres qui leur ſont appropriées, il n'eſt guere au pouvoir d'une meilleure Education de ſurmonter les mouvemens de ces fibres par des mouvemens contraires ou différens. (387, 417, 516.) Appliquez ici les principes que j'ai expoſés dans le Chapitre IX, depuis le paragraphe 96 juſqu'au paragraphe 103.

524. Cette *rectitude naturelle* de l'Entendement dont parlent les Auteurs de Droit naturel & de morale, n'eſt que la ſimple capacité de l'Entendement de ſaiſir le vrai, le juſte, l'honnête. Mais, il en eſt de cette capacité intellectuelle comme de la capacité phyſique du Cerveau de repréſenter le beau, ſoit phyſique, ſoit moral. Cette capacité réſide dans l'*organiſation* ou dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres de fibres ſoit *ſenſibles*, ſoit *intellectuelles*. (*) Mais, pour que ces fibres tranſmettent à l'Ame l'harmonie, il faut qu'elles ſoient ébranlées dans l'ordre qui conſtitue l'harmonie. (366, 367, 368, 369.) Je diſois il n'y a qu'un moment, qu'une Main ignorante ne

(*) †† J'entends ici par les fibres *ſenſibles*, celles qui ſervent aux opérations de la Senſibilité proprement dite, & par les fibres *intellectuelles* celles qui ſervent aux opérations de l'Entendement ou qui ſont miſes en jeu par l'Entendement. Les pures ſenſations tiennent aux premieres, les notions ou les idées générales aux ſecondes. Mais, comme les notions dérivent originairement des idées purement ſenſibles, les notions très-générales tiennent à une multitude de fibres ſenſibles, que l'Entendement ébranle à la fois ou ſucceſſivement quand il s'occupe de ces notions. On voit donc que les fibres que je nomme *intellectuelles* ne ſont au fond que des fibres *ſenſibles*; mais que je conſidere dans le rapport à l'emploi qu'en fait l'Entendement. Je dois prévenir l'équivoque que les termes nouveaux de *fibres intellectuelles* pourroient faire naitre.

tiroit

tiroit d'un inſtrument de muſique que des ſons déſagréables; (523) cependant les rapports qui ſont entre les cordes de cet Inſtrument, & qui ſont le fondement de l'harmonie, (368) n'en ſubſiſtent pas moins: mais, la maniere dont l'Inſtrument eſt manié empêche que ces rapports n'aient leur effet. Un Cerveau qui ſeroit toujours manié de la ſorte, ne repréſenteroit jamais le vrai ou le beau en aucun genre. (280, 282, 367, 368, 376.) Il auroit pourtant la capacité originelle de le repréſenter.

Ce n'eſt donc point au *ſimple Pouvoir* ſoit phyſique ſoit intellectuel qu'il faut regarder; c'eſt à la maniere dont il eſt réduit en acte.

525. Il y a de l'harmonie dans un jugement, dans un raiſonnement, parce qu'il y a de l'harmonie par-tout où il y a des rapports qui conſpirent à produire un effet. (40, 369, 370, 372, 373.) Il y a des rapports entre l'attribut & le ſujet. (283, 284, 286.) Les rapports qui lient les idées *moyennes* d'un raiſonnement conſpirent à produire cet effet que l'on nomme la concluſion. (304, 306.)

Le ſujet & l'attribut, les idées moyennes & la concluſion tiennent à différens faiſceaux de fibres, (17, 223, 259, 261, 264, 265,) & l'ordre dans lequel ces faiſceaux ſont mûs conſtitue l'harmonie phyſique du jugement & du raiſonnement. (369.) L'harmonie morale eſt dans l'impreſſion qui ſe fait ſur l'Entendement; (521;) car il faut qu'il y ait dans l'Entendement quelque choſe qui réponde au jeu harmonique des fibres intellectuelles, ſans quoi il ſeroit incapable d'être affecté par les rapports. (518.) Si donc le Cerveau n'étoit jamais ébranlé dans l'ordre du raiſonnement, l'Entendement ne raiſonneroit jamais; parce que l'exercice du Pouvoir de raiſonner dépend du jeu des

Ch. XIX. fibres intellectuelles. (515, 522.) Mais, l'Entendement auroit toujours le *Pouvoir* de raisonner. (524.)

526. Si quelque circonstance extérieure à mon Entendement (494, 515,) m'achemine à prouver par un raisonnement que le Corps humain *végéte*, l'idée de végétation réveillera dans mon Cerveau (445, 446, 449, 450, 451,) l'idée moyenne (304) d'accroissement par intussusception: (99) cette idée étant liée dans mon Cerveau à celle du Corps humain; j'affirmerai de ce Corps qu'il *végéte*. Mon Cerveau formera donc ce syllogisme: (451)

tout Corps qui croît par intussusception, végéte:

le Corps humain croît par intusception;

donc, il végéte.

L'ordre dans lequel les termes de ces propositions sont distribués, nous exprime celui dans lequel les fibres intellectuelles jouent pour représenter à l'Entendement le syllogisme.

Le faisceau approprié à l'idée d'*intussusception* a été lié par la Réflexion (260, 261, 262,) au faisceau approprié à l'idée du Corps humain. Ces faisceaux vont rayonner au faisceau approprié à l'idée de végétation; [373, 379,] ils conspirent à l'ébranler, & cet effet exprime la conclusion du raisonnement, (525.)

Et comme les faisceaux appropriés aux *prémisses* agissent les uns sur les autres & sur le faisceau approprié à la conclusion, celui-ci agit aussi sur ceux-là, & cette action réciproque & harmonique est l'expression physique des rapports qui sont entre les idées.

527. Les rapports que les Ailes d'un Edifice ont entr'elles

& au Corps de l'Edifice, forment une forte de fyllogifme. L'ordre dans lequel les faifceaux nerveux appropriés à la perception des Ailes font ébranlés & agiffent les uns fur les autres & fur le faifceau approprié à la perception du Corps, la réaction de celui-ci fur ceux-là, répondent au jeu des faifceaux du fyllogifme.

L'EFFET du fyllogifme en Architecture, [je demande grace pour cette expreffion,] eft la production du fentiment de l'harmonie ou du beau [369, 376.].

A l'égard du pourquoi & de la nature de ce fentiment, je renvoye aux paragraphes 366, 367, 368, 371.

528. LES principes que j'ai expofés dans ce Chapitre concourent à établir que l'Entendement n'invente ou ne crée rien; mais qu'il opére fimplement fur les idées que les Sens lui offrent.

J'AI développé dans le Chapitre XVI la maniére dont l'Entendement acquiert des notions, Il ne fera pas inutile de m'expliquer davantage par de nouveaux exemples: le fujet eft important.

JE réunis ici fous un feul point de vue tout ce qui concerne les déterminations de l'Entendement & de la Volonté. Je préfére, comme je l'ai dit, [316] cette méthode à celle d'expliquer chaque chofe féparément ou à mefure que l'occafion s'en préfente. L'efprit fe plait à voir les vérités d'un même genre réunies.

529. Nous obfervons qu'aucun Corps ne fe meut qu'il ne foit preffé par une Force qui agit fur lui.

DE cette idée fenfible nous déduifons par une abftraction intellectuelle [229,] la notion [230] du *Mouvement* ou de l'*Impulfion*.

Si un Corps eſt pouſſé à la fois par deux Forces qui agiſſent ſur lui en ſens différens, nous le voyons ſe prêter à l'impreſſion combinée de ces deux Forces & décrire une ligne qui en eſt l'expreſſion, le réſultat.

De cette obſervation nous déduiſons la notion du Mouvement *compoſé*.

La chûte des *Graves* eſt de même une idée ſenſible, dont nous tirons par abſtraction la notion de la *Peſanteur*.

Car ſi aucun Corps ne ſe meut qu'il ne ſoit pouſſé par une Force qui agiſſe ſur lui, il eſt une *Force* qui pouſſe les Graves vers la Terre.

Nous voyons à l'œil l'*accélération* des Graves: l'expérience nous en découvre les *Loix*.

Mais, l'expérience, non plus que l'obſervation, ne nous préſentent que des idées *ſenſibles*. (206.)

C'est donc ſur des idées de ce genre que nous formons par abſtraction notre *Théorie* de la *Peſanteur*. (226, 519.)

Comme nous voyons à l'œil l'accélération des Graves, nous voyons auſſi à l'œil leur *direction* vers le centre de la Terre. De cette idée nous tirons celle de la direction de la Force ſimple ou compoſée qui les pouſſe.

Si un Eſprit attentif qui a ces notions & d'autres analogues, porte ſa vue ſur le mouvement diurne de la Terre & ſur ſes effets, il en verra naître cette conſéquence naturelle, que la Peſanteur eſt moins grande à l'Equateur qu'aux Poles; d'où il inférera par une conſéquence également naturelle, que la Terre eſt applatie aux Poles.

S'IL vient ensuite à apprendre que le Pendule retarde à l'Equateur, cette observation lui paroîtra une confirmation des conséquences qu'il aura tirées du mouvement diurne.

NOUS apprenons encore de l'observation, que les Planetes sont des Corps semblables à nôtre Terre & qu'elles décrivent des courbes autour d'un centre commun.

NOUS savons par l'expérience qu'un mouvement en ligne courbe suppose l'action de plus d'une Force.

LA courbe qu'une Planete décrit est donc le résultat de plus d'une Force.

LA Pesanteur présente à un Esprit attentif l'idée d'une de ces Forces.

MAIS, il sait que la Pesanteur dirige au centre : l'observation des *Projectiles* lui donne la notion d'une autre *Force* qui, combinée avec la Pesanteur, produit la courbe, &c.

SUR de semblables abstractions & sur d'autres de même genre s'éleve le Systeme d'Astronomie physique, que l'observation perfectionnera de plus en plus, parce qu'elle augmentera de plus en plus le fond des idées *sensibles*.

530. NEWTON n'a donc pas créé son Systeme : mais les circonstances où il s'est trouvé placé (291, 292,) & le degré d'Attention dont il a été doué, l'ont mis en état de tirer d'un certain ordre d'idées sensibles des résultats que n'avoient pû tirer des Génies moins attentifs & moins heureusement nés.

J'AI prouvé dans les Chapitres XV & XVI, que c'est par

CH. XIX. l'*Attention* que nous formons des *abſtractions* de tout genre. L'*Attention* eſt donc la Mere du *Génie*. Si NEWTON a paru créer, c'eſt que c'eſt être Créateur à l'égard du Vulgaire, que de lui découvrir les rapports qui lient des vérités qui lui paroiſſent infiniment éloignées. (306.) Quel rapport pour le Vulgaire entre la chûte d'une pierre & le mouvement de la Lune ?

IL a fallu peut-être encore plus de cette ſorte de Génie pour découvrir les rapports des Loix qui gouvernent le Monde moral, que pour découvrir les Loix qui gouvernent le Monde phyſique : c'eſt que le moral eſt bien plus compliqué que le phyſique ; car il ſuppoſe encore le phyſique & n'eſt pas ſoumis comme lui au calcul. (*)

MAIS, il ne faut pas prendre pour des Productions du Génie philoſophique ces conjectures hardies d'un Eſprit ſyſtématique, par leſquelles il oſe lier des faits ſéparés par de grands vuides.

LE Génie philoſophique eſt celui qui part uniquement des faits, les compare, les combine, voit leurs réſultats naturels & les réſultats naturels de ces réſultats.

QUAND un tel Génie éleve un Syſtême, il n'eſt que la collection harmonique des faits & de leurs conſéquences.

531. CETTE Force que nous nommons la *Volonté* (470) s'applique donc à toutes les opérations de la Senſibilité & de l'Entendement ; & les différentes manieres dont elle s'y applique, ou les différens degrés dans leſquels elle s'y applique, ont reçu les différens noms d'*Attention*, de *deſirs*, d'*affections*, de *paſſions* &c.

(*) ††. Je faiſois ici alluſion à l'Ouvrage immortel de *l'Eſprit des Loix*. Ce qu'eſt NEWTON à la haute Géométrie, MONTESQUIEU l'eſt à la haute Politique. Tous deux ont élevé ſur les faits des Théories ſublimes qui dureront autant que le Monde dont il nous ont dévoilé les Loix.

L'*Amour-propre* n'eſt de même que la Volonté entant qu'elle a pour objet le plaiſir ou le bonheur. (420, 421.)

532. Lorsque la Volonté a pour but de ſaiſir toutes les parties d'un Objet ou de découvrir les rapports qui lient des vérités éloignées, l'acte qui intervient alors porte le nom d'*Attention.* L'effet qui en réſulte eſt une augmentation de mouvement dans les fibres appropriées aux idées qui affectent l'Entendement. (138, 139, 140, 141.) J'ai indiqué dans les paragraphes 279 & 282, en quoi conſiſte l'exercice de l'Attention dans la recherche du vrai. J'ai dit, paragraphe 151, que l'Attention eſt un acte de la Liberté. En effet, lorſque le but de la Volonté eſt de donner ſon attention à une idée, & qu'elle la lui donne, la Volonté s'exécute, & l'exécution de la Volonté conſtitue la Liberté. (149, 486, 489, 490.)

533. La force du Génie dépend donc de la force de l'Attention : (279, 282, 306, 530,) celle-ci dépend de la force des fibres ſur leſquelles l'Attention ſe déploie, (138, 139.) Plus ces fibres ont de capacité à ſoutenir le mouvement que l'Attention leur imprime, & plus elles ont de force intellectuelle. Il en eſt à cet égard des fibres de l'Entendement (521,) comme de toutes les fibres de notre Corps. Ce que les fibres muſculaires de nos Jambes exécutent dans une longue marche, les fibres de notre Entendement l'exécutent dans une longue méditation. Nous penſons par une méchanique analogue à celle par laquelle nous marchons. Ce ſont par-tout des mouvemens à exécuter. Les fibres deſtinées à les exécuter ont reçu une organiſation relative à cette fin. De la perfection de leur organiſation dépend la perfection de leur jeu. La perfection de l'organiſation tient à la nature, aux proportions & à l'arrangement des élémens. La *terre* eſt la baſe de tous les Corps organiſés. De la proportion de la terre dépend le plus ou le moins de ſolidité ou de force de la fibre. En un mot, plus

 les Elémens sont cohérens, plus la fibre est capable d'effort.

534. Le sentiment d'un besoin est lié naturellement à l'idée de l'Objet propre à le satisfaire. Cette idée est donc rappellée par le sentiment du besoin. (446.) L'application de la Volonté à cette idée produit le desir. Il est plus actif que la simple attention, parce qu'il est excité par un sentiment incommode, pressant, douloureux, par le besoin. Quand la Volonté s'applique à la recherche d'une vérité, elle y est bien excitée par un motif; (282) mais, ce motif est moral, & le besoin est physique. Il a son siege dans des fibres qui souffrent. L'attention que l'Ame donne à l'idée de l'Objet qui peut soulager son besoin, est d'autant plus active que le besoin est plus pressant. (172, 173, 174.) Il naît de cet exercice de l'Attention une comparaison, un jugement qui fait sentir à l'Ame tout ce que sa situation actuelle a de pénible, & qui augmente l'activité du desir. (172.) Le motif qui porte la Volonté à la recherche d'une vérité a bien son siege dans des fibres actuellement ébranlées, & même fortement ébranlées; mais, ces fibres ne sont pas dans un état de souffrance. Le desir de découvrir le vrai ne peut égaler celui d'étancher la soif ou d'appaiser la faim : c'est que les sensations ont un rapport immédiat avec la conservation de l'Individu, qui est la grande fin de la Nature. L'Activité est en raison des modifications de la sensibilité.

535. Dans les fortes passions l'Activité est aussi grande qu'elle peut l'être. Les fibres sur lesquelles elle se déploie réagissent à leur tour sur l'Ame. De cette action & de cette réaction résulte l'intensité de la passion. (404 & suiv.)

Il en est de même dans la surprise : j'avois oublié de le dire, parag. 333.

536. C'est donc toujours en conséquence des modifications

actuelles

actuelles de la Senſibilité ou de celles de l'Entendement que la Volonté ſe déploie. Elle n'agit pas ſur des idées qui ne ſont pas préſentes à l'Ame ; (433 & ſuiv. 499, 500,) mais, des idées qui ne ſont pas préſentes à l'Ame peuvent lui devenir préſentes en vertu d'un mouvement qui s'excite dans le Cerveau. (184, 446, 448, 449, 450.)

Il eſt cependant des cas où l'action de la Volonté peut influer ſur le rappel des idées. Ce ſont ceux où le mouvement qu'une cauſe phyſique imprime à un faiſceau de fibres ſenſibles ou intellectuelles n'a pas aſſez d'intenſité pour faire une impreſſion claire (273) ſur les faiſceaux auxquels il a été lié. Si la Volonté eſt alors déterminée à s'appliquer fortement à ce faiſceau, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira (481, 482,) ſe communiquera aux faiſceaux avec leſquels il a contracté des liaiſons, & les idées attachées à ces faiſceaux ſe préſenteront à l'Ame. J'en ai donné un exemple à la fin du paragraphe 456.



CHAPITRE XX.

Limites actuelles de l'Activité de l'Ame de la Statue.

De la question si lorsque la Statue a le souvenir d'une des deux Senſations, elle reconnoît en même tems que cette Senſation l'a affectée plus vivement.

De ce qui constitue le physique du souvenir de la douleur & du déplaiſir.

De l'idée qu'a Statue du nombre, de la durée, de l'exiſtence, &c.

Ch. XX.

537. Ainsi, dans un Homme qui n'auroit éprouvé pendant toute ſa vie que deux ſenſations, la Volonté ne pourroit ſe déployer que ſur ces deux ſenſations. Elle s'appliqueroit à celle qui lui plairoit le plus ; & par l'augmentation de mouvement qu'elle produiroit dans les fibres appropriées à cette ſenſation, elle la rendroit plus vive. (470, 480, 481, 482.)

Mais, ſi l'Objet de la ſenſation agiſſoit trop long-tems ſur l'Organe, cette ſenſation viendroit enfin à déplaire à l'Ame : elle ceſſeroit de lui donner ſon *attention;* elle la porteroit ſur le ſouvenir de l'autre ſenſation, qu'elle rendroit ainſi plus vif. (358, 359, 395, 396, 397.)

538. Telle eſt la ſituation où j'ai laiſſé notre Statue dans le paragraphe 431. Nous ne penſerons pas à préſent que lorſque la ſenſation qui lui plaiſoit le plus vient à lui déplaire, elle rappelle le ſouvenir de l'autre ſenſation. Mais, nous penſerons, que tandis que ſon Attention étoit concentrée dans la ſenſation

dominante, le souvenir de l'autre sensation incomparablement moins actif ne pouvoit affecter l'Ame sensiblement. (407.)

Il commence à l'affecter d'une maniere sensible lorsqu'elle cesse de donner son attention à la sensation dominante. La Volonté s'applique alors au souvenir de l'autre sensation, & elle s'y applique avec d'autant plus de force que la sensation dominante lui déplaît davantage. (394.)

539. Comme la Statue ne connoit point les objets qui excitent ses sensations, elle ne peut distinguer ce qui est dû à son Imagination (212,) de ce qui appartient à l'objet. Mais, elle a le sentiment de l'augmentation & de la diminution d'intensité de chaque sensation. (167.)

Tandis que l'œillet affecte son Odorat, l'Attention ne peut élever le souvenir de l'autre sensation au degré de vivacité auquel elle l'éleveroit, si la présence de l'œillet n'y causoit pas des distractions. Car, quelque force que l'on suppose à l'Attention de notre Statue, je ne pense pas qu'elle puisse aller au point d'anéantir l'effet de l'action de l'œillet par rapport à la Sensibilité. (391.) Elle le peut d'autant moins, que les fibres appropriées à la sensation de l'odeur de l'œillet sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées, (183,) & qu'elles le sont encore par l'objet même au moment dont je parle. Cette situation est à peu près l'inverse de celle dont il s'est agi dans le paragraphe 145.

540. Mais, lorsque la Statue fixe son Attention sur le souvenir de l'odeur de la rose & qu'elle fait effort pour accroître de plus en plus l'intensité de ce souvenir, a-t-elle le sentiment que cette odeur l'a affectée plus vivement?

La solution de cette question me paroit dépendre de la

Ch. XX. folution de celle-ci : quand une des fenfations fe dégrade, la Statue fent-elle cette dégradation ? J'ai admis l'affirmative dans les paragraphes 167 & 168, & je ne pouvois pas ne pas l'admettre, puifqu'il eft inconteftable que nous avons le fouvenir d'une telle dégradation. La Réminifcence le fuppofe néceffairement ; & comme je le difois dans le paragraphe 167, il ne fauroit furvenir aucun changement dans les fibres fenfibles que l'Ame n'éprouve quelque chofe qui réponde à ce changement.

541. La difficulté fe réduit à ceci : comment le même ordre de fibres peut-il nous donner à la fois le fentiment du degré actuel d'une fenfation & le fouvenir d'un autre degré de la même fenfation ?

J'ai hazardé une explication de ce fait dans le parag. 111 : je prie qu'on veuille bien le relire.

Il s'agit maintenant de faire ufage de cette explication pour effayer de réfoudre cette queftion : comment la Statue reconnoît-elle que l'odeur de la rofe dont elle a le fouvenir, l'a affectée plus vivement ? (540.)

542. J'ai cru pouvoir admettre, que dans la fituation actuelle de notre Statue, l'effet de fon Attention fur les fibres appropriées à l'odeur de la rofe ne fauroit égaler celui qu'y produiroit l'action même de l'objet. [539.]

Je puis donc comparer l'effet que l'attention de la Statue produit fur les fibres appropriées à l'odeur de la rofe, à celui qu'y produiroient les moyennes couches de l'atmofphere odoriférante ou les corpufcules de groffeur moyenne. [111.] Les fibrilles appropriées à ces corpufcules font très-difpofées à fe mouvoir ; [165, 166,] la plus petite Force peut y caufer un ébranlement très-fenfible. L'Attention peut donc augmenter

beaucoup leur mouvement. [138.] Mais, ces fibrilles correfpondent avec les fibres appropriées à l'action des plus gros corpufcules : [111] elles peuvent donc y caufer un leger ébranlement; & c'eft peut-être à cet ébranlement qu'eft attaché ce fouvenir d'une impreffion plus forte dont je cherchois la caufe phyfique. [540.]

Ce fouvenir ne peut être préfent à l'Ame de la Statue qu'il n'excite en elle le defir de jouir de la plénitude de la fenfation. [394, 396.]

543. Je fatisfais à ce defir en fubftituant la rofe à l'œillet. Auffitôt toute l'Attention de la Statue fe concentre dans la fenfation que la rofe excite. Cette fenfation lui plaît d'autant plus, qu'elle fuccede à une fenfation qui avoit commencé à lui déplaire. [389.]

544. Mais, fi je prolonge autant la durée de l'impreffion de la rofe, que j'ai prolongé la durée de l'impreffion de l'œillet, la fenfation de l'odeur de la rofe viendra enfin à déplaire à la Statue. Elle en détournera fon Attention; le fouvenir de l'odeur de l'œillet commencera à l'affecter; & l'Attention s'appliquera à ce fouvenir. [397.] Il plaira à la Statue par les raifons que j'ai indiquées dans le paragraphe 399. Il excitera donc un defir, &c. [394, 396.]

545. Maintenant fi je fubftitue l'œillet à la rofe, je fatisferai à ce defir : mais, il en naîtra cette queftion ; la Statue reconnoîtra-t-elle que cette fenfation qui lui plaît à préfent, lui a une fois déplû, & *craindra*-t-elle de fe retrouver dans cet état de déplaifir ?

546. Comme nous avons le fouvenir d'un plaifir que nous avons goûté, nous avons le fouvenir d'une douleur que nous

Ch. XX. avons éprouvée; & si nous tendons fortement notre Attention sur le souvenir d'une douleur, sur-tout si cette douleur a été fort vive & si elle nous a affecté long-tems, il nous semblera que nous l'éprouvons encore. (413.)

Or, nous avons vu, (118, 122,) que les mêmes fibres qui transmettent à nôtre Ame le plaisir, lui transmettent la douleur dès que leur mouvement s'accroît au point qu'il tende à désunir leurs molécules.

Nous avons vu encore, [57 & suiv.] que l'action des Objets sur les fibres sensibles y produit des déterminations plus ou moins durables, qui constituent le physique de la Mémoire.

J'en ai inféré que l'état d'une fibre qui a été exposée quelque tems à l'action d'un Objet, n'est pas le même après cette action qu'auparavant. [69.]

Il ne sauroit survenir aucun changement dans une fibre sensible qu'il n'intéresse ses molécules ou les elémens dont elle est composée. Tout changement suppose un mouvement: la fibre ne sauroit se mouvoir que ses molécules ne se disposent les unes à l'égard des autres dans le rapport à ce mouvement. [79.]

La disposition que les molécules contractent par le mouvement, elles la conservent pendant un tems plus ou moins long; & tandis qu'elles la conservent, la fibre est propre à exciter dans l'Ame le sentiment attaché à cette disposition. [57, 58, 64.]

Plus une douleur est vive, plus elle suppose d'intensité dans le mouvement des fibres qui en sont le siége. [118.]

Plus il y a d'intensité dans le mouvement, plus il survient de changement dans la disposition respective des molécules. [ib.

Si de plus les fibres ont été long-tems dans cet état de souffrance, les déterminations qu'elles y auront contractées en seront d'aurant plus durables, & le souvenir de la douleur en aura d'autant plus de ténacité. (96 & suiv.)

Lors donc que les fibres cesseront d'être affectées, & que le sentiment de la douleur ne sera plus présent à l'Ame, le souvenir de cette douleur ne laissera pas de se conserver dans le Cerveau. (ib.)

Les molécules ne se rétabliront pas d'abord; elles ne reprendront pas d'abord leur premiere position. Pour qu'elles la reprennent, il leur faudra un tems proportionné à l'intensité de la cause qui a agi sur elles, à la durée de son action & au tempérament particulier des fibres. (121.) L'impression pourroit méme avoir été si forte qu'elle ne s'effaçât jamais.

Si donc quelque mouvement du Cerveau achemine l'Ame à penser à cette douleur, (433 & suiv. 450, 451, 499, 500,) les fibres qui en auront été le siege lui en retraceront le souvenir avec d'autant plus de vivacité qu'elles auront plus retenu des déterminations auxquelles ce souvenir est attaché, & que l'Attention s'y appliquera avec plus de force: (138, 139.)

547. Le déplaisir ne differe de la douleur que par le degré de l'ébranlement. (118.) La même méchanique qui opére le souvenir d'une douleur peut donc opérer le souvenir d'un déplaisir.

Mais, parce que le déplaisir tient à une impression moins forte que la douleur, le souvenir d'un déplaisir est en soi moins tenace que le souvenir d'une douleur.

Je dis *en soi*; car le souvenir d'un déplaisir peut se trouver lié à des idées qui ont affecté l'Ame très fortement ou qui l'ont affectée souvent. (413.)

CH. XX.

548. J'AI indiqué dans les paragraphes 344 & 345, comment l'action continuée d'un Objet fur les fibres qui lui font appropriées, combinée avec celle de l'Attention, peut caufer à l'Ame du déplaifir. Tout mouvement des fibres trop long-tems continué tend à changer de plus en plus la pofition refpective de leurs molécules ou de leurs parties élémentaires. (546.) A mefure que cette pofition s'éloigne de celle qui eft propre au plaifir, l'agrément de la fenfation diminue. Si l'action prefque momentanée d'un Objet fur les fibres qui lui font appropriées fuffit à y produire des déterminations en vertu defquelles le Cerveau conferve quelque tems le fouvenir de cette impreffion, l'action long-tems continuée du même Objet fur les mêmes fibres doit rendre ce fouvenir plus durable. Elle ne peut le rendre plus durable que parce que l'ordre dans lequel elle difpofe les molécules s'éloigne davantage de l'ordre antécédent. Plus il s'en éloigne, & plus il faut de tems aux molécules pour reprendre leur pofition primitive, &c. (96 & fuiv. 109, 546,).

549. L'ACTION continuée des corpufcules de l'Oeillet [38,] fur les fibres qui leur font appropriées (85,) & l'attention foutenue que la Statue a donnée à la fenfation ont donc opéré fur les fibres des changemens qui ont diminué de plus en plus l'agrément de la fenfation & qui l'ont enfin rendu déplaifante (343, 344, 345.) Les élémens ne fe font plus trouvés entr'eux dans le rapport qui conftitue le plaifir. Je ne puis déterminer en quoi confifte ce rapport, parce que la ftructure intime des fibres ne m'eft pas connue. (66.) Mais, je puis dire fans courir rifque de me tromper, qu'une fibre ne peut fe mouvoir que fes molécules ou fes élémens ne fe difpofent les uns à l'égard des autres, d'une maniere différente de celle dont ils étoient difpofés dans l'état de repos. (63.) Or, cette nouvelle difpofition que les élémens reçoivent, il la confervent pendant un certain tems; (64) puifque nous fommes doués de Mémoire, & que la Mémoire tient au Cerveau. (57.) Je ne cherche

cherche point, comme l'on voit, à deviner la méchanique des organes de nos fenfations. Je me borne aux conféquences qui découlent des faits ou qui me paroiffent en découler. (530.)

550. MAIS, fi le fouvenir d'une idée dépend des déterminations que les fibres appropriées à cette idée ont contractées & qu'elles ont retenues, la perte de ce fouvenir doit dépendre des changemens qui furviennent à ces déterminations.

J'AI effayé d'expliquer dans le paragraphe 109, comment la Réminifcence s'éteint : je ne le repéterai pas ici. Je rappellerai feulement qu'une idée fimple [202] ne tient pas à une feule fibre ; mais qu'elle tient à une multitude de fibres & de fibrilles. [204.] Toutes ces fibres, toutes ces fibrilles font fimilaires ou femblables, eu égard à la nature de leurs élémens & à leur ftructure : autrement l'impreffion qu'elles produifent fur l'Ame ne feroit pas *une*, *fimple.* [ibid.] Mais les unes peuvent être plus déliées, plus mobiles, plus délicates que les autres. On a vu dans le paragraphe 111, l'ufage que j'ai tenté de faire de cette fuppofition & les raifons qui m'en ont paru établir la probabilité.

QUOIQU'IL en foit, je crois que l'on m'accordera facilement que la quantité de l'effet que le corps odoriférant produit fur les fibres qui lui font appropriées, [85] n'eft pas précifément la même dans toutes. Cela me fuffira, je penfe, pour réfoudre la queftion qui m'occupe.

551. LES fibres dont les élémens exigent un plus grand degré d'action pour être déplacés ou pour revêtir les uns à l'égard des autres de nouvelles pofitions, font auffi celles dont les élémens doivent avoir le plus d'aptitude à conferver les difpofitions qui leur ont été imprimées. (109, 110.)

Ch. XX.

Si l'on m'accorde, que parmi les fibres du même ordre; [85] il en est de plus & de moins mobiles, [550] on n'aura pas de peine à admettre, que parmi les fibres olfactives de la Statue qui ont été exposées à l'action continuée de l'œillet & de l'Attention, il y en ait qui ont eu assez de tems pour se rétablir, pour reprendre le ton propre au plaisir; tandis que d'autres retiennent encore de ces déterminations propres à exciter le souvenir du déplaisir. [547, 548, 549.]

Il n'importe que le nombre de ces dernieres fibres soit plus petit que celui des autres fibres: il suffit qu'il y en ait assez pour faire sur l'Ame une impression sensible. [275.]

552. Si dans cet état des fibres appropriées à l'action de l'œillet, je présente de nouveau cette fleur au Nez de la Statue, elle fera d'abord sur son Ame une impression de plaisir, & cette impression sera d'autant plus agréable, qu'elle succédera immédiatement à celle de la rose, qui commençoit à lui déplaire. [389 & suiv. 544, 545.]

Mais, tandis que la Statue donnera son attention à cette impression agréable, les fibres qui n'auront pas achevé de se rétablir, retraceront à l'Ame le *souvenir* du déplaisir attaché aux déterminations qu'elles auront contractées & qu'elles n'auront pas achevé de perdre. [109, 541, 542.] Ce souvenir deviendra plus vif si l'Ame lui donne son attention. (139.) Il pourra donc exciter en elle la crainte de se retrouver dans le même état de déplaisir, où l'action trop long-tems continuée de l'objet l'avoit placée, &c. (413, 542.)

553. La Statue ne peut distinguer la sensation de l'odeur de l'œillet, de la sensation de l'odeur de la rose, qu'elle n'ait le *fondement* de la notion du *nombre*. (255.) Ces deux sensations lui sont présentes à la fois; [185 & suiv:] elles existent à part; [94] l'une est excitée par l'objet; l'autre est rap-

pellée par la Mémoire. L'Âme a la *conſcience* de ces deux modifications ; [200 ;] elles ſont donc deux choſes diſtinctes.

554. Mais comme la Statue n'a point l'uſage des ſignes, [217. & ſuiv.] elle ne peut abſtraire de ſes ſenſations ce qu'elles ont de plus général, & ſe les repréſenter comme de ſimples *unités*. [255.] Elle ne peut dire *un un*. Elle ne peut ſe repréſenter un un par le ſigne *deux*. Mais elle a le ſentiment très-*clair* [273] de la préſence des deux ſenſations. Elle ſent que l'une n'eſt pas l'autre ; elle ne les confond point. Ce ſentiment qu'elle a de deux choſes diſtinctes n'eſt pas la *notion* du nombre ; il en eſt ſeulement le *fondement* ; car comme nous l'avons vu dans le Chapitre XVI, toutes nos notions repoſent ſur des idées ſenſibles.

555. Par la même raiſon, la Statue ne peut ſe former la notion du *plaiſir* & du *déplaiſir*. (258.) L'idée qu'elle a de l'un & de l'autre eſt une idée purement *ſenſible*. (206.) Elle n'eſt que la ſenſation elle-même entant qu'elle eſt excitée ou rappellée dans tel ou tel degré. (118.)

Ainsi, l'idée qu'a la Statue du plaiſir & du déplaiſir eſt une idée *particuliere*, & point du tout une idée *générale*, une *notion*. (230.) Elle ne ſe repréſente pas une maniere d'être en général, mais elle ſe repréſente une maniere d'être en particulier; & cette maniere d'être eſt toujours l'une ou l'autre des deux ſenſations & un certain degré de l'une ou de l'autre.

556. En ſentant alternativement la roſe & l'œillet, la Statue a acquis le ſentiment de la *ſucceſſion* (318, 319, 320,) & celui du nombre. (553, 554.) A-t-elle auſſi acquis le ſentiment de la *durée* ; & ſi elle l'a acquis, quelle eſt la méchanique de ce ſentiment ?

C'est encore ici une de ces queſtions que je m'étois pro-

posées au commencement du Chapitre XIV. Je vais poser quelques principes qui m'aideront peut-être à la résoudre.

557. Si la Statue n'avoit jamais senti que la rose, & si le degré de la sensation n'avoit jamais varié, il est bien évident qu'elle n'auroit jamais pu acquérir le sentiment de la *succession*; puisque ce sentiment suppose le passage d'un état à un autre état, & que l'Ame ne peut rien distinguer dans un état dont l'uniformité est parfaite. Son existence est donc alors absolument une.

558. En passant de la sensation de la rose à celle de l'œillet la Statue change d'état. Elle ne peut en changer qu'elle n'ait le sentiment de ce changement, (167.) & conséquemment celui de la succession qui en est inséparable.

Ce sentiment se fortifie en raison du nombre des retours alternatifs des deux sensations. (96 & suiv.)

559. Le sentiment de la *durée* est lié à celui de la succession: le sentiment que la Statue acquiert de la durée dépend donc des retours alternatifs que sa Mémoire lui retrace. Ces retours sont autant d'*instans* dont l'Ame a la conscience. Ces instans sont des *parties* de la durée ou de la succession.

560. Je ne parle que du sentiment des retours, & non du sentiment de la durée de chaque sensation, parce que je suppose que le degré de chaque sensation ne varie point. (557.)

561. Je ne puis déterminer le nombre des retours alternatifs que la Mémoire de la Statue lui retrace clairement (273.) ni le nombre de ceux qu'elle ne lui retrace qu'obscurément. (275.) Cela tient au plus ou au moins de perfection de la Mémoire ou de l'Imagination. Cela dépend encore du degré de l'Attention. En général, nous éprouvons que nous ne pouvons

guere nous repréſenter plus de cinq à ſix idées à la fois ; & encore faut-il que nous recourions à des expédiens pour ne les pas confondre. Notre Statue qui eſt actuellement bornée à ce qui réſulte immédiatement de l'action des Objets ſur ſon Odorat, ne peut aller en ce genre auſſi loin que nous. Mais, ſi l'on ſuppoſe qu'elle ſaiſit clairement trois retours ou trois *inſtans*, ces inſtans lui donneront le ſentiment d'une durée déterminée. Les autres inſtans que ſa Mémoire ne lui retracera qu'obſcurément lui donneront le ſentiment d'une durée indéterminée d'une ſorte d'*Eternité*.

562. La Statue ne peut avoir le ſentiment de la *durée* qu'elle n'ait au moins celui du *paſſé* & du *préſent*; car elle a le ſentiment de la *ſucceſſion*; or, ce ſentiment eſt celui d'une choſe qui a précédé & d'une choſe qui a ſuivi; d'une choſe qui affecte l'Ame actuellement & d'une choſe qui l'a affectée immédiatement auparavant. La Statue ne peut paſſer de la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet qu'elle ne ſente que ſon état change, (558.) Elle ſent donc qu'elle n'eſt plus comme elle étoit. Elle ne s'exprime pas cela à elle-même : elle ne dit pas *je ne ſuis plus comme j'étois*; puiſqu'elle n'a point encore de langage. mais elle a le ſentiment que nous rendons par ces termes ; elle a donc un ſentiment du paſſé & du préſent.

563. La ſucceſſion alternative & continuée des deux ſenſations a formé dans le Cerveau de la Statue l'habitude de cette ſucceſſion. J'ai développé cette propoſition dans le paragr. 322. Quand donc l'œillet affecte actuellement l'Odorat de la Statue, elle juge que la ſenſation de la roſe va ſuccéder à celle de l'œillet. Elle a donc auſſi un ſentimeut du *futur*, puiſqu'elle a le ſentiment d'une choſe qui va ſuccéder à une autre.

Au reſte; j'ai défini ce que j'entends ici par un ſentiment, (318.) j'ai défini auſſi ce que j'entends par une *notion*. (230.)

Ch. XX.

564. Jusqu'ici il n'y a pas de difficulté. Je n'ai pas présenté à la fois la rose & l'œillet au Nez de la Statue : je les lui ai présentés successivement. Si je les avois présentés à la fois, il est évident qu'elle n'auroit pu distinguer les deux sensations. Elle n'auroit eu proprement qu'une seule sensation ; mais une sensation composée, & dont elle n'auroit pu démêler la composition.

En présentant successivement les deux fleurs au Nez de la Statue, je lui ai donné la facilité de distinguer les deux impressions. Les faisceaux de fibres appropriées à ces impressions ont joué séparément. Les deux sensations ont existé à part. Je me suis déja étendu là-dessus dans le paragraphe 94.

565. Il me paroît que la difficulté consiste à rendre raison de la méchanique par laquelle on peut concevoir que la Statue saisit ces trois retours ou ces trois instans dont j'ai parlé dans le paragraphe 561. Je ne pense pas que cette difficulté soit insurmontable. J'essayerai d'appliquer mes principes à sa solution.

566. Si l'Ame n'avoit aucun souvenir de ses modifications antécédentes, il est évident qu'elle ne pourroit avoir le sentiment de la *succession*. Il est cependant certain qu'elle a ce sentiment, il est donc certain qu'elle a un souvenir de ses modifications antécédentes.

567. Je crois avoir établi dans les Chapitres VII, XVIII & XIX, que le souvenir tient au Cerveau. J'ai hazardé dans le Chapitre IX une explication physique de la Réminiscence. On peut consulter ces Chapitres. Je suis donc obligé de chercher dans la *méchanique* du Cerveau la solution de la difficulté qui nous occupe. (565.)

568. TANDIS que la Statue éprouvoit pour la premiere fois, & toujours au même degré, la senſation de l'odeur de la roſe, elle ne pouvoit avoir le ſentiment de la ſucceſſion. Je l'ai prouvé, paragraphe 557.

569. EN ſubſtituant l'œillet à la roſe, j'ai fait changer d'état à la Statue. Elle a ſenti ce changement; [558] & elle l'a ſenti, parce que la nouvelle ſenſation a rappellé le ſouvenir de la premiere : [90 & ſuiv.] la Statue a donc pu alors acquérir un ſentiment de la ſucceſſion.

570. CE ſentiment s'eſt fortifié lorſque j'ai ſubſtitué la roſe à l'œillet. La Statue a reconnu en même tems que la ſenſation de la roſe l'avoit déja affectée; car elle eſt douée de Réminiſcence. J'ai montré en quoi le phyſique de la Réminiſcence peut conſiſter. [92 & ſuiv.]

571. LA Statue ſaiſit donc déja deux inſtans. Elle a le ſentiment de l'inſtant où elle a paſſé de la ſenſation de la roſe à la ſenſation de l'œillet, & le ſentiment de l'inſtant où elle eſt revenue de la ſenſation de l'œillet à celle de la roſe.

572. JE dis que ces deux inſtans ſont diſtincts. Les deux ſenſations tiennent l'une à l'autre par la liaiſon qui eſt entre les faiſceaux de fibres qui leur ſont appropriées. Je tâcherai ailleurs de découvrir la méchanique de cette liaiſon. J'ai indiqué dans le paragraphe 86 les raiſons qui en prouvent l'exiſtence.

LE retour de l'impreſſion de la roſe rappelle donc à la Statue le ſouvenir de la ſenſation de l'œillet. Les fibres appropriées à l'action de la roſe ébranlent celles qui ſont appropriées à l'action de l'œillet. Ces deux impreſſions ſont claires; (273;) elles ne ſe confondent point, parce qu'elles ont été produites ſéparément (564,) & qu'elles ont leur ſiege dans des fibres ſpécifiquement différentes. (85.)

Ch. XX.

En fecond lieu, le retour de l'impreffion de la rofe excite dans l'Ame le fentiment de la Réminifcence. Elle reconnoît que la fenfation l'a déja affectée. Les fibres fur lefquelles la rofe agit pour la feconde fois ne fe trouvent pas précifément dans le même état où elles étoient lorfqu'elles ont éprouvé le premier ébranlement. (92.) Elles n'ont pu céder à cet ébranlement fans que leurs élémens fe foient difpofés les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à la nature de cet ébranlement. (549.) Or, les faits nous conduifent à admettre que les fibres fenfibles ont été organifées de maniere qu'elles confervent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qui leur ont été imprimées. (57 & fuiv.) L'état d'une fibre qui n'a point encore été ébranlée, ne doit donc pas être précifément le même que celui où elle fe trouvera lorfqu'elle aura éprouvé pour la premiere fois l'action de l'objet auquel elle eft appropriée. Ainfi, tant que les élémens de cette fibre retiendront les déterminations que l'objet leur aura imprimées, la fibre confervera l'aptitude à exciter dans l'Ame le fentiment de la Réminifcence, & ce fentiment fera clair. (273.)

573. La Statue reconnoît donc clairement que la fenfation de la rofe l'a déja affectée; mais, cette fenfation rappelle le *fouvenir* de celle de l'œillet: la Statue a donc encore le fentiment clair de ce fouvenir.

574. Elle ne peut avoir le fentiment du retour de l'impreffion de la rofe, & le fouvenir de la fenfation de l'œillet, qu'elle ne fente en même tems que la fenfation de la rofe a précédé une fois celle de l'œillet & qu'elle lui a enfuite fuccédé. Car au même inftant que l'œillet a commencé à agir fur l'organe, la Statue a fenti qu'elle changeoit d'état. Elle n'a pû le fentir qu'autant qu'elle a confervé un fouvenir de la fenfation de la rofe qui avoit précédé. (572.) Elle a donc fenti que la fenfation de l'œillet fuccédoit à celle de la rofe.

Lorsque

Lorsque j'ai ſubſtitué enſuite la roſe à l'œillet, la ſenſation de la roſe a de même rapellé à la Statue le ſouvenir de celle de l'œillet. Elle a donc ſenti que la ſenſation de la roſe ſuccédoit à celle de l'œillet.

Mais, comme le retour de l'impreſſion de la roſe a excité dans l'Ame le ſentiment de la réminiſcence, (572) la Statue a reconnu que cette ſenſation l'avoit déjà affectée. Elle a donc reconnu que cette ſenſation qui a ſuccédé à celle de l'œillet, l'avoit auparavant précédée.

575. Voila donc deux paſſages ou deux inſtans que l'on conçoit que la Statue peut ſaiſir clairement. Elle n'a pas le ſentiment de la durée compriſe entre ces deux inſtans: je veux dire, qu'elle n'a pas le ſentiment du tems pendant lequel l'œillet a affecté l'Organe. J'ai ſuppoſé que le degré de la ſenſation ne varioit point. (560.) Or, dans une ſenſation parfaitement uniforme, l'Ame ne peut rien diſtinguer. (557.) Si donc il avoit été poſſible que cette ſenſation eût affecté la Statue uniformément pendant des années & même des ſiecles, toute cette longue durée eût été nulle pour l'Ame.

Si toutes les parties de l'Univers étoient dans un repos abſolu, il eſt bien évident que nous n'aurions d'autre *meſure* de la durée que la ſucceſſion de nos idées. (254.)

Il n'eſt pas moins évident que cette meſure varieroit en différens Individus & qu'elle varieroit encore dans chaque Individu: car ſuivant que cette ſucceſſion feroit plus ou moins rapide ou plus ou moins agréable, l'Individu jugeroit différemment de la durée.

Le plus ou le moins de rapidité de cette ſucceſſion paroit dépendre du degré de facilité ou de promptitude avec lequel les fibres ſenſibles s'ébranlent réciproquement. (449, 450, 451.)

La vivacité, le feu de l'esprit pourroit être en partie l'effet de cette cause physique. (*)

576. Lorsque j'ai fait succéder de nouveau l'œillet à la rose, la Statue a reconnu que la sensation de l'œillet lui avoit déja été présente. (572.) Cette sensation lui a rappellé le *souvenir* de celle de la rose. Mais a-t-elle reconnu en même tems que la sensation de la rose lui a été présenté deux fois? Cette question mérite bien d'être analysée.

(*) †† Je dis *en partie*; parce qu'il seroit possible que toutes les Ames humaines n'eussent pas été créées précisément sur le même modele & que l'Activité originelle des unes fût plus grande que celle des autres. Il n'y a pas même lieu de presumer une parfaite ressemblance originelle entre toutes les Ames humaines, puisque tout est si varié dans la Nature. Cette remarque, qui me paroit essentielle, s'étend à beaucoup de faits psychologiques, à l'égard desquels il pourroit m'être arrivé plus d'une fois d'avoir plus donné à l'organisation que je ne le devois en bonne Philosophie. La Machine admirable à laquelle l'Ame est unie par des nœuds secrets que nous ne découvrirons jamais ici-bas, est bien ce qui détermine l'exercice de l'Activité du Principe immatériel; mais l'Activité de ce Principe ne dépend point de la Machine. Cette Activité, cette Force est inhérente à la nature de l'Ame: elle constitue son essence; & elle peut varier en différentes Ames humaines. De cette possibilité que les Ames humaines n'aient pas toutes été douées de la même Force primitive, découle la possibilité d'une variété proportionnelle dans la maniere dont elles agissent sur la Machine ou dans le degré de l'action. Ceci s'applique donc à tous ces actes de l'Ame que nous désignons par les termes d'*attention*, de *desir*, de *passion*, &c.

Mais, comme l'homme est essentiellement un *Etre mixte*, & qu'il est une étroite correspondance entre les deux substances de l'union desquelles il résulte, on comprend facilement que plus les deux Substances posséderont de perfection originelle & seront harmoniques entr'elles, & plus l'Individu aura de disposition originelle à déployer toutes ses Facultés & à les mettre en valeur.

Il ne faudroit pas inférer néanmoins de ce que je viens de dire, qu'une plus grande perfection organique ne fût plus assez en rapport avec une certaine Ame pour que sa Faculté de connoitre & d'agir, n'en acquit pas elle-même plus de perfection. Les Puissances des Ames sont susceptibles d'extension ou d'élévation dans un degré que nous ne saurions déterminer; mais les moyens qui operent ce perfectionnement leur sont extérieurs. Nous ne pouvons douter que si nos sens devenoient plus parfaits, & sur-tout si nous acquérions de nouveaux sens, nous n'acquissions un très-grand nombre de connoissances nouvelles sur notre propre Etre & sur les divers Etres qui nous environnent. Et quel essor ne prendroit point l'Activité de notre Ame par cet accroissement de connoissances! Nous pouvons en juger

577. Si la Statue n'avoit jamais éprouvé que l'impression de la rose auroit-elle pû distinguer trois impressions? Je suppose que l'objet eût toujours agi sur l'Organe d'une maniere uniforme; c'est à dire, que ces trois impressions eussent été égales en intensité & en durée. Je dois analyser cette question avant que d'analyser la précédente.

578. On ne peut s'empêcher de convenir, qu'à la seconde impression de la rose la Statue auroit reconnu que cette sensation lui avoit déja été présente. Dès que l'on accorde à la Statue la Réminiscence, (90) l'on doit admettre qu'une impression qu'elle éprouve pour la seconde fois ne l'affecte pas précisément comme elle l'a affectée la premiere fois. Le retour de l'impression est lié à un sentiment qui apprend à l'Ame qu'elle a déja été comme elle est. Elle compare donc le sentiment de la seconde impression avec le souvenir de la premiere; & de cette comparaison résulte la perception de l'identité des deux impressions.

Le *souvenir* de la premiere impression tient au changement que l'action de la rose a produit dans l'état primitif (59) des fibres qui lui sont appropriées. (546.)

Si ce souvenir s'étoit effacé, si les fibres étoient revenues à leur état primitif, [109, 546 & suiv.] il est clair qu'à la seconde impression la Statue se seroit trouvée précisément dans le

jusqu'à un certain point par les belles & nombreuses connoissances que nous devons à l'invention des verres. Nous savons d'ailleurs que notre Ame est appellée à revêtir un jour un autre corps incomparablement plus parfait que celui qu'elle anime actuellement, & qui élévera toutes ses Facultés à un degré de perfection dont nous ne saurions nous former que de très-foibles idées.

Les Corps organisés ont pour principale fin le perfectionnement des Ames qui leur sont unies, & qui devoient composer avec eux cette immense série d'Etres mixtes qui peuplent les différentes Régions de notre Planete, & qui s'élevent graduellement depuis le Zoophyte presqu'insensible jusqu'à cet Etre qui par la supériorité de sa nature domine sur toute la Création terrestre.

même état où elle auroit été à la premiere. L'Ame auroit été simplement modifiée en odeur de rose, & cette modification n'auroit été accompagnée d'aucune Réminiscence.

579. A la troisiéme impression la Réminiscence auroit continué à agir. Mais, la Statue se seroit-elle rappellé les deux premieres impressions ?

Pour qu'elle eût pu se les rappeller, il auroit fallu qu'elle eut pu distinguer le souvenir de l'une du souvenir de l'autre.

Mais, si la Mémoire tient au Cerveau, [57 & suiv.]le souvenir de quelqu'impression que ce soit dépend des déterminations que l'action de l'objet produit dans les fibres qui lui sont appropriées.[85.]

L'objet n'agit sur ces fibres que par impulsion: il leur imprime donc un mouvement. (41, 42.)

Les fibres ne peuvent se prêter à ce mouvement, que leurs parties constituantes ne revêtent les unes à l'égard des autres de nouvelles positions (546, 549:) car si les élémens dont une fibre est composée (62) ne changeoient point de position respective, comment cette fibre céderoit-elle à l'impression de l'objet? [63.]

D'un autre côté, si les élémens reprenoient lenr position primitive au même instant que l'objet auroit cessé d'agir, comment le souvenir de la sensation se conserveroit-il dans le Cerveau? où ce souvenir résideroit-il? [64.]

580. La premiere impression de l'objet produit donc sur les fibres qui lui sont appropriées des déterminations qui constituent le physique de la Réminiscence. (92 & suiv. 546 & suiv.)

Si donc la seconde impression survient avant que les fibres

aient perdu ces déterminations, l'Ame reconnoîtra clairement que la fenfation lui a été préfente.

Les déterminations que la premiere action de l'objet produit dans les fibres leur impriment une tendance au mouvement: car les élémens ne peuvent fe difpofer les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce mouvement, que les fibres n'en acquierent plus d'aptitude à l'exécuter.

Ainsi, en fuppofant que les deux premieres impreffions de l'objet foient égales en intenfité & en durée, la feconde impreffion doit exciter plus de mouvement dans les fibres que la premiere, puifqu'elles ont acquis une difpofition au mouvement, difpofition que ces fibres n'avoient pas lorfqu'elles n'avoient point encore été ébranlées.

La feconde impreffion de l'objet fur les fibres qui lui font appropriées doit donc apporter encore un changement à la pofition refpective de leurs élémens. Ces fibres ne prennent plus de mouvement, que parce que leurs élémens ont acquis plus de facilité à gliffer les uns fur les autres. Ils ne peuvent acquérir plus de facilité à fe mouvoir, que leur pofition refpective ne change plus ou moins par les retours fucceffifs de la même impreffion.

581. Mais, la confervation des idées par l'intervention du Cerveau eft un fait (57) qui nous oblige à admettre que les fibres fenfibles ont été conftruites de maniere qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'elles ont reçues de l'action des objets. (64.)

Leurs élémens retiennent donc pendant un tems plus ou moins long la nouvelle pofition que l'action repétée des objets leur fait revêtir.

Ch. XX.

582 Lors donc que des fibres fenſibles font ébranlées pour la troiſieme fois par leur objet, elles ne fe trouvent pas alors précifément dans le même état où elles étoient avant la feconde impreſſion. Celle-ci a ajouté quelque choſe à l'effet de la premiere: elle a modifié plus ou moins cet effet.

Toutes les fibres ſoumiſes à l'action de l'objet ont participé à cette feconde impreſſion dans un rapport exact à la mutabilité de chacune. (61, 550.)

L'Effet de la premiere impreſſion a donc été modifié dans toutes par la feconde impreſſion.

A la troiſieme impreſſion les fibres fe font donc mues relativement à l'état où la feconde impreſſion les avoit laiſſées: car l'effet de la premiere impreſſion ayant été modifié par la feconde, & cette modification étant plus ou moins durable, (64) l'on m'accordera, je penſe, que tandis qu'elle ſubſiſte, les fibres ne peuvent fe mouvoir que dans le rapport à l'état où la feconde impreſſion les a miſes.

Une fibre fenſible ne retient pas à la fois deux déterminations: elle ne fe meut pas à la fois ſuivant ces deux déterminations. Dans mes principes, ces déterminations ne font autre choſe que l'ordre dans lequel les élémens fe diſpoſent les uns à l'égard des autres en conſéquence de l'action réitérée de l'objet. (580, 581.)

C'est donc relativement à la poſition que la derniere impreſſion fait revêtir aux élémens que la fibre doit commencer à fe mouvoir lorſqu'elle eſt ébranlée de nouveau par l'objet.

583. Si ces raiſonnemens font juſtes, je crois pouvoir en conclure, qu'à la troiſieme impreſſion de la roſe la Statue n'auroit pu fe rappeller les deux premieres.

En effet, comme je le difois dans le paragraphe 579, pour qu'elle eût pu fe les rappeller, il auroit fallu qu'elle eût pu les diftinguer l'une de l'autre. Or, je ne vois pas comment elle auroit pu les diftinguer l'une de l'autre par la feule Réminifcence. Ch. XX.

La Réminifcence eft ce fentiment qui apprend à l'Ame qu'une fenfation qui l'affecte actuellement l'a déjà affectée. Mais, ce fentiment ne peut par lui-même l'inftruire du nombre des retours de cette fenfation.

La fenfation a fon fiege dans les fibres qui lui font appropriées. (85.) L'objet eft fuppofé agir chaque fois fur ces fibres d'une maniere uniforme. (577.) Toutes les impreffions de l'objet font donc uniformes.

Afin donc que l'Ame pût diftinguer le fouvenir d'une de ces impreffions du fouvenir d'une autre impreffion, il faudroit que ces deux fouvenirs réfidaffent dans différentes fibres ou dans des fibres qui différaffent entr'elles par leur jeu.

Mais, toutes les impreffions de l'objet étant uniformes, toutes les fibres qui lui font appropriées doivent fe mouvoir uniformément à chaque impreffion. La même quantité proportionnelle de mouvement qui fe trouvoit dans toutes à la premiere impreffion, doit s'y retrouver à la feconde, à la troifieme, &c.

Je dis la même quantité proportionnelle, parce que j'ai fait voir qu'il eft très-probable que toutes les fibres du même ordre ne font pas également déliées, également mobiles. (111, 550.)

Enfin, j'ai prouvé dans le paragraphe précédent, que l'impreffion fubféquente modifie jufqu'à un certain point l'effet de

Ch. XX. l'impreſſion antécédente & que la même fibre ne retient pas à la fois pluſieurs déterminations.

584. Si donc nous diſtinguons pluſieurs impreſſions du même Objet, c'eſt que ces impreſſions ſe trouvent liées à différentes idées aſſociées. Les fibres appropriées à ces idées s'ébranlent réciproquement : & comme elles appartiennent à différens ordres, elles excitent dans l'Ame des ſenſations ou des perceptions qu'elle diſtingue. La diſtinction qui eſt entre ces idées aſſociées en met entre les impreſſions uniformes & ſucceſſives auxquelles elles ſont liées. C'étoit ce que je voulois inſinuer dans le paragraphe 93.

585. Je reviens maintenant à la queſtion que je me ſuis propoſée dans le paragraphe 576.

Lorsque j'ai fait ſuccéder de nouveau l'œillet à la roſe, la Statue a-t-elle reconnu que la ſenſation de la roſe lui a été préſente deux fois ?

Je commence par inviter mon Lecteur à relire les préliminaires de cette queſtion : ils ſont compris entre le paragraphe 565 & le paragraphe 576. Les matieres que je traite ſont difficiles à ſaiſir, & elles le deviendroient encore davantage ſi l'on négligeoit de fortifier la liaiſon des principes en les rapprochant les uns des autres par une lecture répetée.

586. Le retour de l'action de l'œillet ſur les fibres qui lui ſont appropriées excite dans l'Ame de la Statue la ſenſation attachée au mouvent de ces fibres.

Elle y eſt accompagnée du Sentiment de la Réminiſcence, par lequel l'Ame reconnoit que cette ſenſation lui a déja été préſente.

Elle

Elle réveille en même tems le souvenir de la sensation de la rose.

587. Mais, ce souvenir étant attaché aux déterminations que la derniere impression de la rose a produites dans les fibres qui lui sont appropriées, il s'ensuit que ces fibres ne peuvent être ébranlées par celles de l'œillet que dans le rapport à ces déterminations. Je pense l'avoir prouvé dans les paragraphes 581, 582, 583.

588. Il résulte encore de ce que j'ai exposé dans ces paragraphes, que l'ébranlement des fibres de la rose par celles de l'œillet n'apprend autre chose à l'Ame sinon que la sensation de la rose lui a déja été présente; & qu'il ne peut par lui-même l'instruire du nombre des retours de cette sensation.

Au reste; je me sers de l'expression abrégée de *fibres de la rose*, de *fibres de l'œillet*, pour éviter la répétition ennuyeuse de cette longue phrase, *les fibres appropriées à l'action de la rose*, &c.

589. Si les retours du mouvement dans les fibres de la rose ne peuvent par eux-mêmes donner à l'Ame le sentiment du nombre de ces retours, les retours du mouvement dans les fibres de l'œillet ne le peuvent pas non plus.

Les fibres de l'œillet ne peuvent ébranler les fibres de la rose que dans le rapport aux dernieres déterminations que celles-ci ont reçues. (587.)

Ces déterminations ne peuvent par elles-mêmes représenter à l'Ame deux ou plusieurs retours.

Pour qu'une telle représentation pût s'opérer, il faudroit que

ces retours exiſtaſſent à part ; qu'ils euſſent leur ſiege dans des fibres dont les déterminations ne fuſſent pas ſemblables. Ils exciteroient alors dans l'Ame des ſentimens qu'elle diſtingueroit les uns des autres. (583.)

Mais, les fibres qui ont éprouvé la premiere impreſſion de l'objet ſont les mêmes qui en éprouvent la ſeconde impreſſion, la troiſieme, la quatrieme, &c. J'ai eſſayé de prouver que l'impreſſion ſubſéquente modifie l'effet de l'impreſſion antécédente. (582.) Si elle le modifie, l'effet de l'impreſſion antécédente ne peut coexiſter à part avec l'effet de l'impreſſion ſubſéquente. Il n'y a donc ici proprement qu'un ſeul effet, qu'une ſeule détermination. Or, comment une ſeule détermination pourroit-elle exciter dans l'Ame pluſieurs ſentimens diſtincts ? On voit que la force de cet argument réſulte en dernier reſſort de la néceſſité où nous ſommes de chercher dans le Corps l'origine de tout ce que l'Ame éprouve. (17 & ſuiv. 92, 95.)

590. Cette analyſe de mes principes me conduit donc à penſer que la Statue ne ſaiſit que deux paſſages ou deux inſtans. (574, 575.) Si j'ai paru inſinuer le contraire dans le paragraphe 561, c'eſt que n'ayant pas encore pouſſé l'analyſe auſſi loin que je viens de le faire, je ne pouvois rien déterminer ſur la queſtion dont il s'agit. Ce n'eſt pourtant pas que je prétende avoir décidé cette queſtion ; mais, j'ai expoſé le plus clairement qu'il m'a été poſſible les principes que j'ai cru les plus propres à conduire à ſa ſolution. C'eſt à ceux qui ſont plus capables que moi d'approfondir ces matieres abſtraites qu'il appartient de juger de ces principes.

591. S'il ſuffit à l'Ame de paſſer d'un état à un autre état pour acquérir le ſentiment de la *ſucceſſion* & conſéquemment celui de la *durée* ; il s'enſuit qu'une ſenſation qui ſe dégrade (162 & ſuiv.) peut auſſi lui donner ces deux ſentimens. Car

les termes que l'Ame faifit dans cette dégradation peuvent produire chez elle l'effet de différentes fenfations qui fe fuccedent.

592. Il eft prefqu'inutile que je le dife, la Statue n'a point d'idée du *tems*. (254.) Cette idée eft une véritable *notion*; & l'on voit affez par tout ce que j'ai expofé dans les Chapitres XV & XVI, que la Statue ne peut encore former des notions.

593. Il me femble qu'il ne me refte plus pour finir l'analyfe des deux premieres fenfations de notre Statue, qu'à examiner quelle idée elle acquiert de l'*exiftence*. C'eft la derniere des queftions que je me fuis propofées au commencement du Chapitre XIV. (193.) J'ai déja eu occafion de dire un mot fur cette queftion dans le paragraphe 47.

594. Il eft évident que la Statue a la confcience de la préfence de fes fenfations. L'Ame a la confcience de tout ce qui fe paffe en elle. (200.) La Statue a donc un fentiment de l'*exiftence* de fes fenfations.

Elles ne font pas des *Etres* (251) pour la Statue; puifqu'elle eft encore bien éloignée de pouvoir s'élever à la notion la plus générale, celle de l'*Etre*. (227)

595. L'Ame s'identifie avec fes fenfations: (113) elle ne peut donc avoir le fentiment de l'exiftence de fes fenfations qu'elle n'ait par cela même un fentiment de fa propre *exiftence*. (113.)

Mais, le fentiment qu'a la Statue de fon exiftence, differe beaucoup de l'idée que nous avons de la nôtre. (114.) Cette idée eft réfléchie; & j'ai montré dans le paragraphe 252 comment nous l'acquérons.

CHAPITRE XXI.

Réflexions sur l'analyse des deux premieres Sensations de la Statue.

La Statue éprouve une troisieme odeur.

Qu'une sensation nouvelle rappelle celles qui l'ont précédée.

Pourquoi les fibres qui sont ébranlées par un Objet nouveau ne peuvent-elles ébranler que celles qui l'ont déja été par d'autres Objets ?

Comment chaque sensation ayant ses fibres propres, il arrive que les fibres de différentes especes s'ébranlent réciproquement ?

596. On est, sans doute, surpris que l'analyse des deux premieres sensations de ma Statue m'ait conduit aussi loin & qu'elle ait déja fourni la matiere d'un assez gros Volume. Lorsque je commençai cette analyse, je ne m'attendois pas moi-même qu'elle m'entraîneroit dans la discussion de tant de questions différentes. Ces questions m'ont paru naître les unes des autres, comme par une génération naturelle. J'ai cru devoir suivre l'ordre de cette génération & me laisser conduire par ce fil analytique. Je me suis prêté d'autant plus volontiers à cette marche, que je voyois clairement que deux sensations suffisoient à mettre en jeu toutes les Facultés de l'Ame de ma Statue.

J'ai donc été ainsi acheminé à étudier la nature des Facultés de notre Etre, leur dépendance réciproque & leurs opérations diverses.

Et comme l'état d'un Etre purement ſentant differe beaucoup de l'état d'un Etre intelligent, il convenoit que j'indiquaſſe de bonne heure les caracteres qui différencient ces deux états. C'eſt ce que j'ai exécuté en ébauchant une Théorie générale des idées dans les Chapitres XIV, XV, XVI. J'ai fait ſentir, paragr. 194, 316, la liaiſon qu'avoit cette Théorie avec l'analyſe des premieres opérations de notre Automate.

Appellé enſuite par l'examen de la grande queſtion du rappel des idées à conſidérer de plus près tout ce qui concerne la nature & l'exercice de l'Activité de notre Ame, j'ai préſenté à mes Lecteurs ſous un ſeul point de vue dans le Chapitre XIX, les cauſes générales des déterminations de la ſenſibilité & de la Volonté ſoit dans les Etres ſentans, ſoit dans les Etres intelligens.

Enfin, j'ai appliqué mes principes ſur l'Économie de notre Etre à la ſolution des diverſes queſtions que m'offroit l'état actuel de ma Statue.

597. J'etois donc tenté de terminer ici cet Ouvrage: un Lecteur intelligent apperçoit aſſez qu'en entrant dans un plus grand détail, je ne ferai gueres qu'appliquer mes principes à un plus grand nombre de cas.

Cependant, comme il eſt des choſes eſſentielles à mon Sujet que je n'ai qu'effleurées dans les Chapitres précédens, & qu'il en eſt quelques autres dont je n'ai point parlé du tout, il me paroît à propos de pouſſer plus loin cette analyſe.

Je donnerai par-là à mes principes un plus grand degré de clarté, & j'en faciliterai davantage l'application aux différentes parties de l'Économie de notre Etre. Je prévois même qu'en développant davantage ces premiers principes ils pourront me

CH. XXI. conduire à des conféquences qui deviendront peut-être elles-mêmes de nouveaux principes.

598. Je laiffe l'Ame de ma Statue retomber en léthargie : (177, 178.) pendant qu'elle eft dans cet état, je place fous fon Nez une giroflée. Cette fleur rappellera-t-elle à la Statue le fouvenir des fenfations que la rofe & l'œillet ont excitées ?

J'ai admis l'affirmative dans le paragraphe 87, & j'en ai indiqué la raifon : mais, je fens que cette queftion méritoit d'être un peu plus difcutée. Je puis la difcuter ici avec plus d'avantage que dans le paragraphe que je viens de citer.

599. Si une fenfation *nouvelle* ne nous rappelloit point le fouvenir des fenfations d'efpeces différentes qui l'ont précédée, il feroit impoffible que cette fenfation nous parût *nouvelle* & que nous parvinffions à acquérir l'idée de la *fucceffion*. La chofe eft facile à démontrer.

Le fentiment de la *nouveauté* d'une fenfation eft effentiellement lié à la comparaifon que nous faifons, entre cette fenfation & les fenfations que nous avons éprouvées auparavant. Or, toute comparaifon fuppofe la préfence des idées que l'on compare. (188, 189, 190.) La nouvelle fenfation rappelle donc le fouvenir des fenfations qui l'ont précédée. Si elle ne le rappelloit point, comment pourrions-nous juger que la fenfation qui nous affecte actuellement eft nouvelle ?

De même encore, lorfque différentes perceptions fe fuccedent dans l'ordre qui conftitue l'harmonie, (369.) fi la perception fubféquente ne rappelloit point le fouvenir de la perception antécédente, comment fe formeroit l'idée de la fucceffion ? comment goûterions-nous le plaifir attaché à cette harmonie ?

Toutes ces perceptions feroient ifolées dans notre Ame, & il ne pourroit jamais fe former entr'elles aucune liaifon.

CELA eft trop évident pour qu'il foit néceffaire que j'y infifte davantage. La fenfation de l'odeur de la giroflée rappelle donc à la Statue le fouvenir des fenfations qui l'ont précédée.

600. IL eft de même évident qu'une fenfation nouvelle ne peut rappeller que les fenfations qui l'ont précédée, & qu'elle ne peut point du tout exciter dans l'Ame des fenfations qu'elle n'ait jamais éprouvées. L'odeur de la giroflée ne peut rappeller à la Statue que les fenfations de l'odeur de la rofe & de celle de l'œillet; mais elle ne peut point exciter dans fon Ame les fenfations de l'odeur de jacinte, de jonquille, de violette, &c.

L'AME ne peut non plus par fa feule Activité fe donner de nouvelles fenfations. L'expérience le démontre; & je crois avoir affez bien prouvé que l'exercice de cette Activité eft fubordonné à l'action des Objets fur les fibres fenfibles. (494.) J'ai même fait voir que l'influence de l'Ame dans le rappel des idées n'eft pas à beaucoup près auffi grande qu'on le penfe communément. (433 & fuiv. 499, 500, 501, 536.)

601. DE ces faits que l'on ne peut révoquer en doute, nous fommes en droit de conclure, que dans l'ordre naturel, il n'y a que les fibres qui ont déja été ébranlées par les Objets, qui puiffent l'être par des fibres fur lefquelles un Objet nouveau exerce fon action.

CEPENDANT, tout nous conduit à penfer qu'il eft une fecrete communication entre les fibres fenfibles de tous les ordres. Le rappel des fenfations les unes par les autres indique affez cette communication: car fi toutes les fenfations tiennent à des fibres qui leur font appropriées; (85) fi chaque fenfation dépend du mouvement imprimé aux fibres qui lui font propres, le rappel

CH. XXI. d'une ſenſation par une autre ſenſation doit dépendre d'une communication médiate ou immédiate qui eſt entre les faiſceaux de fibres appropriés à ces ſenſations.

JE dis une communication *médiate* ou *immédiate*, parce que je ne conçois pas qu'un Corps puiſſe agir ſur un autre Corps autrement qu'en lui communiquant immédiatement ſon mouvement ou en le communiquant à des Corps interpoſés.

JE ne dis pas ſimplement une communication *immédiate*; parce que je ne puis décider que les fibres ſenſibles de tous les ordres communiquent immédiatement les unes avec les autres, & qu'il ſeroit poſſible que leur communication s'opérât par un fluide interpoſé ou par quelqu'autre voie qui m'eſt inconnue.

QUOIQU'IL en ſoit, je me borne à dire en général, que les fibres ſenſibles communiquent les unes avec les autres.

CELA poſé; voici une queſtion qui s'offre à mon examen; d'où vient qu'il n'y a que les fibres qui ont été mues par les Objets, qui le ſoient par celles qu'un Objet *nouveau* vient à ébranler ?

JE vais chercher quelque fait qui puiſſe m'aider à réſoudre cette queſtion.

602. JE remarque d'abord, qu'une ſenſation *rappellée* eſt moins vive que lorſqu'elle eſt excitée par l'Objet.

NOUS pouvons donc inférer de ce fait, que le mouvement qu'un faiſceau de fibres reçoit d'un autre faiſceau a moins d'intenſité que celui qu'il recevroit de l'impreſſion immédiate de l'Objet. (139.) J'en ai indiqué en général les raiſons dans le paragraphe 89.

603. JE remarque encore que la mobilité des fibres ſenſibles croît en raiſon de la fréquence ou de l'intenſité des ébranlemens. J'ai beaucoup inſiſté là deſſus en divers endroits de cet Ouvrage.

Nous

Nous pouvons donc encore inférer de là, qu'une fibre qui n'a point été mue a moins de difpofition à fe mouvoir qu'une fibre qui a été mue plufieurs fois.

Une fibre qui n'a point été mue apporte donc une certaine réfiftance au mouvement qui lui eft imprimé, & fi ce mouvement eft foible, il s'éteindra par cette réfiftance, ou s'il ne s'éteint pas, l'impreffion qu'il produira fur la fibre fera fi foible qu'elle ne fera pas fenfible à l'ame.

604. Il femble donc que l'on puiffe conjecturer des faits que je viens d'indiquer, qu'il n'y a que l'action immédiate des Objets fur les fibres qui n'ont point encore été mues, qui foit propre à furmonter pleinement la réfiftance que ces fibres apportent au mouvement, & qui les mette ainfi en état de céder aux impreffions que leur communiquent les faifceaux avec lefquels elles correfpondent. (*)

(*) †† Par-tout dans cet Ouvrage j'ai fuppofé que les fibres fenfibles qui n'ont point encore été mues & que j'ai nommées des *fibres vierges*, §. 92. apportent une certaine réfiftance au mouvement, & qu'il n'y a que l'action immédiate des objets qui, dans l'ordre de la Nature, puiffe furmonter cette réfiftance. Il eft bien prouvé par l'expérience que nos idées de tout genre fe réveillent les unes les autres, & comme il n'eft pas moins bien prouvé que toutes nos idées ont dans le Cerveau un fiege phyfique ou qu'elles tiennent à des fibres qui leur font appropriées, il eft prouvé par cela même que les fibres de tout genre communiquent les unes avec les autres. Elles peuvent donc fe communiquer réciproquement les ébranlemens qu'elles reçoivent; & c'eft de la forte qu'on peut concevoir le rappel des idées les unes par les autres.

Mais fi les fibres *vierges* ou les fibres qui n'ont point encore été mues par leurs objets, pouvoient l'être par celles avec lefquelles elles communiquent, nous pourrions acquérir une multitude d'idées *nouvelles* fans l'intervention des objets de ces idées: car il fuffiroit pour cela que quelques fibres vierges vinffent à être ébranlées affez fortement pour que le mouvement pût fe propager à un certain nombre d'autres fibres vierges; les idées attachées à l'ébranlement de ces fibres feroient auffi-tôt excitées dans l'Ame, & ce feroit des idées abfolument *nouvelles* qu'elle acquérroit fans aucune intervention de leurs objets.

Or; comme nous n'avons jamais d'idées *nouvelles* qu'autant que des objets *nouveaux* viennent à affecter nos Sens, il eft bien démontré que la feule

On ne peut douter qu'il n'y ait un rapport direct entre la ftructure des fibres fenfibles de chaque ordre & la maniere d'agir de l'Objet dont elles tranfmettent à l'ame les impreffions. Si chaque Sens a fa fin, (211) chaque efpece de fibres a auffi la fienne.

La conformation de chaque Sens & celle de chaque efpece de fibres font les moyens relatifs à ces fins.

Les fonctions d'une fibre font effentiellement les réfultats des rapports qu'elle foutient avec l'objet auquel elle eft appropriée. (39, 40.)

605. Il fuit de là que les fibres fenfibles de chaque ordre reçoivent plus de mouvement de l'action immédiate de l'objet, qu'elles n'en reçoivent des différens faifceaux avec lefquels elles communiquent: car il n'y a pas la même analogie entre la maniere d'agir d'un faifceau & celle d'un autre faifceau, qu'il y a entre la maniere d'agir d'un faifceau & celle de l'objet auquel il eft approprié.

communication que les fibres fenfibles ont entr'elles ne fuffit point pour nous donner de telles idées, & conféquemment, que les fibres vierges ne peuvent être ébranlées que par l'action immédiate des objets auxquels elles font appropriées. Il n'y a donc que cette feule action qui foit capable de les difpofer au mouvement. Il y a donc un obftacle fecret qui empêche que les fibres vierges puiffent être ébranlées par celles qui l'ont déja été, ou qui le font actuellement pour la premiere fois.

Je ne faurois dire en quoi confifte cet obftacle: je me borne à montrer qu'il exifte. Peut-être que le fluide nerveux doit couler avec une certaine abondance ou avec une certaine célérité dans les fibres vierges, pour qu'elles foient rendues capables de céder à l'ébranlement de celles qui ne font pas vierges, & qu'il n'y a que l'action immédiate des objets qui puiffe opérer cette affluence ou cette accélération du fluide nerveux. Peut-être encore que les élémens des parties par lefquelles les différentes fibres communiquent entr'elles, ont une adhérence primitive qui s'oppofe au mouvement de ces élémens, & qui ne peut être furmontée que par l'action des objets. Mais ce ne font là que de très-légeres conjectures, ou plutôt de fimples foupçons qui m'échappent comme malgré moi & que le Lecteur judicieux ne prendra que pour ce qu'ils valent.

CE que je viens de dire me paroît suffire pour satisfaire à la question qui s'étoit offerte à mon examen.

606. EN élevant cette question j'en ai fait naître une autre. J'ai tâché de prouver dans le Chapitre VIII, (78, 80, 1, 2, 3, 4, 5,) que chaque sensation a ses fibres propres, & il me semble que l'on ne sauroit refuser de l'admettre.

MAIS, si chaque sensation a ses fibres propres, il s'ensuit nécessairement que les corpuscules odoriférans qui émanent de l'œillet ne sauroient agir sur les fibres appropriées à l'action des corpuscules qui émanent de la rose.

COMMENT donc la sensation de l'odeur de l'œillet rappelle-t-elle à la Statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose ?

J'AI dit & je l'ai répété en plusieurs endroits de cet Ouvrage, que ce rappel s'opéroit par l'ébranlement que les fibres appropriées à l'œillet excitoient dans les fibres appropriées à la rose.

MAIS, si les corpuscules odoriférans qui émanent de l'œillet ne peuvent agir sur les fibres appropriées à l'action de la rose, comment les fibres appropriées à l'œillet peuvent-elles ébranler les fibres appropriées à la rose & rappeller ainsi à l'Ame de la Statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose.

J'AI dit quelques généralités sur cette question dans le paragraphe 87 : j'entrerai ici dans un détail qui devient nécessaire : on ne tardera pas à s'appercevoir, si l'on ne s'en apperçoit déja, que cette question est liée à la précédente.

607. S'IL est prouvé que la Mémoire tient au Cerveau, il

Ch. XXI. ne l'eſt pas moins, je penſe, que le rappel des ſenſations les unes par les autres dépend des mouvemens que les fibres ſenſibles ſe communiquent réciproquement. Je me ſuis beaucoup étendu ſur ces deux points dans les chapitres VII, XVIII, XIX & dans le précédent.

D'un autre côté, je crois avoir établi dans le Chapitre VIII, que chaque ſenſation a ſes fibres propres & que l'on ne ſauroit autrement rendre raiſon de la diverſité des ſenſations.

La difficulté conſiſte donc à concilier entre eux ces réſultats qui m'ont paru découler immédiatement des faits.

608. En vertu des rapports qu'une fibre ſoutient avec l'objet auquel elle eſt appropriée, il n'y a que l'action immédiate de cet objet qui la diſpoſe à exécuter le mouvement auquel la ſenſation de l'objet eſt attachée. (604.)

Je ne dis point que la fibre ne puiſſe recevoir d'ailleurs différentes impulſions : mais, je dis qu'il n'y a que l'impulſion qu'elle reçoit immédiatement de ſon objet qui lui imprime les déterminations propres à exciter dans l'Ame la ſenſation de cet objet.

609. Je ne puis déterminer en quoi conſiſtent les rapports dont il s'agit ici ; parce que les ſujets de ces rapports ne me ſont pas aſſez connus. Je me réduis donc à dire qu'ils conſiſtent en général dans l'analogie qui eſt entre la nature, la forme, les proportions, l'arrangement des élémens de la fibre & la nature, la forme, les proportions, le mouvement des corpuſcules qui émanent de l'objet.

610. Une fibre ſenſible a donc une diſpoſition originelle à céder à l'impreſſion de l'objet auquel elle eſt appropriée. Cette

impreſſion modifie donc l'état primitif (59) de la fibre : car elle ne ſauroit céder à l'impreſſion de l'objet, que les élémens dont elle eſt compoſée ne revêtent les uns à l'égard des autres des poſitions qu'ils n'avoient pas avant que la fibre eût été ébranlée par l'objet.

Une ſuite naturelle du changement qui ſurvient alors à la fibre eſt une tendance à exécuter le mouvement auquel la ſenſation de l'objet eſt attachée. Je me ſuis aſſez étendu ſur ce point dans le Chapitre précédent & ailleurs.

611. Puisque la fibre tranſmet au Siege de l'Ame l'impreſſion de l'objet, il faut que les élémens qui la compoſent ſoient unis les uns aux autres par des nœuds ſecrets.

L'effet que l'action de l'objet produit ſur la fibre s'étend donc dans toute la longueur de celle-ci. Le mouvement ne peut paſſer de l'une à l'autre extrémité de la fibre que tous les élémens n'y participent plus ou moins. La fibre entiere éprouve donc un certain changement.

612. Je ne décide point ſi l'effet que l'action de l'objet produit ſur la fibre ſe borne au changement qui ſurvient à la poſition reſpective des élémens ou s'il affecte encore leur forme & leurs proportions. Afin donc de ne rien hazarder ſur un ſujet qui m'eſt inconnu, j'avertis que par les termes de *diſpoſitions* ou de *déterminations* imprimées aux élémens de la fibre, j'entends en général tous les changemens qui leur ſurviennent en conſéquence de l'action de l'objet. Je ne détermine donc point quels ſont ces changemens; & ſi je parle plus volontiers du changement de la poſition reſpective, c'eſt qu'il me paroît être celui que le mouvement ſuppoſe le plus eſſentiellement. (63, 79, 546, 610.)

CH. XXI.

613. NON feulement la fibre tranfmet à l'Ame l'impreffion de l'objet ; mais elle lui retrace encore le fouvenir de cette impreffion. Ce fouvenir ne differe de la fenfation même que par le degré de l'intenfité. Il a donc la même origine : il dépend donc comme la fenfation elle-même d'un mouvement qui s'excite dans la fibre; mais d'un mouvement plus foible.

L'EXÉCUTION de ce mouvement exige une certaine difpofition dans les parties intégrantes de la fibre. Les élémens retiennent donc pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'ils ont reçues de l'action de l'objet. Il monte, pour ainfi dire, la fibre à fon ton, & tandis qu'elle demeure ainfi montée, elle conferve l'aptitude à retracer à l'Ame le fouvenir de la fenfation de l'objet.

614. JE définis la tendance que l'objet imprime à la fibre, une *difpofition à fe mouvoir d'une façon plutôt que de toute autre.*

J'AI montré que cette difpofition réfulte des rapports que la fibre foutient avec l'objet. (604, 608.)

ET comme la fibre entiere éprouve un changement par l'action de l'objet, (611.) elle ne fauroit être affectée dans aucun de fes points, qu'il ne s'y trouve des Elémens difpofés au mouvement & à un certain mouvement.

SI donc la fibre vient à recevoir quelque impulfion étrangere, elle cédera à cette impulfion; mais ce fera à fa maniere : elle fe mouvra, mais ce fera dans le rapport aux déterminations qu'elle aura reçues de l'objet.

615. IL y a lieu de préfumer que plus l'impulfion que la fibre recevra fera analogue à fa maniere d'agir, & plus la fibre aura de facilité à fe prêter à cette impulfion.

Entre les divers mouvemens qui peuvent s'exciter dans le Cerveau il n'y en a pas de plus analogues à la maniere d'agir de la fibre que ceux des fibres de même genre ou qui appartiennent au même Sens.

616. Mais, on conçoit que la fibre peut encore céder à des impulſions moins analogues. L'objet l'a diſpoſée à ſe mouvoir : (604.) lorſque la fibre a une fois contracté cette diſpoſition, le mouvement peut y être produit par une impulſion quelconque quoique très-légere.

Je dis par une impulſion *quelconque*; parce que l'expérience prouve qu'une circulation trop accélérée ſuffit, par exemple, pour réveiller en nous différentes ſenſations. Je l'ai fait voir dans le paragraphe 184.

Il faut donc conſidérer la fibre comme une très-petite machine deſtinée à produire un certain mouvement. La capacité de cette petite machine à exécuter ce mouvement dépend originairement de ſa conſtruction; & cette conſtruction la diſtingue de toutes les machines de même genre. L'action de l'objet réduit cette capacité en acte. C'eſt cette action qui monte la machine. Dès qu'elle eſt montée, elle joue au moment que quelque impulſion ſurvient.

617. Je l'ai déja inſinué; (615,) je ne prétends pas que la fibre ſoit indifférente à quelque impulſion que ce ſoit; je veux dire, que l'intenſité & la durée de ſon mouvement ſoient toujours préciſément les mêmes, de quelque maniere qu'elle vienne à être ébranlée. Je comprens qu'il eſt des circonſtances, des conditions dónt je parlerai ailleurs, qui peuvent influer ſur cette intenſité & ſur cette durée.

J'admets ſimplement, que lorſque l'impulſion qui eſt commu-

niquée à la fibre eſt aſſez forte pour faire ſur l'Ame une impreſſion ſenſible, celle-ci a auſſitôt la conſcience du ſouvenir de la ſenſation attachée à l'ébranlement de cette fibre.

618. NOTRE Cerveau ayant été conſtruit ſur des rapports déterminés à la production & à la reproduction des idées, il n'y a pas lieu de douter que la maniere dont les fibres communiquent les unes avec les autres n'ait une grande influence ſur cette reproduction.

MAIS, comme je l'ai dit, (86, 601) nous ignorons comment s'opere cette communication; & l'ignorance où nous ſommes à cet égard ne nous permet pas de prononcer ſur diverſes queſtions intéreſſantes de l'Économie de notre Etre.

JE conçois qu'il eſt poſſible que deux fibres ſenſibles qui ſe touchent ſeulement en un point, s'ébranlent réciproquement, ſi toutes deux ont déja été ébranlées par leur objet, ou que l'une ébranle l'autre, s'il n'y a que celle-ci qui ait déja été mue.

J'ENTREVOIS encore que le point de réunion des deux fibres peut renfermer des particularités qui aident beaucoup à la communication de leurs mouvemens. Mais je dois m'abſtenir de former là-deſſus des conjectures; elles ne repoſeroient ſur aucune connoiſſance certaine.

619. TOUT ce que je viens d'expoſer dans les paragraphes précédens me paroît donc ſe réduire à ceci.

LORSQU'UNE fibre ſenſible a été diſpoſée par l'objet à exécuter le mouvement auquel la ſenſation de cet objet a été attachée, elle a acquis la capacité d'être ébranlée par des cauſes qui n'agiſſent pas préciſément comme l'objet.

LE ſouvenir de la ſenſation ne tient pas immédiatement à l'impulſion

l'impulſion que la fibre reçoit. Il tient immédiatement ou eſſentiellement à la maniere dont la fibre ſe meut ou ce qui revient au même, à ſon jeu, & ce jeu tient lui-même à la conſtruction de la fibre.

QUAND l'objet a une fois imprimé à la fibre cette tendance dont j'ai parlé, (614) il l'a rendue capable de recevoir le principe de ſon mouvement de cauſes très différentes entr'elles, ſans que la diverſité de ces cauſes puiſſe en apporter aucune dans la nature du mouvement de la fibre, parce qu'elle dépend eſſentiellement de la méchanique de celle-ci.

DIFFERENTES impulſions peuvent mettre en jeu le pendule & les roues d'une Horloge, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre la maniere d'agir de ces impulſions & la maniere dont ce pendule & ces roues ſe meuvent. On pourroit comparer l'impulſion que reçoit ce pendule, à celle qu'un faiſceau de fibres ſenſibles imprime à un autre faiſceau. L'indication de l'heure pourroit être comparée à la ſenſation qui réſulte du mouvement du faiſceau. L'on voit le but de cette comparaiſon; je ne voudrois pas qu'on l'outrepaſſât.

VOILA ce que j'avois à dire ſur la queſtion que je m'étois propoſée dans le paragraphe 606. Je ne préſume pas de l'avoir réſolue. Pour réſoudre de ſemb ables queſtions il faudroit connoître à fond la méchanique du Cerveau. Je ſerai ſatisfait, ſi l'on goûte l'application que je viens de faire de mes principes à cette queſtion.

620. L'ODEUR de la giroflée rappelle donc à notre Statue le ſouvenir de la ſenſation de l'odeur de la roſe & le ſouvenir de la ſenſation de l'odeur de l'œillet. Il feroit inutile que j'analyſaſſe tout ce qui réſulte de ce rappel; je ne ferois que répéter ce que j'ai expoſé ailleurs fort au long ſur l'Attention, (136 & ſuiv.)

Ch. XXI.

fur le defir, (170 & fuiv.) fur la furprife, (324 & fuiv.) &c. &c.

621. On pourroit demander quelle eft celle des deux fenfations que l'odeur de la giroflée rappellera la premiere ? La réponfe à cette queftion me paroit être dans le paragraphe 183 ; je fuppofe toujours que les fibres appropriées à l'action de l'œillet font celles qui ont été le plus fouvent & le plus fortement ébranlées.



CHAPITRE XXII.

La Statue éprouve trois nouvelles odeurs.

Recherches sur la méchanique de la Mémoire.

Conséquences pratiques qui résultent de cette méchanique.

Questions qui naissent de la situation actuelle de la Statue.

622. AUX trois odeurs qui ont affecté l'odorat de ma Statue j'en fais succéder trois autres; celles du jasmin, du lys, de la tubéreuse. CH. XXII.

ON voit assez par tout ce que j'ai exposé dans les Chapitres XII & XIX que les Facultés de l'Ame de notre Automate s'étendront ou se développeront relativement à l'augmentation du nombre de ses sensations.

IL y aura plus de fibres en jeu. La volonté s'appliquera à un plus grand nombre d'organes ou d'objets.

ELLE donnera successivement son attention à toutes ces sensations. De-là, différentes comparaisons, différens jugemens.

ELLE se fixera plus long-tems sur les sensations qui lui plairont le plus, &c. &c.

SI j'appliquois en détail aux trois nouvelles sensations de la Statue ce que j'ai dit sur les trois premieres, on sent que je tomberois dans des répétitions tout-à-fait inutiles.

Ch. XXII. Je dois donc chercher dans ces nouvelles ſenſations de nouveaux faits, de nouveaux cas qui me donnent lieu d'étendre mes principes, de les mieux éclaircir ou de les étayer par d'autres principes liés à ceux-là.

623. Je préſente ſucceſſivement & aſſez rapidement au Nez de la Statue les ſix fleurs, en commençant par la roſe & en finiſſant par la tubéreuſe. Je répete cela un grand nombre de fois, & toujours dans l'ordre exprimé par cette ſuite, roſe, œillet, giroflée, jaſmin, lys, tubéreuſe. Que doit-il en réſulter dans le Cerveau de l'Automate?

624. L'Expérience démontre que ſi notre Cerveau eſt affecté pendant un certain tems par une ſuite de perceptions qui ſe ſuccedent conſtamment dans le même ordre, il contractera l'habitude de les reproduire préciſément dans le même ordre.

Notre Mémoire retient fidelement une ſuite de mots, une ſuite de tons. Ces mots, ces tons ſont autant de perceptions *claires*, (273) qui affectent l'œil ou l'oreille; (223) & qui ſe ſuivent ſous certains rapports, d'où dérive l'ordre de leur Succeſſion. (257.)

Comme notre Cerveau eſt affecté par l'Oeil & par l'Oreille, il l'eſt ou il peut l'être (400.) par les autres Sens. Si notre Cerveau conſerve le ſouvenir de différentes odeurs, & comment en douter? pourquoi ne pourroit-il les reproduire dans l'ordre ſuivant lequel elles auroient affecté l'Odorat?

625. Le Cerveau de la Statue contracte donc l'habitude de reproduire les ſix odeurs qui ont affecté ſon Odorat & de les reproduire dans l'ordre ſuivant lequel elles ſe ſont conſtamment ſuccédées.

Comment ſe forme cette *habitude*? Quelle eſt cette liaiſon

en vertu de laquelle la fenfation qui précéde réveille celle qui doit la fuivre?

Me voici parvenu à ce grand probléme dont je parlois dans les paragraphes 214, 215, 216. Pour tâcher de le réfoudre, je ne penfe pas devoir fuivre une autre méthode que celle que j'ai fuivie dans l'examen des diverfes queftions qui fe font offertes fur ma route. Je chercherai des faits, je comparerai ces faits entr'eux, & je me rendrai attentif aux conféquences qui me paroîtront en découler le plus naturellement.

626. Le premier fait qui fixe mon attention eft celui-ci.

Il faut moins de tems à notre Cerveau pour contracter la difpofition propre à retracer à l'Ame le fouvenir d'un certain nombre de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter celle de les reproduire dans un ordre déterminé & conftant.

Nous retenons plus facilement un certain nombre de mots, que nous ne les retenons dans l'ordre fuivant lequel ils nous font préfentés.

On comprend que ce que je dis ici des perceptions des mots peut s'appliquer aux perceptions ou aux fenfations de tout genre. (625.) On a vu (196) que la fenfation ne différe point effentiellement de la perception.

627. Je crois avoir prouvé dans les Chapitres VII, IX, XX, que le fouvenir d'une fenfation dépend des déterminations que l'action de l'objet imprime aux élémens des fibres appropriées à cette fenfation.

Le fouvenir de l'ordre dans lequel différentes fenfations fe fuccedent dépend donc encore de quelque autre chofe que des

CH. XXII. déterminations dont je viens de parler ; puifqu'il faut plus de tems au Cerveau pour contracter l'habitude de retracer cet ordre, qu'il ne lui en faut pour contracter la difpofition à retracer le fouvenir de chaque fenfation prife à part. (626.)

628. Je porte mon attention fur un fecond fait. Quand nous voulons graver dans la Mémoire une fuite déterminée de mots, de nombres, &c. nous repaffons un grand nombre de fois fur cette fuite & toujours dans le même ordre. Il n'importe pas effentiellement que cette fuite affecte l'Oeil ou l'Oreille ; mais fi elle affecte à la fois l'Oeil & l'Oreille, il arrivera fouvent que nous aurons plus de facilité à nous la rappeller.

Si cette fuite eft exprimée par les Lettres *A B C D E F*, nous allons conftamment de *A* en *B*, de *B* en *C*, &c.

Quand le Cerveau a une fois faifi cette fuite, il la reproduit conftamment dans le même ordre. Il ne nous repréfente pas la partie *B* avant la partie *A*, la partie *F* avant la partie *E* &c.

629. Lorsque nous lifons, que nous prononçons ou que nous entendons prononcer une fuite de mots, notre Cerveau eft affecté d'une maniere relative à ce qui fe paffe alors dans les fibres de l'Oeil ou dans celles de l'Oreille, que les objets ébranlent fucceffivement. Car les fibres de l'Oeil & celles de l'Oreille communiquent avec le Cerveau (26 & fuiv.), & l'Ame a la confcience de cette fuite de mots. (167.)

Notre Cerveau éprouve donc une fuite ordonnée de mouvemens exactement correfpondante à la fuite des mots.

Chaque mot excite une perception claire ; (273) & cette perception a fes fibres propres. (85, 223.)

Différentes fibres du Cerveau font donc ébranlées fucceffivement & dans un certain ordre.

La répétition fréquente des mêmes mouvemens dans les mêmes fibres difpofe de plus en plus ces fibres à ces mouvemens. (610.)

La répétition fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, difpofe donc les fibres à exécuter ces mouvemens dans cet ordre.

La fuite *A B C D E F* a donc dans le Cerveau des fibres qui lui correfpondent (85) & qui peuvent être répréfentées par les mêmes lettres.

En parcourant plufieurs fois la fuite toujours dans le même fens, nous excitons dans les fibres *A B C D E F* un mouvement qui paffe des unes aux autres toujours dans le même fens.

630. J'observe encore, & c'eft un troifieme fait; que fi la fuite des mots eft nombreufe, étendue, variée, nous parvenons plus facilement à la mettre dans notre Mémoire en la prenant par parties, qu'en l'embraffant chaque fois dans toute fon étendue.

Lorsque le Cerveau a fortement faifi la prémiere partie de la fuite, il en reproduit plus facilement la feconde; celle-ci lui facilite la reproduction de la troifieme, & ainfi par degrés de toute la fuite.

Non feulement nous partageons la fuite; mais après que le Cerveau en a faifi la premiere partie, & pendant qu'il eft occupé à en faifir la feconde, nous repaffons plufieurs fois fur l'une & fur l'autre fucceffivement. Nous en ufons de même à l'égard de toutes les autres parties de la fuite.

CH. XXII.

631. La mémoire des mots dépend essentiellement des déterminations que contractent les fibres appropriées aux mots. (57 & suiv. 85, 223.)

La mémoire de l'ordre dans lequel les mots se succedent dépend donc aussi de la disposition que contractent les fibres à s'ébranler les unes les autres dans un ordre relatif.

Il faut un tems aux fibres pour contracter cette disposition; (626, 627.) Ce tems suppose des changemens à y produire, une résistance à vaincre. Les causes qui operent ces changemens ne les operent donc pas du premier coup.

Si donc l'action de ces causes sur les mêmes fibres est trop interrompue; si les impressions sont séparées les unes des autres par de trop grands intervalles, les fibres contracteront plus difficilement la disposition dont il s'agit.

Lors donc que nous prenons la suite des mots dans toute son étendue, nous excitons bien dans le Cerveau une suite de mouvemens correspondante à celle des mots; (629) mais ces mouvemens ne se lient pas assez les uns avec les autres. La premiere impression que reçoivent les fibres qui doivent se mouvoir les premieres est trop éloignée de la seconde: car elle en est séparée par toute l'étendue de la suite. Quand donc les fibres qui doivent exécuter la derniere partie de cette suite sont ébranlées, celles qui doivent exécuter la premiere n'en ont pas encore contracté la disposition. Il en est de même de celles qui sont appellées à exécuter la seconde, la troisieme, &c.

Ainsi, les fibres qui doivent exécuter les parties antécédentes de la suite n'aident pas assez aux mouvemens de celles qui doivent exécuter la partie subséquente.

Enfin

Enfin ; l'Attention augmente l'intenſité des mouvemens imprimés aux fibres. (139.) Lorſqu'elle ſe porte ſucceſſivement ſur une longue ſuite d'objets elle en eſt plus partagée, elle ſe fixe moins ſur le même objet particulier. Elle affecte donc moins les fibres qui lui ſont appropriées.

Ainsi, en repaſſant pluſieurs fois ſur les parties *A* & *B* de la ſuite *A B C D E F*, nous imprimons aux fibres *A* une diſpoſition à ébranler les fibres *B*. Par le même procédé nous imprimons une ſemblable diſpoſition aux fibres *C* & *D* &c.

Par-la, toute la ſuite ſe reproduit dans un ordre conſtant. Le mouvement ne paſſe pas immédiatement de *A* en *C*, de *D* en *F*; mais les fibres *C* reçoivent leur mouvement des fibres *B*; les fibres *F*, des fibres *E*, &c.

632. J'apperçois un quatrieme fait qui tient au précédent & qui mérite que je l'indique.

Si lorſque notre Mémoire s'eſt chargée de la ſuite que j'ai repréſentée par les lettres *A B C D E F*, nous venons à inſérer dans le corps de cette ſuite, par exemple, entre *C* & *D* une nouvelle partie que je repréſenterai par la lettre *X*, il faudra plus de tems pour lier dans notre Mémoire cette partie *X* aux parties *C* & *D*, qu'il ne nous en auroit fallu ſi elles n'avoient point déja été liées fortement l'une à l'autre.

Pendant que nous travaillerons à former dans notre Cerveau la liaiſon de *X* avec *C* & *D*, il nous arrivera plus d'une fois en répétant toute la ſuite, de ſauter de *C* en *D* & de manquer *X*. En un mot, le jeu de la Mémoire ſera plus ou moins dérangé par l'interpolation de *X*. Ce dérangement ne manquera guere d'avoir lieu ſi l'Attention vient à être diſtraite par quelque circonſtance étrangere ; ſur-tout ſi la crainte de manquer la ſuite

CH. XXII. ſe joint à cette circonſtance. Les Prédicateurs & tous ceux qui récitent en public comprennent aſſez ce que je veux dire.

CE feroit pis encore ſi nous entreprenions de renverſer la ſuite ou d'en changer entiérement l'ordre.

633. EN repaſſant un grand nombre de fois ſur la ſuite *A B C D E F*, nous avons imprimé aux fibres *C* une grande diſpoſition à ébranler les fibres *D*. Quel que ſoit le comment de cette diſpoſition, il eſt certain qu'elle exiſte & que les fibres *D* ont toujours reçu leur mouvement des fibres *C*. (631.)

AVANT que les fibres *C* euſſent contracté la diſpoſition dont il s'agit, elles n'avoient pas naturellement plus de tendance à ébranler les fibres *D* qu'à ébranler les fibres *X*. La tendance des fibres *C* à ébranler les fibres *D*, eſt, comme nous l'avons vu, l'effet d'une habitude contractée par la réitération des mouvemens. (631.)

SI donc nous euſſions fait ſuccéder dès le commencement la partie *X* à la partie *C*, la partie *D* à la partie *X*, ces trois parties ſe ſeroient liées auſſi facilement les unes aux autres dans notre Cerveau que s'y ſont liées *C D E*.

MAIS lorſque la liaiſon de *C* avec *D* a été une fois formée, il a fallu pour parvenir à lier *X* avec *C* & *D*, que nous détruiſiſſions la tendance des fibres *C* à ébranler les fibres *D*. Il a fallu que nous imprimaſſions aux fibres *C* une tendance différente, je veux dire, la tendance à ébranler les fibres *X*. Il a fallu encore que nous accoutumaſſions les fibres *D* à recevoir leur mouvement, non des fibres *C*, mais des fibres *X*.

DE tels changemens devoient donc exiger plus de tems qu'il n'en falloit pour lier ſimplement *C* avec *D*.

Toutes les fibres ſenſibles ont une diſpoſition naturelle à retenir les déterminations qui leur ont été imprimées: je l'ai montré en plus d'un endroit de cet Ouvrage. Les fibres *C* apportent donc une certaine réſiſtance à la nouvelle tendance que nous voulons leur imprimer. Tandis qu'elles conſervent un certain degré de l'ancienne tendance à ébranler les fibres *D*, il doit arriver quelquefois qu'au lieu d'ébranler les fibres *X*, elles ébranleront les fibres *D*. Ch. XXII.

L'Attention que l'Ame donne à la ſucceſſion des parties *C X D* contribue plus ou moins à les lier dans le Cerveau. L'Attention augmente l'intenſité des mouvemens imprimés aux fibres: (139) elle tend donc à fortifier en elles toutes les déterminations qu'on cherche à leur imprimer.

En répétant avec attention la ſuite *C X D* nous augmentons donc l'effet des déterminations que nous avons tâché d'imprimer aux fibres *C*, & en vertu deſquelles elles tendent à préſent à ébranler les fibres *X*. Nous opérons la même choſe ſur les fibres *X* & ſur les fibres *D*. Je prie que l'on conſulte ici les paragraphes 456, 536.

Mais, lorſque l'Attention eſt diſtraite, les fibres ſont laiſſées à elles-mêmes. Elles n'ont alors que le degré de mouvement qu'elles reçoivent les unes des autres. Si donc les fibres *C* conſervent encore quelque diſpoſition à ébranler les fibres *D*, il pourra arriver que cette diſpoſition aura ſon effet, & que les fibres *C*, au lieu d'ébranler les fibres *X*, ébranleront les fibres *D*.

La crainte de manquer la ſuite eſt elle-même une ſource de diſtraction. La crainte préſente à l'Ame des idées étrangeres & qui ſont très-propres à troubler la ſucceſſion de celles qui devroient ſeules l'occuper. Les mouvemens des fibres appropriées à ces idées étrangeres dérangent l'ordre des mouvemens des fibres appropriées à la ſuite.

Ch. XXII.

S'il faut un tems au Cerveau pour lier la partie X aux parties C & D, l'on juge aisément qu'il lui en faudroit un bien plus long pour retenir la suite $A\ B\ C\ D\ E\ F$ dans un ordre renversé ou dans un ordre qui différeroit beaucoup de celui suivant lequel il l'auroit une fois saisie. Les changemens qui devroient alors s'opérer dans les fibres seroient bien plus considérables, & jusques à ce qu'ils eussent achevé de s'y opérer, il arriveroit fréquemment du désordre dans la répétition de la suite.

Tout cela me paroît prouver d'une maniere évidente que la mémoire de l'ordre dans lequel différentes perceptions se sont succédées tient essentiellement aux dispositions que contractent les fibres appropriées à ces perceptions. Ce n'est que par degrés & par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que ces fibres contractent ces dispositions. Ce n'est non plus que par degrés & par la réitération des mouvemens en sens contraire ou différent, que nous parvenons à changer ces dispositions & à en imprimer aux fibres de nouvelles.

634. Enfin, & c'est un cinquieme fait; la Mémoire peut se charger de quelque suite que ce soit. Il n'importe point essentiellement que les perceptions qui composent cette suite aient de l'analogie entr'elles, ou que si la suite est composée de mots, nous ayions les idées attachées à ces mots & que ces idées soient liées les unes aux autres par des rapports. L'expérience prouve que la Mémoire peut retenir une suite de mots qui ne tiennent les uns aux autres ni par les rapports des sons ni par ceux des idées. Il suffit simplement pour que le Cerveau reproduise une telle suite, qu'elle ait affecté les Sens un certain nombre de fois & toujours dans le même ordre.

Mais, si les parties de la suite sont analogues entr'elles; si elles sont liées les unes aux autres par certains rapports, le Cerveau aura seulement plus de facilité à retenir & à reproduire cette suite.

635. C'EST donc eſſentiellement la répétition plus ou moins fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, qui diſpoſe le Cerveau à retenir & à reproduire une ſuite quelconque de perceptions ou de mots.

L'HABITUDE de cette diſpoſition ne dépend donc point eſſentiellement des rapports qui ſont entre les fibres ſenſibles, puiſque l'analogie des ſons & celle des idées ne ſont pas néceſſaires à la production de cette habitude.

MAIS, ſi l'analogie des ſons & celle des idées aident à la reproduction de la ſuite, c'eſt que cette analogie en ſuppoſe entre les fibres appropriées à ces ſons & à ces idées. Des fibres qui ont des rapports entr'elles ont plus de diſpoſition à agir les unes ſur les autres: elles different moins dans leur méchanique & dans leur jeu. (615.)

636. LES cinq faits que je viens d'expoſer ſont fondés ſur l'expérience: je les retracerai ici en abrégé: j'en déduirai enſuite quelques réſultats généraux.

Premier Fait: il faut plus de tems au Cerveau pour contracter l'habitude de reproduire une certaine ſuite de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter les déterminations propres à exciter dans l'Ame le ſouvenir de chaque perception priſe à part. (626.)

Second Fait: quelle que ſoit l'eſpece de la ſuite que nous voulons graver dans notre Mémoire, nous la parcourons un grand nombre de fois, & toujours dans le même Sens. (628.)

Troiſieme Fait: ſi la ſuite eſt étendue, nous la prenons par parties, & nous tâchons à lier fortement dans notre Cerveau la premiere partie avec la ſeconde, en repaſſant pluſieurs fois

 fur l'une & fur l'autre fucceffivement. Nous en ufons de même à l'égard de toutes les autres parties de la fuite. (630.)

Quatrieme Fait : fi, lorfque notre Mémoire s'eft chargée d'une fuite quelconque, nous voulons inférer dans le corps de cette fuite une nouvelle partie, il nous faudra plus de tems pour la lier aux autres parties de la fuite qu'il ne nous en auroit fallu fi nous euffions entrepris de le faire avant que le Cerveau eût contracté l'habitude de reproduire la fuite dans l'ordre fuivant lequel nous la lui avions d'abord offerte. (632.)

Cinquieme Fait : il n'eft pas néceffaire que les perceptions qui compofent la fuite aient de l'analogie pour que le Cerveau contracte l'habitude de la reproduire; mais fi elles ont de l'analogie, le Cerveau contractera plus facilement cette habitude. (634.)

637. Il réfulte en général de ces faits, que c'eft uniquement par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que le Cerveau contracte l'habitude de reproduire telle ou telle fuite. (633, 635.)

Tout ce qui eft propre à lier fortement les mouvemens entr'eux eft propre à produire & à fortifier l'habitude dont il s'agit. (631.)

Tout ce qui trouble plus ou moins l'ordre des mouvemens trouble plus ou moins la mémoire de la fuite. (633.)

638. C'est donc principalement aux mouvemens qui font excités fucceffivement dans différentes fibres que je dois donner mon attention pour tâcher à réfoudre le problême que je me fuis propofé dans le paragraphe 625.

Afin de m'en faciliter à moi-même la solution, je ne considérerai d'abord que trois fibres, que je désignerai par les lettres *A B C.*

Je suppose que ces trois fibres représentent trois perceptions que l'Ame n'a point encore éprouvées, mais qu'elle va éprouver successivement.

639. Ces trois fibres sont liées les unes aux autres, & comme je l'ai dit, j'ignore la maniere de cette liaison. (601.)

Lorsque la fibre *A* est ébranlée pour la premiere fois, elle n'ébranle pas les fibres *B C*, parce qu'elles ne l'ont pas encore été par les objets auxquels elles sont appropriées. On n'a pas oublié ce que j'ai exposé sur ce sujet dans le Chapitre XXI, & en particulier dans la Note additionnelle sur le paragr. 604.

Lorsque la fibre *B* est ébranlée pour la premiere fois elle n'ébranle donc pas la fibre *C*, mais elle ébranle la fibre *A*, qui a reçu de l'action de son objet une tendance à se mouvoir.

Enfin, la fibre *C* ébranlée à son tour pour la premiere fois peut communiquer son ébranlement aux deux autres.

640. Voila les trois fibres disposées au mouvement. Elles ont déja acquis les déterminations propres à retracer à l'Ame, du moins pour un certain tems, le souvenir des perceptions attachées à leur ébranlement. (57 & suiv. 96 & suiv.) J'ai défini ailleurs (614) ce que j'entends par la tendance des fibres au mouvement.

Mais les fibres dont je parle n'ont point encore contracté l'habitude de s'ébranler les unes les autres dans un ordre constant.

CH. XXII.

Cette habitude doit naître de la répétition plus ou moins fréquente des mouvemens dans le même sens ; je veux dire, de *A* en *B*, de *B* en *C*. (629.)

641. Comment se forme cette *habitude ?* c'est ce qu'il s'agit de découvrir.

Elle ne tient pas simplement aux déterminations qui constituent le physique de la Réminiscence ou du souvenir : je l'ai prouvé, paragr. 627. Je suis donc obligé de pousser plus loin mes recherches.

Dès que les fibres *A B C* ont été une fois ébranlées par leurs objets, elles ont acquis une tendance à s'ébranler réciproquement.

Cette tendance n'est jamais plus forte que dans l'instant qui suit immédiatement celui où l'objet a cessé d'agir. (109.)

Plus les fibres retiennent de cette tendance, & moins elles apportent de résistance à leurs mouvemens réciproques.

Elles en apportent donc d'autant moins que les impressions se suivent de plus près & qu'elles sont plus répétées & plus fortes.

642. Si les impressions des objets n'avoient point observé d'ordre constant, la fibre *A* n'auroit pas plus de tendance à ébranler la fibre *B* qu'à ébranler la fibre *C*.

Mais, par la répétition fréquente des mouvemens dans le même sens, la fibre *A* a contracté une tendance à ébranler la fibre *B* plutôt que la fibre *C*. (628, 629.)

La

La fibre *A* a toujours été ébranlée la premiere : la fibre *B* l'a toujours été après la fibre *A*.

La fibre *B* a donc réagi ſur la fibre *A*; celle-ci ſur la fibre *B*.

Par cette réaction répétée un grand nombre de fois il ſe forme entre le mouvement de la fibre *A* & le mouvement de la fibre *B* une liaiſon qui ne ſe forme pas entre le mouvement de la fibre *A* & le mouvement de la fibre *C*. Car quoique la fibre *C* ait été mue par ſon objet, & qu'elle ait originairement une liaiſon avec la fibre *A*, (639) comme elle n'a jamais été ébranlée immédiatement après celle-ci, elle ne peut agir ſur elle avec le même avantage que la fibre *B*. J'en ai indiqué la raiſon dans le paragraphe précédent.

643. La fibre *A* ne peut ſe mouvoir que toutes ſes parties élémentaires ne ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement. Il en eſt de même des parties élémentaires de la fibre *B*. (546.)

Mais ces deux fibres communiquent l'une avec l'autre : (639) la partie, ou les parties par leſquelles elles ſe communiquent ſe diſpoſent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé à l'action & à la réaction que ces deux fibres ont exercées fréquemment l'une ſur l'autre.

Et comme la fibre *A* a toujours été ébranlée la premiere, la fibre *B* la ſeconde ; ç'a toujours été de la fibre *A* que la fibre *B* a reçu ſon mouvement dans l'acte du rappel.

La fibre *A* a donc imprimé à la fibre *B* des déterminations qui ont produit en elle l'habitude d'être ébranlée par la fibre *A*.

Je ne puis dire en quoi conſiſtent ces déterminations : je

conçois feulement que ce font des changemens qui s'operent dans la partie ou dans les parties par lefquelles la fibre *A* communique avec la fibre *B*.

Mais, la fibre *A* ne pourroit agir fur la fibre *B* fi celle-ci ne réagiffoit pas fur celle-là.

Par fa réaction fur la fibre *A* la fibre *B* y produit donc à fon tour des déterminations qui fortifient la liaifon des deux fibres, en opérant dans leurs points de communication des changemens relatifs à la maniere d'agir de l'une & de l'autre.

644. Je difois dans le paragraphe 618 que ces points de communication pouvoient renfermer des particularités qui aidoient à la propagation des mouvemens. On imaginera, fi l'on veut, qu'il fe forme dans ces points une forte d'engrainement analogue à celui des barbes d'une plume.

Mais, fi l'on admettoit que la propagation du mouvement fe fait par l'entremife d'un fluide, l'on imagineroit que ce fluide en paffant plufieurs fois & toujours dans le même fens d'une fibre à une autre, imprime aux parties par lefquelles elles communiquent l'une avec l'autre, une direction relative à fon cours.

Mais, ce ne font là que de pures conjectures que je ne voulois pas même indiquer. (618.)

645. Quoiqu'il en foit; fi les objets impriment aux fibres fenfibles des déterminations qui conftituent le phyfique de la Réminifcence, (57 & fuiv. 92 & fuiv.) il y a lieu de penfer que des fibres fenfibles qui agiffent long-tems les unes fur les autres dans le même fens, impriment aux parties par lefquelles elles communiquent enfemble des déterminations en vertu defquelles ces fibres s'ébranleront les unes les autres dans un ordre conftant.

Les parties qui lient les fibres fenfibles font compofées d'élémens dont la forme, les proportions & l'arrangement répondent, fans doute, au but de cette liaifon.

En paffant fréquemment de la fibre *A* à la fibre *B* le mouvement difpofe les élémens dont je parle de maniere qu'il éprouve moins de réfiftance de *A* en *B* que de *B* en *A* : car la fibre *A* fe mouvant toujours la premiere, c'eft de fon mouvement que les élémens dont il s'agit reçoivent leurs déterminations. Ils fe prêtent au jeu de cette fibre & s'arrangent peu à peu les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la direction de fon mouvement vers *B*.

La réfiftance de *A* en *B* diminue donc en raifon de la réitération des actes. La réfiftance de *B* en *A* augmente donc en même raifon.

La réaction de la fibre *B* fur la fibre *A* favorife la propagation du mouvement de *A* en *B*; car elle accoutume les élémens qui avoifinent la fibre *B* à fe prêter à l'action des élémens qui avoifinent la fibre *A*. Elle établit ainfi entre ces élémens un rapport d'action dont la tendance eft vers *B*. (643.)

646. Je fouhaiterois de rendre ceci plus fenfible : les deux fibres ont chacune leur maniere d'agir : elles communiquent enfemble par certaines parties qui ont probablement des rapports primitifs à la conftitution de l'une & de l'autre.

Pour que la fibre *A* ébranle conftamment la fibre *B*, il faut que la premiere difpofe les parties de communication à fe prêter à fon mouvement.

Mais la fibre *B* n'agit pas précifément comme la fibre *A*; les perceptions attachées à ces deux fibres ne font pas les mêmes.

CH. XXII. La fibre *B* modifie donc jusqu'à un certain point par sa réaction l'impression que la fibre *A* produit sur les parties de communication.

Les élémens de ces parties se disposent donc les uns à l'égard des autres d'une maniere relative au mouvement des deux fibres. Ils contractent donc des déterminations communes à l'une & à l'autre. Ils concourent donc au mouvement de l'une & de l'autre, & par conséquent à l'ordre suivant lequel il tend à s'y propager.

647. La fibre *A* doit plus influer sur la fibre *B*, que la fibre *B* sur la fibre *A*.

L'influence d'une fibre sur une autre fibre est en raison de la quantité du mouvement imprimé. Une fibre n'en meut une autre que par impulsion. (601.)

Les masses supposées égales, la quantité du mouvement est comme la vitesse, ou, ce qui revient au même, comme le degré de mobilité de la fibre.

Le degré de mobilité de la fibre est en raison du nombre, de l'intensité & de la durée des ébranlemens que l'objet lui a imprimés. (344, 345.)

La fibre *A* ayant été ébranlée la premiere, elle avoit déja acquis un certain degré de mobilité lorsque la fibre *B* n'avoit encore contracté aucune tendance au mouvement. (639.)

Quand la fibre *A* a été ébranlée pour la seconde fois par son objet, la fibre *B* ne l'avoit encore été qu'une fois par le sien, &c.

La fibre *A* a donc toujours conſervé un certain avantage ſur la fibre *B*.

La fibre *A* a donc dû influer plus que la fibre *B* ſur les parties qui lient les deux fibres. Les élémens de ces parties ont dû ſe diſpoſer les uns à l'égard des autres dans un rapport plus direct au mouvement de la fibre *A* qu'à celui de la fibre *B*. (643.)

Il y a donc eu moins de réſiſtance au mouvement de *A* en *B* qu'à celui de *B* en *A*. (*).

(*) †† Je ne devois pas dire *que la fibre A ayant été ébranlée la premiere, a toujours conſervé un certain avantage ſur la fibre B, & que la fibre A a donc dû influer plus que la fibre B ſur les parties qui lient les deux fibres.* Je ne devois pas dire non plus, *qu'il y a moins de réſiſtance au mouvement de A en B, qu'à celui de B en A.* Ceci eſt très-peu exact, ou plutôt c'eſt une erreur que je n'avois pas apperçue, & que le jeune Métaphyſicien, dont je parlois dans ma note ſur le § 379, m'a fait appercevoir. J'avois ſuppoſé moi-même, § 644, une ſorte d'engrainement ou quelque choſe d'analogue entre les deux fibres. Lors donc que la fibre A agit ſur la fibre B, celle-ci réagit en même tems ſur la fibre A, & de cette action réciproque réſulte la ſorte d'engrainement dont je parlois. Les élémens de la partie ou des parties de communication ſe diſpoſent ainſi les uns à l'égard des autres dans le rapport de la direction de A en B, & les deux fibres contribuent également par leur action à produire cette diſpoſition. A s'arrange avec B & B avec A. Je ne devois donc pas dire, *qu'il y a plus de réſiſtance de B en A que de A en B;* car la réaction ne peut être plus grande que l'action: mais j'avois dans l'eſprit l'ordre de la ſuite, plus facile à répéter de A en B que de B en A; d'où j'inférois mal-à-propos, que la réſiſtance au mouvement de B en A étoit plus grande que de B en A. Je ne conſidérois pas que la réaction de la fibre B tend comme l'action de la fibre A à arranger la partie ou les parties de communication dans le rapport à la direction de A en B.

Il eſt même d'autant plus ſingulier que l'erreur que je releve ici m'eût échappé, que j'avois dit, § 645: " La „ réaction de la fibre B ſur la fibre A „ favoriſe la propagation du mouve- „ ment de A en B; car elle accou- „ tume les élémens qui avoiſinent la „ fibre B à ſe prêter à l'action des „ élémens qui avoiſinent la fibre A. „ Elle établit ainſi entre ces élémens „ un rapport d'action, dont la tendance „ eſt vers B. Et dans le § 646. j'ajou- „ tois: la fibre B n'agit pas préciſé- „ ment comme la fibre A; les percep- „ tions attachées à ces deux fibres ne „ ſont pas les mêmes. La fibre B mo- „ difie donc juſqu'à un certain point „ par ſa réaction l'impreſſion que la

Ch. XXII.

Une fibre n'a beaucoup de facilité à en ébranler une autre que parce que le mouvement se propage très-facilement de l'une à l'autre.

La facilité de cette propagation résulte de la disposition des parties à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre. (614.)

648. Au reste, il importe peu pour les principes que je tâche à établir, que la fibre *A* communique immédiatement ou médiatement avec la fibre *B* : je veux dire, que les deux fibres se touchent immédiatement ou qu'elles soient liées l'une à l'autre par une fibrille ou par quelqu'autre partie intermédiaire.

On comprend que si les deux fibres se touchent immédiatement, je serois sur les élémens placés au point du contact les mêmes raisonnemens que je ferois sur les élémens d'une fibrille ou de quelqu'autre partie intermédiaire.

649. La fibre *B* est liée à la fibre *A* & à la fibre *C*. (639.) Mais, le point ou les points par lesquels la fibre *B* communique avec la fibre *C* ne peuvent être ceux par lesquels elle communique avec la fibre *A*.

Il se passe donc dans les points de communication de la fibre *B* avec la fibre *C* les mêmes choses qui se sont passées dans ceux de la fibre *A* avec la fibre *B* &c. que je viens d'exposer.

Il seroit donc inutile que je m'étendisse sur la propagation

„ fibre A produit sur les parties de com-
„ munication. Les élémens de ces par-
„ ties se disposent donc les uns à l'é-
„ gard des autres d'une maniere rela-
„ tive au mouvement des deux fibres.
„ Ils contractent donc des détermina-
„ tions communes à l'une & à l'autre,
„ &c. „

du mouvement de *B* en *C*. Ce que j'ai dit à cet égard de deux fibres peut s'appliquer à toutes les fibres fenfibles.

650. Voila comment je conçois que le Cerveau acquiert l'*habitude* de reproduire la fuite *A B C D E F* dont je parlois dans les paragraphes 628, 629 & fuiv. & comment je conçois qu'il reproduit toute autre efpece de fuite.

S'il lui faut moins de tems pour contracter les déterminations qui conftituent la fimple Réminifcence, que pour contracter l'habitude de reproduire une fuite quelconque, (626, 627) c'eft que la reproduction de cette fuite tient à de plus grands changemens que la fimple Réminifcence. Il ne fuffit pas qu'il furvienne des modifications aux élémens de chaque fibre prife à part ; il faut encore qu'il en furvienne aux élémens des parties par lefquelles différentes fibres communiquent les unes avec les autres. (641 & fuiv.)

S'il faut parcourir la fuite toujours dans le même fens, (628, 629) c'eft que les élémens de ces parties fe difpofent ainfi les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à celui de cette fuite.

S'il eft néceffaire de partager la fuite lorfqu'elle eft étendue ou nombreufe, (630, 631) c'eft que le mouvement doit alors fe propager dans un grand nombre de fibres différentes. Or, pour que cette propagation s'opere dans un ordre conftant, il faut que les élémens de toutes les parties par lefquelles ces fibres communiquent enfemble fe plient à la direction du mouvement qui leur eft imprimé. Mais, ce font les mouvemens antécédens qui déterminent les mouvemens fubféquens : ce font donc les fibres qui exécutent les parties antécédentes de la fuite qui mettent en jeu celles qui en exécutent les parties fubféquentes. Pour que cela arrive, il faut que les organes qui lient

CH. XXII. ensemble toutes ces fibres aient contracté les dispositions propres à transmettre le mouvement des unes aux autres dans un ordre relatif à celui de la suite. Et parce que ces organes & ces fibres sont en très-grand nombre & qu'ils se meuvent successivement, nous sommes obligés de partager la suite, afin que les fibres qui doivent se mouvoir les premieres en acquierent plus facilement la tendance, & qu'elles agissent ainsi plus fortement sur celles qui doivent se mouvoir après elles. (631, 647.)

Si une interpolation trouble pour un tems la mémoire de la suite, (632, 633,) c'est que des fibres qui ont contracté une habitude tendent à la retenir, (96 & suiv.) & que pour leur faire revêtir de nouvelles déterminations, il faut qu'elles dépouillent celles qu'elles avoient d'abord contractées. La fibre *C* avoit contracté l'habitude d'ébranler la fibre *D*; on veut qu'elle contracte celle d'ébranler la fibre *X* : (ibid.) il faut que la fibre *C* revête à l'égard de la fibre *X* des rapports analogues à ceux qu'elle avoit d'abord revêtus à l'égard de la fibre *D*. Mais, ces rapports dérivent de la position que les élémens des parties de communication revêtent les uns à l'égard des autres. (645, 646.) Il faut donc que les élémens des parties qui lient la fibre *C* avec la fibre *X* se disposent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la propagation du mouvement de *C* en *X*. Il faut de plus que cette disposition acquiere une force telle qu'elle surmonte l'effet de la disposition qu'avoient contracté les élémens des parties qui lient la fibre *C* à la fibre *D*, &c. &c. Mon Lecteur est sur les voies : de plus longs détails seroient superflus.

Enfin; si l'analogie aide à la mémoire de la suite, (634,) c'est que les rapports qui sont entre différentes fibres en supposent dans les parties qui les lient, (646) & que des fibres qui different peu dans leur jeu doivent être facilement ébranlées les

les unes par les autres. (635.) Elles sont plus dans le rapport à la maniere d'agir des objets auxquels elles sont appropriées, (615.) &c. Voilà pour ce qui concerne l'analogie qui est entre les idées *sensibles*. Si l'analogie qui est entre les idées *réfléchies* d'une suite en facilite aussi le rappel, (635) c'est que les idées *réfléchies* tirant leur origine des idées *sensibles*, elles ont, comme celles-ci, des rapports naturels, (519, 520.) Elles s'excitent donc les unes les autres dans un ordre relatif à celui suivant lequel elles se sont engendrées les unes les autres ou suivant lequel elles se sont offertes à l'Esprit. J'en ai donné des exemples dans les paragraphes 448, 449, 450, 451, & j'y ai indiqué l'origine, le fondement de cette liaison qui se forme entre les idées réfléchies. Mais, ces idées tiennent à des mots, qui tiennent eux-mêmes à des fibres. (223.) La valeur des mots, leur arrangement, la construction des phrases suivent le génie & les regles d'une Langue que le Cerveau a appris à parler. L'habitude établit donc entre les fibres appropriées aux mots une liaison semblable à celle que nous avons vû se former entre les fibres *A B C*. (638, 639 & suiv.) L'ordre du discours détermine celui dans lequel les mouvemens doivent se propager des unes aux autres, &c. S'il y a de l'harmonie dans le discours, s'il s'y trouve des retours ordonnés des mêmes sons, des mêmes terminaisons, cela facilitera encore davantage le rappel de la suite; c'est que l'oreille est construite dans le rapport à cette harmonie; (367, 368, 369;) c'est que l'Ame est faite pour goûter cette harmonie; (386, 525;) c'est que des sons analogues tiennent à des fibres analogues, & que des fibres analogues ont une disposition naturelle à s'ébranler les unes les autres, &c.

651. JE dirai un mot de la reproduction des idées *complexes* ou des idées qui ayant été excitées à la fois, composent un *Tout* que le Cerveau représente à l'Ame. (215.)

CH. XXII.

UN Objet qui agit à la fois ſur différens ordres de fibres d'un même Sens ou ſur pluſieurs Sens, met à la fois en mouvement différens faiſceaux de fibres d'un ou de pluſieurs Sens.

CES fibres ſont liées les unes aux autres; (601,) elles réagiſſent donc les unes ſur les autres pendant que l'Objet les tient en mouvement.

LES élémens des parties qui lient enſemble toutes ces fibres ſe diſpoſent donc les uns à l'égard des autres relativement aux mouvemens qui s'excitent alors dans toutes les fibres. [641, & ſuiv.]

CES fibres contractent donc des rapports qu'elles n'avoient pas avant qu'elles euſſent été ébranlées à la fois par le même Objet; car elles contractent l'habitude de s'ébranler réciproquement.

SI donc un ou pluſieurs faiſceaux de ces fibres viennent enſuite à être ébranlés par quelque cauſe que ce ſoit, le mouvement ſe communiquera bientôt à tous les autres faiſceaux, & l'idée *totale* ſera reproduite.

C'EST ainſi que j'expliquerois le fait rapporté dans le paragraphe 446. Une perſpective quelconque eſt, en quelque ſorte, une idée très-*complexe*.

C'EST encore ainſi que je rendrois raiſon de la reproduction des idées aſſociées & de leurs effets divers. Mais il doit me ſuffire d'avoir poſé les principes qui peuvent conduire à la ſolution de toutes les queſtions de ce genre. [*]

(*) † † JE me ſuis occupé de nouveau de la méchanique de la Memoire & du phyſique de l'aſſociation des idées dans les articles IX, X, XI de l'*Analyſe abrégée*, que j'ai placée à la tête de la *Palingénéſie philoſophique*, & dans le petit Ecrit intitulé *Eſſai d'application des principes pſychologiques*

652. Il eſt d'autres queſtions auxquelles je pourrois ſatisfaire par les mêmes principes. D'où vient, par exemple, qu'il eſt ſi difficile de détruire une habitude ? C'eſt que pour y parvenir il faut exécuter l'une ou l'autre de ces deux choſes ; il faut donner aux élémens des fibres qui ſont le ſiege de cette habitude des déterminations différentes de celles qu'ils avoient contractées, ou imprimer à d'autres fibres des déterminations capables de ſurmonter l'effet de celles-là. [417, 650.] Si les habitudes contractées dès l'enfance ſont celles qu'il eſt le plus difficile de déraciner, c'eſt que les fibres qui en ſont le ſiege ont crû & ſe ſont fortifiées peu à peu comme tous les autres Organes. Les atomes nourriciers en s'incorporant à ces fibres, y ont maintenu les diſpoſitions que la répétition des actes leur avoit imprimées. Je prie qu'on veuille bien relire ce que j'ai dit ſur ce ſujet important, depuis le paragraphe 96 juſqu'au paragr. 103.

De là vient encore qu'il eſt ſi difficile de détruire les préjugés : ils ſont des habitudes : ils tiennent à des fibres qui ont été long-tems & fortement ébranlées ; ces fibres tiennent à un grand nombre d'autres fibres qui ont participé à leurs mouvemens. Pour détruire les préjugés, il faut donc changer les déterminations des fibres qui leur ſont appropriées ou imprimer à d'autres fibres des mouvemens contraires ou différens, &c, &c.

Il en eſt de même du Caractere lorſqu'il eſt une fois formé. Il eſt le réſultat de toutes les idées & de tous les ſentimens qui peuvent devenir les principes des actions ; & tout cela tient à une multitude de fibres dont il faudroit changer ou modifier les déterminations pour parvenir à changer le Caractere.

&c. qui ſe trouve à la ſuite de l'Analyſe abrégée. Je renvoie donc mon Lecteur à ces deux Ecrits qui ſont une ſorte de Supplément à l'*Eſſai analytique*. Ils lui faciliteront beaucoup l'application de mes principes à divers phénomenes que préſente l'Économie de notre Etre.

 JE me borne à indiquer la folution de ces queftions : j'en paffe beaucoup d'autres fous filence. Si je développois tout, je ne laifferois rien à faire à l'Efprit de mes Lecteurs.

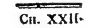
653. LA fuite *A B C D E F* que j'ai prife pour exemple dans le paragraphe 628, repréfente la fuite des fenfations que notre Statue éprouve & que j'ai défignée par les mots rofe, œillet, giroflée, jafmin, lys, tubéreufe. [623.] On conçoit maintenant par quelle méchanique le Cerveau de l'Automate contracte l'habitude de reproduire à l'Ame ces fenfations dans un ordre déterminé & conftant. Il a même d'autant plus de facilité à contracter cette habitude, que ces fenfations appartiennent toutes au même genre. [615, 634, 635.]

654. JE ne m'étendrai pas fur les queftions qui naiffent de la fituation actuelle de ma Statue, parce que la plûpart ne font qu'un développement de celles que j'ai traitées dans les Chapitres précédens.

ON conçoit, par exemple, que la fucceffion plus ou moins rapide de fix fenfations peut faire éprouver à l'Ame une forte d'harmonie, [400,] & que l'attention qu'elle donne à cette harmonie fortifie l'habitude du Cerveau à reproduire cette fuite de fenfations dans un ordre conftant. (633.)

ON comprend encore que fi une des fix fleurs affecte l'odorat de la Statue, & qu'elle fe rappelle en même tems quelques unes des fenfations qui ont précedé ou fuivi l'impreffion de cette fleur, la fucceffion de ces fenfations rappellées mefurera la durée de celle que l'objet excite, &c. (584.)

ON juge enfin que la Statue ne fauroit avoir le fentiment du nombre de *fix* ; car pour qu'elle eût ce fentiment, il faudroit qu'elle diftinguât nettement les fix fenfations ; & pour qu'elle



les diſtinguât nettement, il faudroit qu'elle les eût préſentes à la fois. (553, 554.) Or, ces ſenſations ſont ſucceſſives : ſi donc la giroflée affecte l'odorat de la Statue, & qu'elle ſe rappelle en même tems l'odeur de l'œillet & celle de la roſe, elle aura le ſentiment du nombre de *trois*. (ibid.) Je ne puis dire combien de ſenſations la Statue peut avoir préſentes à la fois : je renvoie là-deſſus au paragr. 561.



CHAPITRE XXIII.

De l'état de la Statue dans la fuppofition que toutes les fibres de l'Odorat ont été mifes en jeu.

Du plaifir qu'elle goûte aux fuites harmoniques & de fes effets.

Confidérations fur les fonges en général & fur ceux de la Statue en particulier.

Des vifions.

De la queftion fi la Statue peut changer ou modifier l'ordre de fes fenfations.

Des abftractions fenfibles que la Statue peut former, & en quoi confifte le phyfique de ces abftractions.

655. En multipliant les fenfations dans le Cerveau de notre Statue, nous donnerons plus d'exercice à toutes les facultés de fon Ame : elles fe déploieront fur un plus grand nombre d'organes ou d'objets. (622.) Cela n'a plus befoin d'explication.

656. Si nous fuppofons que nous avons mis en jeu toutes les fibres de l'odorat, il pourra arriver que l'Ame ne fera prefque jamais fans quelque fenfation qui lui foit préfente.

L'impulsion réciproque des faifceaux les uns fur les autres, l'action de l'Ame, (536,) l'impreffion des mouvemens inteftins

(180, 181, 184,) donneront fréquemment lieu au rappel de différentes fenfations, qui en réveilleront d'autres; celles-ci, d'autres à leur tour: (651) & comme la Chaîne eft déja fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui foit ébranlé.

657. PARMI ce grand nombre de fenfations que nous fuppofons que la Statue a déja éprouvées, (656,) il y en a qui pourront lui paroître indifférentes, parce qu'elle les comparera à d'autres plus agréables.

IL eft très-évident qu'aucune fenfation n'eft en foi indifférente: toute fenfation eft accompagnée d'un certain degré de plaifir ou d'un certain degré de déplaifir ou de douleur, (195) qui réfulte originairement du degré d'ébranlement des fibres appropriées à la fenfation (118) ou de l'efpece des fibres ébranlées. (85.)

MAIS, un Etre fentant qui a éprouvé un grand nombre de fenfations, parmi lefquelles il en eft qui different beaucoup par le degré de plaifir qu'elles renferment, peut juger indifférentes des fenfations qui ne lui paroîtroient pas telles, s'il ne les comparoit point à d'autres plus propres à flatter fa fenfibilité. Tout Etre qui fent veut fentir agréablement & le plus agréablement qu'il eft poffible.

658. SI la Statue n'éprouvoit pendant quelque tems que de ces fenfations qu'elle s'eft accoutumée à regarder comme indifférentes, elle tomberoit dans cet état que nous exprimons par le terme *d'ennui.*

SON Ame accablée de cet ennui ne rappelleroit point au gré de fa Volonté le fouvenir des fenfations agréables qu'elle auroit

éprouvées: je crois avoir démontré que ce n'eſt point ainſi que s'opere cette ſorte de rappel. (499, 500, 501.)

Mais, la ſenſation *indifférente* que nous ſuppoſons que la Statue éprouve actuellement tient à des fibres qui lui ſont appropriées. (85.) Ces fibres ſont actuellement ébranlées par l'objet. Elles communiquent leur ébranlement à d'autres fibres avec leſquelles elles ont contracté des liaiſons. (651.) Celles-ci en ébranlent d'autres; &c.

Ainsi, différentes ſenſations ſont reproduites à l'Ame, & elle en a la conſcience. (200.) Parmi ces ſenſations il en eſt de plus ou de moins agréables. L'ame leur donne donc plus ou moins d'attention à proportion du degré de plaiſir qu'elles renferment. (140, 141, 144.) Elle la fixe ſur celle qui lui plaît le plus. De là, le deſir de jouir de la plénitude de cette ſenſation. (170 & ſuiv.) Elle devient un beſoin relativement à l'état d'ennui que nous ſuppoſons que la Statue éprouve. Si elle connoiſſoit l'objet de cette ſenſation, ſi elle pouvoit ſe le procurer, le terme du deſir ſeroit la poſſeſſion de cet objet.

659. Mais, des ſenſations que l'Ame juge indifférentes peuvent lui devenir très-agréables ſi elles concourent à produire une ſuite harmonique. Les rapports primitifs qu'elles ſoutiennent avec les autres ſenſations de la ſuite, l'ordre dans lequel elles ſe ſuccedent, le paſſage des unes aux autres, les comparaiſons qui naiſſent de ce paſſage donneront à l'Ame d'autant plus de plaiſir, que l'harmonie ſera plus une & variée. (367, 368 & ſuiv. 386.) La ſomme du plaiſir ſera ainſi plus grande que celle de tous les plaiſirs abſolus (351) de la ſuite pris à part; car elle ſera augmentée de la ſomme de plaiſir attachée à cette ſuite entant qu'ordonnée. (369, 370, 371.)

660. On voit par là, qu'une ſuite ordonnée peut n'être toute

toute compofée que de fenfations que l'Ame jugeroit indifférentes fi elle les éprouvoit à part, & qui lui deviennent très-agréables par l'ordre dans lequel elles l'affectent. Tous les *tons* de la Mufique pris à part nous paroiffent bien infipides; quelle harmonie réfulte de leurs accords !

Des fenfations défagréables peuvent même devenir agréables par la place qu'elles occupent dans une certaine fuite. Les contraftes comme les accords donnent naiffance aux plaifirs de comparaifon.

Notre Statue pourroit donc goûter des fuites dont les unes ne renfermeroient que des fenfations indifférentes, & dont les autres renfermeroient quelques fenfations défagréables.

661. Les fuites auxquelles la Statue aura donné le plus d'attention feront celles que le Cerveau aura le plus de difpofition à reproduire. On a vu dans le Chapitre XI que l'Attention eft une Force qui, en s'appliquant aux fibres fenfibles, augmente l'intenfité de leurs mouvemens. Cette Force tend donc de fa nature à fortifier dans les fibres toutes les déterminations qui leur ont été imprimées. Au nombre de ces déterminations font celles en vertu defquelles elles s'ébranlent les unes les autres dans un ordre conftant. (641 & fuiv. 651.) L'expérience prouve que la Mémoire retient avec plus ou moins de fidélité une fuite d'idées ou de mots, à proportion du degré d'Attention que nous avons prêté à cette fuite. La Mémoire tient effentiellement aux déterminations que les fibres fenfibles contractent : l'Attention fortifie donc ces déterminations.

662 Si nous laiffons notre Statue à elle-même, le rappel de telle ou de telle fenfation, de telle ou de telle fuite dépendra du mouvement qui s'excitera dans le Cerveau, & le degré d'intérêt de chaque fenfation ou de chaque fuite détermineroit

 l'exercice de la Volonté. (131, 140, 141, 144, 145, 341, 512.)

Si nous préfentons au Nez de la Statue un corps odoriférant, l'action de ce corps fur les fibres qui lui font appropriées les mettra en mouvement; & ce mouvement fe communiquera aux divers faifceaux avec lefquels ces fibres auront contracté des liaifons. (651.) Les fenfations attachées à l'ébranlement de ces faifceaux feront reproduites; ce feront des fenfations concomitantes ou affociées, dont la fucceffion plus ou moins rapide fera une mefure variable de la durée de celle que l'objet excitera, &c. (575.)

663. Nous éprouvons que l'ordre de nos idées n'eft pas le même dans le fommeil & dans la veille. Notre Ame eft bien affectée pendant le fommeil par différentes fuites d'idées; mais les idées qui compofent ces fuites forment fouvent des affociations très-bizarres, & qui n'ont que peu ou point de rapport avec les repréfentations de la veille.

J'ai déja dit ma penfée fur la méchanique des *fonges* en général. (180 & fuiv.) Si j'ai prouvé, comme je le préfume, que la reproduction des idées pendant la veille eft due principalement aux mouvemens qui s'excitent dans le Cerveau; (433 & fuiv. 499 & fuiv.) il n'eft pas douteux que la reproduction des idées pendant le fommeil ne foit due à une femblable caufe.

664. Des impulfions inteftines peuvent ébranler pendant le fommeil un ou plufieurs faifceaux de fibres fenfibles. (184.) Auffi-tôt les idées attachées à l'ébranlement de ces faifceaux feront reproduites. Mais, aucun faifceau n'eft abfolument ifolé: tous font liés les uns aux autres par des nœuds que les circonftances ont formés. J'ai indiqué dans le paragraphe 651 comment je conçois que cette liaifon s'opere.

Le faifceau ou les faifceaux qu'une impulfion inteftine a ébranlés communiquent donc leur ébranlement aux différens faifceaux avec lefquels ils ont contracté le plus de liaifon. De là, la reproduction d'une certaine fuite d'idées pendant le fommeil.

665. Si la propagation du mouvement n'étoit ni troublée ni interrompue, les fonges ne différeroient des repréfentations de la veille que par le plus ou le moins d'intenfité des impreffions. Le faifceau auquel tient une certaine idée étant ébranlé, tous les faifceaux avec lefquels il auroit contracté des liaifons le feroient fucceffivement. La chaîne des idées affociées feroit reproduite dans le même ordre que dans la veille. Ce feroit un Payfage, une Scéne tragique, un Difcours, &c. fuivant l'efpece de faifceau qui auroit été ébranlé le premier.

666. Mais, l'expérience nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que l'ordre de nos idées foit auffi régulier dans le fommeil que dans la veille. Il faut donc en chercher la raifon dans de nouvelles impulfions inteftines qui furviennent & qui choquent plus ou moins l'ordre des mouvemens: car l'expérience nous apprend auffi que le mouvement tend à fe propager du côté où il éprouve le moins de réfiftance. Or, il en éprouve moins quand il fe propage dans l'ordre fuivant lequel différens faifceaux ont été fouvent ébranlés; [647 & fuiv.] par exemple, dans l'ordre exprimé par la fuite *A B C D E F.* (628 & fuiv.)

Si donc nous fuppofons qu'une impulfion inteftine ébranle le faifceau *A*, le mouvement tendra à fe propager de *A* en *B*, de *B* en *C*, &c.

Mais, fi dans l'inftant où le faifceau *C* eft prêt à être ébranlé par le faifceau *B*, une nouvelle impulfion inteftine furvient qui ébranle plus fortement le faifceau *F*, que le faifceau *C* ne

 peut l'être par le faiſceau B, la perception F ſuccédera immédiatement à la perception B, & l'ordre de la ſuite en ſera troublé.

D'autres impulſions inteſtines peuvent ébranler en même tems d'autres faiſceaux & reproduire ainſi les idées attachées à cet ébranlement. Et ſi ces idées n'ont entr'elles aucun rapport, il s'en formera mille aſſociations bizarres, & qui différeront plus ou moins des repréſentations de la veille. Il en ſera alors du Cerveau comme d'un Claveſſin dont une main ignorante ébranleroit les touches.

667. Il ſemble donc que l'on puiſſe inférer de ces principes généraux ſur la méchanique des ſonges, que moins les impulſions inteſtines ſont fréquentes, nombreuſes, variées, & plus la chaîne des idées qui s'offrent à l'Ame pendant le ſommeil doit ſe rapprocher des repréſentations de la veille: car les fibres ſenſibles tendent à s'ébranler les unes les autres dans l'ordre ſuivant lequel elles ont été le plus ſouvent ébranlées pendant la veille. [637.] Il ſuffit donc que le mouvement ſoit imprimé à un ſeul faiſceau par quelqu'impulſion inteſtine, pour qu'il tende à ſe propager dans une ſuite déterminée de fibres. Les idées qui ſeront ainſi reproduites formeront une Chaîne d'autant plus longue, d'autant plus continue, que l'impulſion aura été plus forte & que les fibres auront été plus ſouvent ébranlées dans le même ordre.

Mais, comme le mouvement s'affoiblit de plus en plus & s'éteint enfin par la *communication*, (162, & ſuiv. 166,) ſi au bout d'un certain tems il ne ſurvient point de nouvelle impulſion inteſtine, le ſonge finira, & ſa durée ſera proportionnelle au nombre des faiſceaux qui auront été ébranlés ſucceſſivement & à la rapidité des mouvemens.

Si une nouvelle impulſion ſurvient qui affecte une autre ſuite de faiſceaux, une nouvelle chaîne d'idées s'offrira à l'Ame,

& ce fera un autre fonge qui fuccédera au premier, &c. &c. Les impreffions du dehors fe mêlant quelquefois à celles du dedans, modifient finguliérement les fonges.

668. On a vu dans les Chapitres VII, XX, XXI, XXII, que la ftructure des fibres fenfibles eft telle, qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long toutes les déterminations qu'elles ont reçues de quelqu'impulfion que ce foit. Si donc les impulfions que différens faifceaux ont reçues pendant le fommeil ont été affez fortes pour faire une impreffion plus ou moins durable fur les élémens de ces faifceaux & fur les élémens des parties par lefquelles ils communiquent enfemble, (651,) le fouvenir du fonge fe confervera pendant un tems plus ou moins long.

Ce fouvenir fera donc d'autant plus vif, que les élémens auront plus retenu des déterminations produites par ces impulfions que je pourrois nommer accidentelles.

Il fera très-confus s'il n'y a qu'un très-petit nombre de fibres qui aient retenu exactement ces déterminations fortuites.

Mais, fi à fon réveil l'Ame déploie fortement fon Attention fur ces fibres, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira pourra fe communiquer à quelques-unes des autres fibres qui auront été ébranlées avec celles-là & qui n'auront pas achevé de perdre les déterminations acquifes pendant le fommeil, (456, 536.) Le fouvenir du fonge deviendra ainfi un peu moins confus; la chaîne des idées commencera à fe débrouiller un peu.

Je ne fais, comme l'on voit, qu'ébaucher cette méchanique des fonges: je crois que mes Lecteurs aimeront que je leur laiffe finir cette ébauche.

Ch. XXIII. 669. Ces principes généraux s'appliquent d'eux-mêmes aux songes de notre Statue. Si nous supposons, par exemple, qu'une impulsion intestine affecte pendant le sommeil de l'Automate le faisceau de fibres appropriées à l'odeur de la rose, la sensation de cette odeur sera aussi-tôt reproduite.

Mais, nous avons supposé ci-devant, que la Statue a donné souvent son Attention à la suite exprimée par les termes rose, œillet, giroflée, jasmin, lys, tubereuse : (623, 625, 653, 654) il s'est donc formé entre les faisceaux appropriés à l'action de ces fleurs une liaison en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler les uns les autres dans l'ordre de la suite. (651, 653.)

Le faisceau affecté par l'impulsion intestine ébranlera donc le faisceau approprié à l'œillet; celui-ci, le faisceau approprié à la giroflée, &c. Toute la suite sera donc ainsi reproduite comme dans la veille, pourvû toutefois qu'il ne survienne point de nouvelle impulsion intestine qui en trouble l'ordre. (666.)

670. Il en sera de même de toutes les suites qui auront souvent affecté le Cerveau de la Statue pendant la veille & qui auront fortement excité son Attention. Toutes seront reproduites si le premier faisceau est assez fortement ébranlé pour que son mouvement puisse se communiquer à tous les autres faisceaux de la suite.

Différentes suites seront de même reproduites successivement & prolongeront la chaîne du songe suivant le nombre & la maniere des impulsions intestines.

Différens faisceaux ébranlés sans ordre donneront naissance à un songe bizarre.

Si quelqu'impulfion agit fortement & pendant un certain tems fur un faifceau qui n'ait pas encore contracté beaucoup de liaifon avec d'autres faifceaux, la Senfibilité de l'Ame fera, pour ainfi dire, toute concentrée dans la fenfation attachée à l'ébranlement de ce faifceau, & ce fera un fonge *fimple* : les autres feront des fonges *compofés*, &c. (*)

671. On conçoit affez que la Statue ne peut diftinguer le fommeil de la veille. Un fonge équivaut pour elle à la réalité, foit que l'organe reçoive du dehors le principe de fes mouvemens, foit qu'il le reçoive du dedans, l'effet eft effentiellement le même par rapport à l'Ame. Toute la différence qu'elle peut démêler entre ce qui fe paffe en elle pendant le fommeil & ce qui s'y paffe pendant la veille, fe réduit au degré d'intenfité des impreffions. Mais il eft bien évident que cela ne fuffit point pour lui faire diftinguer ces deux états. Nous ne parviendrions point nous-mêmes à les diftinguer, fi nous n'avions pas contracté l'habitude de refléchir fur ce qui fe paffe en nous & hors.

(*) † † Il y auroit bien des obfervations pfychologiques à faire fur les fonges, & je fouhaiterois que ceux qui font capables de méditer fur ce qui fe paffe dans leur intérieur, ne négligeaffent pas de s'occuper de leurs fonges. Ce feroit une maniere de rêver qui pourroit donner naiffance à des découvertes pfychologiques propres à répandre plus de jour fur les opérations les plus fecretes de notre Etre. L'état de l'Ame dans le fommeil eft quelque chofe de très-fingulier & dont nous n'avons encore que des notions très-imparfaites. Il doit paroitre intéreffant à un Pfychologue d'approfondir cet état autant qu'il eft capable de le faire, & de recueillir fur les fonges toutes les obfervations qui peuvent en perfectionner la théorie. Ces obfervations feroient très-variées ; car les fonges fe diverfifient fans ceffe. Ils tiennent plus ou moins à l'âge, au genre de vie, aux alimens, aux boiffons, aux degrés du chaud ou du froid, à l'état de fanté ou de maladie, &c. De là une prodigieufe complication dans les faits ; & de là encore la difficulté de perfectionner cette théorie des fonges, dont je n'ai efquiffé que les principes les plus généraux. Je ne parle point ici des *Somnambules* : j'ai effayé dans dans un autre Ecrit de pofer quelques principes qui pourroient aider à expliquer les étranges phénomenes qu'ils préfentent, ou du moins à concevoir à-peu-près comment ils s'operent.

CH. XXIII. de nous : habitude qui s'étend & se fortifie encore par l'exercice de nos cinq Sens. Nous conservons un souvenir distinct des Objets qui nous affectoient avant le sommeil & de l'ordre dans lequel ils nous affectoient. A notre réveil nous comparons ce que ce souvenir nous retrace, avec ce qui s'offre alors à nous, & la conformité que nous y remarquons est le fondement de la persuasion où nous sommes que nous veillons.

672. Il semble que l'Ame ne soit dans les songes que simple spectatrice : au moins sa Liberté ne paroît-elle pas s'y déployer comme dans la *veille*. Et c'est, sans doute, la raison du désordre que nous observons dans les idées qui composent la plupart de nos songes.

PENDANT la veille, la Liberté suit les loix de la Réflexion, (260, 261, 262, 272.) L'Ame y dirige son Attention relativement aux circonstances où elle se trouve, à la nature des sujets qui l'occupent, à l'ordre, à l'analogie des idées. Elle a la conscience de toutes ces choses, & cette conscience est réfléchie.

SI donc par l'effet d'un mouvement fortuit du Cerveau une idée étrangere est alors reproduite, l'Ame reconnoissant aussi-tôt l'hétérogénéité de cette idée, en détournera son Attention pour la porter sur quelqu'une des idées qui sont le sujet de sa méditation : l'augmentation de mouvement qu'elle produira ainsi dans le faisceau approprié à cette idée, (136 & suiv. 85,) réveillera une ou plusieurs idées analogues, (651) & l'Ame continuera de la sorte à suivre le fil ou l'enchaînement naturel des idées.

L'EXPÉRIENCE paroit prouver que l'Attention ne s'exerce point ainsi dans le sommeil. Si une idée hétérogene y est reproduite,

l'Ame

l'Ame la contemple, & elle contemple de même toutes les idées que celle-ci rappelle. CH. XXIII.

673. Mais, pourquoi l'ordre de nos idées est-il en général moins régulier dans le sommeil que dans la veille, ou pour m'exprimer en d'autres termes, pourquoi l'Activité de l'Ame ne se déploie-t-elle pas également dans l'un & l'autre de ces deux états ?

Dans la veille l'exercice de nos Facultés est déterminé par les impressions du dehors, toujours plus vives que celles du dedans. (89, 602, 604, 605.) Notre Activité se déploie donc dans la veille, relativement aux circonstances extérieures où nous nous trouvons alors placés. Un Objet s'offre à nous, on nous parle, une affaire nous survient, les différens faisceaux appropriés à ces divers Objets en sont fortement ébranlés : ils ébranlent fortement les faisceaux avec lesquels ils ont contracté des liaisons. Les idées analogues sont aussi-tôt reproduites. [651.] L'Activité de l'Ame se déploie dans le rapport à l'ordre de ces mouvemens ou de ces reproductions.

Si une impulsion intestine réveille alors quelqu'idée étrangere l'Ame ne se livre point à cette idée, parce que son attention est sans cesse rappellée à la suite de l'affaire ou du discours par la forte impression que la présence des Objets produit sur les faisceaux qui leur sont appropriés, & par ces faisceaux sur tous ceux qui leur sont analogues.

674. Il n'en est pas de même pendant le sommeil : dans cet état l'Ame est toute livrée aux impressions du dedans. Son attention se borne à suivre l'enchaînement des idées qui s'offrent à elle. C'est un Tableau qu'elle contemple, & dont les teintes douces sont presque toutes à l'unisson. Si ce Tableau n'est composé que de figures bizarrement associées, l'Ame n'est point cho-

Ch. XXIII. quée de cette bizarrerie, parce qu'elle n'a pas présentes à son Entendement les idées qui pourroient la lui rendre choquante ; & nous avons vu que le rappel de ces idées ne dépend pas uniquement du bon plaisir de l'Ame ; (433 & suiv. 490 & suiv.) elle est donc alors dans le cas d'un Etre qui n'auroit jamais eu que des idées bizarres ; c'est une espece de folie momentanée dont elle ne peut s'appercevoir ; car des idées réfléchies qui ne sont pas présentes à l'Entendement, sont comme nulles par rapport à lui.

Enfin, les impulsions intestines sont momentanées : elles ne peuvent donc produire sur l'Ame des effets semblables à ceux qu'y produit la présence des Objets ; [673] ces sortes d'impressions different encore de celles des Objets par le degré d'intensité.

675. Je l'ai remarqué ; (601) dans l'ordre naturel il n'y a que les fibres qui ont été ébranlées par les Objets qui puissent l'être par d'autres mobiles. Nous n'avons jamais de sensations nouvelles que par l'intervention d'Objets nouveaux. Dans l'ordre naturel nos songes ne peuvent donc rouler que sur les idées qui nous ont affecté pendant la veille. Mais, certaines idées peuvent être associées en songe d'une maniere si étrange que les Objets qui résultent de leur association nous paroissent nouveaux. Cependant, si à notre réveil nous prenons la peine de décomposer ces Objets imaginaires, nous reconnoîtrons bientôt que chacune des idées partielles qui en composent l'idée totale nous a déja été présente pendant la veille. Il en est des fibres de notre Cerveau comme de tous les signes de nos idées, qui, suivant qu'ils sont combinés, présentent à l'Esprit différentes choses.

Les songes sont donc toujours des représentations plus ou moins régulieres, plus ou moins bizarres des Objets qui nous ont occupés pendant la veille. Et comme la vue & l'ouïe sont les Sens dont nous faisons un plus fréquent usage, il s'ensuit que les fibres appropriées

aux Objets de la vue & à ceux de l'ouïe font de toutes les fibres de notre Cerveau les plus mobiles; car elles font celles qui ont reçu de l'habitude le plus de difpofition au mouvement. (610.) Une conféquence néceffaire de ceci, eft que nos fonges doivent rouler plus fouvent fur les Objets de la Vue & de l'Ouïe que fur ceux des autres Sens. C'eft auffi ce que l'expérience confirme: il nous arrive plus rarement en fonge de croire fentir ou goûter, qu'il ne nous arrive de croire voir ou entendre.

676. Une fenfation quelconque dépendant originairement de l'ébranlement de certaines fibres, il eft indifférent à la reproduction de la fenfation que ces fibres reçoivent leur mouvement du dedans ou qu'elles le reçoivent du dehors. Si donc par l'action de quelque caufe que ce foit, les fibres fenfibles font ébranlées en pleine veille de maniere à repréfenter à l'Ame une fuite ordonnée de chofes ou d'événemens, elle aura une *vifion*. Elle reconnoîtra que cette vifion n'eft point fon ouvrage, parce qu'elle a un fentiment clair de la nature & de l'ordre des idées qui lui étoient préfentes immédiatement avant la vifion & de celles qui lui font encore préfentes pendant la vifion. Elle s'en convaincra de plus en plus par l'impuiffance où elle fe trouvera d'écarter l'apparition en portant fon Attention fur d'autres idées. L'intenfité du mouvement des fibres appropriées à la vifion la fera dominer fur toutes les idées que l'imagination ou la Mémoire rappelleront. L'Ame ne s'appropriera donc pas cette vifion, comme elle s'approprie le rappel de la plupart de fes idées. (445, 446 & fuiv.) Elle fentira donc qu'elle n'a pas le même pouvoir fur la vifion que fur les idées qu'elle croit rappeller. Enfin, parce que l'ordre ou l'enchaînement de fes idées ne l'a point conduit à vouloir la vifion, elle en conclura certainement qu'elle ne dépend point de fa Volonté.

Je pourrois raconter fur ce fujet un cas fort fingulier & qui pafferoit pour fabuleux s'il n'étoit appuyé fur des témoignages

CH. XXIII. dignes de foi. Mais, l'exposition de ce phénomene psychologique demanderoit un Ecrit à part, que je pourrai publier quelque jour avec ses preuves justificatives. Je me bornerai donc à dire, que je connois un Homme respectable, plein de santé, de candeur, de jugement & de mémoire, qui, en pleine veille, & indépendamment de toute impression du dehors, apperçoit de tems en tems devant lui des figures d'Hommes, de Femmes, d'Oiseaux, de Voitures, de Bâtimens, &c. Il voit ces figures se donner différens mouvemens; s'approcher, s'éloigner, fuir; diminuer & augmenter de grandeur; paroître, disparoître, reparoître: il voit les Bâtimens s'élever sous ses yeux, & lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure. Les tapisseries de ses appartemens lui paroissent se changer tout à coup en tapisseries d'un autre goût & plus riches. D'autres fois, il voit les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentent différens paysages. Un autre jour, au lieu de tapisseries & d'ameublemens, ce ne sont que des murs nuds & qui ne lui présentent qu'un assemblage de matériaux bruts. D'autres fois, ce sont des échaffaudages; mais, si j'entrois dans un plus grand détail, je décrirois le phénomene, & je ne veux que l'indiquer. Toutes ces peintures lui paroissent d'une netteté parfaite & l'affecter avec autant de vivacité que si les Objets eux-mêmes étoient présens; mais, ce ne sont que des peintures; car les Hommes & les Femmes ne parlent point, & aucun bruit n'affecte son oreille. Tout cela paroît avoir son siege dans la partie du Cerveau qui répond à l'Organe de la *Vue*. (30.) La personne dont je parle a subi en différens tems & dans un âge très-avancé l'opération de la cataracte aux deux yeux. Le grand succès qui avoit d'abord suivi cette opération, ne se seroit sans doute point démenti, si un goût trop vif pour la lecture avoit permis au Vieillard de ménager l'Organe comme il demandoit à l'être. Actuellement l'Oeil gauche, qui étoit le meilleur, est presque sans fonction: l'Oeil droit lui permet encore de distinguer les Objets qui sont à sa portée. Mais, ce qu'il est très-important de

remarquer; c'eſt que ce vieillard ne prend point, comme les Viſionnaires, ſes viſions pour des réalités: il ſait juger ſainement de toutes ces apparitions & redreſſer toujours ſes premiers jugemens. Ces viſions ne ſont pour lui que ce qu'elles ſont en effet, & ſa Raiſon s'en amuſe. Il ignore d'un moment à l'autre quelle viſion s'offrira à lui: ſon Cerveau eſt un Théatre dont les Machines exécutent des ſcenes qui ſurprennent d'autant plus le Spectateur qu'il ne les a point prévues. (*)

SI c'étoit ici le lieu d'analyſer tous les faits que préſente cet étrange phénomene, je montrerois qu'il s'explique heureuſement par les principes que j'ai tâché d'établir dans le cours de cet Ouvrage, & qu'il les confirme. Il n'eſt pas difficile d'imaginer des cauſes phyſiques qui ébranlent aſſez fortement différens faiſceaux de fibres ſenſibles pour repréſenter à l'Ame l'image de divers Objets avec autant de vivacité que ſi les Objets eux-mêmes agiſſoient ſur ces faiſceaux. Et ſi les fibres qui ſervent à la réflexion ne ſont point alors intéreſſées, ſi elles ſont dans leur état naturel, l'Ame ne confondra point les viſions avec la réalité. Ces fibres ébranlées auſſi-tôt par celles qui feront le ſiege des viſions, retraceront à l'Ame des idées qui la mettront en état de diſcerner le vrai du faux, &c.

(*) †† CE vieillard reſpectable eſt M. CHARLES LULLIN, mon Ayeul maternel, mort en 1761 dans la 92me année de ſon âge, & qui avoit rempli dignement une des premieres Charges de notre République. Il jouiſſoit encore dans ſa grande vieilleſſe d'une heureuſe mémoire. Il liſoit beaucoup, retenoit aſſez & aimoit à s'entretenir de ſes lectures avec des Amis. Il ſe plaiſoit ſur-tout à l'Hiſtoire & à la Politique. J'étois du nombre de ceux qui le fréquentoient le plus & il m'étoit ſouvent arrivé de le voir interrompre le récit de quelqu'événement hiſtorique pour s'occuper d'une viſion qui s'offroit à lui dans ce moment. *Voilà*, me diſoit-il, *ma tapiſſerie qui ſe couvre de tableaux: les cadres en ſont dorés*, &c. un moment après c'étoit une autre décoration ou quelqu'autre viſion qu'il me décrivoit en détail; & après avoir badiné ſur ces jeux de ſon Cerveau; il reprenoit tranquillement le fil de ſon diſcours. Il voulut bien à ma priere dicter à ſon ſecrétaire la ſinguliere hiſtoire de ſes viſions, & je garde ſon Ecrit, ſigné de ſa main, comme un morceau très-curieux de Pſychologie.

CH. XXIII. Au reste; j'ai assez prouvé (136 & suiv.) que l'Attention augmente l'effet des mouvemens que différentes causes physiques impriment aux fibres sensibles. L'Attention ajoute donc un nouveau degré de force à cette sorte d'imagination (212) qui produit les visions.

Si les Visions Prophétiques ont eu une cause matérielle, l'on en trouveroit ici une explication bien simple & qui ne supposeroit aucun miracle : l'on conçoit assez que DIEU à pu préparer de loin dans le Cerveau des Prophétes des causes physiques propres à en ébranler dans un tems déterminé les fibres sensibles suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur Esprit.

677. Notre Statue ne peut actuellement éprouver rien de semblable à ce que je viens de rapporter : elle n'a encore fait usage que de l'Odorat; mais si une cause quelconque faisoit sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose une impression égale ou à peu près à celle qu'y produiroit cette fleur, la Statue auroit, à sa maniere, une *vision*, & cette vision se confondroit pour elle avec la réalité.

678. La Statue peut-elle changer à son gré l'*ordre* de ses sensations ou leur donner dans sa Mémoire un arrangement différent de celui qu'elles y ont reçu de l'action des objets ?

Afin de rendre ceci plus clair, je prends toujours pour exemple la suite *A B C D E F* qui exprime l'ordre constant dans lequel six objets ont souvent affecté le Cerveau de l'Automate. (628.)

Je demande donc si la Statue peut changer ou modifier à son gré l'ordre de ces six sensations; lier, par exemple, la sensation *A* avec la sensation *F* & passer ainsi immédiatement de l'une à l'autre ?

679. La queſtion, ſi l'Ame peut à ſon gré faire une choſe, ſuppoſe qu'elle a un motif de le vouloir; car nous avons vu que la Volonté, comme la Liberté, n'eſt qu'un ſimple pouvoir, dont l'exercice eſt ſubordonné à celui de la ſenſibilité. (494, 512.) Nous avons vu encore qu'un Etre ſentant ne peut être déterminé à agir, qu'en vertu d'une ſenſation agréable ou déſagréable dont il eſt affecté. [131.]

Afin donc que l'Ame de la Statue deſire de paſſer immédiatement de la ſenſation *A* à la ſenſation *F*, il faut que les ſenſations intermédiaires lui ſoient moins agréables.

Mais, le faiſceau *A* n'a jamais contracté avec le faiſceau *F* les liaiſons qu'il a contractées avec le faiſceau *B*: [646. & ſuiv.] l'Ame ne ſauroit donc paſſer immédiatement de *A* en *F*; car au moment que le faiſceau *A* eſt ébranlé, il ébranle le faiſceau *B*, & non le faiſceau *F*, qui ne peut l'être par le faiſceau *E*.

Mais, l'Ame peut ne donner point du tout d'attention aux ſenſations intermédiaires; & comme le mouvement eſt fort rapide, elle peut croire avoir paſſé immédiatement de *A* en *F*.

Si cela ſe répete ſouvent, la liaiſon de *A* avec *B* s'affoiblira inſenſiblement. Il en ſera de même de la liaiſon de *B* avec *C*, de *C* avec *D*, &c.

Le faiſceau *A* commencera donc à contracter une nouvelle liaiſon avec le faiſceau *F*, en vertu de laquelle il tendra à l'ébranler. (641 & ſuiv.)

Telle eſt en général la maniere dont je conçois que l'Ame de la Statue peut modifier l'ordre de ſes ſenſations. Au reſte; le degré d'attention qu'elle donne aux ſenſations *A* & *F* aide encore à les lier entr'elles. (633.)

CH. XXIII.

680. NOTRE Statue peut-elle former des *abstractions ?* Ce que j'ai dit des abstractions dans les Chapitres XIV, XV, XVI leve toute équivoque sur cette question. On voit qu'il ne s'y agit que d'abstractions *sensibles* : (209) la Statue ne peut encore former des abstractions *intellectuelles*. (229.) Son Entendement a besoin de signes pour se déployer, & il n'a point encore de signes.

LA Statue n'ayant jusqu'ici fait usage que de l'Odorat, quand elle est affectée d'une odeur elle est plus à cette odeur qu'elle n'y seroit si son attention étoit partagée par les impressions qu'elle pourroit recevoir en même tems des autres Sens. Il est donc possible qu'elle démêle dans l'odeur qui l'affecte, des choses que nous ne saurions y démêler. Les corpuscules qui émanent de l'objet ne sont pas tous précisément semblables. (111) Il peut y avoir entr'eux des différences que l'Organe saisit & qu'il transmet à l'Ame. Le degré d'attention qu'elle donne à la sensation rend toutes ces petites impressions plus saillantes. (141.) La sensation peut donc lui paroître moins une, moins simple qu'à nous. (202, 203, 204.) Les différentes impressions qu'elle y démêle sont comme autant de parties d'un même tout. Ce sont des idées *partielles* qui peuvent donner naissance à des abstractions. (207.) Nous éprouvons qu'en concentrant notre Attention sur un sujet, nous venons à y découvrir des choses qui nous avoient d'abord échappé ; & ce qui nous avoit paru très-simple, commence à nous paroître composé. La délicatesse des organes donne à l'Ame plus de facilité à saisir les nuances. Sensible aux plus légeres impressions, un organe délicat ne laisse rien perdre. Prompt & exact à transmettre à l'Ame tout ce qu'il reçoit, il lui fait souvent trouver la variété où elle n'auroit apperçu que l'unité si l'instrument de la sensation eût été moins parfait. La pénétration tient à cette perfection des Organes : si elle découvre si promptement tout ce qui appartient à un sujet & ce qu'il renferme de plus caché, c'est que le tact fin des fibres

appropriées

appropriées au fujet en faifit toutes les impreffions ; c'eft que la merveilleufe facilité qu'elles ont à ébranler toutes les fibres qui leur font analogues réveille avec l'idée principale une multitude d'idées concomitantes qui donne lieu à des comparaifons promptes, délicates, fines. L'Efprit apperçoit dans l'Objet mille traits qui échappent à des yeux moins perçans. Si une grande application de l'Efprit compenfe fouvent le défaut de pénétration, c'eft que l'application eft une force qui fe déploie fur les organes & en furmonte l'inertie. (136 & fuiv.) Des impreffions qui n'avoient pas été fenties commencent à l'être par l'augmentation d'intenfité que l'Attention produit dans le mouvement des fibres. (141.)

Mais, quelle que foit la nature de cette Force que nous repréfentons par le terme d'*Attention*, il eft certain que le partage l'affoiblit. Les procédés auxquels nous avons recours quand nous voulons méditer profondément fur un fujet, tendent tous à concentrer l'Attention fur un petit nombre de fibres & à prévenir ou écarter les mouvemens étrangers. Il faut voir là-deffus ce que M. de Fontenelle raconte de Malebranche. Sans doute, que fi ce fubtil Méthaphyficien eût pu s'aliéner davantage de fes Sens extérieurs, fon Sens intérieur eût fait encore de plus rares découvertes.

Si le filence des Sens favorife les opérations de l'Entendement pur, la privation d'un Sens augmente de même l'activité & la délicateffe de quelqu'un des autres Sens. Le Toucher eft en général plus fubtil dans les Aveugles-nés. Il va quelquefois jufqu'à leur faire diftinguer les couleurs. Le fon qui fe réfléchit de deffus les corps folides leur annonce qu'ils font dans le voifinage de tels corps, &c. Nous avons tant de facilité à nous fervir des Yeux; leur exercice eft fi prompt, fi commode, fi étendu, qu'il diminue beaucoup les avantages que nous pourrions retirer du Toucher. L'Activité de notre Ame fe porte prefque toute entiere du côté où elle éprouve le moins de fatigue ou de travail.

 L'Attention s'exerce donc peu fur les fibres du Toucher & beaucoup fur celles de la Vue. Mais l'Attention entretient & augmente la mobilité des fibres : une infinité de fibres du Toucher tombent donc chez nous en paralyfie, faute d'exercice. De ce nombre font celles auxquelles tient le difcernement des couleurs. Il en eft de même de quantité de fibres des autres Sens que nous cultivons moins que la Vue. Enfin, nous ne tirons pas tous le même parti des Yeux; & combien d'Hommes chez qui une grande partie des fibres de la Vue & de celles de l'Entendement qui leur correfpondent (522) font condamnées à une paralyfie éternelle !

On conçoit donc comment l'Odorat peut procurer à notre Statue des connoiffances dont nous ne nous doutons point. On voit comment elle peut démêler dans une odeur qui nous paroît très-fimple, une compofition que nous ne faurions y appercevoir.

Il eft donc poffible que la Statue faffe fur les odeurs de ces abftractions que nous nommons *partielles* : elle en fera de ce genre toutes les fois qu'elle concentrera fon Activité dans quelques fibres d'un même faifceau. (207.) A ces fibres tient une fenfation partielle que l'Attention rend dominante.

681. Les degrés que l'Ame démêle dans la même fenfation peuvent donner lieu à une autre forte d'abftraction ; car fi la Statue porte fon Attention fur un de ces degrés, elle le féparera en quelque forte de la fenfation même. J'ai indiqué comment cela s'opere, lorfque j'ai cherché en quoi confifte le phyfique du fouvenir de ces degrés. (111, Chapitre XX.)

682. La Statue abftraira la *durée*, quand occupée d'une fenfation elle fe rendra attentive à la fucceffion de celles que cette fenfation rappellera. (556, 584, 654.)

683. Enfin, la Statue pourra s'élever à cette espece d'abstraction *universelle*, qui consiste à séparer de différens Individus ce qu'ils ont de commun, (207, 208.) Ainsi, quand plusieurs odeurs lui seront présentes, & qu'elle sera attention à la maniere dont elles l'affectent, elle reconnoîtra qu'elles sont toutes douces, pénétrantes ou stiptiques, &c. Ch. XXIII.

Mais, comment la Statue abstrait-elle, par exemple, la douceur de différentes odeurs? Je pourrois me dispenser de l'expliquer, si je ne m'étois imposé la loi un peu dure d'appliquer mes principes à la solution de toutes les questions que mon Automate pouvoit m'offrir dans l'état où j'ai entrepris de le considérer.

684. Chaque odeur a son caractere propre, qui la distingue de toute autre; & ce caractere dérive originairement de l'espece de fibre appropriée à la sensation. (85.) (*).

Les corpuscules odoriférans ont entr'eux des diversités relatives à celles qui sont entre les différens corps dont ils émanent. Je veux dire, que chaque corps odoriférant a ses corpuscules propres, qui composent autour de lui une atmosphere particuliere.

Les fibres de l'Odorat ont été construites sur des rapports à l'action des corpuscules odoriférans; car elles sont destinées à transmettre à l'Ame cette action.

(*) ††. Je prie qu'on veuille bien se rendre attentif à la suite assez longue des propositions que j'ai renfermées dans ce § 684 & dans les quatre suivans: cette suite analytique contient mes principes les plus fondamentaux sur le psychologique de notre Etre; & comme ils y sont plus concentrés, plus rapprochés & plus enchaînés, on aura, j'espere, plus de facilité à les saisir & à les appliquer. Cette partie de l'Ouvrage est une de celles qui ont exigé de ma part le plus de travail pour être présentées comme elles demandoient à l'être.

ment les proportions des corpuſcules odoriférans & des fibres qui leur correſpondent. On n'obtiendroit par là que différens degrés de la même ſenſation & non différentes ſenſations. Un mouvement quelconque accéléré ou retardé eſt toujours le même mouvement.

Si donc notre Ame n'éprouve des modifications que par les mouvemens imprimés aux fibres ſenſibles, il faut que les mouvemens qui donnent lieu à différentes modifications, different entr'eux par quelque choſe de plus que par l'intenſité ou la viteſſe.

Ce n'eſt donc pas à un certain degré de mouvement, mais c'eſt à un certain mouvement que tient une certaine ſenſation. Le degré du mouvement détermine ſeulement la force de l'impreſſion.

Un certain mouvement dans une Machine dépend de la conſtruction de la Machine; & cette conſtruction dépend elle-même des rapports que les parties ſoutiennent entr'elles par leur configuration & par leur arrangement.

C'est donc par ſa *conſtruction* qu'une fibre ſenſible exécute un certain mouvement plutôt que tout autre.

Cette conſtruction dépend des rapports que les *élémens* de la fibre ſoutiennent entr'eux par leur configuration & par leur arrangement.

Je n'examine point ſi ces élémens ſont des élémens premiers ou ſecondaires: j'entends ici par *élémens* toutes les parties de la fibre qui contribuent eſſentiellement à ſon jeu.

Ce jeu a pour fin de tranſmettre à l'Ame l'impreſſion de certains corpuſcules. La conſtruction de la fibre eſt donc dans un

Ch. XXIII. rapport à la nature & à la maniere d'agir de ces corpuſcules.

Chaque eſpece de fibre ſenſible eſt donc un petit organe, qui a ſes fonctions propres. Les élémens ſont les parties conſtituantes de cet organe. Leur arrangement reſpectif détermine ſa conſtruction. La *ſomme* de ſes fonctions eſt la *ſenſation* qu'il excite.

Les élémens de la petite Machine ſont unis les uns aux autres par cette même Force de cohéſion qui tend à unir tous les élémens. Les fibres où cette Force s'exerce le plus ſont celles qui réſiſtent davantage : celles où elle s'exerce le moins ſont les plus mobiles.

Ainsi les fibres de l'Odorat réſiſtent moins que celles du Toucher ; celles de la Vue, moins que celles de l'Odorat.

Enfin la réſiſtance varie encore entre les fibres du même Sens. (111.)

La configuration & l'arrangement des élémens modifient cette Force : plus les ſurfaces ſont petites, moins il y a de réſiſtance : mais des lamelles peuvent être arrangées de maniere à ne ſe toucher que dans quelques points de leur ſurface.

Le degré de réſiſtance détermine donc le degré de mobilité ; mais, le degré de mobilité ne paroît pas ſuffire pour rendre raiſon de l'eſpece de la ſenſation.

La Mémoire conſerve un ſouvenir plus ou moins clair de chaqu'eſpece de ſenſation ; & la Mémoire tient aux fibres des Sens. (57 & ſuiv. Chap. XXII.)

L'Action des Objets ſur les Sens, imprime donc aux divers

ordres de fibres dont ils sont composés, des déterminations en vertu desquelles ils acquierent l'aptitude de retracer à l'Ame le souvenir des diverses sensations auxquelles ils sont appropriés, (546 & suiv.)

Mais les déterminations d'une fibre sont dans ses parties constituantes : une fibre sensible est donc construite de maniere que ses parties constituantes peuvent être modifiées par l'action de l'objet.

L'Objet agit par impulsions : la fibre reçoit cette impulsion : elle se meut : ses parties constituantes participent donc à ce mouvement.

L'effet de ce mouvement est plus ou moins durable, puisque la Mémoire en est une conséquence.

Les parties constituantes de la fibre ne se retrouvent donc pas après l'impulsion précisément dans le même état où elles étoient avant l'impulsion.

La constuction de la fibre renferme donc deux choses essentielles : le pouvoir de céder à l'impulsion, & la capacité de retenir la détermination que l'impulsion lui a imprimée.

Le pouvoir de céder à l'impulsion suppose dans les parties constituantes de la fibre celui de changer de position respective, de s'éloigner plus ou moins les unes des autres ou de revêtir les unes à l'égard des autres de nouveaux rapports de situation.

La capacité de retenir la détermination imprimée suppose que les parties constituantes de la fibre sont configurées ou ordonnées de maniere qu'elles ne se rétablissent pas immédiate-

 ment après l'impulſion, qu'elles ne reprennent pas ſubitement leur état primitif.

Mais, les modifications qui ſurviennent à la fibre ne lui ſurviennent qu'en conſéquence de l'action de l'objet ou des corpuſcules qui en émanent. (600.)

Chaque eſpece de corpuſcules trouve donc dans l'Organe des fibres qui lui correſpondent, & qui ne correſpondent qu'à elle; je veux dire, des fibres propres à céder à l'action de cette eſpece de corpuſcules, & à retenir pendant un temps plus ou moins long la détermination que cette action leur a imprimée.

La ſenſation totale réſulte du jeu de toutes les fibres qui compoſent le faiſceau auquel la ſenſation a été attachée.

La ſenſation partielle réſulte du jeu de quelques unes des fibres du faiſceau. (680.)

L'espece de la ſenſation dépend donc de l'eſpece des fibres ou de ce qu'il y a de propre dans leur jeu.

Les qualités communes à différentes ſenſations dépendent donc de quelque choſe de commun dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées.

Ainsi, différentes odeurs nous paroiſſent *douces*, parce qu'il eſt dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées quelque choſe de commun qui excite en nous ce ſentiment que nous exprimons par le terme de *doux*.

Or, le jeu des fibres n'eſt que le mouvement de leurs parties conſtituantes : il eſt donc dans le mouvement des parties conſtituantes de différentes fibres quelque choſe de commun.

Je

Je ne puis dire en quoi consiste cette chose; parce que la méchanique des fibres m'est inconnue & que je ne cherche point à la deviner : mais, je conçois qu'un globule d'huile volatile n'agit pas précisément comme une particule de sel volatil.

Je conçois donc qu'une fibre appropriée à l'action d'un globule d'huile volatile ne se meut pas précisément comme une fibre appropriée à l'action d'une particule de sel volatil.

Enfin; je vois que toutes les huiles ont un caractere commun en vertu duquel elles appartiennent toutes à une même classe de fluides.

Je vois encore que chaque espece d'huile a un caractere propre qui la distingue de toute autre espece.

Je conçois donc qu'il est entre toutes les fibres sensibles appropriées à l'action des huiles un caractere commun ou générique & un caractere propre ou spécifique.

Les fluides cedent à la moindre impulsion : leurs parties élémentaires adherent donc très-peu les unes aux autres : elles ne se touchent donc que par de très-petites surfaces : elles sont donc probablement de figure sphérique.

Les corpuscules huileux volatils sont donc probablement de figure sphérique.

Ils ne sont pas élastiques, & ils ne sont point dardés dans l'air; mais ils s'y évaporent.

Ils suivent donc les mouvemens de l'air qui les répand sur les lames nerveuses de l'Odorat.

Ch. XXIII. Parmi les fibres qui compofent ces lames il en eft qui font appropriées à l'action de ces corpufcules & auxquelles ceux-ci impriment un certain mouvement.

Des corpufcules fubtils, polis, arrondis, qui nagent dans l'air & qui en fuivent le cours, femblent devoir ne faire que gliffer légérement fur les fibres. Les parties conftituantes de celles-ci obéiffant à cette forte d'impreffion, gliffent donc légérement les unes fur les autres. Ce fera donc, fi l'on veut, de ce mouvement que dépendra le fentiment que nous exprimons par le terme de *doux*.

Les proportions relatives des corpufcules & des élémens des fibres, leur degré refpectif de mobilité, les diverfes manieres dont les élémens peuvent gliffer les uns fur les autres en vertu de leur configuration & de leur arrangement, toutes ces chofes & bien d'autres que j'ignore, peuvent concourir à déterminer l'*efpece* de la fenfation.

Je le répete; je ne puis rien particularifer ici : je dois me borner à des généralités. Je cherche feulement à faire comprendre que les qualités génériques & fpécifiques des fenfations ont des caufes phyfiques. J'entrevois à peine ces caufes : des Génies plus pénétrans & plus éclairés pourront atteindre à une plus grande précifion. Pour moi, plus je tâche à approfondir ce fujet, & plus je fens mon incapacité.

685. Je viens de raffembler fous un feul point de vue la plupart de mes principes fur les fenfations : je ne puis trop les retracer aux yeux de mes Lecteurs, parce que je ne puis trop leur en faciliter l'intelligence & l'application.

Il réfulte de ce que je viens d'expofer, que tout ce que

l'Ame peut diſtinguer dans ſes ſenſations a un fondement phyſique, & que ce fondement eſt dans les fibres appropriées aux ſenſations.

J'ai indiqué comment il peut ſe trouver dans les fibres des choſes relatives à tout ce que l'Ame démêle dans ſes ſenſations, & qui en ſont l'origine phyſique.

J'ai montré qu'il eſt une correſpondance entre les fibres & les Objets à l'action deſquelles elles ſon appropriées. J'ai indiqué en général en quoi conſiſte cette correſpondance & quels en ſont les effets eſſentiels.

686. Mais, s'il eſt une correſpondance entre les fibres & les Objets, il en eſt une auſſi entre l'Ame & les fibres. Car ſi en vertu des Loix de l'*Union*, l'Ame n'a des ſenſations qu'en conſéquence des mouvemens qui s'operent dans les fibres des Sens, il doit y avoir dans l'Ame quelque choſe qui répond au jeu de ces fibres.

Si donc les fibres des Sens agiſſent ſur l'Ame, l'Ame doit réagir ſur les fibres des Sens: le commerce réciproque des deux Subſtances emporte cela; & quelqu'hypotheſe qu'on embraſſe ſur l'*Union*, il faudra toujours admettre quelque choſe qui réponde à cette action & à cette réaction ou qui les repréſente. Au reſte; je me ſuis déja expliqué ſur la réaction de l'Ame. (126.)

L'Ame a une Volonté & elle l'exerce. J'ai fait voir que la Volonté eſt une Force différente de la Senſibilité. (470.) Il faut à cette Force un ſujet ſur lequel elle ſe déploie: j'ai demandé ſi ce ſujet pouvoit être autre choſe que les fibres des Sens? (509.)

ENFIN, j'ai prouvé par les effets de l'Attention qu'elle eſt une modification de cette Activité que l'Ame déploie ſur les fibres du Cerveau. (136.)

687. MAIS ce n'eſt qu'avec le ſecours de l'Attention que l'Ame parvient à former des *abſtractions*: j'ai fort développé ce point important dans les Chapitres XIV, XV, XVI: on peut ſe borner à conſulter les paragr. 207, 208, 209.

QUAND donc l'Ame forme une abſtraction *ſenſible* ſon Activité ſe déploie ſur les fibres appropriées à la choſe qu'elle abſtrait.

AINSI, chaque eſpece d'abſtraction peut être regardée comme une modification de l'Attention.

L'ATTENTION ſe modifie donc d'autant de manieres que les fibres elles-mêmes peuvent l'être par l'action des objets.

688. COMME l'Attention peut ne ſe déployer que ſur quelques faiſceaux, elle peut auſſi ne ſe déployer que ſur quelques fibres d'un ſeul faiſceau. (680.)

ELLE peut encore ſe modifier relativement au jeu des élémens. Car s'il y a dans l'Ame quelque choſe qui correſpond à tout ce qui ſe paſſe dans les fibres ſenſibles, l'Attention doit ſe modifier dans un rapport déterminé à tel ou tel mouvement des élémens; par exemple, à la maniere dont ils gliſſent les uns ſur les autres. (684 ſub fin.)

CETTE modification de l'Attention donnera lieu à cette ſorte d'abſtraction qui conſiſte à ſéparer la *douceur* de différentes odeurs. (683.)

MAIS, il eſt bien clair que ce ſentiment de la *douceur* ne peut exiſter à part des ſenſations qui l'excitent. (554, 555.) Il tiendra donc toujours à l'une ou à l'autre de ces ſenſations, & quelquefois à toutes, puiſqu'elles peuvent ſe rappeller les unes les autres.

689. CE ſentiment naît de la comparaiſon que l'Ame fait entre différentes ſenſations. Lorſque la Statue n'avoit encore ſenti que la roſe elle ne pouvoit faire aucune attention à la douceur de ſon odeur. La douceur eſt ici une qualité relative qui ſuppoſe une comparaiſon entre deux ou pluſieurs ſenſations.

CE n'eſt qu'en comparant que l'Ame parvient à découvrir ce qu'il y a de propre & de commun dans ſes ſenſations: & comparer c'eſt exercer ſon Attention. (328, 361.)

L'ATTENTION s'applique donc à ce que les ſenſations ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Elle ſe modifie donc dans ce double rapport.

MAIS, ce n'eſt pas ſur les ſenſations mêmes que l'Attention ſe déploie; c'eſt ſur les fibres appropriées aux ſenſations. (137.)

L'ATTENTION ſe déploie donc ſur les fibres ſenſibles dans un rapport à ce qu'elles ont de propre & à ce qu'elles ont de commun.

LE propre des fibres eſt dans leur conſtitution particuliere: mais, cette conſtitution peut renfermer des choſes qui ſe retrouvent dans des fibres d'eſpece différente; l'application de l'Attention à ces choſes conſtitue cette ſorte d'abſtraction *univerſelle* qui a fait le ſujet de la queſtion que je me ſuis propoſée dans le paragr. 683.

CH. XXIII.

Je ne m'étendrai pas davantage fur les abftractions *fenfibles* que la Statue peut former: les principes que je viens d'expofer pourront fuffire à expliquer toutes les opérations de ce genre.



CHAPITRE XXIV.

Du bonheur & du malheur de la Statue.

Nouvelles confidérations fur le Moi ou la Perfonnalité.

Réflexions fur l'Ame des Bêtes & fur le Matérialifme.

De la Perfonnalité des Animaux qui fubiffent des métamorphofes; & à cette occafion de l'Etat futur de l'Homme.

De la Perfonnalité des Animaux qui peuvent fe multiplier de bouture.

690. DANS le point de vue où nous confidérons notre Statue elle nous offre une efpece fort finguliere de Contemplatif. Sa vie fe borne à fentir des odeurs & à exercer fes Facultés fur ces odeurs. Et comme les fibres de l'Odorat font trop délicates pour réagir fenfiblement fur leurs objets & que ces objets font eux-mêmes très-fubtils, l'Ame de notre Automate ne peut avoir aucun fentiment de ce qui eft hors d'elle. Sa vie eft donc, pour ainfi dire, toute intérieure. Elle habite un monde idéal, dans lequel elle eft heureufe ou malheureufe à fa maniere. CH. XXIV.

691. ELLE eft heureufe toutes les fois qu'elle fent des odeurs qu'elle aime mieux fentir que ne pas fentir.

ELLE eft malheureufe quand elle fent des odeurs qu'elle aimeroit mieux ne pas fentir que fentir.

692. MAIS le bonheur & le malheur font toujours relatifs

CH. XXIV. à quelque ſituation antécédente dont on conſerve le ſouvenir. Un Etre qui n'éprouveroit jamais que des ſenſations déſagréables ſeroit toujours mal ſans jamais ſoupçonner qu'il pût être mieux. Son malheur ne ſeroit donc point augmenté par des comparaiſons à des ſituations heureuſes dont il n'auroit pas les idées. (347, 355.)

693. La Statue ne s'eſtimera donc jamais plus heureuſe, que lorſqu'après avoir long-tems éprouvé des ſenſations déſagréables, elle viendra enfin à en éprouver d'agréables: car outre le degré de plaiſir abſolu attaché à toute ſenſation qui flatte, (351.) elle jouira encore du degré de plaiſir relatif attaché à la comparaiſon qu'elle fera entre ſa ſituation actuelle & ſa ſituation antécédente. (352.)

Par la raiſon des contraires, elle ne ſe croira jamais plus malheureuſe, que lorſqu'après avoir long-tems ſenti des odeurs agréables, elle viendra à en ſentir de déſagréables.

694. Si ces odeurs ſont toutes déſagréables au point de tendre également à offenſer l'Organe, la Statue préférera le paſſage d'une odeur à une autre odeur à la permanence dans la même ſenſation : c'eſt que toute impreſſion douloureuſe tend de ſa nature à déſunir les élémens des fibres & que cette tendance croit en raiſon de la durée. (344, 345.) Or, le degré du déplaiſir ou de la douleur dépend du degré de déſunion des élémens. (118, 546, 547, 548.)

Mais, les paſſages ſoulagent les fibres : car chaque odeur ayant ſes fibres propres, (85) chaque eſpece de fibres eſt ainſi moins tourmentée. L'Ame doit donc éprouver quelque ſoulagement en paſſant d'une ſenſation douloureuſe à une autre d'intenſité égale.

695. Plus

695. PLUS nous avons multiplié les fenfations de notre Statue & plus nous avons multiplié fes plaifirs & fes peines.

NOUS avons étendu fon Etre. Son Moi s'étant approprié toutes les fenfations, s'eft, en quelque forte, multiplié avec elles. Elle a goûté l'exiftence par un plus grand nombre d'organes. Plus fes manieres d'être ont varié, plus elle a fenti qu'elle étoit. Par rapport à lui-même un Etre fentant n'exifte qu'autant qu'il fent : il exifte donc d'autant plus qu'il fent davantage. Il aime donc fon exiftence dans le rapport au nombre & à la qualité des fenfations qui en compofent la fomme. Une fenfation reproduite ou rappellée n'eft jamais que la même fenfation : elle n'étend donc pas l'exiftence; elle n'eft que la même exiftence reproduite. Mais, un Etre fentant qui eft en même tems actif, agit en conféquence de ce qu'il fent. Son Activité fe diverfifie donc comme fes fenfations. Et fi un certain exercice de fon Activité lui donne du plaifir, il aimera d'autant plus fon exiftence, qu'il exercera plus fouvent fon Activité de cette maniere.

CET Etre aimera donc à fentir & à agir ; mais à fentir & à agir agréablement. L'exiftence ne fera pour lui un bien qu'autant qu'il la préféreroit au néant s'il pouvoit choifir.

696. L'EXISTENCE n'eft donc point en foi un bien : elle n'eft que la confcience de ce que l'on fent ou de ce que l'on fait. L'exiftence n'eft donc un bien que par fes déterminations, & ces déterminations font les fenfations & les actions.

697. AINSI, plus le nombre des déterminations préférables au néant l'emportera fur celui des déterminations auxquelles le néant eft préférable, & plus l'exiftence fera un bien. Je nomme ici *néant* la privation du fentiment.

L'EXISTENCE feroit pour l'Etre dont je parle le fouverain bien ; fi dans chacune de fes déterminations particulieres elle étoit préférable au néant & fi toutes les déterminations prifes enfemble épuifoient la capacité de fentir & d'agir de cet Etre.

698. CETTE capacité tient à la nature du principe fentant & actif, & au nombre, au tempérament & à la diverfité des Organes par lefquels il fent & agit.

699. LE nombre & la diverfité des Organes multiplient les déterminations : (201, 386) leur tempérament les rend plus ou moins propres à foutenir fans s'altérer l'impreffion continuée des Objets ou de l'Ame. (120, 121, 533.)

700. L'ACTION des Objets fur les organes met en exercice la capacité de fentir & d'agir. (494.) Plus cette action eft diverfifiée & plus les modifications de la Senfibilité & de l'Activité fe multiplient.

701. PLUS ces modifications fe multiplient & plus l'Etre qui les éprouve fent qu'il exifte. Il goûte l'exiftence par un plus grand nombre d'organes, comme je le difois il n'y a qu'un moment ; (695) il la fent fous plus de rapports. Son Moi fe reproduit, en quelque forte, fous un plus grand nombre de formes ; & parce qu'il fent toutes ces formes, parce qu'il a la confcience de tout ce qui fe paffe en lui, plus il fe paffe de chofes en lui & de chofes agréables, plus il fe fent lui-même agréablement. Il eft tout ce qu'il fent ; une odeur, une fuite d'odeurs, une harmonie. Il a donc un fentiment plus vif de fon Etre dans la variété que dans l'uniformité : mille fibres femblables ne produifent que le même fentiment : mille fibres différentes produifent mille fentimens divers, qui font mille manieres d'être différentes que l'Ame diftingue. Elle fe fent donc

elle même de mille manieres différentes ; & tout cela va se résoudre dans une sorte d'*unité*, l'existence.

Ceci, plus approfondi, nous conduiroit peut-être à quelque principe sur l'origine du plaisir attaché à l'*unité variée.* Je m'en suis beaucoup occupé dans le Chapitre XVII ; mais je suis bien éloigné de m'être satisfait. Je voulois remonter aux principes premiers, & je crains de n'avoir atteint qu'aux principes secondaires. C'est à ceux qui sont plus capables que moi de creuser ce sujet, à juger si j'en ai poussé l'analyse assez loin.

702. La Statue goûte donc un très-grand plaisir dans la succession de cette multitude presqu'infinie d'odeurs de toute espece qui affectent son odorat. Ce plaisir s'est encore accrû par le sentiment même de cet accroissement. (355, 356.) La Statue a senti la chaîne de son existence se prolonger. Elle en a parcouru les chaînons ; elle les a comparés entr'eux. Elle a été successivement tous ces chaînons & toutes les combinaisons de ces chaînons qui ont pu lui être présentes à la fois.

Sa Personnalité est devenue plus composée ; parce que le Moi s'est approprié par la Réminiscence un plus grand nombre de sensations. (113, 114.) Son *Essence personnelle* a reçu successivement de nouvelles déterminations. (295.) Je sens que cette proposition exige que je la développe un peu plus.

703. Il y a deux manieres d'envisager la *Personnalité* d'un Etre sentant : on peut la considérer relativement au sentiment qu'il en a lui-même, & relativement au jugement qu'en porteroit une Intelligence qui connoîtroit tout ce qui se passe dans cet Etre & dans tous ceux qui lui ressemblent. Il est important de bien distinguer ces deux relations.

Ch. XXIV.

704. Toute idée qui n'eſt point préſente à l'Ame eſt nulle pour l'Ame, en eût-elle été affectée cent fois.

Mais, toute idée qui a été ſouvent préſente à l'Ame ne l'affecte pas comme une idée qui ne lui auroit jamais été préſente.

L'Idée qui a ſouvent affecté l'Ame excite en elle par ſa préſence le ſentiment de la Réminiſcence. L'idée qui ne lui a jamais été préſente excite en elle par ſa préſence le ſentiment de la nouveauté.

705. La Réminiſcence apprend donc à l'Ame qu'elle a déja été comme elle eſt; mais l'Ame a la conſcience de toutes ſes manieres d'être : elle reconnoit donc que c'eſt elle-même qui a déja été comme elle eſt. Et voilà le ſentiment qu'a l'Etre ſentant de ſa propre Perſonnalité, de ſon Moi.

706. Le Moi s'identifie donc avec toutes les idées que l'Ame acquiert ſucceſſivement. Soit donc que la chaîne des idées ſe prolonge, ſoit qu'elle ſe reſſerre, le ſentiment du Moi demeure toujours le même dans l'Etre ſentant. Je ne dis pas qu'il y ſoit toujours accompagné du même degré de plaiſir; je dis ſeulement qu'il eſt le même dans l'un & l'autre cas. Car comme l'Ame peut acquérir des idées, elle peut en perdre; & le Moi ſe conſerve dans celles que la Mémoire a retenues. La perte totale de la Mémoire emporteroit donc la deſtruction de la *Perſonnalité.*

707. Ce qui différencie deux Ames de même eſpece c'eſt la nature, le nombre & la combinaiſon de leurs idées.

Ainsi, l'Intelligence qui connoîtroit à fond ce qui ſe paſſeroit dans ces deux Ames, jugeroit par ces différens caracteres de leur Perſonnalité.

Les idées ſuppoſées les mêmes & ſemblablement combinées dans l'une & dans l'autre, s'il y en avoit ſeulement une de plus dans l'une que dans l'autre; cela ſuffiroit pour les différencier aux yeux de cette Intelligence. Elles ſeroient pour elle deux *Perſonnes* très-diſtinctes qu'elle ne confondroit jamais. Cette idée ſeroit donc ici la détermination *caractériſtique* de la Perſonnalité.

708. Mais, ces deux Ames ont chacune leur Cerveau: je ſuppoſe ces Cerveaux parfaitement ſemblables. Faiſons paſſer une des Ames dans le Cerveau de l'autre & réciproquement. Je dis que le ſentiment du Moi ou de la Perſonnalité ne changeroit point ni dans l'une ni dans l'autre. (706.) Il n'en ſera pas de même à l'égard de l'Intelligence que nous avons ſuppoſée: la Perſonnalité changera pour elle: car la Perſonnalité d'un Etre *mixte* ne tient pas moins au Corps qu'à l'Ame; (21, 22.) elle tient même plus au Corps qu'à l'Ame; puiſque la Mémoire a ſon ſiege dans le Corps. (57. & ſuiv. 636.) Or, il ſe trouve dans un des Cerveaux une choſe qui ne ſe trouve pas dans l'autre; je veux parler d'un faiſceau de fibres qui a été ébranlé dans l'un & qui ne l'a pas été dans l'autre. Mais nous avons vu, Chap. VII, XX, XXI, XXII, XXIII, que les fibres ſenſibles reçoivent de nouvelles déterminations de l'action des Objets: par conſéquent, l'état d'un faiſceau qui a été ébranlé n'eſt pas préciſément le même que celui d'un faiſceau de même eſpece qui ne l'a point encore été. Cette différence qui nous paroîtroit bien légere, feroit très-caractériſtique pour l'Intelligence que nous ſuppoſons; & elle ſuffiroit pour changer à ſes yeux la Perſonnalité de ces deux Etres.

709. L'acquisition ou la perte ſucceſſive de différentes idées dans le même Etre ne le dénatureront pas aux yeux de cette Intelligence: elles ne feront que rendre ſa Perſonnalité plus ou moins compoſée: car comme elle a une connoiſſance parfaite

 de tous les changemens qui arrivent à cet Etre, elle juge de son *Identité personnelle* par l'ensemble de ces changemens.

710. C'est ainsi que nous jugeons nous-mêmes de l'Identité personnelle de nos semblables. Nous conservons un souvenir plus ou moins distinct des divers traits, soit physiques, soit moraux par lesquels ils se sont montrés à nous successivement. Nous n'appercevons pas, comme l'Intelligence que je suppose, tous les changemens qu'ils subissent; parce qu'il en est qui s'opérent d'une maniere insensible: mais, nous appercevons des *résultats;* nous comparons ces résultats, & nous jugeons par cette comparaison de l'Identité, &c.

711. Il suit de ce que je viens d'exposer, qu'un Etre sentant peut perdre le sentiment de la Personnalité sans cesser d'être la même *Personne* pour l'Intelligence qui le considere.

Il perdra le sentiment de la Personnalité s'il perd totalement la Mémoire. Il ne pourra plus comparer la situation actuelle avec ses situations antécédentes. Toutes ses sensations seront isolées, dès qu'elles ne seront plus liées les unes aux autres par la Mémoire ou la Réminiscence. Il en sera de même des degrés de chaque sensation. Le Moi sera, pour ainsi dire, renouvellé ou créé de nouveau à chaque sensation.

Mais, l'Intelligence qui connoit à fond cet Etre & qui le contemple, lui rapporte & ne rapporte qu'à lui toutes les modifications qu'elle y découvre. Elles composent pour cette Intelligence une suite dont toutes les parties se lient dans son Entendement & concourent à former cette sorte d'*Unité* qu'on nomme le *Sujet* ou la *Personne.*

712. Quoique le Corps humain subisse de grands changemens en vieillissant, comme ils ne s'operent que par degrés

infenfibles, qu'ils laiffent fubfifter les formes effentielles & les rapports des traits, ils n'influent pas fur le jugement que nous portons de la Perfonnalité phyfique. (710.)

A l'égard de la Perfonnalité morale, qui ne fubit pas de moindres changemens, comme elle eft liée à la Perfonnalité phyfique, nous jugeons de l'identité de celle-là par l'identité de celle-ci. (ib.)

Ainsi, foit que la Perfonne morale acquierre ou qu'elle perde, elle demeure toujours pour nous la même Perfonne. Son Moi eft pour nous un Compofé de tous les traits par lefquels nous nous fouvenons qu'elle s'eft montrée à nos yeux.

713. Il en eft encore de même du jugement que nous formons de la *Perfonnalité* des Animaux fujets à des changemens analogues à ceux que l'Homme fubit.

714. Mais il eft une Claffe très-nombreufe d'Animaux qui n'arrivent à la vieilleffe qu'après avoir paffé par des métamorphofes qui leur donnent fucceffivement des formes fi différentes les unes des autres, que le même Individu, vu fous ces diverfes formes, paroît autant d'Individus, je ne dis pas d'Efpeces différentes, mais de Genres ou de Claffes très-éloignés. Sous la forme natale l'Individu eft un Ver rampant; fous la feconde, une efpece de *Môle* fans parties diftinctes, & prefque fans mouvement; fous la derniere il fend l'air d'un vol léger. Non feulement il prend de nouvelles formes; il acquiert encore de nouveaux Organes qui n'ont aucun rapport avec ceux dont il étoit pourvu dans fon premier état. Ce changement ne fe borne pas même aux Organes extérieurs; il s'étend encore aux parties intérieures, à tout le fyftême de la nutrition, de la circulation, de la refpiration. Enfin, fous fa premiere forme l'Individu n'avoit point de fexe; il en a un fous la derniere.

CH. XXIV. Ses inclinations, ses goûts, ses procédés ne different pas moins dans ses divers âges que ses formes. Dans son premier état il broute la verdure; il tire de son sein un fil brillant qu'il emploie à des ouvrages que le Naturaliste admire. Dans son état moyen il ne prend & ne peut prendre aucune nourriture; il ne donne presque aucun signe de vie. Enfin, sous sa derniere forme il ne broute & ne file plus; il pompe les sucs les plus délicats des fleurs; & s'il lui reste encore quelqu'industrie, c'est pour disposer ses œufs d'une maniere convenable aux Petits qui en doivent éclorre.

715. Si nous n'eussions pas suivi l'Animal dans toutes ses métamorphoses; si, comme SVAMMERDAM, nous n'eussions pas découvert le Papillon sous le masque de Chenille, nous nous serions assurément mépris sur l'*Identité* personnelle de l'Individu.

Mais quel sentiment a-t-il lui-même de sa propre Personnalité?

Cette question suppose que les Bêtes ont une Ame; & j'avoue que cette supposition n'est pas démontrée; elle repose uniquement sur ce principe, que des Organes semblables répondent aux mêmes fins, & que des effets semblables procedent des mêmes causes.

Je ne nie point que l'on ne puisse expliquer méchaniquement les opérations des Brutes: on peut consulter là-dessus les paragraphes 504, 505, 506. Je pense pourtant que l'on conviendra sans peine, que l'existence de l'Ame des Brutes est au moins probable.

En admettant donc l'existence de cette Ame au moins comme probable, je demande quel est le sentiment qu'a de sa propre Personnalité l'Individu que nous considérons?

716. LA

716. La Chenille, douée d'une Ame, fent ce qui fe paffe en elle, comme nous fentons ce qui fe paffe en nous, (200.) Son Ame, comme la nôtre, immatérielle, eft, comme la nôtre, capable de fentiment, de volonté, d'action : car je ne vois pas qu'il foit plus conforme à la faine Philofophie d'admettre la matérialité de l'Ame des Bêtes qu'il l'eft d'admettre la prétendue matérialité de la nôtre. (509.) Si les Bêtes ont une Ame, cette Ame juge ou compare. (309.) Le jugement eft la perception du rapport ou de l'oppofition qui eft entre deux ou plufieurs fenfations. (284 & fuiv.) Ces fenfations font donc préfentes à l'Ame : elle a encore préfent le fentiment de leur rapport ou de leur oppofition. Si le Moi qui apperçoit tout cela eft étendu, la partie de ce Moi qui eft affectée par l'une des fenfations ne peut être la même que celle qui eft affectée par l'autre: autrement comment le Moi diftingueroit-il les deux fenfations ? comment ne fe confondroient-elles point ? J'en dis autant du fentiment du rapport ou de l'oppofition qui devroit auffi affecter une autre partie du Moi. Comment donc pourroit-il s'approprier toutes ces chofes par un fentiment un & fimple, être le même Moi, la même Unité dans chaque fenfation & dans toutes à la fois, dans le même inftant indivifible ? (2.) Ch. XXIV.

Ceux qui, par un zele peu éclairé pour la Religion, ont combattu l'immatérialité de l'Ame des Bêtes, n'ont pas fongé qu'ils donnoient ainfi atteinte au dogme de l'immatérialité de la nôtre. Ils leur ont refufé toute Liberté, comme fi la Liberté fuppofoit néceffairement la *moralité.* (272.) Ils ont foutenu l'anéantiffement de l'Ame des Bêtes, comme fi le dogme de l'immortalité de notre Ame étoit lié à l'anéantiffement de celle des Bêtes. Il feroit bien à defirer qu'on n'eût jamais mêlé la Religion à ce qui n'étoit point elle. On ne fçait ce qui lui a fait plus de mal ou des doutes du Scepticifme ou des affertions de la Théologie.

CH. XXIV.

Ceux qui, par des motifs bien différens, ont accordé aux Bêtes un *Sens intérieur*, analogue aux Sens extérieurs, n'ont choqué que la Philosophie. Ils ont laissé penser que notre Ame pouvoit bien n'être aussi qu'un Sens intérieur. Le Sens intérieur est composé; l'Ame est simple. (2.) Mais, l'immortalité de notre Ame ne repose pas uniquement sur sa simplicité. Dieu pourroit accorder l'immortalité à une portion de Matiere, même très-composée, très-organisée. Mais, la simplicité de l'Ame la met hors de l'atteinte des Agens qui operent la destruction du Corps : il n'est donc pas impossible en soi qu'elle survive au Corps : il ne l'est point qu'elle soit anéantie par Celui qui l'avoit unie au Corps. Il faut donc prouver qu'il ne veut pas l'anéantir; & ces preuves, la Religion les fournit. Un Matérialiste seroit donc bien peu avancé dans ses projets contre la Religion, quand il seroit parvenu à démontrer la matérialité de l'Ame : il faudroit encore qu'il démontrât la fausseté des faits qui établissent la vérité de la Religion; je ne dis pas seulement de la Religion *révélée*, je dis encore de la Religion *naturelle*; car l'Univers est un fait qui suppose une Cause, & nous déduisons du fait l'existence & les Attributs de la Cause. (263, 305.) Or, parmi ces attributs il en est qui supposent la conservation de l'Ame, quelle que soit sa nature ou matérielle ou spirituelle.

Des Hommes qui aiment la Religion, parce qu'ils la connoissent, & qui la connoissent parce qu'ils l'ont approfondie, devroient se rassurer sur les efforts du Matérialisme : leurs allarmes lui font un honneur qu'il ne mérite pas. Nous sommes assez heureux pour que nos espérances ne reposent pas sur la base infiniment étroite d'un point de Métaphysique. C'est mettre la pyramide sur sa pointe, que de faire dépendre la Religion de la question abstraite si l'Ame est Matiere ou Esprit?

717. Si la Chenille sent ce qui se passe en elle, elle se

fouvient auffi de ce qui s'eft paffé en elle. Si elle ne s'en fouvenoit point, comment la fenfation d'un befoin réveilleroit-elle dans l'Animal l'idée de fatisfaire à ce befoin & celle de l'objet qui peut le fatisfaire ? (355.) L'action prouve le defir, & le defir prouve le rappel de l'idée qui l'excite. (170. & fuiv.)

718. La Chenille éprouve différentes fenfations, & fa Mémoire lui rappelle celles qu'elle a éprouvées. Elle compare fes fenfations. Elle fent qu'elle eft ou qu'elle n'eft pas comme elle a été. Elle defire ou craint d'être comme elle a été. Elle agit felon qu'elle defire ou qu'elle craint. Elle defire, craint, aime ou hait en conféquence des fenfations qui lui font préfentes par les Sens ou par la Mémoire. Son Moi s'identifiant avec toutes les modifications de la Senfibilité & de l'Activité, lie par la Réminifcence le préfent au paffé; & cette *liaifon* conftitue le fentiment qu'a l'Individu de fa Perfonnalité. J'ai dit ailleurs (114) ma penfée fur la Réminifcence des Animaux.

719. L'Intelligence qui liroit dans cet Individu, jugeroit de fa Perfonnalité par les changemens qu'il éprouveroit & qu'il auroit éprouvés. Elle embrafferoit à la fois & ceux qui furviendroient & qui feroient furvenus à toute l'habitude du Corps par la nutrition, par l'accroiffement; &c. & ceux qui furviendroient & qui feroient furvenus au Cerveau par l'action des Objets, par celle de l'Ame; &c. (707, 708, 709.) Ces derniers feroient les feuls caractériftiques.

720. A la vie active de Chenille fuccede le repos prefqu'abfolu de la Chryfalide. (714.) Nouvelle forme, nouveau fyftême, nouveaux Organes; mais, ces Organes demandent un tems pour fe fortifier, fe perfectionner; & ce tems devoit être un tems de repos.

C'est par un développement plus ou moins lent que la Na-

CH. XXIV. ture amene tous les Etres à la perfection. Le Papillon existoit avec toutes ses parties essentielles sous le masque trompeur de Chenille. Les Organes de celle-ci ont pour derniere fin les Organes de celui-là. La Chenille est une espece d'œuf très-singuliere ; un œuf animé ; un œuf rampant, mangeant & filant, destiné à fomenter, à nourrir, à faire croître & à conserver le petit Volatile caché dans son sein.

Si l'on coupe les premieres jambes de la Chenille, le Papillon naîtra sans jambes. Les jambes du Papillon étoient donc renfermées dans les premieres jambes de la Chenille. Le Cerveau du Papillon étoit de même logé dans les enveloppes écailleuses de la tête de la Chenille. En rejettant l'enveloppe de Chenille, le Papillon n'a pas changé de Cerveau ; encore moins d'Ame : (*) mais, il acquiert sous la nouvelle forme des Facultés qu'il n'avoit pas sous la premiere. (714.) Les Organes qui sont les instrumens de ces Facultés, commenceront à les mettre en exercice dès qu'ils auront acquis sous le fourreau de Chrysalide le degré de consistance qui leur est nécessaire.

721. La Chrysalide est donc le Papillon emmailloté ; mais qui a pris tout son accroissement. Les especes de langes qui l'enveloppent retiennent toutes ses parties dans la situation où elles doivent être pour acquérir la perfection propre à l'Espece. Elles l'acquierent par l'incorporation plus ou moins lente & graduelle des sucs que l'intérieur fournit, & par l'évaporation du superflu.

(*) † †. Cette correspondance originelle des parties du Papillon avec celles de la Chenille est prouvée encore par d'autres observations tout aussi directes ; & il en résulte bien clairement que le Papillon & la Chenille ne composent qu'une même Unité. Consultez là-dessus la Note du Chapitre XIV, Part. IX de la *Contemplation de la Nature*. Oeuvres : Tom. IV, Part. II. Ceux de mes Lecteurs qui ne sont pas assez instruits des métamorphoses des Insectes pourront recourir à la Partie IX de la *Contemplation*, où elles sont plus développées que je ne pouvois les développer ici.

DANS cet état l'Activité de l'Ame ne se déploie pas au dehors. Cet état peut être comparé à celui du sommeil. Je ne déciderai donc pas que l'Activité de l'Ame ne se déploie pas au dedans. Elle peut avoir des songes par le rappel de quelques unes des sensations qu'elle a éprouvées sous la forme de Chenille : car si le Papillon n'a pas changé de Cerveau, pourquoi les fibres de ce Cerveau qui ont été ébranlées par les Sens de Chenille ne conserveroient-elles pas une disposition à l'être encore par des impulsions intestines ? (183 & suiv. 663 & suiv.) Pourquoi ne se feroit-il point dans la Chrysalide de ces impulsions intestines, puisqu'il s'y fait une circulation ?

722. ENFIN, le moment arrive où le Papillon, dégagé de l'enveloppe de Chrysalide, commence une nouvelle vie.

Sous la forme de Chenille l'Insecte n'avoit que douze yeux : sous celle de Papillon il en a des milliers.

Sous la forme de Chenille l'Insecte avoit des dents & broutoit un aliment grossier ; sous celle de Papillon il a une trompe fine, & pompe le miel des fleurs.

Sous la forme de Chenille l'Insecte n'avoit point de sexe ; sous celle de Papillon il a un sexe, & goûte les plaisirs de l'amour.

723. L'INSECTE acquiert donc sous sa derniere forme de nouvelles sensations & des sensations plus agréables & plus vives que celles qui l'affectoient sous la premiere.

IL acquiert bien d'autres Organes, & par conséquent bien d'autres sensations. Il ne faisoit que ramper sous la premiere forme ; il marche & vole sous la derniere. Il est donc de nou-

CH. XXIV. velles senſations attachées à cette nouvelle maniere de ſe tranſporter d'un lieu dans un autre.

724. MAIS, ſi d'un côté l'Inſecte acquiert de nouveaux Organes; de l'autre, il perd ceux qui caractériſoient ſa premiere forme. L'action des Objets ceſſe donc de lui faire éprouver les ſenſations attachées à l'exercice de ces anciens Organes.. Ses rapports aux Objets ont changé avec ſa forme. (201.) Mais, parce que l'Ame n'a pas changé de *ſiege*, (28, 29, 30, 720,) elle peut avoir le *ſouvenir* de quelques-unes des ſenſations de ſon premier état. Ce ſouvenir ſera d'autant plus vif, que l'Inſecte aura plus ſongé ſous la forme de Chryſalide (721,) & que ſes ſonges auront plus ſouvent roulé ſur telles ou telles ſenſations. Voyez le paragraphe 668. Or, quand l'Inſecte ne conſerveroit le ſouvenir que d'une ſeule de ces ſenſations elle ſuffiroit pour lier le Moi de Papillon au Moi de Chenille (706.)

C'EST peut-être à l'aide de ce ſouvenir & des nouvelles ſenſations qui lui ſont analogues que l'Inſecte eſt conduit à dépoſer ſes œufs ſur des Plantes ou en des lieux convenables aux Petits qui en doivent éclorre. (714.)

725. IL peut y avoir une autre fin de la conſervation de ce ſouvenir; c'eſt l'accroiſſement du bonheur qui réſulte pour l'Individu du ſentiment même de cet accroiſſement; & ce ſentiment ſuppoſe néceſſairement une comparaiſon entre ſon dernier état & le premier. (355, 356.) Si l'AUTEUR de la Nature a voulu le plus grand bonheur de tous les Etres, IL a ſans doute voulu auſſi celui du Papillon.

726. L'HOMME eſt-il réellement ce qu'il nous paroît être? L'Intelligence que nous ſuppoſions, (703,) en jugeroit-elle comme nous? Ne ſeroit-il point à ſes yeux ce qu'eſt la Che-

nille à ceux d'un Naturalifte inftruit? La mort ne feroit-elle point pour lui une préparation à une forte de métamorphofe qui le feroit jouir d'une nouvelle Vie ?

L'Amour de notre Etre nous porte à le fouhaiter; la raifon nous le rend probable; la Révélation nous le perfuade.

727. Elle ne fe borne pas à établir l'Immortalité de notre Ame; elle nous enfeigne encore que cette Ame doit être unie un jour à un Corps *incorruptible & glorieux.*

Si j'ai bien raifonné fur l'Economie de notre Etre dans le cours de cet Ouvrage, j'ai prouvé qu'il n'eft aucune de nos Facultés *fpirituelles* dont l'exercice ne tienne à celui de nos Organes. Loin donc que mes principes foient oppofés à la Révélation, ils font merveilleufement d'accord avec elle: car fi notre Ame pouvoit exercer fes Facultés fans le fecours d'un Corps; fi la nature de notre Etre comportoit que nous puffions fans ce fecours jouir du bonheur, concevroit-on pourquoi l'Auteur de la Révélation qui eft celui de notre Etre, auroit enfeigné aux Hommes le Dogme de la *Réfurrection?* Les Philofophes qui, par je ne fais quelle idée de perfection, veulent tout ramener à l'Ame, oublient que nous n'avons des idées que par l'intervention des Sens; & que nous n'avons des notions abftraites que par l'intervention de fignes, qui tombent encore fous les Sens. (17 & fuiv. 22, 95, 223, 225, 226, 264.) Je prie ceux de mes Lecteurs qui pourroient être dans l'opinion dont je parle, de relire avec attention les paragraphes que je viens de citer. Je prie encore les Déiftes qui aiment la vérité, de réfléchir fur ces principes & de me dire fi le Dogme de la réfurrection choque le moins du monde la bonne Philofophie? J'attends un examen impartial de la droiture de leur Cœur & de la fagacité de leur Efprit.

CH. XXIV.

728. Si la mort n'eſt pas le terme de la durée de notre Etre ; ſi notre Ame doit être unie un jour à un autre Corps pour n'en être jamais ſéparée ; il y a quelque probabilité que ce Corps exiſte déja en petit dans celui qu'elle habite actuellement.

729. Nous *ſerons jugés ſur le bien ou le mal que nous aurons fait étant dans notre Corps* ; telle eſt la déclaration expreſſe de la RÉVÉLATION. Pour que nous puiſſions connoître la ſageſſe de ce jugement, il faut que nous puiſſions nous l'appliquer, il faut que nous ayions le ſouvenir du *bien* ou du *mal* que nous aurons fait *étant dans notre Corps.*

730. Nous ne pouvons avoir ce ſouvenir que de l'une ou de l'autre de ces trois manieres.

Ou par une action immédiate de DIEU ſur notre Ame ; je veux dire, par une *Révélation intérieure.*

Ou par la *création* d'un nouveau Corps, dont le *Cerveau* contiendroit des fibres propres à retracer à notre Ame ce *ſouvenir.*

Ou par une telle préordination, que notre Cerveau actuel en contînt un autre ſur lequel il fît des impreſſions durables, & qui fût deſtiné à ſe développer dans une autre Vie.

731. Au reſte, ce ſouvenir contribueroit à faire mieux goûter toute la plénitude du bonheur futur: car nous ne le ſentirons jamais plus, que lorſque nous en jugerons par comparaiſon à notre état paſſé. (335, 336.)

SANS ce ſouvenir, ce ne ſeroit pas l'*Homme* qui reſſuſciteroit

roit; mais ce feroit un Etre nouveau qui en prendroit la place. (114, 711.)

732. CELA pofé; je vais partir d'un principe que le Théologien judicieux m'accordera fans peine & que l'honnête Déifte m'accorde déja: c'eft que DIEU ne multiplie pas les miracles fans néceffité.

733. S'IL nous eft donc permis de raifonner fur les foibles idées que nous nous formons de la SAGESSE DIVINE; nous penferons qu'ELLE multiplieroit les miracles fans néceffité, fi elle ufoit d'une Révélation intérieure ou fi elle créoit un nouveau Corps pour nous conferver notre Perfonnalité; (730,) tandis qu'elle auroit pu opérer cette confervation par une *préordination phyfique.*

734. DEQUOI eft-il queftion ici? de conferver à l'Individu fa Perfonnalité.

EN quoi confifte principalement cette Perfonnalité? dans le fouvenir de ce qui s'eft paffé en lui dans fon premier état, dans fon état d'*Homme terreftre.* (114, 704, 705, 706.)

EN quoi confifte le *phyfique* de ce fouvenir? dans de certaines déterminations des fibres du Cerveau. (57 & fuiv. 579, 613, 614, 636.

735. IL femble donc que fi je pouvois montrer comment ces déterminations influent dès à préfent fur le Cerveau qui fe développera un jour, (728, 730,) je ferois rentrer la *réfurrection* dans l'ordre des événemens purement *naturels.*

SI cette propofition étonnoit quelques uns de mes Lecteurs, je les fupplierois de ne point me juger fur fon feul énoncé;

CH. XXIV. mais de vouloir bien rapprocher mes principes & m'accorder encore quelques momens d'attention.

736. DANS le Chapitre V, j'ai fait diverſes réflexions ſur le *phyſique* de notre Etre, & en particulier ſur le *Siege* de l'Ame. J'ai indiqué les raiſons qui ont porté un grand Anatomiſte à le placer dans le *Corps calleux*. (28, 29.) (*)

MAIS, le Corps calleux qui tombe ſous nos Sens n'eſt pas, ſans doute, l'Organe *immédiat* des opérations de notre Ame. Cet Organe eſt probablement dans les dernieres ramifications des nerfs, dans ces ramifications qui échappent aux meilleurs Microſcopes. Nous ſommes ſi peu éclairés ſur la ſtructure intime des principaux troncs des nerfs, qu'il n'eſt pas étonnant que nous le ſoyons moins encore ſur celle du Corps calleux. Et je ne préſume pas que la diſſection, aidée de tous les moyens que l'Anatomie moderne a inventés ou qu'elle inventera encore, puiſſe nous procurer ſur ce point intéreſſant les lumieres que nous deſirons.

737. NOUS pouvons donc conjecturer avec quelque vraiſemblance, que le Corps calleux qui nous eſt connu eſt, non le véritable *Siege* de l'Ame, mais une enveloppe de ce Siege, par laquelle il tient à tout le ſyſtême nerveux, comme il tient par celui-ci à toute la Machine. (30, 31.)

738. ON eſt aujourd'hui fort porté à penſer que le fluide nerveux eſt d'une nature analogue à celle du feu ou du fluide électrique. J'ai dit quelque choſe là-deſſus dans le paragraphe 31.

(*) † †. Voyez ſur l'opinion de cet Anatomiſte la Note que j'ai ajoutée au § 29 : tout ce que je dis actuellement du *Corps calleux* doit donc être interprété conformément à cette Note.

(*) Je reprendrai ici une suppoſition que je n'ai fait qu'indiquer dans ce paragraphe & dans le paragraphe 68.

L'INSTANTANÉITÉ des effets de la Senſibilité & de l'Activité prouve au moins la prodigieuſe mobilité de l'Organe immédiat des opérations de notre Ame.

UNE conſéquence très-naturelle de cette mobilité connue par l'expérience eſt, que cette petite Machine doit être compoſée d'une matiere très-ſubtile.

NOUS ne connoiſſons pas de matiere plus mobile, plus ſubtile que celle du feu ou de l'éther des Philoſophes modernes.

C'EST donc une conjecture qui n'eſt pas dépourvue de probabilité, que l'Organe immédiat des opérations de notre Ame eſt un compoſé de matiere analogue à celle du feu ou de l'éther.

JE ne penſe pas que l'on trouve aucune difficulté à admettre que l'AUTEUR de notre Etre ait fait une Machine organique avec les élémens du feu, de l'éther ou de la lumiere. Mais, je ne décide point ſi c'eſt avec de tels élémens ou avec des élémens analogues. Je ſais que DIEU a pu varier autant les élémens qu'IL a varié les Agrégats qui réſultent de leur union. Il a même pu varier les élémens d'un Corps qui nous paroît ſimple. Avant les admirables découvertes de NEWTON avoit-on ſoupçonné que la lumiere étoit un corps très-compoſé ? La diſſection hardie que ce Génie prodigieux a ſu faire d'un rayon ſolaire a montré à l'Univers étonné, que ce rayon eſt un faiſceau de ſept rayons

(*) † †. JE renvoie, ſur-tout ici, à la Note que j'ai ajoutée à ce para. 31, & où j'ai expoſé ma penſée ſur la nature du fluide nerveux & ſur ſon analogie avec le fluide électrique.

diverſement colorés & immuables, & que les élémens de chaque rayon ſont eſſentiellement différens des élémens de tous les autres.

Il me ſemble donc que je puis inférer de ces faits la poſſibilité que Dieu ait fait une Machine organique avec une matiere analogue à celle de la lumiere, & dont les élémens ſoient aſſez variés pour fournir à la compoſition d'un grand nombre de parties eſſentiellement différentes. On conçoit même aſſez comment la ſeule combinaiſon de quelques uns de ces élémens a pu ſuffire à une telle compoſition.

Or, que la poſſibilité dont je parle ait été réduite en acte; c'eſt ce que l'inſtantanéité des effets paroît nous prouver, comme je le diſois au commencement de ce paragraphe.

739. Je conçois donc que c'eſt par cette petite Machine *éthérée*, que les Objets agiſſent ſur l'Ame & que l'Ame agit ſur ſon Corps.

Je ne chercherai point à deviner comment les Sens communiquent avec cette petite Machine; ſi cette communication ſe fait uniquement par l'entremiſe du fluide nerveux, dont la nature paroît analogue à celle des élémens de cette Machine; (31;) ou ſi cette communication s'opere par les extrémités ſolides des filets nerveux, dont l'aſſemblage compoſe les Organes des Sens. Au fond, il importe peu à mon but de décider cette queſtion.

740. Ainsi, quelle que ſoit la maniere de cette communication, les fibres du Siege de l'Ame qui correſpondent avec les Sens en reçoivent certaines déterminations qui conſtituent le phyſique de la Mémoire ou du ſouvenir. (57 & ſuiv. 579, 613, 614, 636.)

741. La mort rompt cette communication du Siege de l'Ame avec les Sens & des Sens avec le Monde que nous connoiſſons.

Mais la nature du Siege de l'Ame eſt telle, qu'elle peut le ſouſtraire à l'action des cauſes qui operent la diſſolution du Corps groſſier.

742. Dans ce nouvel état l'Homme peut conſerver ſon *Moi*, ſa *Perſonnalité*. Son Ame demeure unie à une petite Machine dont quelques fibres ont retenu des déterminations plus ou moins durables.

Il peut ſe faire dans cette Machine des impulſions inteſtines d'où naîtront des ſonges qui contribueront à fortifier les déterminations contractées dans le premier état. (183 & ſuiv. *663* & ſuiv. *668*.) (*)

(*) †† La Révélation ne nous éclaire pas ſur l'état de l'Ame après la mort; mais elle compare fréquemment la mort au ſommeil; & l'on peut dire qu'elle laiſſe à cet égard un libre cours à nos conjectures; ſans doute, par une ſuite de cette SAGESSE profonde, dont elle émane. On pourroit même préſumer avec fondement, que l'état dont il s'agit, eſt ſi différent de celui où nous ſommes actuellement, qu'il n'auroit pas été poſſible de nous en donner des idées claires, ſans changer notre Conſtitution actuelle. Il en eſt de même de cet état glorieux que la Révélation nous annonce, & qu'elle nous repréſente par des images priſes des choſes terreſtres, & qu'on ſent bien qui ne ſont pas cet état.

On peut former trois hypotheſes ſur la vie *intermédiaire* ou *moyenne*; je nomme ainſi cet état où l'Ame doit demeurer entre la mort & la réſurrection.

La premiere hypotheſe eſt celle à laquelle les Ecritures ſemblent nous conduire; je veux dire celle d'une ſorte de ſommeil profond pendant lequel l'Ame ne ſent ni ne penſe point. Et comme le tems n'eſt rien pour l'Ame, ſéparé de la ſucceſſion de ſes idées, il s'enſuivroit que tout le tems qui doit s'écouler de la mort à la réſurrection, fût-il de pluſieurs milliers d'années ou même de ſiecles, ne ſera pour l'Ame qu'un inſtant indiviſible.

La ſeconde hypotheſe eſt celle qui admet que l'Ame aura des ſonges plus ou moins fréquens & plus ou moins liés pendant le cours de la vie intermédiaire.

La troiſieme hypotheſe accorde plus à l'Ame, & fait de de la vie intermédiaire une vie active, une veille continuelle pendant laquelle l'Ame pourra

CH. XXIV.

743. La marche de la Nature ne fe fait point par fauts. Elle prépare de loin & dans une obfcurité impénétrable les Productions qu'elle expofe enfuite au grand jour. Si elle a placé dans la Chenille le Germe du Papillon, (720) dans la Graine, le Germe de la Plante qui en doit naître; pourquoi n'auroit-elle pu placer dans le Corps humain le Germe d'un Corps qui lui fuccédera?

Il eft donc poffible que le fiege de l'Ame renferme actuellement le Germe de ce Corps *incorruptible & glorieux* dont parle la Révélation. Il eft même probable qu'il le renferme;

continuer à exercer fes Facultés & même à les perfectionner. Le Corps éthéré, auquel elle ne ceffe point d'être unie, dégagé des liens du Corps groffier, pourra lui fournir des perceptions d'un nouvel ordre, qui combinées avec les idées qu'elle aura acquifes dans la vie terreftre, donneront un nouvel effor à fon Activité.

Je me borne à indiquer ces trois hypothefes, & je ne veux ni les difcuter ni me déterminer pour l'une à l'exclufion des autres: mais, fi je faifois un choix, mon Lecteur préfume apparemment que ce feroit celui qu'il feroit lui-même; car il voudroit, fans doute, ne laiffer aucun vuide dans la fcene de l'Humanité & lier l'état terreftre ou l'enfance de l'Homme à l'état de perfection par un état mitoyen plus relevé, qui feroit une autre forte de préparation à cet état beaucoup plus relevé encore, le plus grand objet de fes defirs & le plus puiffant mobile de fon Etre.

Mais, la curiofité du vrai Philofophe n'eft point inquiete, bien moins encore téméraire; c'eft qu'elle eft toujours raifonnée. Il ne fe tourmente donc point à pénétrer ce qui eft caché à fon état préfent, & il renonce fans peine à le connoitre. Il fait qu'il doit mourir; mais il fait auffi qu'il a été créé pour le bonheur & pour un bonheur durable. La mort ne l'effraie donc point, parce qu'il la regarde comme une préparation néceffaire à ce bonheur. Il eft fort tranquille fur l'état qui doit la fuivre immédiatement, perfuadé que cette Sagesse adorable qui brille par-tout avec tant d'éclat a tout arrangé pour le plus grand bien de fes Créatures dans le tems & dans l'éternité. La bonne Parole du Maitre lui fuffit, & il ne fe met point en peine de la maniere dont elle s'exécutera. Si néanmoins il lui arrive quelquefois de former là-deffus des conjectures, ce n'eft que pour exercer fon Entendement fur un fujet dont il aime à s'occuper, & pour tenter de le faire goûter à des Hommes qui le méconnoiffent, en effayant de le rappeller à des principes que la Nature ne paroit pas défavouer.

car il eſt au moins probable que DIEU ne fait des exceptions aux Loix de la Nature que lorſque les Cauſes ſecondes ne peuvent ſuffire par elles-mêmes à remplir les vues de ſa SAGESSE.

LA RÉVÉLATION elle-même paroît nous acheminer à l'idée que je propoſe ſur le ſiege de l'Ame, par la comparaiſon ſi belle & ſi philoſophique du *Grain ſemé en terre.* Il ſemble qu'elle veuille nous rappeller par-là aux Loix générales & nous inſinuer que la *réſurrection* ne ſera que l'effet de ces Loix. L'Homme eſt ce *Grain* ſemé ſur la Terre: l'*Enveloppe* du Grain périt, & de ſon intérieur ſort une *Plante* bien différente de cette Enveloppe, & qui fructifiera dans l'Éternité.

744. LA RÉVÉLATION nous déclare que l'*eſtomac ſera détruit*, que la diſtinction de *ſexes ſera abolie* & que le *Corruptible revêtira l'incorruptibilité.*

LA deſtruction de l'eſtomac emporte celle de tous les viſceres & de tous les organes qui tiennent aux fonctions de l'eſtomac ou qui les ſuppoſent.

L'ABOLITION des ſexes ſuppoſe de même l'abolition de toutes les parties qui tiennent à la diſtinction des ſexes.

L'INCORRUPTIBILITÉ du nouveau Corps indique, comme le déclare encore la RÉVÉLATION, que la *chair & le ſang* n'entreront point dans ſa compoſition.

745. LE ſiege de l'Ame renferme donc en petit un *Corps humain* bien différent de celui que nous connoiſſons. Toutes les parties de notre Corps actuel ſont en rapport les unes avec les autres, toutes ſont ſi étroitement liées entr'elles qu'une ſeule ne peut être détruite ſans que quelques autres en ſouffrent. Que ſera-ce donc quand on retranchera de notre Corps l'eſto-

CH. XXIV mac & tous les viſceres qui s'y rapportent? Que ſera-ce encore quand notre Corps ne ſera plus formé de chairs & que les liqueurs qui circuleront dans ſes vaiſſeaux ne feront plus du ſang? &c.

746. NOTRE Corps actuel a un rapport direct au Monde que nous habitons: celui qui eſt renfermé en petit dans le ſiege de l'Ame a un rapport direct au Monde que nous habiterons un jour.

LE ſiege de l'Ame renferme donc des Organes qui ne doivent point ſe développer ſur la terre: il en renferme d'autres qui exercent dès ici bas leurs fonctions; ce ſont ceux qui correſpondent à nos Sens actuels. (737, 738.) La petiteſſe preſqu'infinie que ces Organes ſuppoſent n'eſt pas une objection: la Nature travaille auſſi en petit qu'elle veut ou plutôt le grand & le petit ne ſont rien par rapport à elle.

747. LES phénomenes de la Senſibilité & de l'Activité nous ont conduit comme par voie de conſéquence naturelle à conjecturer que le ſiege de l'Ame eſt formé d'une matiere analogue à celle du feu ou de la lumiere. (31, 738.) Les parties de cette petite Machine qui ont été préparées pour la Vie à venir & qui n'exercent point ici bas leurs fonctions, ſont donc formées de la même matiere.

DE toutes les matieres qui nous ſont connues celles qui ſont ſemblables ou analogues au feu ou à la lumiere ſont les plus inaltérables, les plus incorruptibles.

LE *Corruptible revêtira* donc ainſi l'*incorruptibilité.* (744.) Ce petit Corps caché dans le ſiege de l'Ame eſt ce Corps *ſpirituel* que la RÉVÉLATION oppoſe au Corps *animal* qui n'en eſt que l'Enveloppe.

748. ET

748. Et si, comme le pensent de grands Physiciens d'après des expériences qui paroissent bien faites, le feu ou la lumiere n'ont point de pesanteur, le Corps *glorieux* que nous devons revêtir n'en aura point non plus. Nous pourrons donc nous transporter au gré de notre Volonté dans différens points de l'Espace, & peut-être avec une vitesse égale à celle de la lumiere.

749. Si notre Corps actuel n'exigeoit pas des réparations que les alimens lui procurent, il suffiroit que le mouvement eût été une fois imprimé à la Machine, pour qu'elle continuât par elle-même ses opérations.

La maniere dont la Révélation s'exprime indique assez que le Corps qu'elle nomme *spirituel*, n'exigera pas de semblables réparations. Et la Raison conçoit sans peine qu'une Machine formée d'une matiere inaltérable, incorruptible, peut se conserver par les seules Forces de sa méchanique.

750. Enfin, la Révélation nous parle d'un jour où ceux qui seront vivans seront *transformés*, & où ceux qui seront morts *ressusciteront*. Elle ajoute que cela se fera *en un clin d'œil*.

J'ai à montrer ici comment on peut concevoir que s'opérera le développement de ce petit Corps caché dans le Siege de l'Ame ou ce qui revient au même, comment s'opérera la *résurrection*.

751. Une saine Philosophie nous apprend à penser qu'il n'est point dans la Nature de vraie *génération*; mais, que les Corps qui nous paroissent être *engendrés*, ne font que *se développer*, parce qu'ils existoient déja tout formés en petit dans des *Germes*.

L'Action de la liqueur séminale a pour fin de commencer ce développement. C'est par les rapports que l'Auteur de la Na-

CH. XXIV. ture a établis entre cette liqueur & les Organes du Germe, que celui-ci reçoit le principe d'un mouvement dont la durée eſt celle de la Vie. (*) J'expoſerai cela plus au long dans un Ouvrage que je publierai bientôt. (* *)

752. LA *réſurrection* pourroit donc n'être en quelque ſorte qu'une ſeconde *génération*. Les rapports que l'AUTEUR de la Nature a établis entre la liqueur ſéminale & le Germe *animal*, IL peut les avoir établis entre le Germe *ſpirituel* & la matiere deſtinée à en procurer le développement.

C'EST par ſon analogie avec le Germe animal que la liqueur ſéminale en opere les premiers développemens.

LE Germe ſpirituel pourra donc auſſi ſe développer par l'action d'une matiere qui lui ſera analogue.

SI ce Germe eſt d'une nature analogue à celle du feu ou de la lumiere, (738) ce ſera donc une matiere analogue au feu ou à la lumiere qui opérera ſon développement.

753. LA même matiere pourra opérer la deſtruction du Corps *animal*, & par-là l'eſpece de *transformation* des *Vivans* qu'annonce expreſſément la RÉVÉLATION. (750.)

754. ELLE ajoute que cela ſe fera *en un clin d'œil* : cette expreſſion déſigne un développement prodigieuſe[illegible] accéléré, un changement incomparablement plus [illegible] tous ceux que nous obſervons aujourd'hui dans la Nature.

(*) Voyez l'*Eſſai de Pſychologie*, *Princ. Philoſ.* Part. VII. Chap. XI, XII, XIII.

(* *) † †. IL s'agiſſoit ici des *Conſidérations ſur les Corps organiſés* qui parurent deux ans après *l'Eſſai analytique*.

Mais ceci rentre pourtant encore ſous l'empire des Loix de la Nature : car le tems qu'un Corps met à ſe développer eſt en raiſon compoſée de la facilité qu'ont ſes Parties à s'étendre en tout ſens & de l'énergie de la matiere qui fait effort pour les étendre en tout ſens.

Si le Germe du Corps *ſpirituel* eſt d'une nature ſemblable ou analogue à celle du feu ou de la lumiere ; (738) ſi une matiere ſemblable ou analogue à celle du feu ou de la lumiere doit opérer ſon développement, (752) on comprend par la viteſſe que l'on connoît à la lumiere, quelle ſera la rapidié de ce developpement. (*)

Ceux qui ſont aſſez heureuſement nés pour croire à la Revelation me ſauront gré de ces détails : le Déiſte qui la combat conviendra au moins qu'elle ne ſe refuſe pas aux idées philoſophiques. L'explication que je viens de hazarder d'un de ſes principaux Dogmes peut lui faire juger de celles dont les autres Dogmes feroient ſuſceptibles s'ils étoient mieux entendus. J'ai regret qu'on ſe hâte de rejeter une Doctrine ſi conſolante avant que de l'avoir aſſez approfondie. (Voyez la fin du paragraphe 676.)

755. Dans le Corps de l'Homme & dans celui de la plûpart des Animaux, les Parties eſſentielles à la vie ſont organiſées & arrangées de maniere qu'elles ne peuvent être ſéparées du Tout ſans en entraîner la deſtruction.

(*) †† On peut voir dans la *Palingénéſie philoſophique* un eſſai d'application de ces idées à tous les Etres vivans de notre Planete ; car pourquoi nous refuſerions-nous à la douce ſatisfaction de penſer que la Souveraine Bonté a fait le plus d'Heureux qu'il eſt poſſible ? J'ai donc tâché de rendre probable la reſtitution future de tous les Etres ſentans ; mais j'ai montré en même tems que cette opinion un peu hardie ne ſauroit intéreſſer la Foi.

CH. XXIV. DANS le Corps de diverses Especes d'Animaux, comme dans celui des Plantes, les Parties essentielles à la vie sont organisées & distribuées de façon que lorsqu'on coupe l'Animal ou la Plante par morceaux, chaque morceau conserve une vie qui lui est propre, & reproduit toutes les Parties qui lui manquoient pour être un Tout semblable à celui qu'il composoit auparavant.

QUE devient donc le *Moi* ou la *Personnalité* dans un Animal dont il semble que nous puissions à notre gré multiplier le Moi en le coupant par morceaux ?

756. DANS l'Animal entier l'Ame préside à tous les mouvemens de la Machine. Les divers procédés par lesquels il satisfait à ses besoins sont les effets naturels des sensations dont son Ame est affectée & des rapports de ces sensations avec la constitution méchanique de l'Animal. (268.) Son Ame est présente à son Cerveau d'une maniere que nous ne pouvons pas plus définir que nous ne pouvons définir celle dont notre Ame est présente au sien. (27.)

757. ON ne pensera pas qu'on divise l'Ame quand on partage l'Animal en deux, trois ou quatre portions. L'Ame qui gouvernoit le Corps entier demeure dans la portion qui conserve la Tête. Elle préside aux mouvemens de cette portion, comme elle présidoit auparavant aux mouvemens de toutes les portions réunies dans un seul Corps.

LE Moi ou la Personnalité de l'Animal se conserve donc dans cette portion. J'ai fait voir que le sentiment de la Personnalité dépend du souvenir qu'a l'Ame des sensations qui l'ont affectée, & de la comparaison qu'elle en fait avec celles qui l'affectent actuellement. (702 & suiv.) Or, ce souvenir a son siege dans le Cerveau. (Chap. VII, XX, XXI, XXII, XXIII.)

La portion de l'Animal à laquelle eſt demeurée la Tête eſt donc celle où ſubſiſte la Perſonnalité; car l'opération qui a diviſé l'Animal n'a apporté aucun changement à la diſpoſition du Cerveau. Il en a été de cette opération comme de l'amputation d'un membre.

758. Mais, comment les autres portions acquierent-elles une Ame? Avant que de tâcher à le découvrir, il faut tâcher de découvrir comment elles acquierent une Tête, un Cerveau & tout ce qui leur manque pour être des Touts ſemblables à celui dont elles ont été des portions. (755.)

759. Un Philoſophe qui ſent qu'il ne ſauroit expliquer méchaniquement la formation d'un Organe, renonce à expliquer méchaniquement la formation d'une Plante ou d'un Animal.

Il admet donc que toutes les Parties de la Plante ou de l'Animal préexiſtoient en petit dans un *Germe*, & que leur production apparente eſt due à un ſimple développement.

760. Nous admettrons donc que dans les portions de l'Animal que nous avons diviſé, il eſt des *Germes* d'Animaux ſemblables, qui n'attendoient que cette opération pour commencer à ſe développer. C'eſt ainſi qu'en étêtant un Arbre ou en coupant une branche on donne lieu au développement de divers boutons, qui ſans cette opération ne ſe ſeroient point développés. Les ſucs qui auroient été employés à nourrir les parties qu'on a retranchées, ſont détournés par ce moyen vers ces boutons, qu'ils étendent en tout ſens.

J'ai eſſayé de répandre quelque jour ſur ce ſujet intéreſſant dans un Ouvrage que je compoſai il y a dix ou douze ans, & que j'avois différé juſqu'ici à publier, mais que je publierai

CH. XXIV. enfin sur l'invitation d'un grand Homme avec lequel j'ai l'avantage d'être en relation. On y verra le systême des *Germes* plus approfondi qu'il ne l'avoit encore été, & une comparaison de ce systême avec celui qu'un Physicien célebre a taché de lui substituer. (*)

761. C'EST donc par le développement des Germes contenus dans chaque portion de l'Animal, que chaque portion séparée du Tout, devient elle-même un Animal complet.

762. SI les Animaux sont contenus originairement dans des Germes, il y a bien de l'apparence que ces Germes renferment avec les Parties essentielles de l'Animal, l'*Ame* qui doit y devenir le principe du sentiment & de l'action. Car je ne pense pas qu'il fût bien philosophique d'admettre que DIEU n'envoie l'Ame dans le Germe, que lorsqu'il s'est développé jusqu'à un certain point. On sent assez l'inutilité d'une pareille supposition.

(*) † † JE parlois ici de cet Ecrit sur les Corps organisés que j'avois composé dans ma jeunesse, & qui forme les huit premiers chapitres des *Considérations* que je publiai pour la premiere fois en 1762. Je l'avois envoyé en manuscrit à feu mon illustre Ami, Mr. de HALLER, & l'avois soumis à son jugement. En me le renvoyant, il m'invita obligeamment à le mettre au jour. Je ne pus néanmoins me résoudre à le publier tel qu'il étoit : je devois le perfectionner en y ajoutant les belles découvertes de Mr. de HALLER lui-même sur le Poulet & bien des observations qui ne m'étoient pas connues lorsque je me livrois à mes premieres méditations sur l'Origine des Etres vivans. Tout cela & diverses conséquences que j'en déduisois formerent peu-à-peu un Ouvrage beaucoup plus considérable que le premier, & où je traitois plus à fond la grande matiere de la Reproduction des Etres vivans. C'est ce que j'exposai plus en détail dans la Préface. Je remaniai deux ans après la même matiere dans la *Contemplation de la Nature*, & en 1769 dans la *Palingénésie*. J'y suis revenu encore dans mes Mémoires sur les admirables reproductions de la Salamandre aquatique & dans mes Notes additionnelles sur les *Considérations* (*Oeuvres* T. III.) & dans celles sur la *Contemplation* : (*ibid.* T. IV.) Les faits aussi nouveaux qu'importans que j'y ai rassemblés concourent tous à établir cette préexistence des Germes qui m'avoit toujours paru si probable & qui avoit servi de base à mes premieres méditations.

763. Tandis que le Germe ne se développe point encore, il n'a point proprement de vie. Ses Organes sont sans fonctions; son Ame sans idées. Toutes ses Facultés corporelles & sensitives ne sont en lui que de simples puissances. (178, 478, 494, 512.)

764. Ainsi, il n'y a point de *Personnalité* dans les portions de l'Animal qui n'ont point encore commencé à se compléter.

Les mouvemens, en apparence spontanés, que se donnent ces portions dans certaines circonstances, sont l'effet d'une simple méchanique. Ils peuvent être comparés à ceux que se donne le cœur de la Vipere séparé de ses vaisseaux.

765. Lorsque le nouveau Cerveau s'est développé dans un certain degré, il peut commencer à transmettre à l'Ame les impressions qu'il reçoit du dehors; & la vie sensitive commence.

766. Ces impressions ne peuvent se lier à celles qui avoient affecté le Cerveau de l'Animal avant sa division. Celles-ci ont leur siege dans la partie antérieure de l'Animal, dans la portion à laquelle la Tête est demeurée. Ce n'est que dans cette portion que l'Identité personnelle subsiste. (757.) Or, cette portion n'a plus de communication avec les autres.

767. Les portions qui ont achevé de reproduire une Tête sont donc réellement de nouveaux Individus, de nouvelles *Personnes*. Ce sont des Animaux aussi distincts de celui dont elles faisoient auparavant partie, que les Petits d'un Animal sont distincts de cet Animal.

768. Il est un cas où le même Individu paroît avoir à la fois plusieurs volontés. C'est celui où on est parvenu à lui don-

ner deux ou plusieurs Têtes. (*) On a vu la même chose dans quelques Monstres.

L'EXISTENCE de deux ou de plusieurs Cerveaux distincts sur le même tronc produit deux ou plusieurs Individualités personnelles entées sur un tronc commun.

769. QUAND on met bout à bout les portions de différens *Polypes*, elles se greffent les unes aux autres & ne composent plus qu'un même Tout Organique. (**)

DANS ce cas, ou il se forme une nouvelle *Personne* par le développement d'un nouveau Cerveau ; ou la Personnalité subsiste dans la premiere portion, dans la portion antérieure que je suppose avoir conservé la Tête. (764, 766.) (***)

[*] Voyez mon *Traité d'Insectologie*, Partie II. obs. XX. *Oeuvres* Tom. I. Partie II.

[**] Voyez les beaux *Mémoires* de M. TREMBLEY.

[***] ††. CES idées sur le métaphysique des Animaux qui peuvent être multipliés de bouture me paroissent assez claires : on les trouvera plus développées dans le Chapitre III de la part. II des *Considérations sur les Corps organisés. Oeuvres* Tom. III. Pour parvenir à se former des notions philosophiques sur ce sujet ténébreux, il falloit commencer par s'occuper de la Théorie des Germes ou de l'Origine des Etres vivans. La préexistence des Germes conduisoit naturellement à la préexistence des Ames, & je ne pouvois manquer de suivre cette route que la Nature elle-même me traçoit.



CHA-

CHAPITRE XXV.

De ce qui arriveroit à une Ame qui transmigreroit dans le Cerveau de la Statue.

De l'activité & de l'étendue du desir.

De l'état de la Statue dans la supposition qu'elle peut se procurer les Objets de ses sensations.

Principe général des opérations des Bêtes.

Réflexions sur ces opérations.

Considération sur l'échelle de la sensibilité & sur la réalité des Objets de nos sensations.

De la méchanique qui lie nos idées entr'elles & à leurs signes; & des effets de cette liaison.

Du physique de la Composition en matiere d'Ouvrages d'Esprit.

770. NOTRE Statue est donc devenue une *Personne* assez composée, par l'acquisition de ce grand nombre de sensations qui l'ont affectée successivement.

UNE Ame humaine qui seroit placée dans le Cerveau de la Statue, y éprouveroit précisément les mêmes choses qu'y éprouve l'Ame de celle-ci. La Réminiscence, la Mémoire, l'Imagination, &c. seroient les mêmes pour cette Ame que pour celle de

CH. XXV.

l'Automate. Car tout cela tient aux déterminations que les fibres du Cerveau ont contractées ; & ces déterminations ſont abſolument indépendantes de l'Ame. Les ſentimens qu'elle éprouve ſont toujours relatifs à l'eſpece, au mouvement & à l'état des fibres qui les lui font éprouver. C'eſt un effet néceſſaire de l'Union des deux Subſtances, qu'à un certain mouvement de telle ou de telle eſpece de fibre réponde dans l'Ame tel ou tel ſentiment.

771. AINSI, quand toutes les Ames ſeroient exactement ſemblables, il ſuffiroit que DIEU eût varié les Cerveaux, pour varier toutes les Ames. Si l'Ame d'un Huron eût pu hériter du Cerveau de MONTESQUIEU, MONTESQUIEU créeroit encore, (120, 121.) (*)

772. UNE des modifications de l'Activité qui ſe reproduiſent le plus fréquemment dans un Etre *ſentant* eſt le Deſir. Comme il eſt ſubordonné à la connoiſſance, plus on connoit, plus on deſire. (49, 170 & ſuiv. 402, 404, 462 & ſuiv.) La Statue

(*) †† IL faut modifier ce que je dis ici de l'Ame d'un Huron, par ce que j'ai expoſé ſur l'Activité des Ames en général dans la Note ſur le §. 575. Remarquez d'ailleurs que je n'affirme point que toutes les Ames humaines ſoient préciſément ſemblables ; je dis ſeulement que quand elles le ſeroient il ſuffiroit que les Corps organiſés auxquels elles ſont unies euſſent été variés, pour qu'il en réſultât des différences relatives entre les Ames. Et quand je parle des variétés qui peuvent ſe rencontrer dans les Corps, je n'entends pas ſimplement celles qui dérivent immédiatement de la génération ; j'entends encore toutes celles qui dérivent de cette multitude de cauſes extérieures qui agiſſent ſans ceſſe ſur le Corps & qui modifient plus ou moins les ſolides & les fluides & en particulier le Cerveau. Tels ſont par exemple le climat, les nourritures, le genre de vie, l'éducation ; &c.

Il faut encore faire attention au mot *hériter*, que j'avois employé dans ce §. 771. pour déſigner toutes les déterminations naturelles & acquiſes du Cerveau que je prenois pour exemple, & conſidérer qu'en vertu des Loix de l'*Union* l'Ame eſt toujours modifiée dans un rapport direct aux mouvemens des fibres ſenſibles ou aux déterminations qu'elles ont contractées.

desire donc plus à présent qu'elle ne desiroit lorsqu'elle n'avoit encore éprouvé que deux à trois sensations.

773. SUPPOSONS maintenant que la Statue pût se procurer les objets des sensations qui lui plaisent le plus : les mouvemens qu'elle se donneroit pour y parvenir seroient en raison composée de l'espece & de la vivacité des sensations & de la structure des parties qui exécuteroient ces mouvemens.

L'ACTIVITÉ que l'Ame déploie sur ses membres est modifiée par la disposition des membres à exécuter certains mouvemens; & cette disposition résulte de leur organisation. La main n'agit pas comme le pied : mais la privation de la main peut déterminer l'Ame à déployer son Activité sur le pied de maniere à lui faire contracter l'habitude de divers mouvemens qui imitent ceux de la main. Ce cas revient à celui de la privation d'un sens qui tourne à l'avantage d'un autre. (680.)

774. CE que je viens de dire sur les mouvemens que se donneroit la Statue pour satisfaire à ses besoins fournit un principe général pour expliquer toutes les opérations des Brutes. L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* a mis ce principe dans un assez grand jour. (*) Il n'a pas tout réduit au pur méchanisme, il n'a pas donné aux Bêtes un *Sens intérieur*, qui n'est au fond qu'une Ame matérielle ; (716) il ne leur a pas attribué l'Intelligence, qui n'appartient qu'à un Etre qui a des notions : (229, 230, 309 :) il a subordonné en elles les mouvemens de la Machine à la Sensibilité & à l'Activité d'une Ame immatérielle ; & ces opérations qui nous étonnent, il les a fait dépendre de la construction particuliere de la Machine à la-

(*) *Essai de Psychol.* sixieme Part. des *Principes Philosophiques*, Chap. I, II, III &c. Voyez en particulier le Chapitre VII.

CH. XXV. quelle cette Ame eſt unie. Il a rendu tout cela mieux que je ne le ſaurois faire dans le paſſage ſuivant (*) . . .

« L'ACTUALITÉ des ſenſations & le degré de leur intenſité „ décident des mouvemens de l'Animal. Il ſe plait dans l'exer„ cice de ſes Organes & dans un certain exercice. Ce plaiſir „ eſt ordinairement fondé ſur un beſoin; ce beſoin l'eſt ſur la „ Machine. Delà réſultent des opérations que le Peuple ad„ mire & que le Philoſophe obſerve. „ &c.

775. QUAND on aura bien approfondi ce que l'on exprime par le terme aſſez obſcur *d'Inſtinct*, (268) je crois que l'on en reviendra au ſentiment de cet Auteur. Les exemples qu'il rapporte pour le confirmer ſont ſenſibles. J'en ajouterai ici un autre pour mieux éclaircir encore ſa penſée & la mienne.

ON dit; l'Araignée tend une toile pour prendre des Mouches: il ſeroit plus exact de dire, l'Araignée prend des Mouches parce qu'elle tend une toile. L'Araignée n'a pas l'idée innée de la Mouche. Elle ne prévoit pas qu'elle tombera dans ce piege. L'Araignée ne connoît pas les rapports de ſon tiſſu au vol & à la force des muſcles de la Mouche. L'Araignée tend une toile pour ſatisfaire à un beſoin. Ce beſoin eſt celui d'évacuer la matiere ſoyeuſe que ſes inteſtins renferment. Ce beſoin eſt, ſans doute, accompagné de plaiſir : par tout la Nature a lié le plaiſir au beſoin. La forme & la ſtructure du tiſſu ſont les réſultats naturels de l'*organiſation* de l'Inſecte. Son Corps eſt le Métier qui exécute l'ouvrage. Mais l'Ame ſent les mouvemens de ce Métier, & elle ſe plait à ces mouvemens. L'Intelligence qui connoîtroit à fond la méchanique de l'Araignée verroit dans cette méchanique la raiſon des rayons & des polygones de la

[*] *Ibid.* Chapitre VII.

toile. Ainsi en satisfaisant au besoin de filer, l'Araignée pourvoit, sans y songer, à sa subsistance. Ch. XXV.

776. Lors donc que nous voyons un Animal occupé à la construction d'un ouvrage, ce n'est pas de la fin que nous découvrons dans l'ouvrage qu'il faut partir pour trouver le motif qui détermine l'Animal à le construire. La notion abstraite de fin n'entre pas dans la tête d'un Animal. (309.) Il ne se propose pas, comme nous, un but, & ne choisit pas, comme nous, les moyens les plus propres pour y parvenir. Il ne prévoit pas qu'il se trouvera un jour dans des circonstances qui lui rendront son travail utile ou même nécessaire. Nous ne prévoyons nous-mêmes, que parce que l'expérience du passé nous instruit de l'avenir. Nous combinons les moyens entr'eux & avec les divers cas possibles dont l'expérience nous a fourni les idées. Mais un Animal qui n'exécute un ouvrage qu'une seule fois en sa vie, & qui pourtant l'exécute aussi parfaitement que s'il l'avoit exécuté cent fois; un Animal qui ne s'est jamais trouvé dans aucune circonstance semblable ou analogue à celles qui exigeroient un pareil travail; un Animal enfin qui n'a que des idées purement sensibles, peut-il agir de la même maniere, & par les mêmes motifs que nous ?

Vouloir que cet ouvrage qui nous paroît très-composé & très-ingénieux, soit le fruit de l'Intelligence de l'Animal, c'est lui prêter une Intelligence bien supérieure à la nôtre; puisqu'il exécute avec précision du premier coup ce que nous ne parviendrions à exécuter qu'après bien des tentatives. Il ne faut y réfléchir qu'un instant pour reconnoître que cette précision même prouve que l'ouvrage est le produit d'une méchanique secrete. L'ouvrage géométrique des Abeilles met cela dans le plus grand jour.

On comprend par-là combien il s'est glissé de faux mer-

CH. XXV. veilleux dans l'Hiſtoire des Animaux. Ceux qui l'ont maniée ont eu rarement aſſez de Philoſophie dans l'Eſprit. Ils ont fait raiſonner les Animaux comme ils auroient raiſonné eux-mêmes en cas pareil : ils ont transformé, ſans s'en appercevoir, la Brute en Homme, l'Abeille en Géometre. Mais qui ne voit que le Géometre eſt ici L'AUTEUR de l'Abeille.

777. C'EST donc de quelque beſoin actuel de l'Animal qu'il faut partir pour trouver le motif qui le détermine à agir ; & c'eſt dans la diſpoſition des Organes qu'il faut chercher la raiſon de la conſtruction particuliere de l'ouvrage que nous admirons. Cette recherche nous vaudroit des faits plus propres à intéreſſer notre curioſité que les fauſſes merveilles qu'on leur a ſubſtitué & qu'on adopte ſans examen. Il viendra peut-être un tems où l'on pourra raiſonnablement entreprendre la *Critique* de l'Hiſtoire des Animaux. (*)

778. L'ÉTAT actuel de notre Statue nous repréſente celui d'un Animal qui n'auroit qu'un ſeul Sens, & dont tous les beſoins & tous les mouvemens ſeroient relatifs à l'exercice de ce Sens.

C'EST ſur tout par la Senſibilité que l'Animal l'emporte ſur la Plante. C'eſt auſſi par le nombre & l'eſpece de ſes Sens qu'un Animal l'emporte le plus ſur un autre Animal. Un Animal eſt d'autant plus Animal qu'il eſt plus ſentant : il eſt d'autant plus ſentant qu'il a plus d'Organes & d'Organes variés qui modifient ſa Faculté ſenſitive.

[*] ††. EN m'occupant de l'induſtrie des Animaux dans les Parties XI, & XII de la *Contemplation de la Nature*, (Oeuvres. Tom. IV Part. II,) j'ai eu bien des occaſions de développer les principes que je poſois ici ſur l'inſtinct des Brutes & de les appliquer à divers traits plus ou moins frappans de leur hiſtoire. Je ne devois pas me borner à faire admirer à mon Lecteur les procédés induſtrieux des Animaux, je devois ſur-tout faire enſorte que ſon admiration fût toujours raiſonnée.

Il y a tant de degrés dans l'Echelle de l'Animalité, qu'il est probable qu'elle renferme des Especes qui ne sont douées que d'un seul Sens ; & l'observation semble l'établir. Nous connoissons des Animaux qui paroissent réduits au Sens du toucher. Nous en connoissons d'autres qui paroissent privés de la Vue & de l'Ouïe. Ceux qui sont le plus généralement connus jouissent des mêmes Sens dont l'Homme jouit. Mais il peut exister des Animaux qui ont des Sens que nous n'avons pas, & qui n'ont pas nos Sens ou tous nos Sens.

779. Il est de même possible que nous acquérions de nouveaux Sens par le développement du Germe dont je parlois dans le Chapitre précédent. Ces nouveaux Sens nous manifesteront dans les Corps des propriétés qui nous seront toujours inconnues ici-bas. Combien de qualités sensibles que notre Statue ignore encore & qu'elle ne découvriroit point sans étonnement! Nous ne connoissons les différentes Forces répandues dans la Nature, que dans le rapport aux différens Sens sur lesquels elles déploient leur action. (201, 202.) Combien est-il de Forces dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos cinq Sens & celles que nous pourrions acquérir par d'autres Sens? (211.)

780. Nous pouvons donc regarder les Cerveaux des Etres sentans & des Etres intelligens comme autant de miroirs sur lesquels l'Univers ou différentes parties de l'Univers vont se peindre. Quelle étonnante variété entre toutes ces Peintures! Quelle différence de l'Univers contemplé par le Cerveau de l'Homme à l'Univers contemplé par le Cerveau du Chérubin!

781. Les Objets n'ont d'existence à notre égard que par l'impression qu'ils font sur notre Ame. Mais, cette impression, les Sens la lui transmettent. Les Sens sont donc des *milieux* à

Ch. XXV. travers lesquels l'Ame apperçoit les Objets. La variété des milieux varie donc l'aspect de l'Univers. (199.)

A proprement parler, l'Ame n'apperçoit rien hors d'elle. Elle ne sent que ses propres modifications; & ses modifications sont elle-même. Elle n'apperçoit donc rien hors d'elle-même.

C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons prononcer sur l'*existence* des Corps. Les propriétés par lesquelles les Corps nous sont connus ne sont que nos propres sensations; & nos sensations ne peuvent nous instruire de ce qui est hors de nous. Il n'étoit pas besoin de faire un Livre pour prouver une vérité si claire. Mais, si nous ne sommes pas certains de l'existence des Corps, nous le sommes au moins de l'existence de nos idées & de la diversité qui est entre nos idées. Or, parmi nos idées il en est qui nous représentent la Substance matérielle, que nous jugeons essentiellement distinctes de celles qui nous représentent la Substance immatérielle. (8, 716.)

L'Univers n'est donc, à notre égard, que l'ensemble de nos idées & des rapports que nous découvrons entre nos idées. (*)

782. Plus la Statue exerce ses Facultés sur les odeurs, & plus elle acquiert de facilité à les exercer Cet exercice dépend de la disposition des fibres à se mouvoir; & plus elles se meuvent,

[*] † †. Il est des Choses dont nous ne saurions démontrer la certitude & que nous sommes pourtant obligés de prendre pour baze de nos raisonnemens. Ce sont, si l'on veut, des préjugés; mais des préjugés très-légitimes. Telle est en particulier l'existence des Corps, à la connoissance desquels nous parvenons par l'impression qu'ils font sur notre Ame ou par la résistance qu'ils lui font éprouver, dont nous déduisons par le raisonnement la notion métaphysique des *Forces*. Jamais le Métaphysicien le plus exercé ne réussira pleinement à se persuader que les Corps n'existent que dans ses idées, & que l'Univers n'est qu'une pure apparence, un magnifique phénomene. Voyez la Note sur le § 8.

plus

plus elle acquiert de diſpoſition au mouvement & à un certain mouvement. CH. XXV.

AINSI, plus la Statue compare, & plus les comparaiſons lui deviennent faciles. Car l'attention qu'elle donne aux ſenſations qu'elle compare augmente la mobilité des fibres qui en ſont le ſiege & leur diſpoſition à s'ébranler réciproquement.

783. PAR cette eſpece de méchanique l'exercice de chaque Faculté devient une habitude. On a vu dans le Chapitre XXII comment ſe forme cette habitude qu'on nomme *Mémoire.*

SI l'on vouloit aſſigner la différence phyſique de la Mémoire à l'Imagination, il faudroit dire que celle-ci ſuppoſe dans les fibres ſenſibles un plus grand degré d'ébranlement que celle-là. Car l'Imagination va quelques fois juſqu'à imiter l'impreſſion même des Objets. Comme toutes les autres habitudes elle ſe fortifie par l'exercice, & s'il eſt favoriſé par certaines circonſtances, l'Imagination acquerra aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres ſeront ſuſceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement & d'un ébranlement plus durable.

784. LA Statue exerce donc ſa Mémoire & ſon Imagination: celle-là, quand elle reconnoit que telles ou telles ſenſations l'ont affectée & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la ſuite: celle-ci, quand déployant ſon Attention ſur le ſouvenir d'une ſenſation elle le rend aſſez vif pour qu'il égale preſque l'impreſſion de l'Objet lui-même.

785. LA Liberté de notre Automate eſt à préſent auſſi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'Odorat. J'ai ſuppoſé qu'elle ſe déployoit ſur toutes les fibres de ce Sens, (656) mais elle n'eſt pas plus parfaite qu'elle n'étoit lorſqu'elle ne ſe

CH. XXV. déployoit que fur deux ou trois faifceaux. La Liberté eft toujours effentiellement la même : elle eft le Pouvoir d'exécuter fa Volonté ; & la Volonté eft toujours Volonté quels que foient le nombre & l'Efpece des Objets auxquels elle s'applique. (149, 152, 153, 490, 494.)

786. NOTRE Statue eft douée de toutes les Facultés fpirituelles & corporelles qui nous font propres : elle eft un Homme. Elle a donc, comme nous, la capacité de former des abftractions intellectuelles, (229) de généralifer fes idées & de s'élever par degrés aux notions les plus abftraites.

787. IL eft pourtant bien évident qu'elle ne pourroit par elle-même former la moindre notion, (230) & qu'elle demeureroit une éternité dans l'état où nous la confidérons maintenant, fi des circonftances étrangeres ne réduifoient en acte fa capacité de raifonner. Je l'ai prouvé dans les Chapitres XV, XVI, XIX. Tout ce que j'ai dit là-deffus peut fe réduire à cette propofition : chaque fenfation de notre Automate eft une idée individuelle, & une idée individuelle ne peut par elle-même repréfenter que le même Individu.

788. IL feroit donc impoffible que la Statue pût acquérir des idées générales avec le feul fecours des fenfations que nous lui avons fait éprouver.

LES idées générales fuppofent des fignes qui les repréfentent. (228.) La Statue ne peut inventer ces fignes ; parce qu'elle ne peut fortir de la fphere actuelle de fes connoiffances. Et tout ce qu'elle connoît fe réduit à des odeurs, à différentes combinaifons d'odeurs & à différens degrés de la même odeur.

ELLE n'a donc point, comme je le remarquois, les idées générales d'exiftence, de nombre, de durée, de plaifir ; (553

& ſuiv. 593 & ſuiv.) mais elle a le fondement des notions de toutes ces choſes, parce qu'elle en a les idées ſenſibles. (264.)

789. Essayons de donner à notre Statue l'uſage des ſignes: voyons comment l'idée du ſigne parvient à ſe lier à l'idée ſenſible qu'elle eſt deſtinée à repréſenter: ſuivons les effets de cette liaiſon.

Les ſignes de nos idées affectent l'Oeil ou l'Oreille; ce ſont des figures ou des ſons: (223,) nous avons donc à choiſir entre les uns ou les autres. Préférons cependant les impreſſions qui ſe font par l'Ouie: les impreſſions que ce ſens fait éprouver à l'Ame ſont bien moins variées que celles qu'elle reçoit par la Vue. (35.)

790. Je vais donc ouvrir les Oreilles de notre Statue; & en prolongeant ainſi la chaine de ſes ſenſations j'étendrai la ſphere de ſon Activité. Mon but n'eſt point ici d'analyſer l'Ouie comme j'ai analyſé l'Odorat: je me propoſe ſeulement de rechercher par ce nouveau moyen comment nos ſenſations ſe lient aux ſignes qui les repréſentent & quels effets phyſiques réſultent de cette liaiſon.

Cette recherche eſt intéreſſante: j'aurai rempli mon but ſi je parviens à éclaircir un ſujet qui ne l'avoit point encore été & qui méritoit autant de l'être.

791. Je préſente une roſe au Nez de la Statue, & je lui fais en même tems entendre le ſon de ce mot *roſe*: je répete cela pluſieurs fois: que doit-il en réſulter dans le Cerveau de notre Automate?

792. Je me ſuis impoſé la loi de partir toujours de quelque fait pour analyſer chaque opération de notre Etre. Je con-

Ch. XXV. tinue à ſuivre cette méthode, la ſeule qu'on doive adopter en Pſychologie. C'eſt un fait que nos ſenſations de tout genre ſe lient les unes aux autres. Lorſque deux ou pluſieurs ſenſations de genres ou d'eſpeces différens ont été excitées à la fois ou ſucceſſivement, ſi l'une de ces ſenſations vient à être rappellée, les autres le feront preſqu'en même tems ou ſucceſſivement.

793. C'est encore un fait que l'Ame n'a des ſenſations que par l'intervention des ſens, (17 & ſuiv.) & que la Mémoire qui conſerve le ſouvenir des ſenſations, appartient au Cerveau. (57 & ſuiv.)

794. Nos ſenſations de différens genres tiennent donc à des fibres de différens genres; & ſi nos ſenſations ſe lient les unes aux autres, c'eſt une preuve que les fibres ſenſibles communiquent les unes avec les autres. (601.)

795. Les fibres de tous les Sens communiquent donc les unes avec les autres dans le ſiege de l'Ame; puiſque des ſenſations de tout genre peuvent être rappellées les unes par les autres.

796. Les fibres de l'Ouie communiquent donc avec celles de l'Odorat. Si je ſens une odeur qui me ſoit très-connue, je me rappelle auſſi-tôt le nom de cette Odeur. La ſenſation de l'odeur réveille donc chez moi l'idée du ſigne qui la repréſente. Les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur ébranlent donc les fibres appropriées au ſigne de la ſenſation: celles-là communiquent donc avec celles-ci immédiatement ou médiatement. (601.)

797. Les Objets n'agiſſent ſur les fibres ſenſibles que par impulſion. Ils leur impriment donc un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Les fibres ſenſibles n'agiſſent

non plus les unes fur les autres que par impulfion : elles fe communiquent donc réciproquement un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Ch. XXV.

798. Lors donc que je préfente une rofe au Nez de la Statue & que je lui fais entendre en même tems le fon du mot *rofe*, j'excite un mouvement & un certain degré de mouvement dans différentes fibres de fon Cerveau; j'ébranle les fibres appropriées à la fenfation de l'odeur de la rofe & celles qui font appropriées au fon du mot *rofe*.

799. Pendant qu'une fibre fenfible fe meut, toutes fes parties élémentaires fe difpofent les unes à l'égard des autres dans un rapport au mouvement imprimé. Les parties élémentaires des deux ordres de fibres que je confidere actuellement fe difpofent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement que les Objets leur impriment.

800. Mais ces deux ordres de fibres correfpondent l'un avec l'autre: les parties par lefquelles ils fe communiquent immédiatement ou médiatement participent donc au mouvement propre de chaque ordre. Leurs élémens fe difpofent donc les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce double mouvement. (646, 648.)

801. Les parties par lefquelles deux ordres de fibres fe communiquent ont, fans doute, une ftructure qui répond à la fin que nous découvrons dans cette communication. Cette fin eft de procurer le rappel des fenfations les unes par les autres, ou ce qui revient au même, de concourir à la production de la Mémoire.

802. Je conçois donc que par le mouvement fimultané que les deux ordres de fibres exercent fur les parties qui les lient,

les élémens de ces parties revêtent les uns à l'égard des autres de nouvelles positions, relatives à l'espece & à la direction des mouvemens imprimés.

803. Je dis à l'espece & à la direction, parce que chaque ordre de fibres a son économie propre, & que son mouvement tend à se propager suivant une direction que les circonstances déterminent.

804. Par-la, les deux ordres de fibres contractent ensemble une nouvelle liaison, une liaison d'action, en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler réciproquement: car les déterminations que les parties de communication ont contractées, elles les conservent pendant un tems proportionné à l'intensité ou à la fréquence des mouvemens & à la perfection de l'organe.

805. Je n'ose m'engager plus avant, dans la crainte de me livrer à des conjectures qui ne reposeroient sur aucun fait certain: mais si mon Lecteur veut prendre la peine de consulter ici les Chapitres XXI & XXII, il jugera du degré de vraisemblance de mes principes par leur accord avec des faits qu'on ne peut révoquer en doute.

806. Qu'il me soit cependant permis d'ajouter un mot sur les parties de communication, que je nommerai les *chaînons*. Elles ont pour fin la communication ou la propagation du mouvement, d'où résultent les divers phénomenes de la Mémoire. Rien ne paroît devoir favoriser davantage cette propagation, que le rapport de structure & l'analogie des élémens. (615, 618) On peut dont conjecturer avec quelque probabilité, que le chaînon qui unit deux ordres de fibres sensibles renferme des élémens analogues à ceux de chaque ordre & arrangés d'une maniere relative; ensorte que le mouvement de l'un ou de l'autre des deux ordres tend principalement à se propager par

ceux des élémens du chaînon qui lui correfpondent. En un mot, car je ne tâche point à deviner la méchanique des fibres fenfibles, je conçois que les chaînons font faits de maniere qu'ils tendent à propager le mouvement dans le fens fuivant lequel ils le reçoivent. (643, 644, 645, 646, 648.)

807. Quand donc je préfenterai de nouveau une rofe au Nez de la Statue, elle fe rappellera le fon du mot *rofe*. De même auffi quand je lui ferai entendre de nouveau le fon de ce mot, elle fe rappellera l'odeur dont il eft le figne.

808. Mais, fi je préfente au Nez de la Statue un corps odoriférant dont l'odeur n'ait contracté chez elle aucune liaifon avec celle de la rofe, il eft bien clair, que l'action de ce corps fur les fibres qui lui feroient appropriées, ne reveilleroit point le fon du mot rofe, car pour que le faifceau approprié à l'action de ce corps pût opérer cet effet, il faudroit au moins qu'il eût contracté quelque liaifon d'action avec le faifceau approprié à l'odeur de la rofe ou avec quelque faifceau intermédiaire.

809. Ce que nous venons de voir s'opérer entre une feule fenfation & le figne qui la repréfente, la même méchanique l'exécute entre une fuite ordonnée de fenfations & une fuite correfpondante de fignes. Si donc je fais éprouver de nouveau à ma Statue la fuite d'odeurs que j'ai prife pour exemple dans le paragraphe 623, & que j'ai exprimée par les mots *rofe*, *œillet*, *giroflée*, *jafmin*, *lys*, *tubereufe*, & fi je lui fais entendre en même tems la fuite des fons qui repréfentent ces odeurs, il fe formera entre les faifceaux appropriés à ces fons une liaifon femblable à celle que nous avons vu fe former entre les faifceaux appropriés aux odeurs (638 & fuiv. 650.) Il s'en formera une analogue entre chaque fenfation & le figne correfpondant, c'eft-à-dire, entre le faifceau approprié à cette fenfation & le faifceau approprié au figne.

Ch. XXV.

810. C'est ainsi que nous retenons une suite d'idées représentée par la suite des mots d'un Discours. Les chainons qui lient entr'eux les faisceaux appropriés à ces idées & à leurs signes, font de tous ces faisceaux une seule chaine le long de laquelle le mouvement se propage dans un ordre constant. (806.) Cet ordre est déterminé par l'arrangement respectif que les élémens de tous les chainons ont reçu de la répétition du mouvement dans le même sens. J'ai fort développé cela dans le Chapitre XXII.

811. Mais, si l'on n'écrit pas chaque partie du Discours à mesure qu'on la compose ; si on la retient dans son Cerveau pendant que l'on en compose une seconde, & qu'on en use de même à l'égard des parties subséquentes; on fera soutenir à son Cerveau un effort incomparablement plus grand, que ne feroit celui qu'il auroit à soutenir, si l'on couchoit par écrit chaque partie à mesure qu'on auroit achevé de la composer. Ceci mérite une explication.

812. Le physique de la Composition consiste en général dans les mouvemens imprimés à différentes fibres sensibles & dans l'ordre suivant lequel ils leur sont imprimés.

Mais il ne suffit pas pour la Composition d'ébranler dans un ordre constant un certain nombre de fibres sensibles; il faut encore les ébranler assez fortement, pour qu'elles retiennent pendant un certain tems les déterminations qu'on a tâché de leur imprimer. Si l'on n'y parvenoit point, les parties du Discours ne se lieroient jamais les unes aux autres dans le Cerveau : les impressions de la premiere s'effaceroient ou s'affoibliroient peu à peu pendant qu'on travailleroit à la composition de la seconde, &c.

813. C'est en repassant plusieurs fois & toujours dans le même

même fens fur toutes les parties du Difcours, qu'on parvient à fortifier dans les chaînons (806,) les déterminations en vertu defquelles le mouvement tend à fe propager dans tous les faifceaux fuivant un ordre relatif à l'arrangement des termes de chaque propofition, &c. (526, 628, 629.)

814. Mais, fi l'on ne confie pas fes penfées au papier, & que la fuite en foit nombreufe, l'on fera obligé d'ébranler plus fouvent les mêmes fibres qu'on ne le feroit fi l'on écrivoit chaque penfée à mefure qu'elle s'offriroit à l'Efprit.

Ainsi, quand on travaillera la quatrieme partie du Difcours, il faudra pour empêcher que la troifieme n'échappe à la Mémoire & pour la lier fortement à la quatrieme, il faudra, dis-je, mouvoir fouvent dans le même fens la chaine de faifceaux qui correfpond à ces deux parties.

Par la même raifon, il faudra en ufer de même à l'égard des faifceaux qui répondent aux parties antécédentes; car toutes doivent s'enchaîner dans le Cerveau fuivant un ordre exactement relatif à celui du Difcours: enforte que l'Intelligence qui liroit dans le Cerveau y verroit le Difcours repréfenté par une chaine de fibres. Les déterminations que les élémens de ces fibres auroient contractées lui exprimeroient l'ordre de la progreffion du mouvement ou des termes.

815. La force des fibres *intellectuelles* (*) (521, 522,) n'eft pas infinie. Elles font capables d'effort; mais cette capacité eft renfermée dans certaines limites qui varient en différens Individus. On ne peut les ébranler fouvent ou long-tems

[*] †† Voyez fur ces expreffions de *fibres intellectuelles* la Note que j'ai ajoutée au Paragraphe 524; car il importe beaucoup que le Lecteur n'oublie point dans quel fens je prends ici & ailleurs le mot *intellectuel* lorfque je l'applique à certaines fibres du Cerveau.

Ch. XXV. qu'elles n'éprouvent, comme toutes les autres Parties de notre Corps, un changement, qui fait naître dans l'Ame ce sentiment que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Cette fatigue est d'autant plus sentie, que le nombre des fibres ébranlées est plus grand. Car chaque fibre ayant son degré propre de fatigue, plus la somme des fibres ébranlées augmente, plus le sentiment de la fatigue s'accroît: il s'accroît donc en raison composée de la longueur du Discours, du degré d'Attention que les idées exigent & de la constitution originelle du Cerveau. (533.)

816. Mais, quand on écrit à mesure que l'on compose, il est bien évident qu'on n'est pas obligé d'ébranler aussi souvent ou aussi long-tems la même chaîne de fibres. On ne craint pas de perdre ce que l'on a confié au papier: les yeux peuvent à tout instant le faire rentrer dans la Mémoire. Le Cerveau n'est pas alors chargé presqu'à la fois du double travail de composer & de retenir. Un léger ébranlement dans les faisceaux représentatifs des parties antécédentes suffit pour instruire l'Esprit de la liaison de ces parties avec celle qu'il compose actuellement, &c.

817. Je le ferai remarquer en passant; c'est un grand avantage pour un Auteur de posséder un Cerveau qui puisse retenir une longue suite de propositions sans qu'il ait besoin du secours de l'écriture. L'Esprit voit ainsi plus loin dans l'enchaînement des idées. Il en reçoit une impression plus forte, parce que les impressions partielles sont en plus grand nombre. Cette impression est agréable, parce que toutes les idées étant en rapport entr'elles, l'effet est d'autant plus harmonique, que l'action est plus une & variée. (369 & suiv. 386, 525, 526.)

J'ignorois quelles étoient les forces de mon Cerveau en ce genre, lorsque des maux d'yeux sont venus m'en instruire. Un excès de travail, & sur tout l'abus des Microscopes, avoient

altéré ma Vue au point que pendant plusieurs années je n'a pû ni lire ni écrire sans fatigue & même sans douleur. Forcé d'abandonner l'Etude des Insectes, qui avoit fait juques-là mes plus cheres délices, & l'activité naturelle de mon Esprit se refusant à un repos absolu, je me livrai à la méditation : j'accoutumai insensiblement mon Cerveau à me tenir lieu d'encre & de papier; je veux dire, à conserver fidelement différentes suites d'idées : j'étendis peu-à-peu ces suites; & je parvins en assez peu de tems à retenir dans ma Tête, sans confusion, pendant des semaines & même des mois, des Discours très-liés de 25 à 30 pages. C'est ainsi que j'ai composé mon Livre *sur l'Usage des Feuilles dans les Plantes;* c'est encore ainsi que j'ai composé une grande partie de cet *Essai analytique.* Le plus grand effort de Mémoire que j'aie fait en ce genre a été de retenir sans les écrire les 45 premiers paragraphes de cet Ouvrage & l'Introduction ; & je sentois que j'aurois pû aller encore plus loin. (*) Mais je dois avertir ceux qui pourroient se trouver

(*) †† J'AJOUTOIS ici *& l'Introduction*, parce qu'en la relisant on pourroit être tenté de croire que je ne l'avois composée qu'après avoir achevé l'Ouvrage. Il est pourtant très-vrai que ce fut par cette Introduction que je débutai, lorsque dans l'Automne de 1754 je commençai à m'occuper de cet Essai. Je n'en serai peut-être pas cru si j'ajoute encore, qu'il ne se trouve pas une seule rature dans tout le Manuscrit original de ce Livre. Ce n'est pas que je n'en fisse point en le composant, mais ces ratures n'existoient jamais que dans mon Cerveau, qui, comme je le disois, me servoit d'encre & de papier. Il m'arrivoit souvent de retenir plusieurs jours dans ma Tête une suite de pages sans qu'il s'en effaçât un seul mot & sans qu'il fût besoin d'y rien changer. J'ai même retenu ainsi des semaines entieres des Discours d'une dixaine de pages sans que ma Mémoire en laissât perdre un seul mot. Je la déchargeois ensuite sur le papier quand j'en avois la commodité. Qu'on ne s'étonne point de ce petit phénomene psychologique : il seroit beaucoup plus commun qu'on ne pense, s'il arrivoit plus souvent aux Gens de Lettres de ne pouvoir écrire eux-mêmes leurs pensées. Ils s'accoutumeroient peu-à-peu à les retenir & à les enchaîner les unes aux autres dans leur Cerveau, & la nécessité opéreroit chez plusieurs ce qu'elle avoit opéré chez moi. Ce cas se rapproche de celui de ces Calculateurs qui font de tête des calculs effrayans. Le grand EULER, devenu presque aveugle, offre en ce genre les pro-

CH. XXV. dans mon cas ; de prendre garde d'abufer de la facilité d'écrire dans leur Cerveau. Cet abus auroit infailliblement des fuites funeftes. Il tendroit à relacher les fibres intellectuelles ; & ces fibres une fois relachées à un certain point, ne fe rétabliroient pas facilement. L'économie de la Mémoire en fouffriroit plus ou moins, & cette altération pourroit s'étendre enfin à toutes les opérations de l'Efprit.

COMME chaque idée a fes fibres, (85) chaque raifonnement a fa combinaifon de fibres & fon mouvement : (525, 526) ce fera donc une précaution très-fage de ne pas méditer longtems fur le même fujet. L'expérience prouve que le changement d'objet foulage l'Attention. C'eft qu'il laiffe repofer les fibres appropriées aux différentes parties de l'objet. (136.)

818. TOUT le monde a pu remarquer les variétés de la Mémoire. Les uns ont celle des dates ; les autres celle des faits ; d'autres celle des noms ; &c. Il eft des Cerveaux qui ne laiffent rien perdre. D'autres peuvent être comparés au tonneau des Danaïdes. En général, nous retenons plus facilement les idées qui ont le plus de rapport aux matieres qui nous ont fouvent occupés : le mathématicien retient facilement des proportions ; le Phyficien, des phénomenes ; l'Hiftorien, des époques ; &c.

819. CE font là autant de faits qui vont à l'appui de mes prin-

diges les plus étonnans. Et qui n'a point ouï parler de ceux du célebre SAWNDERSON ! On feroit un affez gros Livre des prodiges que la néceffité a enfantés ; & je defirerois que nous euffions un tel Livre, parce que rien ne feroit plus propre à nous faire juger des heureufes compenfations dont certaines adverfités peuvent être fufceptibles. Si l'Etude des Infectes n'avoit point altéré ma vue, il n'y a pas d'apparence que j'euffe jamais travaillé fur les Facultés de notre Ame, bien plus dignes que les Infectes d'occuper un Etre penfant. Je n'aurois point compofé non plus quelques autres Ecrits, qui m'ont procuré des fatisfactions d'autant plus réelles, que leur objet étoit plus utile ou plus relevé.

cipes. Les variétés que nous obſervons dans la Mémoire en ſuppoſent d'analogues dans les fibres qui ſont le ſiege de la Mémoire. S'il n'eſt pas deux grains de ſable qui ſe reſſemblent, il n'eſt pas à plus forte raiſon deux Cerveaux qui ſe reſſemblent. (386.) La Mémoire a plus de tenacité dans les fibres qui ont plus de diſpoſition à retenir les déterminations que les Objets leur ont imprimées; & cette diſpoſition réſulte eſſentiellement des qualités & de l'arrangement des élémens. (96 & ſuiv. 110, 533.)

Si nous retenons plus facilement les idées qui ſont analogues à celles qui nous ont ſouvent occupés, c'eſt que ces dernieres tiennent à des fibres qui ont acquis par l'habitude une grande tendance au mouvement, & que cette tendance les rend très-propres à ébranler les fibres qu'on vient à leur aſſocier, &c. Or, ébranler de nouveau une fibre, c'eſt fortifier en elle la diſpoſition au mouvement, & par-là l'aptitude à rappeller l'idée, &c. Je n'analyſe pas ceci, parce que je crois en avoir dit aſſez dans le paragraphe 650, auquel je renvoie.

820. J'ai indiqué dans le paragraphe 651 comment nos idées s'aſſocient ou comment s'opere la reproduction des idées aſſociées. A parler exactement, il n'eſt point d'idée ſolitaire dans notre Cerveau. Tous les faiſceaux ſont liés les uns aux autres par des chaînons. (794, 806.) Un faiſceau ne peut être ébranlé que le mouvement ne ſe propage dans d'autres faiſceaux. Cette propagation ſuit la loi des déterminations que les élémens des chaînons ont reçu de l'habitude ou de la réitération des actes. Le mouvement tend donc à ſe propager vers les faiſceaux qui lui offrent le moins de réſiſtance; or, la réſiſtance diminue en raiſon de la mobilité acquiſe.

821. Les idées aſſociées reçoivent des circonſtances une grande force. Si un air de muſique a été lié dans le Cerveau

CH. XXV. à des idées très-agréables & qu'on vienne à entendre de nouvau cet air ou seulement à se le rappeller, les idées auxquelles l'habitude l'a associé se reproduiront à l'instant. Elles affecteront l'Ame avec d'autant plus de vivacité, que les circonstances où elle se trouvera alors lui rendront la possession de leurs Objets plus desirable. Et si elle est dans une sorte d'impuissance de se procurer cette possession, elle tombera dans une mélancolie qui deviendra toujours plus profonde, si la cause qui la fait naitre continue à agir sur le Cerveau.

CET état singulier de l'Ame, qu'on nomme *maladie du Pays*, dépend principalement de la force avec laquelle certaines fibres du Cerveau reproduisent les idées qui leur sont attachées. Tout les moyens qui tendroient à affoiblir l'action de ces fibres tendroient à guérir l'Ame. (410, 17, 516.)

JE me borne à ces exemples; je ne finirois point si je voulois indiquer tout ce qui résulte de l'association des idées. Un bon Traité de Morale devroit avoir pour objet de développer l'influence des idées associées en matiere de mœurs & de conduite. C'est ici qu'il faut chercher le secret de perfectionner l'Education. Je pourrois bien m'occuper un jour d'un sujet si important & qui a tant de liaison avec les principes de cette Analyse.

822. LES idées s'associent à leurs signes comme elles s'associent les unes aux autres. La même méchanique qui lie une idée associée à l'idée principale; lie le signe à l'idée qu'il représente.

CETTE double association des idées entr'elles & avec leurs signes constitue le fond des connoissances de chaque Individu. L'Art d'enseigner consiste donc en général à multiplier ces associations, à les fortifier & à les assujettir à un ordre qui en

affure les effets; (387) & comme toutes nos idées tiennent à des fibres qui leur font appropriées, (85) cet ordre tend en dernier reffort à établir entre toutes les fibres intellectuelles une telle correfpondance, un tel accord que le mouvement fe propage des unes aux autres de maniere à repréfenter à l'Efprit les divers rapports qui lient entr'elles les idées d'un ou de plufieurs fujets. (520, 521, 2, 3, 4, 5, 6.)

Mais, un fujet très-compofé tient à un très-grand nombre de fibres : celui qui enfeigne manqueroit donc fon but s'il entreprenoit d'ébranler prefqu'à la fois toutes ces fibres. Il ne naitroit de cet ébranlement que de la confufion; parce que le mouvement ne recevroit ainfi aucune détermination fixe & conftante. Il pafferoit d'une fibre à une autre fans obferver la loi des rapports qui lient les idées. Ce que j'ai expofé fort au long dans le Chapitre XXII & dans celui-ci fur la méchanique de la Mémoire, rend cela fort fenfible.

Si l'on n'ébranle au contraire qu'un petit nombre de fibres à la fois, & que l'on commence par celles auxquelles eft attaché le fondement des rapports les plus fimples, ces fibres deviendront ainfi le principe ou le centre d'un mouvement qui en s'étendant par degrés à un plus grand nombre de fibres, fe compofera de plus en plus fans ceffer d'être ordonné ou harmonique. Les chainons qui lient toutes les fibres revêtiront peu à peu les déterminations propres à leur conferver les impreffions reçues. (806.) (*)

(*) † † Tout ce que j'ai expofé fur les *chainons* dans ce Chapitre & dans le Chapitre XXII montre affez qu'ils font au nombre des pieces les plus importantes de cet inftrument admirable par lequel notre Ame exerce l'empire le plus abfolu fur toutes fes idées. C'eft principalement de la perfection du jeu de ces chainons que dépend la perfection de cette belle Faculté qui a reçu le nom de *Mémoire*. C'eft à l'aide de ces chainons qu'à l'occafion d'une feule idée ou d'un feul mot un Leibnitz, un Wolf, un

CH. XXV.

823. LES faits qui prouvent que les Animaux forment des

HALLER ſe rappelloient à l'inſtant une multitude de choſes, qui leur en rappelloient elles-mêmes une foule d'autres; enſorte qu'à l'occaſion de cette idée ou de ce mot ils auroient pu tirer de leur Tête, & uniquement de leur Tête, une Encyclopédie en forme. Il faut donc concevoir que le Cerveau de ces Hommes rares étoit une ſorte d'Arbre généalogique où les idées de tout genre naiſſoient les unes des autres par des filiations naturelles prodigieuſement nombreuſes. Un ſeul rameau de cet Arbre venoit-il à être ébranlé? une multitude d'autres rameaux l'étoient à l'inſtant, & le mouvement continuant à ſe propager paſſoit bientôt aux maitreſſes branches, &c.

Quand la Mémoire s'eſt fort affoiblie ou ce qui revient au même, quand les chainons ont beaucoup perdu de leur jeu, les idées deviennent, pour ainſi dire, inféconds: elles ne rappellent preſque plus leurs analogues & par ces analogues d'autres idées. Le rappel d'une idée par ſon analogue devient plus lent, plus difficile ou plus incertain; & ce Savant aimable dont la converſation étoit toujours ſi agréable & ſi inſtructive ne brille plus que par intervalles & s'éclipſe par fois entiérement.

Tout ceci me paroit aſſez clair & découler bien directement des principes que j'ai tâché d'établir dans le cours de cet Eſſai. Si les faiſceaux auxquels tiennent nos idées de tout genre ne communiquoient point les uns avec les autres, toutes ces idées demeureroient iſolées dans notre Cerveau: aucune ne ſeroit rappellée à notre Ame qu'autant que quelque cauſe particuliere, abſolument étrangere aux faiſceaux, viendroit à agir ſur tel ou tel faiſceau individuel; mais on ſent bien, que dans la ſuppoſition dont je parle, l'ébranlement de ce faiſceau ſeroit ſtérile & ne produiroit point le rappel d'une autre idée. L'Ame ne pourroit point non plus opérer par elle-même ce rappel: je crois l'avoir prouvé §. 436, 437 & ſuivans.

Mais nous avons vu que la ſociété, le genre de vie, l'éducation, la lecture, la méditation &c. établiſſent entre les faiſceaux un commerce d'action en vertu duquel ils tendent à s'ébranler les uns les autres dans un ordre relatif à certaines ſuites de ſentimens, de connoiſſances & d'actes qui conſtituent l'état moral de la Perſonne: ſi donc ce commerce vient à être interrompu çà & là par quelqu'accident phyſique; s'il arrive toujours que le mouvement reproductif de la chaîne des idées ſaute d'un faiſceau à un autre ſans pouvoir communiquer l'impulſion aux faiſceaux intermédiaires qui forment la chaîne, il en réſultera un déſordre qui pourra donner naiſſance à une de ces maladies de l'Eſprit qui portent le nom général de *folie*. La maladie ſe diverſifiera dans le rapport à l'eſpece, au nombre & à la diverſité des chaînons affectés & au degré, au genre & à la durée de l'affection. L'ordre des idées en ſera donc plus ou moins troublé: la Réflexion en ſera altérée, & l'Ame déraiſonnera plus ou moins. La maladie ſe diverſifiera encore, ſi par quelque cauſe interne certains faiſceaux ſont trop ſouvent & trop fortement ébranlés: l'Ame ſera preſque toujours occupée des mêmes idées, & il ne ſera pas en ſon pou-

aſſociations

associations d'idées, qu'ils ont un langage naturel, & que l'Education multiplie, varie, perfectionne en eux ces sortes d'asso-

CH. XXV.

voir de les écarter. Elle les rend même plus vives & plus tenaces par sa réaction, &c.

Je me borne à indiquer quelques-unes des causes les plus immédiates de la folie : c'est aux Médecins & aux Physiologistes qu'il appartient d'approfondir un sujet que je ne fais qu'effleurer. Les maladies de l'Esprit ne sauroient être trop étudiées par le Médecin Philosophe : il en est de ces maladies comme des songes, qui sont eux-mêmes une sorte de folie passagere. (§. 672, 673 & suiv.) Les unes & les autres peuvent répandre du jour sur la méchanique des opérations de notre Ame. Les écarts de la Nature sont quelquefois plus instructifs que ses marches les plus régulieres.

J'ajouterai encore quelque chose à ce que j'ai dit des désordres qui peuvent survenir dans le jeu des faisceaux & des chainons. J'ai montré en divers endroits de cet Essai, & en particulier dans le Chap. XIX, que le cerveau se modele sur les impressions qu'il reçoit par les Sens. Il est de sa nature indifférent à quelqu'impression que ce soit : son organisation lui permet de se prêter également à différentes suites de mouvemens ou à des suites différemment ordonnées. Il peut être comparé à cet égard à un Instrument de Musique, & j'ai moi-même employé cette comparaison, parag, 23, 523. Mais, il y a cette différence bien essentielle entre le Cerveau & l'Instrument, que le premier retient pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'il a reçues; ce qui lui donne une tendance à exécuter certaines suites de mouvemens préférablement à toute autre suite. Il faut donc considérer surtout les déterminations *acquises* quand il s'agit du Cerveau. Si donc quelque cause accidentelle trouble l'ordre des déterminations ou des mouvemens, il en naitra nécessairement un désordre dans la suite des idées, & j'ai fait voir, Chap. XVIII & XIX, que l'Ame ne peut par elle-même remédier au désordre. En vertu des Loix de l'Union ses Facultés sont subordonnées au jeu des organes par lesquels elle les déploie & les perfectionne. Il est donc bien dans la nature de la chose que l'exercice de ces Facultés se ressente plus ou moins des désordres qui surviennent aux organes qui le déterminent. Quand certains faisceaux qui sont le siege physique de certaines idées sont continuellement ébranlés, il ne dépend point de l'Ame de n'être point affectée des idées qu'ils reproduisent; & si ces idées sont fâcheuses, elle tombera peu-à-peu dans une mélancolie plus ou moins profonde. Il n'est pas plus au pouvoir de l'Ame de remédier par elle-même au désordre de ses raisonnemens, quand les faisceaux qui sont le siege des idées propres à rectifier ces raisonnemens, sont eux-mêmes en désordre. Il faut alors que le Médecin travaille à rétablir l'ordre physique pour parvenir à rétablir l'ordre moral. Ces réflexions psychologiques n'humilient point notre Etre aux yeux du Philosophe; car, comme il fait très-

CH. XXV. ciations; (*) ces faits, dis-je, indiquent que la méchanique du Cerveau des Animaux se rapproche beaucoup de celle de notre Cerveau, mais, elle en differe en ce qu'elle ne renferme pas toutes les conditions nécessaires à la *généralisation* des idées. Consultez les paragraphes 268, 269, 270, 271.

bien que l'Homme est essentiellement un Etre mixte, il n'est point du tout surpris de la grande influence de la Substance matérielle sur la Substance immatérielle, puisqu'il voit clairement que c'est de cette influence même que dépend originairement le perfectionnement de toutes les Facultés de l'Homme.

(*) ††. J'AI traité en particulier du langage des Animaux & de l'association de leurs idées dans la Part. XII de la *Contemplation de la Nature* & dans le petit Ecrit *sur l'association des idées*, qui se trouve au devant de la *Palingénésie*. Je dois y renvoyer le Lecteur comme à un supplément qui renferme le développement de mes principes.



CHAPITRE XXVI.

La Statue devient un Etre pensant.

De l'effet des signes sur le Cerveau.

Conséquence pratique.

Conclusion.

824. Nous avons accoutumé notre Statue à lier quelques sensations aux signes qui les représentent. Nous avons entrevu la méchanique qui peut opérer cette liaison. Nous en avons considéré les effets: (789 & suiv.) feignons à présent que la Statue peut exprimer par des *sons articulés* tout ce qu'elle connoit au moyen du seul Odorat. Toutes ses sensations, tous ses jugemens, toutes ses abstractions; en un mot, toutes les opérations de sa Sensibilité & de son Entendement seront donc représentées par des signes artificiels. Je n'étendrai cette fiction qu'autant qu'il sera nécessaire pour faire comprendre comment l'Homme passe de l'état d'Etre purement *sentant* à l'etat d'Etre *pensant*.

825. Déja la Statue nomme toutes les odeurs. Ses sensations ne sont donc plus simplement enchaînées les unes aux autres par les faisceaux qui leur sont appropriés; elles le sont encore par les signes qui les représentent, & ces signes tiennent à des faisceaux d'un autre genre. (85, 790 & suiv.) Ces faisceaux sont liés entr'eux & à ceux de l'Odorat. Ces derniers le sont pareillement les uns aux autres. (792, 3, 4, 5, 6.) Les chaînons qui unissent tous ces faisceaux recevant de leurs mou-

vemens des déterminations durables, établissent entr'eux une réciprocité d'action d'où nait le rappel des idées attachées à leur ébranlement. (806.) Ainsi, le son d'un mot ne rappelle pas seulement à l'Esprit la sensation dont il est le signe; il lui rappelle encore une multitude d'autres sensations & d'autres signes. L'ébranlement du faisceau approprié au son du mot *rose* se communiquant donc de proche en proche & très-rapidement à un grand nombre d'autres faisceaux, l'Ame de notre Automate éprouve successivement des modifications très-multipliées & très-variées. Le degré d'Activité qu'elle peut déployer sur chaque faisceau peut modifier l'ordre & l'intensité des mouvemens. (136, 672, 673.)

826. La Statue éprouve des sensations qui lui plaisent ou qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver & des sensations qui lui déplaisent ou qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver. Comme nous supposons qu'elle peut représenter par des sons articulés tout ce qu'elle sent, elle nommera *plaisirs* toutes les sensations de la premiere classe, & *déplaisirs* toutes celles de la seconde. Ces deux mots deviendront ainsi les signes d'idées *universelles* ou *génériques*, qui auront sous elles une multitude d'*especes*.

827. Lors donc que la Statue prononcera le mot *plaisir* ou qu'elle se rappellera simplement le son de ce mot, il réveillera en elle quelqu'une des sensations dont il est le signe. Souvent il en réveillera plusieurs; & ces sortes de reproductions varieront beaucoup, je veux dire, que les mêmes sensations ne seront pas toujours reproduites. La reproduction de telle ou de telle sensation dépendra en général de la situation actuelle du Cerveau ou des circonstances particulieres qui accompagneront la prononciation ou le rappel du mot *plaisir*.

828. Voici donc comment je conçois la chose, & l'expli-

cation de ce cas suffira, je pense, pour faciliter celle de tous
les cas analogues.

Le son du mot *plaisir* tient dans le Cerveau de l'Automate à un faisceau de fibres qui lui est approprié. Ce faisceau a contracté une liaison d'action avec différens faisceaux auxquels sont attachées différentes especes de sensations agréables. (804.) Si donc ce faisceau vient à être ébranlé, il communiquera son ébranlement à un ou plusieurs des faisceaux avec lesquels il a été associé, & une ou plusieurs sensations agréables seront aussi-tôt reproduites.

Mais si le faisceau approprié au mot *plaisir* a contracté une liaison plus étroite avec telle ou telle sensation qu'avec toute autre, il en résultera qu'une certaine sensation se reproduira plus fréquemment que toute autre. En supposant donc que la sensation de l'odeur de l'œillet est une de celles qui plaisent le plus à la Statue, cette sensation sera du nombre de celles qui auront contracté une liaison plus intime avec le son du mot *plaisir*.

829. Quand donc la Statue aura présent à l'Esprit ce mot *plaisir*, elle se rappellera le plus souvent l'odeur de l'œillet. Ce souvenir donnera lui-même lieu au rappel de plusieurs autres sensations agréables dans le rapport aux liaisons que le faisceau approprié à l'odeur de l'œillet aura contractées avec tels ou tels faisceaux, &c.

La Statue pourra ne donner que peu ou point d'attention à ces sensations rappellées. Il suffira que le mot excite un léger ébranlement dans quelques faisceaux ou même dans un seul, pour qu'il ne soit pas absolument vuide d'idée.

C'est ce qui nous arrive ordinairement quand nous pronon-

Ch. XXVI. çons les mots repréſentatifs des notions. Ici, je ne puis me diſpenſer de renvoyer au paragraphe 264, que l'on voudra bien relire avec attention. Si l'on ſuppoſe que le triangle équilatéral eſt celui que nous nous repréſentons le plus ſouvent, lorſque nous prononçons le mot *triangle*, cette eſpece de triangle ſera pour nous dans le cas que je ſuppoſe, ce qu'eſt pour notre Statue l'odeur de l'œillet dans le cas que j'examine.

830. L'odeur de l'œillet eſt donc pour la Statue un ſigne *naturel* du *plaiſir*, comme l'image du triangle équilatéral eſt pour nous un ſigne *naturel* de l'idée de *triangle*.

Mais il eſt aiſé de voir que le ſigne naturel renferme un grand inconvénient; celui d'être trop *déterminé*. Je l'ai montré dans le pargraphe 228. Il n'imite donc les fonctions du ſigne *artificiel* qu'autant qu'il rappelle à l'Eſprit les idées de différens individus. Et dans ce cas là même, préciſément parce qu'il eſt trop déterminé, le ſigne naturel ne peut guere repréſenter à l'Eſprit que les idées qui ont des rapports prochains avec lui ou qui lui ont été aſſociées par l'habitude.

831. Il n'en eſt pas de même du ſigne *artificiel*: le mot *plaiſir* peut ſe lier indifféremment à toutes ſortes de ſenſations agréables; parce que le ſon de ce mot ne renferme rien en lui-même qui le détermine à ſe lier plus étroitement à une certaine ſenſation qu'à toute autre.

832. Il ſuit delà, que plus le ſigne eſt *indéterminé*, plus il eſt *ſigne*; car il a plus de capacité répréſentatrice; il eſt propre à exprimer un plus grand nombre de choſes & de choſes plus différentes entr'elles. Tels ſont ſur tout les ſignes algébriques.

S'il arrive ſouvent que le ſigne deſtiné à repréſenter une

idée *générale* rappelle assez constamment à l'Esprit la même idée ou les mêmes idées *particulieres*, c'est par une circonstance absolument étrangere au signe entant que *signe;* c'est parce que l'habitude l'a enchaîné fortement à telle ou telle idée particuliere.

833. La Statue a éprouvé quelquefois des ces momens délicieux où sa Sensibilité se déployant dans toute sa force, concentroit dans une sensation unique toutes les Puissances de l'Ame. Si elle veut distinguer par un signe cet état de celui où jouissant de sensations agréables, elle peut néanmoins donner son attention à d'autres sensations, elle nommera le premier *volupté* & elle laissera au second le nom de *plaisir.*

834. Ses plaisirs ont été souvent interrompus, & elle a senti ces interruptions : sa Mémoire en a conservé le souvenir. Il est enfin arrivé un tems où ses plaisirs ont été continus, où son existence n'a point cessé de lui être agréable; & elle a nommé cet état *félicité.*

835. Elle a de même désigné par des termes les *qualités* des odeurs. Elle a nommé les unes *douces;* les autres *pénétrantes;* les autres *aromatiques*, &c. car elle a pu comparer une odeur à une autre odeur & représenter par un signe le résultat de sa comparaison.

836. Comme il est possible qu'elle découvre beaucoup plus de choses que nous dans la même sensation, & qu'il est même probable que telle sensation qui nous paroît très-simple est pour elle composée ; (680) le signe par lequel elle se représentera cette sensation sera le signe d'une idée *concrete*, qui réveillera dans son Esprit plusieurs idées *particulieres.* (205, 206.) Ces idées seront comme des parties d'un même tout. Les signes dont la Statue se servira pour représenter ces idées *partielles*,

CH. XXVI. exprimeront les abstractions que la sensation concrete lui donnera lieu de former. Voyez le paragr. 680.

837. PENDANT qu'un Corps odoriférant agit sur l'Odorat de notre Statue, elle peut se rappeller différentes suites d'odeurs. La succession plus ou moins rapide de ces sensations rappellées mesurera, en quelque sorte, la durée de la sensation excitée par l'objet. (556, 557 & suiv.)

SI la Statue exprime par le mot *durée* le sentiment qui naît en elle de cette succession & de son rapport de concomitance avec la sensation que l'objet excite; ce mot deviendra le signe d'une idée *générale*, qui représentera toutes les successions ou durées possibles à elle connues.

838. LA Statue distinguera autant de parties dans cette succession ou dans cette durée qu'elle y distinguera d'odeurs. Je nomme ici odeur le souvenir d'une odeur. Elle nommera ces parties des *instans*; & ces instans seront pour elle incommensurables; car ils ne pourroient être mesurés que par une autre succession d'idées. (575.)

839. TOUS ces instans sont distincts, parce que chaque odeur a son caractere propre; & les *signes* par lesquels la Statue se représente les odeurs ne sont pas moins distincts les uns des autres. Mais, quoique la Statue ait la conscience de chaqu'instant, cette conscience ne suffit point pour lui faire juger de la durée entiere de la sensation que l'objet excite. Car si cette durée est mesurée par la succession de douze odeurs, il est très-évident qu'elle sera indéfinie pour l'Automate. La raison en est dans la nature même de la succession. Des sensations qui se succedent ne peuvent être toutes présentes à la fois. Je ne sais si la Statue saisit distinctement trois instans à la fois: & quand on le supposeroit comme je l'ai supposé dans le paragraphe 561, cela

cela ne donneroit jamais à la Statue que l'idée d'une durée de trois inſtans. Mais, une ſucceſſion de trois inſtans ne peut par elle-même donner à l'Ame l'idée diſtincte d'une durée de douze inſtans.

Les ſignes par leſquels la Statue exprime les odeurs ne peuvent pas non plus lui donner l'idée dont je parle. Ces ſignes ne repréſentent que des qualités individuelles, ſans aucun rapport à la durée. Une ſuite de douze de ces ſignes ne peut donc pas plus donner à la Statue l'idée de douze inſtans que la ſuite correſpondante de douze odeurs.

840. Mais, ſi nous ſuppoſions que la Statue dépouille ſes ſenſations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les conſidérer que comme de ſimples *unités*; (255) ſi nous ſuppoſions encore qu'elle ſe repréſente la premiere ſenſation de la ſuite par le mot *un*, la ſeconde par le mot *deux*, la troiſieme par le mot *trois*, &c. nous concevrions qu'elle pourroit acquérir ainſi l'idée de *douze* inſtans. Car dans la ſuppoſition que la Statue ne peut ſe repréſenter à la fois que trois ſenſations ou trois inſtans, (839) à l'aide des ſignes qui exprimeroient les rapports numériques ou de ſucceſſion, elle connoîtroit, par exemple, combien d'inſtans ſe feroient déja écoulés lorſqu'elle diroit *ſix*.

Elle jugeroit donc qu'une ſenſation l'auroit affectée plus longtems qu'une autre, ſi elle avoit compté douze inſtans pendant la durée de la premiere, & qu'elle n'en eût compté que ſix pendant la durée de la ſeconde. (*)

(*) †† J'avois montré, §. 254, comment le mouvement & un mouvement uniforme eſt la vraie meſure de la *durée*. Mais, c'eſt par le Sens de la Vue que nous jugeons du mouvement. L'Odorat ni l'Ouie ne ſauroient nous en donner l'idée. La Statue qui n'a encore fait uſage que de ces deux Sens, ne ſauroit donc meſurer la durée. Ainſi, quand je ſuppoſe qu'elle comptoit *douze*

CH. XXVI.

841. On comprend que ce jugement feroit toujours plus ou moins illufoire ; parce que la mefure de la durée feroit variable de fa nature ; (575) & que les inftans refteroient incommenfurables pour la Statue, (557, 560, 838.)

842. Je fuppofe toujours qu'elle ne peut faifir à la fois que

unités tandis qu'elle étoit occupée d'une certaine fenfation & qu'elle n'en compte que *fix* tandis qu'elle eft occupée d'une autre fenfation, il eft bien clair qu'une pareille numération ne peut lui donner qu'une idée très-vague ou très-incertaine de la durée relative des deux fenfations ; puifqu'elle ne fauroit jamais diftribuer les unités dans des intervalles égaux, & que la numération pourra être tantôt plus lente, tantôt plus rapide. Et n'éprouvons-nous pas nous-mêmes que le tems nous paroit plus ou moins long ou plus ou moins court dans le rapport au degré de peine ou de plaifir que nous font éprouver les fenfations qui nous affectent ? C'eft même pouffer bien loin la fiction que de fuppofer, comme je le faifois dans ce paragr. 840, *que la Statue dépouille fes fenfations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les confidérer que comme de fimples unités.* Il s'en faut bien qu'un Etre fentant qui n'a guere fait ufage que de l'Odorat, foit capable de cette forte d'abftraction. L'Imagination eft la Faculté qui doit jouer ici le principal rôle. Lors donc que je fuppofois que la Statue comptoit jufqu'à douze pendant la durée d'une des fenfations, je choquois ce que j'avois infinué moi-même, parag. 561 & 839, *qu'elle ne faifit diftinctement que trois fenfations ou trois inftans :* il faudroit pourtant qu'elle en eût faifi douze plus ou moins diftinctement, pour pouvoir compter jufqu'à douze ; car les mots *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *fix*, &c. doivent néceffairement être liés au fouvenir d'autant de fenfations ; autrement ils n'auroient ni origine, ni fignification pour la Statue. Quand donc je fuppofe qu'elle dit *quatre*, il faut que j'admette qu'elle fe rappelle trois fenfations. Je dois donc admettre encore qu'elle s'en rappelle davantage, fi je fuppofe qu'elle pouffe plus loin la numération, &c. Mais, comme je l'ai déja dit, un pareil Automate ne fauroit compter à notre maniere : il ne peut qu'exercer fon Imagination ; & il paroitra peut-être que j'ai refferré celle de ma Statue dans des limites trop étroites, lorfque j'ai incliné à croire qu'elle ne lui rappelle diftinctement *que trois fenfations ou trois inftans.* Quoiqu'il en foit, tout ce que j'expofois, parag. 839, 840, fur la *durée* relativement à la Statue eft plus ou moins défectueux, & je dois à mon jeune Philofophe de l'avoir mieux fenti. Voy. la Note fur le paragraphe 379. Mais, on comprend que la fiction à laquelle je recourois dans ce Chap. XXVI n'avoit proprement pour objet que d'indiquer comment à l'aide des fignes d'inftitution ou de la parole, nous transformons nos fenfations en penfées ; & il me paroit qu'à cet égard ma fiction n'eft pas inutile,

trois sensations ou trois instans. Comme elle a éprouvé cela une infinité de fois, il pourroit arriver qu'elle en contractât l'habitude d'exprimer les parties de la succession ou de la durée par les retours du nombre *trois*; qu'elle dit *trois-un*, *trois-deux*, *trois-trois*, & qu'elle exprimât trois-trois par un signe particulier, qui reviendroit, si l'on veut, à notre mot *six*.

843. J'AI fait voir dans les paragr. 562, 563, que la Statue ne peut avoir le sentiment de l'*ordre* constant d'une succession quelconque, qu'elle n'ait en même tems le fondement des notions du *passé*, du *présent* & de l'*avenir*. Si elle se représente par de semblables termes ce qu'elle sent en ce genre, ces termes s'appliquant indifféremment à toutes les successions qu'elle connoît, deviendront par conséquent les signes d'idées générales. Quand le mot *passé* lui reviendra à l'Esprit, elle pensera à une sensation qui en a précédé une autre, &c.

ELLE aura donc aussi par la même voie les idées de *priorité* & de *postériorité*.

844. MAIS, comme elle sent que tout ce qu'elle éprouve c'est elle-même qui l'éprouve, elle dira *Je* ou *Moi*. Elle dira donc *je ne suis pas comme j'ai été*: *je serai comme je ne suis pas*, &c

LE Moi se liera de même à tout ce qu'elle sentira se passer en elle. *Moi œillet*; *Moi jasmin*; *Moi plaisir*; *Moi douleur*; *Moi succession*, &c.] &c.

845. PARMI les sensations de notre Statue, il en est qui exercent plus ou moins son Activité: & comme elle sent tout ce qui résulte en elle de l'exercice de cette Activité, elle sent qu'elle n'est pas lorsqu'elle *desire*, comme elle est lorsqu'elle *jouit*: elle sent encore qu'elle desire avec plus ou moins

Eee 2

CH. XXVI. de vivacité, qu'elle a des besoins plus ou moins pressans; &c. Enfin, elle sent qu'elle a du dégoût, de l'ennui.

SON Moi s'identifie donc avec ces divers sentimens; & comme elle a revêtu de termes les Modifications de sa sensibilité, elle revêtira aussi de termes les Modifications de son Activité. Elle dira *Moi desir*; *Moi passion*; *Moi contentement*; *Moi ennui*; &c.

846. TOUTE qualité *sensible* est susceptible d'accroissement & de diminution; toute action a ses degrés. L'Ame de la Statue ne saisit que les plus sensibles: (169) & comme nous supposons qu'elle peut se représenter par des signes tout ce dont elle a la conscience, elle exprimera ces degrés par des termes qui reviendront à ceux-ci; *très-fort*, *fort*; *foible*, *très-foible*.

QUAND il s'agira d'une sensation très-agréable & dont elle desirera la plénitude, le mot *foible* réveillera en elle l'idée attachée au mot *déplaisir*, &c.

847. ON voit bien que le Dictionnaire de notre Automate ne peut renfermer aucun terme relatif aux propriétés de la Matiere & aux notions de cause & d'effet. Il ne peut exprimer que ce qu'il sent, & il ne sent rien de tout cela. Comment exprimeroit-il des propriétés dont l'Odorat ou l'Ouie n'ont pu lui donner la connoissance? Comment acquérroit-il la notion de cause & d'effet, tandis qu'il ne peut acquérir le sentiment de l'action? Et comment l'Odorat ou l'Ouie pourroient-ils lui donner ce sentiment? (690.) La notion de priorité & de postériorité n'a rien de commun pour lui avec celle de cause & d'effet: il ne commettra donc point dans ses jugemens le sophisme trop commun en Philosophie, *post hoc, ergo propter hoc*.

848. JE ne pense pas que la Statue étende beaucoup ses généralisations. L'exercice de l'Attention suppose des motifs;

(138, 140, 141, 207, 8, 9, 225, 227, 8, 9, 282;) & il n'eſt ici de motif que dans le plaiſir, ou dans le beſoin. Elle ne généraliſera donc qu'en raiſon de l'un ou de l'autre. Tout ce qu'elle ſera déterminée à ſaiſir elle l'exprimera. Elle n'ira donc pas juſqu'aux notions les plus générales, à celle de l'*Etre*, par exemple: car quel motif pourroit la déterminer à étendre ſi loin ſes abſtractions? Son attention eſt toujours plus ou moins circonſcrite par le *ſenſible*, & la notion de l'*Etre* tient bien peu au ſenſible.

PAR la même raiſon, elle ne forme pas la notion de *Volonté.* Elle ſent très-bien qu'elle n'eſt pas quand elle deſire, comme elle eſt quand elle ne deſire point. Elle a donc le ſentiment du deſir: elle peut donc exprimer ce ſentiment, & le mot *deſir* ſera le ſigne d'un deſir quelconque. Mais l'idée de *Volonté* eſt plus générale encore. Le deſir eſt plus vif, & par conſéquent plus *ſenſible*: il eſt donc plus capable de fixer l'Attention.

849. JE ne pouſſerai pas cette fiction plus loin. Je prie même qu'on veuille bien ne la pas preſſer. On voit aſſez ce que j'entends par la *penſée.* Un Etre ſentant qui n'a point l'uſage des ſignes compare. (308, 309.) Un être ſentant qui acquiert l'uſage des ſignes revêt de termes ſes comparaiſons, & elles deviennent des *penſées.* Il les généraliſe en raiſon des circonſtances. (286 & ſuiv. 292.)

850. LE *langage* met donc en valeur toutes les fibres du Cerveau. Le Cerveau de l'Hottentot n'eſt pas, ſans doute, moins bien organiſé que l'eſt celui de l'Anglois; mais quelle différence dans l'emploi des fibres! Conſultez là-deſſus le paragraphe 680.

851. JE nomme donc *fibres intellectuelles* celles qui ſont ap-

CH. XXVI. propriées aux *signes* de quelqu'espece qu'ils soient. (*) Et comme les signes affectent toujours l'Oeil ou l'Oreille, on peut raisonnablement supposer que les fibres intellectuelles ne sont qu'un prolongement ou une continuation de celles qui servent à la vision & à l'ouïe. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'une méditation trop forte fatigue l'Organe de la Vue. J'ai beaucoup parlé de ces fibres dans le Chapitre XIX. Consultez aussi les paragraphes 223, 454, 455.

852. S'IL importe d'insister sur les principes dans quelque Science que ce soit, c'est qu'il importe de donner aux fibres appropriées à ces principes des déterminations durables en vertu desquelles elles puissent toujours être ébranlées par celles qu'on tâche ensuite de leur associer & qui en deviennent comme les rameaux. Voyez les recherches sur la méchanique de la Mémoire dans le Chapitre XXII & le paragraphe 822.

(*) ††. J'ENTENDOIS ici par les *signes de quelqu'espece qu'ils soient*, les signes *artificiels* ou ceux qui supposent l'usage de *la parole*. Et à l'égard des fibres que je nommois *intellectuelles*, je renvoie à la Note sur le Parag. 524. Ce que j'ajoutois qu'elles pourroient être un *prolongement ou une continuation de celles qui servent à la vision & à l'ouie* est purement conjectural.

CONCLUSION.

853. Je termine ici cette Analyse. (*) Ce que j'ai exposé sur l'Odorat peut s'appliquer facilement aux autres Sens. J'ai tâché de remonter aussi haut qu'il m'étoit possible dans la méchanique de nos idées. Je n'ai pas la présomption de penser que j'aie atteint le vrai. Je serai satisfait si j'ai indiqué la route qui conduit au vraisemblable. J'ai toujours été fortement persuadé que cette route étoit *l'analyse*. J'ai donc entrepris d'appliquer cette méthode à l'Économie de notre Etre. On pourra en pousser l'application beaucoup plus loin que je n'ai fait. On pourra découvrir bien des imperfections dans le développement de mes principes : mais au moins je me serai fait des principes à moi-même & j'aurai mis sur la voie d'en découvrir de meilleurs. Mon plan avoit d'abord été d'ouvrir tous les Sens à ma Statue & de lui enseigner les Elémens de quelques Sciences, pour donner à mes Lecteurs une idée de la maniere dont je conçois qu'ils doivent être présentés aux Jeunes Gens. Mais cela m'auroit mené trop loin ; & j'en ai peut-être dit assez dans le cours de cet Ouvrage pour faire entendre ma pensée sur ce sujet important.

854. J'avois annoncé des Observations sur le *Traité des Sensations* de Mr. l'Abbé de Condillac. (15, 156.) Je crois inutile de les insérer ici, parce qu'il m'a paru que nous n'avions presque de commun que l'idée d'animer une Statue. Nous avons à regretter qu'il ait si peu analysé & qu'il ne se soit pas occupé de la méchanique des idées. Si on lit ce qu'il dit de l'Atten-

(*) ††. J'achevai cet Essai analytique le 11 de Juillet 1759.

CH. XXVI. tion (*) du desir, (**) de la surprise, (†) des passions, (††) de la Mémoire, (†††) &c. on sera surpris qu'un Génie aussi métaphysique se soit contenté d'idées si vagues. S'il eût plus approfondi son sujet il n'eût pas dit, par exemple, que *sentir & être attentif ne sont qu'une seule & même chose*. (*) Il eût mieux déterminé la nature de l'*Attention*. Je renvoie là-dessus à ce que j'ai établi dans le Chapitre XI & en particulier dans le paragraphe 470. Je pourrois faire de semblables remarques touchant ce que l'Auteur expose sur la Réminiscence, sur l'Habitude, sur la Personnalité, sur les *abstractions*, &c. Il eût traité ces sujets intéressans d'une maniere plus heureuse, il y eût répandu plus de lumiere s'il se fût appliqué à pénétrer dans la méchanique de notre Etre. Mais, toutes ces remarques ne m'empêchent pas de faire beaucoup de cas de son Livre. Il renferme des détails intéressans sur le *moral* & des observations fines qui supposent une grande sagacité. L'Auteur voudra bien pardonner à mon amour pour le vrai la liberté avec laquelle je me suis exprimé sur son Ouvrage. Il pourroit faire sur le mien des remarques dont je profiterois avec autant de plaisir que de reconnoissance.

(*) Pag. 20 & 128.
(**) Pag. 77.
(†) Pag. 34.
(††) Pag. 79.
(†††) Pag. 38 & 67.
(*) Pag. 128.

CHAP.

CHAPITRE XXVII.

Observations sur quelques endroits de l'Esprit des Loix *relatifs à cette Analyse.*

855. Je ne me suis déterminé qu'avec peine à publier ces Observations. Je craignois que l'on ne me soupçonnât de vouloir m'ériger en Critique de l'*Esprit des Loix*, & de prétendre le disputer en Métaphysique à son illustre Auteur. Mais, s'il n'appartient pas à un petit Astronome de juger de tout le systême Planétaire, il peut au moins découvrir des taches dans le Soleil. L'opposition que j'ai remarquée entre quelques idées de l'Auteur & celles de cette Analyse, m'a paru exiger que j'exposasse ici les raisons qui m'empêchent d'adhérer à ses sentimens sur divers points de Métaphysique. C'est donc uniquement dans cette vue que je hazarde ces Observations. Elles me donneront lieu d'étendre & d'éclaircir quelques endroits de mon Livre. Je les soumets avec respect au jugement du Public éclairé. Il ne mesurera pas mon foible Génie à celui de l'Auteur que j'ai osé combattre ; je ne l'égalerai jamais, je l'admirerai toujours.

856. « Les Loix, dit-il, (*) dans la signification la plus „ étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la na„ ture des choses. „

Dans un Livre qui n'est d'un bout à l'autre qu'une Théorie de rapports & une très-belle Théorie, ne falloit-il pas définir les *rapports* ? J'ai essayé de le faire dans le paragraphe 40. Ne falloit-il pas aussi définir la *nature des choses* ? J'ai bégayé quelques mots sur ce sujet abstrait dans le paragraphe 119.

(*) *Esprit des Loix*, Tom. I de l'Edit. de Geneve in 4°. pag. 1.

CH. XXVII.

Cette remarque n'eſt qu'incidente : celle qui ſuit porte ſur la définition même des Loix.

Les *Loix* ſont-elles des *rapports ?* Les rapports dérivent de ces déterminations, de ces qualités en vertu deſquelles les Etres ſont ce qu'ils ſont ou nous paroiſſent être. (235, 238, 239.) C'eſt par ces déterminations que les Etres agiſſent les uns ſur les autres & concourent ainſi à produire certains effets. (40, 123.) Nous nommons ces effets les *Loix de la Nature*, & nous diſons que ces Loix ſont invariables, parce qu'elles ont leur fondement dans l'eſſence des Etres, (241) & que cette eſſence eſt immuable. (119.) La ſtructure de l'Aimant & celle du Fer dépendent de la nature & de l'arrangement de leurs élémens. Cette ſtructure établit entre l'Aimant & le Fer un rapport en vertu duquel l'Aimant attire le Fer. Ce n'eſt pas ce rapport qui eſt une *Loi*, c'eſt l'*effet* qui en réſulte, l'*attraction*. L'Auteur eût donc été plus exact s'il eût défini les *Loix*, *les réſultats ou les conſéquences des rapports qui ſont entre les Etres*. (40.)

Il n'eût pas dit (*) " que les Loix ſont les rapports qui ſe „ trouvent entre la raiſon primitive & les différens Etres, & les „ rapports de ces divers Etres entr'eux. „

Mais, il eût dit que les rapports des différens Etres ſont des *conſéquences* de la *nature* de la Raison primitive. (119.)

857. " Il s'en faut bien, dit (**) enſuite l'illuſtre Auteur, „ que le Monde intelligent ſoit auſſi bien gouverné que le Monde „ phyſique. Car quoique celui-là ait auſſi des Loix qui par leur „ nature ſont invariables, il ne les ſuit pas conſtamment comme „ le Monde phyſique ſuit les ſiennes. La raiſon en eſt que les

(*) Pag. 2.
(**) Pag. 3.

„ Etres particuliers intelligens ſont bornés par leur nature & „ par conſéquent ſujets à l'erreur; & d'un autre côté, il eſt „ de leur nature qu'ils agiſſent par eux-mêmes. Ils ne ſuivent „ donc pas conſtamment leurs Loix primitives, & celles mêmes „ qu'ils ſe donnent ils ne les ſuivent pas toujours. „

Il faut que je me reſſerre: je ne fais pas une *Critique*; je jette ſur le papier quelques obſervations.

Le Monde intelligent a donc, ſelon notre Auteur, *des Loix qui par leur nature ſont invariables* : des Loix *invariables* produiſent invariablement leur effet. L'Aiman attire invariablement le Fer; le bonheur attire invariablement tout Etre intelligent.

Chaque Etre *intelligent* a des *Loix invariables de leur nature*: ces *Loix* ſont celles de ſa nature *particuliere*: ſa *nature* eſt ſes idées, ſes penchans, ſes affections, en un mot, tout ce qui conſtitue ſon caractere individuel: ſon caractere fait ſon eſſence *morale* ou *intellectuelle*; car ce n'eſt pas la ſimple capacité de connoître qui forme cette eſſence. Un Etre n'eſt pas *intelligent* ſimplement parce qu'il a la capacité de l'être: il eſt *intelligent* parce qu'il a des *notions*; (230) & il ne peut agir qu'en conſéquence de ce qu'il connoît. (150.)

L'assemblage des Loix qui meuvent les *Etres particuliers intelligens* forme donc le Syſtême général des Loix qui gouvernent le Monde intelligent.

Le Monde intelligent eſt donc gouverné par des Loix invariables; car il n'eſt point d'Etre intelligent qui n'agiſſe d'une maniere conforme à ſon Eſſence intellectuelle ou aux idées qu'il ſe fait des choſes. (295.)

Le Monde *intelligent* eſt donc *auſſi bien gouverné* que le

CH.XXVII. Monde *physique*, puisque les Etres *particuliers intelligens* sont aussi fideles à suivre les *Loix* de leur nature *individuelle* que les *Corps* le sont à suivre les *Loix* de la leur.

Pourquoi donc la conclusion de l'Auteur est-elle si différente de la mienne ? c'est qu'il avoit dans l'Esprit la notion du Droit naturel *abstrait.* De la considération des rapports qui lient les Etres *particuliers intelligens* nous déduisons par des abstractions intellectuelles (229) la notion générale de la Loi naturelle. Nous comparons à cette Loi les *actions* des Etres intelligens, & nous disons qu'elles lui sont conformes ou opposées.

Mais, les abstractions n'existent point dans la Nature : il n'existe dans la Nature que des Etres *particuliers*, qui ont leurs déterminations propres : (229) les déterminations propres des Etres intelligens sont leurs idées ; (295) les effets de ces idées sont les actions de ces Etres. (150.)

Si l'on admet que le Monde est l'Ouvrage d'un Etre sage ; si l'on admet encore que l'Activité de l'Ame est de sa nature indéterminée, (130, 131) qu'il faut des motifs à la Volonté (147, 148) & que le degré d'Intelligence de chaqu'Individu est en raison des circonstances où il s'est trouvé placé ; (291, 292, 293, 294) l'on admettra que lorsque des Etres intelligens violent la Loi naturelle *abstraite*, cette violation n'empêche pas que le Monde intelligent ne soit gouverné aussi réguliérement que le Monde physique. L'on pensera que la Cause premiere qui a permis cette diversité entre les Etres intelligens a eu des raisons dignes de sa Sagesse de la permettre.

L'Auteur dit que la *raison pourquoi le Monde intelligent ne suit pas constamment ses Loix, c'est que les Etres particuliers intelligens sont bornés par leur nature & par conséquent sujets à*

l'erreur. Il étoit donc dans l'ordre du Monde intelligent que les Etres qui le compofent *fuffent bornés par leur nature.* Ces Etres ne font pas les Auteurs de leur nature; ils ne fe font pas bornés eux-mêmes. Il étoit donc dans l'ordre du Monde *intelligent* que parmi les Etres qui le compofent, il y en eût qui fe mépriffent fur le bonheur & fur qui le bien apparent fit l'effet du bien réel. Mais toujours l'amour du bonheur eft-il la Loi invariable de tous.

L'Auteur ajoute *qu'il eft de la nature des Etres intelligens qu'ils agiffent par eux-mêmes* : cela eft exact; ils font doués de Liberté : (148, 149, 150) mais, il faut des motifs à la Volonté; (147) l'Entendement les lui préfente, (ib. 159) & il les reçoit lui-même des circonftances : (291, 292, 293) l'effence intellectuelle de chaqu'Individu eft donc dans le rapport aux circonftances, & chaqu'Individu fuit la Loi invariable de fon effence ou de fa nature.

858. " On ne fait, continue notre Auteur, (*) fi les Bêtes „ font gouvernées par les loix générales du mouvement ou par „ une motion particuliere. „

Il eft évident que par cette *motion particuliere* l'Auteur entend le *Sentiment* ; car ce n'eft que par le Sentiment que les Bêtes peuvent différer des Etres fimplement organifés ou purement matériels, qui font foumis aux *Loix générales du mouvement.*

Il n'eft pas moins évident que ces termes *on ne fait* expriment que nous n'avons que de fimples doutes fur l'exiftence de l'Ame des Bêtes, fur leur *motion* par le *Sentiment.* Il eft au moins très-vrai que l'exiftence de l'Ame des Bêtes n'eft que pro-

(*) Pag. 4.

CH.XXVII. bable : il n'eſt pas impoſſible d'expliquer méchaniquement toutes leurs opérations.

La probabilité de l'exiſtence de l'Ame des Bêtes repoſe ſur l'analogie de leur organiſation avec la nôtre & ſur ce qu'elles agiſſent dans certaines circonſtances préciſément comme nous agirions. Des effets préciſément ſemblables ſuppoſent les mêmes cauſes. (715, 716.)

L'Auteur pourſuit ainſi : « Par l'attrait du plaiſir elles con-
„ ſervent leur Etre particulier, & par le même attrait elles con-
„ ſervent leur Eſpece. „

L'Auteur admet donc à préſent ou paroît admettre, que les Bêtes ont une Ame ; puiſqu'il n'y a que des Etres ſentans qui puiſſent être mûs par l'*attrait du plaiſir.*

Suivons : « Elles ont, dit-il, des Loix naturelles, parce
„ qu'elles ſont unies par le ſentiment ; elles n'ont point de Loix
„ poſitives, parce qu'elles ne ſont point unies par la connoiſſance. „

Il n'y a plus maintenant d'équivoque ſur l'opinion de notre Auteur : il attribue clairement le *Sentiment* aux Bêtes, & il leur refuſe des notions ou la *connoiſſance.* Il dit qu'elles ont des *Loix naturelles*, parce qu'en effet c'eſt une Loi naturelle ou *primitive* que celle qui porte tout Etre ſentant à rechercher le *plaiſir.* Elles n'ont point de *Loix poſitives*, parce que ces *Loix* ſuppoſent des notions.

« Elles ne ſuivent pourtant pas invariablement leurs Loix
„ naturelles, „ ajoute notre Auteur.

Si la *Loi ntaurelle* des Bêtes eſt la Loi du *Sentiment*, elle eſt celle du *plaiſir.* L'Auteur abandonne donc ſon principe quand

il avance que les Bêtes *ne ſuivent pas invariablement leurs Loix naturelles.*

C'est avancer en termes très-clairs qu'un Etre ſentant n'eſt pas toujours déterminé par la Loi du *plaiſir*; & avancer cela, c'eſt avancer qu'un Etre ſentant n'eſt pas un Etre ſentant.

Quand les Meres chez les Animaux abandonnent leurs Petits, elles ne violent pas leurs *Loix naturelles.* Elles étoient portées à les nourrir par l'*attrait du plaiſir*: par l'*attrait du plaiſir* elles les abandonnent. Dans tout cela la *Loi naturelle* de l'Animal eſt *invariable.*

859. " Les Plantes, dit encore l'Auteur, en qui nous ne „ remarquons ni connoiſſance ni Sentiment, ſuivent mieux leurs „ Loix naturelles. „

Il avoit dit que les Bêtes ont des *Loix naturelles parce qu'elles ſont mues par le Sentiment.* Il dit ici que *les Plantes ſuivent mieux leurs Loix naturelles parce qu'elles n'ont ni connoiſſance ni Sentiment.* Les *Loix naturelles* d'un Etre qui n'a ni *connoiſſance* ni *Sentiment*, ſont les *Loix générales du mouvement.*

Lors donc que l'Auteur a remarqué que *les Bêtes ont des Loix naturelles parce qu'elles ſont mues par le Sentiment*, il n'a pas pris là le mot de *Loix naturelles* dans le même ſens qu'il le prend ici à l'égard des Plantes.

Mais, s'il n'a pas pris ce mot dans le même ſens à l'égard des Bêtes & à l'égard des Plantes, dire que *les Plantes ſuivent mieux leurs Loix naturelles, que les Bêtes ne ſuivent les leurs;* c'eſt dire que les Plantes ſuivent mieux que les Bêtes les *Loix générales du mouvement.* Ce qui revient à dire que la Bête ne ſe meut pas préciſément comme une Horloge.

Ch. XXVII.

C'est donc inutilement que l'Auteur oppose ainsi les Plantes aux Bêtes. D'ailleurs il n'est point vrai, que les Plantes suivent mieux les Loix générales du *mouvement*, que les Bêtes ne suivent les Loix générales du *Sentiment*.

860. " Les Bêtes n'ont point les suprêmes avantages que „ nous avons; (c'est toujours l'Auteur qui parle,) elles en ont „ que nous n'avons pas. Elles n'ont point nos espérances, mais „ elles n'ont pas nos craintes; elles subissent comme nous la „ mort, mais c'est sans la connoître; la plupart même se con- „ servent mieux que nous, & ne font pas un aussi mauvais „ usage de leurs passions. „

Je balance à le dire: je trouve peu de Philosophie dans tout ce paragraphe: il me paroît se réduire à ceci, que la Bête n'est pas Homme.

En effet, c'est sur-tout parce que la Bête ne réfléchit point, (259, 260, 270, 272,) qu'elle n'est pas Homme; & précisément parce qu'elle n'est pas Homme, elle n'a & ne peut avoir ni les espérances, ni les craintes, ni les passions de l'Homme.

J'ai regret qu'un Génie sublime répete cette pensée commune & si peu philosophique que *les Bêtes ne font pas un aussi mauvais usage que nous des passions:* c'est dire que la cruauté du Tigre n'est pas la cruauté de Néron: mais, le Cerveau du Tigre est-il le Cerveau de l'Homme ? les sensations sont-elles des notions ?

Il me paroît donc qu'il étoit aussi inutile d'opposer ainsi la Bête à l'Homme qu'il l'étoit d'opposer d'une maniere analogue les Plantes aux Bêtes.

Mais, il falloit, ce me semble, fixer mieux les caracteres qui

qui distinguent la Plante de la Bête, la Bête de l'Homme, & déduire de la diversité de ces caracteres la diversité des Loix de ces Etres.

861. Je ne fais plus qu'une Observation ; c'est sur l'idée que l'Auteur donne de la Liberté.

" La Liberté philosophique, dit-il, (*) consiste dans l'exer-
„ cice de sa Volonté ou du moins (s'il faut parler dans tous
„ les systêmes) dans l'opinion où l'on est que l'on exerce sa
„ Volonté. „

J'exerce ma *Volonté* quand j'ai une volonté. Cela n'est une opinion dans aucun systême ; parce qu'il n'est aucun systême qui mette en question si l'Homme a une *Volonté*. Mais, il est des systêmes qui mettent en question si l'Homme *exécute* lui-même sa *Volonté ?* J'ai un peu approfondi cette matiere dans le Chapitre XIX, & j'ai montré que nous ne saurions décider ce doute sans aller au-delà du fait. (**)

(*) Pag. 296.
(**) † †. Consultez sur ceci la Note sur le Paragraphe 510.

F I N.





TABLE DES CHAPITRES.

Page

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE I. *Réflexions générales & préliminaires sur la Nature de l'Homme.* 3

CHAP. II. *Dessein de cet Ouvrage. L'Homme considéré sous l'idée d'une* Statue, *dont les Sens agiroient séparément ou successivement.* 5

CHAP. III. *Continuation du même Sujet. Réflexions sur le* Traité des Sensations *de Mr. l'Abbé de* CONDILLAC. 7

CHAP. IV. *Quelle idée on peut se former de la Statue avant qu'elle ait commencé à sentir. Notions générales sur l'origine des idées.* 9

CHAP. V. *Réflexions sur le physique de notre Etre. Considérations sur les nerfs, sur les esprits & sur le siege de l'Ame.* 12

CHAP. VI. *La Statue commence à sentir par le ministere de l'Odorat. Des rapports physiques en général, & des Loix de la Nature qui en sont l'effet. Idée de*

Page

la méchanique de l'Odorat & de ce qui en résulte par rapport à l'Ame. 18

CHAP. VII. *De l'état de la Statue immédiatement après la premiere sensation. Naissance du plaisir, du desir & de l'attention. De la liaison & du rappel des idées en général. Considérations sur la Mémoire.* 24

CHAP. VIII. *La Statue est affectée d'une nouvelle odeur. Principes & conjectures sur la liaison & sur le rappel des idées. Examen de la question si la diversité des sensations dépend de la diversité des fibres ou de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables.* 33

CHAP. IX. *Continuation du même Sujet. Essai d'une Théorie de la Réminiscence. Naissance de l'habitude. Du plaisir attaché à la nouveauté. Considérations sur la Personnalité.* 44

CHAP. X. *Du physique du plaisir & de la douleur. De la question si les Loix de l'Union sont arbitraires. Du tempérament des fibres & de ses effets. Considérations sur l'Activité & sur celle de notre Etre en général.* 62

CHAP. XI. *De la Faculté de sentir considérée comme une branche de l'Activité de l'Ame. De la question si l'Ame est passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent. Des déterminations de l'Activité de l'Ame, & de leurs causes. De la nature & des effets de l'Attention.* 71

CHAP. XII. *De la Volonté & de la Liberté. Erreurs sur ces Facultés. Examen de l'opinion de Mr. l'Abbé de*

Page

CONDILLAC *fur la Liberté. Réflexions fur l'analyfe de l'Ame.* 84

CHAP. XIII. *De la dégradation des mouvemens dans les fibres fenfibles & de celle des fenfations qui lui correfpond. Du defir ; de fa méchanique & de fes effets. Naiffance des fonges. Idée générale de la méchanique qui les produit. Examen de la queftion fi l'Ame a plufieurs idées préfentes à la fois.* 95.

CHAP. XIV. *Théorie générale des idées. Des idées fenfibles. De leur divifion en fimples & en concretes. Des abftractions fenfibles. De l'Imagination.* 105.

CHAP. XV. *Suite de la Théorie générale des idées. Des effets généraux du Langage. Des abftractions* intellectuelles. *Des notions. De la Subftance, des attributs, des modes. De l'Effence. Réflexions fur les Effences. De différens genres de notions.* 115.

CHAP. XVI. *Suite de la Théorie générale des idées. Continuation des effets du Langage. De la Réflexion en général. De la liaifon des idées abftraites avec les idées fenfibles. Du Langage des Animaux. De l'effet de la Réflexion fur la Liberté. Des idées claires, obfcures, diftinctes, confufes. De la Vérité & de la Fauffeté des notions. Du jugement. De l'évidence. Du raifonnement. De la méthode.* 126.

CHAP. XVII. *Quelle idée la Statue a de la fucceffion. De la furprife, de fes caufes, de fa nature & de fes effets en général. Du plaifir attaché à la variété, à l'harmonie, au beau. Naiffance de la confonnance dans l'Ame de la Statue.* 143.

Page

CHAP. XVIII. *Des passions en général. Idée de leur méchanique. De l'Amour-propre. Examen de la question, si l'Ame rappelle ses idées. Critique de quelques endroits de l'Essai de Psychologie.* 176

CHAP. XIX. *Nouvelles considérations sur les Facultés de l'Ame & en particulier sur l'Activité. A quels égards l'Ame est active. De la Liberté d'indifférence. De la question si l'Ame exécute elle-même ses volontés. Des déterminations de la Sensibilité & de la Volonté; de leurs causes & de leurs effets.* 202

CHAP. XX. *Limites actuelles de l'Activité de l'Ame de la Statue. De la question si lorsque la Statue a le souvenir d'une des deux sensations, elle reconnoit en même tems que cette sensation l'a affectée plus vivement. De ce qui constitue le physique du souvenir de la douleur & du déplaisir. De l'idée qu'a la Statue du nombre, de la durée, de l'existence, &c.* 234

CHAP. XXI. *Réflexions sur l'analyse des deux premieres sensations de la Statue. La Statue éprouve une troisieme odeur. Qu'une sensation nouvelle rappelle celles qui l'ont précédée. Pourquoi les fibres qui sont ébranlées par un Objet nouveau ne peuvent-elles ébranler que celles qui l'ont déja été par d'autres Objets? Comment chaque sensation ayant ses fibres propres, il arrive que les fibres de différentes especes s'ébranlent réciproquement.* 260

CHAP. XXII. *La Statue éprouve trois nouvelles odeurs. Recherches sur la méchanique de la Mémoire. Conséquences pratiques qui résultent de cette méchanique. Questions qui naissent de la situation actuelle de la Statue.* 278



INDICATION

DES NOTES PRINCIPALES

Qui ont été ajoutées par l'Auteur dans cette nouvelle Edition.

PARAG. 8. *Sur les différentes hypothefes concernant l'Union de l'Ame & du Corps, confidérées dans le rapport à la maniere de philofopher de l'Auteur.* Pag. 5

——29. *Incertitude des obfervations anatomiques fur le* Siege de l'Ame. 13

——31. *Sur les mouvemens du fluide nerveux.* 15

——Ibid. *Sur la nature du fluide nerveux.* ibid.

——46. *Sur la fimplicité ou l'immatérialité des différentes Forces répandues dans l'Univers.* 22

——86. *Dans quel fens on doit entendre les mots de* fibres, *de* molécules de fibres, *de* faifceaux de fibres, *&c. que l'Auteur emploie fi fouvent dans fon Livre.* 40

——119. *E'clairciffement fur ce que dit l'Auteur touchant la queftion fi les Loix de l'Union de l'Ame & du Corps font arbitraires.* 66

——202. *Remarque fur l'opinion de l'Auteur touchant la fimplicité des Forces phyfiques & la conformité de cette opinion, & de quelques autres du même Auteur, avec celles de feu M.* LAMBERT. 109

——379. *Développement d'un des principes de l'Analyfe, par M.* J. TREMBLEY. 161

PARAG. 380. *Autre développement, par le même.* pag. 162
——— 414. *Sur les* ganglions *& leurs usages.* 181
——— 510. *Recherches sur la question si l'Ame exerce en effet une action sur son Corps, ou si les mouvemens qu'elle paroît lui imprimer tiennent à d'autres Causes.* 217
——— 517. *Eclaircissement sur ce que l'Analyste avance dans ce paragraphe touchant la perfection morale. Caractere du vrai Philosophe.* 220
——— 524. *Comment il faut entendre ce que l'Auteur dit des fibres* sensibles *& des fibres* intellectuelles. 224
——— 575. *Sur les différences primitives qui peuvent se rencontrer entre les Ames, & sur les effets qui peuvent en résulter. Remarques sur le perfectionnement futur dont les Facultés des Etres mixtes sont susceptibles.* 250
——— 604. *Nouvelles considérations sur les Fibres que l'Auteur nomme* vierges, *& sur les effets qui résultent de leur action.* 265
——— 647. *Redressement d'une méprise de l'Analyste sur le jeu des fibres dans les opérations de la Mémoire.* 293
——— 670. *Réflexions sur les songes.* 311
——— 676. *Sur un Vieillard qui avoit des visions qu'il ne confondoit pas avec des objets réels.* 317
——— 742. *Différentes hypothèses qu'on peut former sur l'état de l'Ame après la mort, ou sur la* vie intermédiaire. *Réflexions au sujet de ces hypothèses.* 357
——— 760. *Sur le Livre des* Corps organisés. 366
——— 771. *Eclaircissement sur ce paragraphe.* 370
——— 781. *Remarque philosophique sur l'existence des Corps.* 376
——— 817. *Sur la maniere assez singuliere dont l'ouvrage a été composé. Réflexions à ce sujet.* 387

PARAG. 822. *Sur les chainons qui lient les fibres sensibles & leurs différens faisceaux, & sur le rôle important que jouent ces chainons dans toutes les opérations de l'Imagination & de la Mémoire. Considérations psychologiques sur les maladies de l'Esprit.* Pag. 391

—— 840. *Eclaircissement sur ce que l'Auteur expose dans ce paragraphe, touchant la sorte de numération qu'il suppose que peut faire la Statue.* 401

FIN.

ERRATA

POUR L'ESSAI ANALITIQUE.

Pag. 147, lig. 3. *s'il étoit*: lis. s'il s'étoit.
159, lig. 4. *ce qui ce passe*: lis. ce qui se passe.
170, lig. 5. dans quelques exemplaires: *plus d'activité*: lis. plus l'activité.
200, lig. 10. (143) lis. (148).
293, lig. 7. en Note, seconde Colonne: *de B en A*: lis. de A en B.
311, lig. 13. dans la Note, seconde Colonne: effacez un *dans*.
340, lig. 24. dans quelques exemplaires: *de mêmes*: lis. de même.
360, lig. 13. *ob ection*: lis. objection.
388, lig. 1. *je n'a*: lis. je n'ai.
393, lig. 1. dans la Note, premiere Colonne: *Elle les rend*: lis. rendra.
395, lig. 1. *Etre pensnnt*: lis. Etre pensant.
399, lig. 6, *des ces momens*: lis. de ces, &c.

